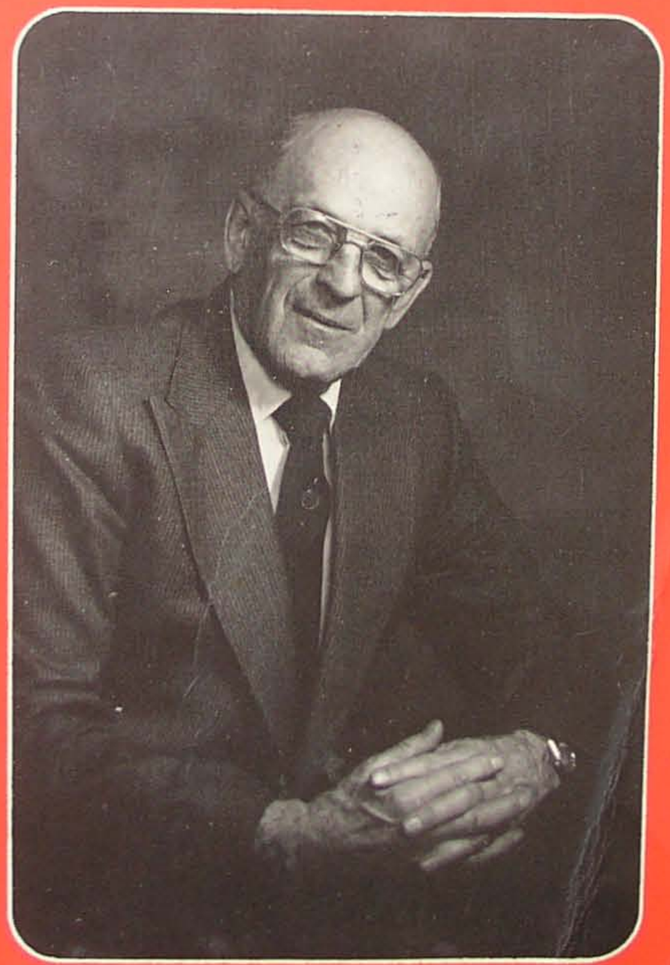
ERNEST
WHISSELL

Soixante-quinze ans au vingtième siècle



Les Éditions de la Petite-Nation

A. Ghislaine
avec mes meilleurs souhaits
5 Février 1984
Ernest Wissel

Soixante-quinze ans au vingtième siècle

Les Éditions de la Petite-Nation inc.
C. P. 440
Saint-André-Avellin, Qc — JOV 1W0

ISBN 2-89009-025-6
Dépôt légal: 4e trimestre 1983
Bibliothèque nationale du Québec

© Droits d'auteur, Ottawa, Canada, 1983
Ernest Whissell - Les Éditions de la Petite-Nation inc.

ERNEST WHISSELL

Soixante quinze ans au vingtième siècle

Souvenirs d'enfance

Premiers souvenirs personnels

Nous sommes en 1909. La soeur de mon père, Éva, qui travaille comme femme de chambre chez des gens à l'aise de Westmount, passe la période des chaleurs chez mon père. Elle profite de l'absence de ses patrons qui, pendant l'été, quittent leur domicile soit pour la villa, soit pour un voyage ou une croisière.

Un bel après-midi de juillet, elle m'invite à l'accompagner pour aller faire des courses au village. On peut imaginer l'émotion d'un petit bonhomme de trois ans qui sort de son foyer pour la première fois sans sa maman. Il a entendu mentionner que le village est à trois quarts de mille; pour lui c'est un endroit lointain et inconnu. Sa joie est entremêlée d'anxiété à l'idée d'entreprendre ce long trajet à pied.

En cours de route nous rencontrons un vieillard à longue barbe grise qui me paraît grand et pas courbé. Il est impressionnant. Il se tient près de la clôture entre deux grosses épinettes rouges en face d'une petite maison de pièces. En le voyant, tante Éva le salue: «Bonjour grand-père», et s'arrête pour lui parler. Il demande aussitôt: «À qui ce beau garçon-là?» «C'est le garçon de Dalma, son plus vieux.» Il me prend par les épaules et, me regardant longuement, dit d'un ton convaincu: «C'est un beau garçon, il a les épaules carrées; ça va être un homme fort.»

Je viens de rencontrer mon arrière-grand-père, Étienne Whissell dit 'Saccaraille' (prononciation déformée de Zacharie), surnommé Dolle par ses concitoyens. Quoique de réputation sévère et fruste, cet homme honnête et loyal est respecté de tous. Il meurt l'année suivante, en 1910.

À l'entrée du village j'aperçois, suspendu dans une large fenêtre, un régime de bananes; je n'ai pas la moindre idée de ce que cela peut être. Voyant ma curiosité, ma tante m'explique que ce sont des fruits qui se nomment des bananes et que c'est très bon à manger. Devinant sans doute mon désir ardent d'avoir un de ces beaux fruits, elle entre dans le restaurant en me tenant par la main. Elle demande à Alcide Bourgeois de lui vendre quelques bananes. Elle me confie le sac qui a une

odeur plaisante et nouvelle pour moi. Je n'ai jamais oublié ce moment-là.

En 1909 les fruits importés, bananes et oranges presque exclusivement, sont très rares dans les restaurants de campagne et ne se trouvent que pendant la saison d'été. De plus, on ne les achète pas à la douzaine mais à la pièce. Les restaurateurs se servent de bananes pour préparer une friandise luxueuse (le *banana-split* ou *sundae*) qui se compose de crème glacée accompagnée de caramel, de fraises, de cerises de France et d'amandes. Cet état de choses dure jusqu'à la fin de la deuxième décennie.

Passe-temps d'enfants

Après son mariage, ma mère continue d'exercer son métier de couturière afin d'aider mon père à faire vivre la maisonnée. Vers les années mil neuf cent dix, mil neuf cent onze, mil neuf cent douze, lorsque ma mère utilise le moulin à coudre, nous, les petits gars, nous nous amusons à regarder fonctionner la machine. Ma mère, assise près du meuble, se tient les pieds sur une petite plate-forme près du plancher et lorsqu'elle pédale, une grande roue se met à tourner. Cette roue est entourée d'une courroie étroite qui passe autour d'une petite roue sur le dessus de la machine pour actionner le moulin à coudre. Ma mère nous explique ce fonctionnement qui nous intéresse grandement.

Assis par terre près du moulin, nous touchons parfois la grande roue. Ma mère, craignant que nous nous fassions écraser les doigts entre la roue et la courroie, nous recommande souvent de faire attention, de ne pas toucher la grande roue quand elle marche parce que c'est dangereux.

Notre comportement doit demander beaucoup de vigilance et ma mère doit être bien patiente car ses recommandations sont fréquentes.

Le jour de l'An

Pour nous, la grande fête, le jour pour les cadeaux c'est le Premier de l'An. Plusieurs mois avant l'arrivée de cette fête, quand nous sommes tannants comme tous les enfants de notre âge, ma mère nous dit, à mes frères et à moi: «Mes enfants, si vous n'êtes pas sages, le «Santa Claus» ne vous apportera pas de cadeaux au jour de l'An.» Cela a infailliblement pour effet de nous tranquilliser car nous croyons à l'existence du «Santa Claus».

Le soir de la veille du jour de l'An, c'est la coutume «d'étendre nos bas», c'est-à-dire d'accrocher chacun un bas à la rampe de l'escalier, à des clous qui sont plantés pour l'occasion, puis d'aller se coucher. Nous nous endormons avec la hâte de voir arriver le matin. Aussitôt la clarté apparue, nous descendons pour aller prendre connaissance du contenu de nos bas. Un certain jour de l'An, mon frère Georges et moi trouvons sous notre bas, chacun un beau traîneau rouge que oncle Adorice a fabriqués de ses propres mains. Dans les bas il y a une orange, une pomme, des tuques de chocolat et un petit cheval rouge en «bonbons clairs». Nous sommes les enfants les plus heureux du monde. Ce superbe petit cheval, il faut le briser pour le manger car il est trop dur pour le croquer; nous hésitons longuement avant de commencer à le sucer.

Nous gardons la coutume d'étendre nos bas jusqu'à ce que mon père quitte la ferme pour le village alors que j'ai neuf ans. Il est possible que cette coutume se soit encore continuée quelques années, mais sûrement pas très longtemps. Nous avons vieilli et il n'existe plus de secret pour nous dans l'histoire du «Santa Claus».

Visite à un voisin malade

La ferme en face de la nôtre est occupée par Honoré Laroche qui a abandonné la vieille maison de son père, Godfroy Laroche pour se loger à quelque trois à quatre cents pieds dans une maison neuve en face de la nôtre.

Willie Paquet, marié à Florida, soeur de Honoré, habite la maison abandonnée. C'est un homme malade qui, malgré son jeune âge, peut difficilement subvenir à ses besoins. La tuberculose dont il souffre est une maladie insidieuse qui est communément dénommée «consomption». La personne qui en est atteinte s'affaiblit graduellement, perd l'appétit, s'amaigrit et devient insouciante. C'est pitoyable, d'autant plus que cette maladie peut durer même au delà d'un an ou deux.

La science médicale ignore tout de l'origine de la tuberculose, sauf qu'elle est contagieuse et mortelle, et qu'elle semble plus fréquente dans les familles où la malnutrition et le manque d'hygiène existent. Le seul moyen connu de combattre cette maladie est de la découvrir au tout début, de mettre le patient au repos complet et de lui donner une alimentation riche en protéines. L'air que ses poumons malades respirent doit être continuellement pur; le jour, le patient habillé suivant la température doit se reposer à l'extérieur au soleil si possible, et la nuit il doit dormir la fenêtre ouverte dans sa chambre.

Au début de l'été 1909, la situation de monsieur Paquet se détériore de plus en plus. Sa pauvre femme atterrée n'a même pas mis un grain de semence en terre. Ma mère, qui cultive toujours un grand potager, cueille presque chaque jour des beaux légumes qu'elle m'envoie porter à cette famille éprouvée tout en me défendant instamment d'entrer à l'intérieur de la maison et me faisant comprendre le danger d'une maladie contagieuse. Comprenant le sérieux de la situation et quoique un peu craintif, je me sens heureux de mériter la confiance qu'on me fait et surtout de me sentir utile à ces pauvres gens.

De plus, madame Paquet me donne presque à chaque visite un sou qui a une grande valeur pour moi. Un jour j'échappe le sou en traversant le chemin de sable et, ne pouvant pas le retrouver, je retourne à la maison raconter le drame à ma mère en pleurant. «Si tu avais mis ton sou dans la poche de ton matelot au lieu de jouer avec, tu ne l'aurais pas perdu, me dit-elle; arrête de pleurer, une autre fois tu feras plus attention.»

Le 27 juillet 1909, Willie Paquet meurt à l'âge de vingt-quatre ans. Le matin des funérailles, ma mère m'amène voir le départ du cortège funèbre. Le cercueil dans lequel on avait déposé monsieur Paquet est placé dans le corbillard tiré par une paire de chevaux; une belle grosse couronne de fleurs est sur le corbillard. Songeur, je regarde s'éloigner cette voiture qui se dirige vers l'église où doit être chanté un service religieux pour monsieur Paquet qui sera ensuite enterré dans le cimetière.

Les mystères de la mort sont inconnus pour un bambin de trois ans et demi. Tout ce que je comprends c'est que je ne reverrai plus cet homme sympathique que j'entrevoyais par la porte, assis dans une chaise berceuse et qui me disait toujours un mot bienveillant avec un sourire qui me paraissait triste. J'aimais cet homme. Ma mère me dit: «Il s'en va voir le petit Jésus au Ciel.»

Labeur au champ de patates

Mon père sème toujours plusieurs poches de patates ainsi que navets, carottes et choux. Pendant les récoltes et plus tard après, il va colporter ses légumes à Fassett. Il fait un voyage ou plus par semaine, pendant cinq à six semaines. Ses clients sont pour la plupart des Américains qui sont à l'emploi de la compagnie d'alcool de Bois: une vingtaine de familles comprenant des actionnaires, des contremaîtres et autres de hauts postes. Par la même occasion il prend des commandes de boeuf qu'il livrera plus tard quand il fera froid.

Mon père récolte environ trois cents poches de patates chaque automne. Cela représente une grosse récolte car, en général, les cultivateurs ne récoltent que de trente à cinquante poches de patates, quantité suffisante pour leur provision et un peu de surplus pour vendre.

Avec les moyens rudimentaires pour cultiver la terre vers les années mil neuf cent douze, mil neuf cent treize, récolter trois cents poches de patates c'est une grosse besogne. Pour ensemencer un champ de patates, on donne un coup de charrue simple et on dépose dans le sillon, à tous les huit ou dix pouces, un germe (morceau de patate comprenant un germe), on donne trois autres coups de charrue et répète l'ensemencement dans le sillon du troisième coup de charrue. Cela se continue jusqu'à la fin de la semaille qui se fait généralement dans du friche, qu'on appelle communément de la tourbe (terre non défrichée), ce qui rend le travail du sarclage des plus ardu.

Sarcler de trois à quatre acres à la petite pioche, c'est long et fatigant; la tâche à peine terminée, il faut recommencer car le sarclage doit être fait trois à quatre fois durant l'été. Mon père et ma mère sont la plupart du temps seuls pour accomplir ce travail.

Entretemps il faut détruire les 'bébites' à patates pour éviter leurs ravages. Pendant que mon père s'occupe à des travaux plus ardus, ma mère prend cette responsabilité; elle se fait aider par Georges et moi et par son frère Albert. Il faut passer entre les rangs de patates avec un plat et une petite palette de bois; on tient le plat en-dessous du feuillage que nous frappons légèrement avec la palette et les 'bébites' vivantes tombent dans le plat. Nous devons frapper souvent les côtés du plat afin de faire retomber les insectes qui essaient de grimper vers l'extérieur. Nous allons transvider les 'bébites' dans un récipient plus grand et couvert, pour les brûler ou les ébouillanter.

Parfois, ma mère met du plâtre ou du «vert de Paris» au fond d'un sac de jute qu'elle nous montre comment secouer au-dessus du feuillage de chaque rang de patates. Elle nous explique le danger de respirer ce poison et nous recommande de nous tenir éloignés l'un de l'autre. Cette opération se fait de bonne heure le matin après la rosée et lorsqu'il ne vente pas.

Nous sommes tout fiers lorsqu'elle nous confie cette tâche; cela nous prouve sa confiance. Pour nous, chaque jour au champ de patates est une partie de plaisir durant les premières heures. Mais quand nous devons retourner après le dîner, l'enthousiasme ralentit; parfois, les encouragements de mon père ne sont pas superflus.

Le temps de la récolte venu, ce n'est pas une corvée pour mon frère Georges et moi; nous aimons ce travail qu'on appelle «fouiller les patates» car les plus belles sont souvent dans la «tourbe». Après l'école et les samedis, jours de congé, nous aidons ma mère à arracher les patates. Nous avons huit à neuf ans.

Mon père, avant de s'absenter pour d'autres travaux, donne de cinq à six coups de charrue, un coup par rang pour aider à déterrer les patates. Pour les plus profondes, ma mère se sert de la pioche avec beaucoup de précautions afin de ne pas les entailler; oncle Albert, Georges et moi fouillons les rangs à la main et nous trouvons souvent les plus belles, c'est-à-dire les grosses patates.

En fin de journée, nous en avons souvent arraché quelque vingt poches; c'est du beau travail car tous les rangs ont dû être passés à la main (fouillés). Nous ne retournons à la maison que pour les repas que ma grand-mère a préparés tant bien que mal, tout en prenant soin de Frank, le plus jeune. Les journées commencent tôt le matin et le travail se termine avec la brunante. Personne ne se fait prier pour aller se coucher après s'être débarbouillé et avoir fait sa prière du soir.

Comme ma mère est travaillante, énergique et courageuse! L'unique aide qu'elle a pour faire ce travail désagréable est Georges et moi, des enfants, et son jeune frère de quatorze ans, Albert qui ne démontre pas toujours le sérieux de bien des jeunes de cet âge; elle doit souvent vérifier comment le travail est accompli.

Culture du tabac

Mon père est un fumeur de pipe. Il fume le gros tabac canadien qu'il cultive lui-même sur sa ferme: le Petit Quesnel, le Grand Quesnel et le tabac blanc. Le mélange de ces trois catégories produit un tabac d'un arôme exquis.

«La manière de cultiver le tabac pour obtenir une qualité supérieure, nous raconte mon père, consiste dans les détails de chaque opération. Rien n'est à négliger à partir de l'engrais employé pour la couche chaude, la préparation du terrain du champ de tabac et surtout le moment précis pour la transplantation en pleine terre suivant la température. Ce secret s'acquiert par instinct. Il est d'une importance capitale, répète-t-il souvent, de drageonner les plants, c'est-à-dire de détacher, le temps venu, chaque nouvelle pousse qui naît de la racine du plant tout près de sa tige. Il est aussi très important, pour sa qualité, que le tabac soit mûri juste à point pour le couper.»

Cette étape n'est pas un secret pour mon père non plus. Les pieds coupés à la racine sont rangés en ballots d'une vingtaine de plants et laissés sur le sol jusqu'au moment où mon père juge que le temps est propice pour le faire sécher.

Chaque plant est suspendu par sa partie inférieure sur une broche attachée d'un mur à l'autre du grenier de l'écurie. Les feuilles suffisamment séchées sont détachées du pied et écôtées, prêtes pour faire des torquettes à la main ou des palettes au moyen d'une presse spéciale.

La corvée du tabac m'intrigue. Après le souper, mon père et ma mère ainsi que oncle Willie partent pour l'écurie avec deux fanaux à pétrole. Parfois ils m'amènent; c'est une grande joie. J'observe avec attention la façon de faire des torquettes et des palettes. J'ai huit à neuf ans, j'aide à écôter les feuilles et je me crois très utile alors que ma mère m'a amené autant pour m'amuser et me faire plaisir.

Ce travail dure plusieurs veillées car mon père cultive assez de tabac pour en avoir un surplus à sa propre consommation, qu'il vend facilement car il a la réputation de faire du bon tabac. Il le vend cinquante sous la livre, ce qui est le gros prix.

Vers huit heures, ma mère me dit: «Bon, mon Ernest, il est assez tard pour toi; tu vas aller te laver, faire ta prière et te coucher.» Elle me reconduit à la maison puis, après m'avoir mis au lit, elle retourne à l'étable, sachant ses enfants en sécurité avec la grand-mère paternelle. Le lendemain matin, c'est l'école. Ma mère nous prépare des sandwiches et des beurrées de mélasse. Nous habitons à un mille de l'école; c'est trop loin pour venir dîner à la maison. Nous ne nous en plaignons pas car cela nous donne plus de temps pour jouer avec nos compagnons.

Le temps des boucheries

Les boucheries se font toujours à l'automne, au mois de novembre ou au commencement de décembre, afin que la viande puisse geler facilement et mieux se conserver pendant l'hiver.

L'abattage des animaux se fait de façon très rudimentaire, souvent avec rudesse et brutalité, sans attendrissement.

La «batterie» de la grange sert d'abattoir. Une bille de bois franc, bien ronde, d'environ huit pouces de diamètre par douze à quatorze pieds de longueur dépendant de la dimension de la batterie, est placée sur les deux soliveaux et roule dans les entailles préalablement préparées pour la recevoir.

Pour retenir la bille en place lorsqu'on la roule, une lame mince de fer est fixée au soliveau encerclant la bille. Une extrémité de câble résistant est fixée et immobilisée au centre de la bille pour attacher l'animal. À un bout de la bille, une roue d'environ quatre à cinq pieds de diamètre entourée d'un câble sert de poulie pour élever ou abaisser l'animal suivant le besoin.

Le boucher, Honoré Dubien, troisième voisin de chez nous, attache un câble au cou de l'animal et l'amène à l'abattoir. Il l'immobilie pour l'assommer. Souvent l'animal bouge et on le rate; il beugle de douleur, le boucher est parfois obligé de le frapper deux ou trois fois avant que le boeuf ne soit bien assommé afin de pouvoir le saigner. Après quoi il attache le câble central de la bille aux deux pattes arrière de l'animal pour le soulever avant de le saigner.

À ce moment, la victime bouge brusquement une ou deux pattes, des muscles semblent trembler. Bref, elle manifeste en apparence des signes de vie. La première fois que j'assiste à une boucherie, je suis horrifié; le boucher m'explique que la bête ne souffre pas, que les mouvements de son corps ne sont que des réflexes inconscients. De toute façon, ce spectacle n'est pas intéressant pour quelqu'un qui a le moindrement de sensibilité. Mon père n'assiste jamais aux boucheries; sans doute, il ne dit pas la raison mais il affirme toujours avoir autre chose à faire ailleurs.

Quant à moi, je trouve qu'une boucherie est un vrai massacre. Après avoir vu tuer la première bête, je m'assure que le boeuf est bien mort avant d'assister à la suivante.

Pour «plumer» l'animal, il est surélevé à la portée de la main. On commence par sa partie arrière, on le monte au besoin en tirant sur le câble enroulé autour de la poulie, le retenant en place avec un crochet. Il en est ainsi jusqu'à ce que la peau soit complètement enlevée.

L'animal, éviscéré et la tête tranchée, est prêt à être découpé en quartiers qui sont suspendus individuellement à la bille avec des crochets aussi élevés de terre que possible afin d'empêcher toute bête, chat, chien, belette ou autre, de pouvoir les atteindre. Après être assez refroidi, chaque quartier est soigneusement enveloppé dans du coton provenant des poches de sucre ou de farine à pain qui mesurent environ une verge carrée, que ma mère lave et garde pour différents usages. Un de ces morceaux de coton est suffisant pour envelopper un quartier de boeuf. Puis la viande est raccrochée au même endroit jusqu'à congélation.

Les glacières sont pratiquement inexistantes dans les campagnes. Pour garder leur viande de boeuf et de porc en bon état pour leur consommation l'hiver et le plus tard possible au printemps, la plupart des cultivateurs la font geler après l'avoir débitée en morceaux prêts à manger; ils l'enveloppent dans des cotonnades propres et l'enfouissent dans les carrés à grains remplis d'avoine. C'est la meilleure manière de protéger leur viande pendant l'hiver. La plupart des morceaux de lard sont conservés dans de la saumure.

Notre grainerie n'est pas sous cadenas. Un hiver, ma mère s'aperçoit qu'il manque quelques morceaux de boeuf et elle raconte son mécontentement à mon père. Ce dernier, après s'en être rendu compte, lui dit: «Si c'est quelqu'un qui avait faim, je les lui donne de bon coeur.» Ceci est généralement la façon de réagir de mon père dans des cas semblables.

Battage du grain en 1913

Dans la région, quelques cultivateurs seulement possèdent des batteuses à grain activées par des chevaux. Il y a, entre autres, Donat Gagnon et son frère Philippe du rang Saint-Denis, Ferdinand Louisseize du rang Saint-André et Jos Louisseize du rang Sainte-Geneviève qui ont généralement chacun leurs clients.

La venue de la batteuse et de son équipe provoque toujours un peu de remue-ménage chez le fermier qui l'attend. Il faut nourrir sept ou huit hommes en plus de la famille, pendant deux jours; ces hommes qui travaillent fort et pendant de longues heures ont bon appétit.

Ma mère se prépare à recevoir les hommes en faisant de la mangeaille. Elle sait qu'elle doit servir des aliments solides et nourrissants; mon père tue un cochon en vue de l'événement. Ma mère peut donc préparer du rôti de porc frais, du ragoût de pattes, du boudin et de la saucisse en coiffe. Pour le dessert, elle fait des tartes aux raisins, aux framboises, et d'autres, en plus du sirop d'érable et de la mélasse. Le tout complété de patates, de pain de ménage, de différentes marinades, et servi en abondance avec du bon thé chaud met les hommes en gaieté et lui attire de nombreux compliments. Ces repas sont servis sur la grande table ayant des bancs de chaque côté, dans le hangar qui sert de cuisine d'été. Après avoir terminé chez l'un des cultivateurs du rang, le propriétaire de la batteuse déménage souvent son équipement vers la fin de la journée chez le prochain client et installe sa machinerie dans la «batterie» pour commencer le battage tôt le lendemain matin.

Il n'y a pas d'engin à gazoline. L'énergie nécessaire au fonctionnement d'une batteuse est fournie par un «horse power»: pont roulant sur lequel une paire de chevaux marchent sans cesse et qui, en tournant, active une roue d'environ cinq pieds de diamètre qui est reliée à la poulie de la batteuse et fait fonctionner celle-ci.

La surface du pont roulant sur laquelle les chevaux marchent mesure environ six pieds de longueur par cinq pieds de largeur et a une gravité de quinze à dix-huit pouces qui fait circuler le pont sur lui-même sous le poids des chevaux en mouvement. Ceux-ci doivent marcher sans cesse afin de rester sur le pont car une barre épaisse de bois franc ferme l'arrière du pont pour empêcher les chevaux de reculer; ainsi le mouvement du pont ne cesse que lorsqu'on applique un frein à la grande roue. Il faut prendre soin de fixer une barre solide entre les deux chevaux afin qu'ils ne puisse «se poussailler».

Le batteur expérimenté connaît l'importance d'installer le «horse power» à niveau, ainsi que la batteuse, afin que la grande roue et la poulie reliées par une large courroie de cuir puissent fonctionner à plein rendement sans se déplacer. De plus, les «passes» qui séparent le grain fonctionnent à un meilleur rendement si la batteuse est à niveau.

L'équipe se compose habituellement de sept hommes. Deux sur la «tasserie» descendent avec des fourches le grain non battu, au fur et à mesure que le «soigneur» en a besoin. Celui-ci doit être un homme entraîné à fournir au moulin la quantité exacte afin de laisser le temps pour la séparation de la paille et ne pas en perdre de grain. Sur le côté du moulin se tient un homme pour recevoir dans un «minot» le grain battu qu'il transvide à mesure dans des poches de jute. Il doit aussi voir à vider dans une autre poche les «agrains» (petits grains légers de qualité inférieure) qui sortent d'un autre dalot et tombent dans un autre «minot».

Un homme transporte le grain battu dans la grainerie qui se trouve dans le grenier du hangar à voitures et machinerie, à environ deux cents pieds. Il porte le sac sur son dos et doit monter un escalier d'une dizaine de marches pour transvider le grain dans les «carrés»; puis il rapporte la poche vide qui doit être remplie de nouveau. C'est un travail harassant. Un sixième homme dégage la paille qui sort à l'arrière du moulin et la met dans la «tasserie» (carré d'une quarantaine de pieds par dix-huit pieds environ) à proximité. Cette paille entreposée doit être étendue et foulée.

Nous sommes des plus joyeux lorsque mon père nous dit: «Hé! les petits gars, allez fouler à l'autre bout pendant que

l'homme est ici.» C'est à celui qui sauterait le plus haut ou se roulerait le plus longtemps. Quand ma mère nous voit arriver pour souper, c'est l'époussetage en grande, dehors, pour enlever de nos vêtements et chaussures le plus gros de la balle, puis le lavage comme les hommes. Lorsque mon père entre, il a droit à une semonce de ma mère, mais on sent que ce n'est pas sérieux; il lui dit: «Voyons, Marie-Louise, une fois par année!» Lorsque le préposé à cette tâche a couvert le carré de trois à quatre pieds de paille, il fait rentrer le cheval qu'il fait circuler sur la paille afin de la tasser. Le soir venu, il y a souvent une quinzaine de pieds de paille foulée. Une place moins élevée, sous le soliveau, a été réservée pour permettre au cheval de descendre. Celui-ci hésite parfois, mais un commandement sans équivoque l'oblige à se laisser glisser sur la paille, et il arrive en bas sain et sauf.

De temps en temps, le propriétaire met un frein sur la grande roue pour arrêter le «horse power» et permettre aux chevaux de se reposer. Les hommes profitent de l'arrêt du moulin pour se dégager de la poussière respirée. Ils se mouchent puis prennent un verre de petit whisky blanc que tout cultivateur hospitalier leur offre.

La journée terminée, les hommes se lavent dans le hangar où ma mère a déposé sur le banc de seaux une chaudière d'eau, du savon et des serviettes (pièces ourlées de poches de coton à sucre ou à farine) et ils s'amusent à raconter des histoires avant le souper qui ne se fait pas attendre. Ils retournent bientôt à leur domicile, repus et ayant oublié le dur labeur de la journée.

Le «battage» dure environ deux jours. Pour nous, les enfants, c'est tout un événement; aussitôt l'école terminée, nous revenons à la maison en toute hâte. Le «horse power» avec les chevaux, la grande roue et la poulie, puis le grain qui coule des dalots et surtout la descente du cheval en bas de la «tasserie», tout nous fascine. Ce qui nous impressionne grandement, c'est la vue de ces hommes couverts de poussière. En fin de journée, ils ont le visage noirci, nous ne pouvons distinguer que le blanc de leurs yeux. Quand ils enlèvent leur chapeau de paille, on voit une lisière de peau blanche près des cheveux. De plus, nous nous étonnons de les voir cracher si souvent; mon père nous apprend que c'est parce qu'ils mâchent du tabac noir en palette: cela s'appelle chiquer et stimule la salive qui absorbe la poussière respirée qu'ils crachent ensuite.

Nous espérons toujours que la deuxième journée du battage finisse tard car il arrive souvent que, lorsque la grange est remplie, les hommes doivent faire un mulon. Le surplus de

paille est entreposé à l'extérieur, à proximité de la grange, formant un gros tas ovale sous lequel ils ont pris la précaution de mettre des «échiquettes» (vieilles planches, vieux boulins de clôture, etc.) afin de faire de l'aération et d'empêcher la paille de pourrir. Quand il y en a trois à quatre pieds d'épaisseur, un cheval piétine le centre pour le tasser de la même façon que dans la grange. L'homme qui reçoit la paille se tient sur le bord du mulon et envoie la paille au centre avec une fourche. Ces opérations nous intéressent beaucoup. Le battage terminé, le tas a souvent de huit à dix pieds de hauteur; au commandement de l'homme, le cheval réticent se laisse glisser le long du mulon. La paille bien paquetée en pente, pour la protéger contre les intempéries de l'hiver, servira à alimenter le bétail en liberté à la venue du printemps, en attendant les pâturages.

Le battage du grain est un travail ingrat. À l'exception de l'énergie nécessaire au fonctionnement de la batteuse, qui se fait par les chevaux, toutes les opérations se font à bras d'homme. Ce n'est que quelques années plus tard que les batteuses mécanisées, activées par des engins à gazoline, remplacent les chevaux sur le «horse power». Ces batteuses munies d'une souffleuse avec tuyau peuvent projeter la paille sous pression, à une distance de vingt-cinq pieds, éliminant ainsi presque toute la poussière. De plus, la paille se tasse sous la force de l'impulsion; l'homme et le cheval dans la «tasserie» ne sont plus requis.

La chasse aux renards

Pendant la saison froide, les renards sont souvent affamés lorsque le petit gibier qui leur sert habituellement de nourriture se fait rare. Ils deviennent effrontés et audacieux et s'approchent même des bâtiments de ferme, n'hésitant pas à pénétrer par effraction dans les poulaillers pour dévorer des poules. Ces intrusions sont fréquentes car les terres défrichées n'étant pas vastes, la forêt est proche des habitants. Comme la plupart de ses voisins, mon père chasse ces intrus tant bien que mal.

Un jour, il lit dans un catalogue la découverte d'une méthode pour attirer les renards et contourner leur ruse afin de les chasser avec plus de succès. Il commande avec empressement, par la poste, les documents et les ingrédients annoncés pour la capture des renards. Il reçoit, bien empaquetés, un pot d'une matière graisseuse qui se nomme musc, dont l'odeur plaît aux renards, et une petite boîte métallique contenant une poudre blanche — de la strychnine qui est un poison violent — ainsi

que les instructions sur la manière d'utiliser le tout et les précautions à prendre contre les dangers d'un tel poison.

Mon père enduit ses souliers de «beu» avec l'huile de musc avant de partir pour sa tournée. L'odorat des renards est très subtil et l'odeur du musc camouflera l'odeur du passage d'un être humain que le renard considère instinctivement comme son ennemi numéro un. Pour manipuler la viande qui sert aux appâts, mon père met des mitaines de cuir enduites de musc également. Dans chaque morceau de viande, il introduit la quantité exacte de strychnine précisée dans les instructions. Les appâts doivent être déposés de préférence près d'un ruisseau dans lequel le chasseur doit marcher pour se rendre à l'endroit déterminé, et au retour, afin de diminuer la possibilité que l'animal détecte les traces humaines. La deuxième raison, et non la moindre, est que l'absorption de la strychnine stimule la soif de la bête qui peut boire immédiatement, ce qui accélère l'effet mortel du poison. Si le renard peut boire immédiatement, il n'a guère le temps de s'éloigner de l'appât et meurt sur place; le chasseur le repère donc facilement lorsqu'il revient le lendemain. S'il n'y a pas d'eau à sa portée, le renard peut parcourir, même en se sentant malade, une distance assez éloignée et aller mourir dans un endroit difficile à localiser.

Certains automnes, mon père capture une quinzaine de renards. Cette chasse est un agrément pour lui, sans compter qu'elle lui rapporte un revenu supplémentaire car il vend les peaux. Les carcasses sont gardées dans une armoire fermée à clé, pour être enterrées lorsque la terre sera dégelée au printemps afin qu'aucun animal, les chiens surtout, ne s'empoisonne en les mangeant.

Un matin, mon frère et moi glissons avec nos traîneaux sur une petite pente près de la maison. Emmitouflés dans nos tuques et nos «crémones», nous sommes insouciants du grand froid qui sévit. Soudain, à travers la poudrerie, nous apercevons, près de l'écurie, un animal qui semble déchiqueter une vieille couverture à chevaux qui a été placée devant une petite fenêtre dont un carreau était brisé. C'est un renard. Nous courons furtivement jusqu'à la maison prévenir ma mère de la présence du renard. Sans perdre de temps, elle appelle mon père qui est dans le hangar tout près: «Viens vite prendre ton fusil, il y a un renard près de l'écurie.»

C'est un fusil à cap qu'il faut charger à la baguette. En toute hâte, mon père dépose la poudre dans le canon du fusil puis la recouvre de bourre qu'il comprime délicatement; il introduit les plombs convenablement, pour tuer le renard, et recouvre le tout d'une seconde bourre. Dès que mon père sort avec son

fusil, nous nous empressons de lui dire que le renard s'est sauvé près du gros cerisier d'automne. Connaissant la ruse des renards, mon père comprend que, sans doute, le renard a flairé le danger et est allé se tapir dans la dépression de la neige que le soleil a fait fondre autour du gros arbre. Sachant que la bête ne restera pas là bien longtemps, il se dissimule près du coin du hangar et se tient prêt à faire feu aussitôt que l'animal s'enfuira vers la forêt.

Les quelques minutes d'attente nous paraissent longues. Soudain la détonation retentit et nous voyons le renard étendu sur la neige à quelques pieds du cerisier. Cet incident provoque chez Georges et moi un sentiment indescriptible d'admiration pour notre père. C'est un héros!

Le temps des sucres

Les érables sont assez abondants dans la chaîne de montagnes des Laurentides qui entourent la vallée à Saint-André-Avellin, à une dizaine de milles au nord de la rivière des Outaouais. Au début du siècle, tous les cultivateurs qui possèdent une érablière anticipent cet événement heureux du printemps: le temps des sucres.

Le moment venu, une vérification minutieuse du gréement de sucrerie est faite; les tonnes vides de mélasse, les chaudières de fer blanc et les gros chaudrons de fonte sont soigneusement nettoyés.

Les chalumeaux de bois se vendent à un prix relativement modique; cependant, plusieurs les fabriquent eux-mêmes. Une branche de tremble de préférence, mesurant environ trois quarts de pouce de diamètre par trois à quatre pouces de longueur, est percée sur la longueur au moyen d'une vrille d'un quart de pouce. Un bout est aiguisé pour l'introduire dans l'entaille de l'érable, et l'autre bout est taillé en biseau sur une longueur d'un pouce pour faciliter l'écoulement de l'eau.

L'érablière de mon père, située au sud de la montagne à la limite nord de sa ferme, est exposée au soleil et la sève monte plus vite; il peut entailler plus tôt. Il entaille environ quatre cents érables. S'il lui arrive de manquer de chaudières, il s'accommode des anciennes auges de bois mises de côté à l'avènement des seaux en métal. Il installe ces récipients, embarrassants et difficiles à manipuler, aux érables à proximité des chaudrons. Chaque auge de dix-huit à vingt pouces de longueur environ a été fabriquée à même un tronc d'arbre de huit à dix pouces de diamètre, de tremble qui est un bois dur gossant bien. Une partie du dessus du tronc a été enlevée tout

en sauvegardant une épaisseur de deux pouces à chaque bout, et le centre entre les deux extrémités a été creusé de manière à en faire un récipient étanche.

Le temps venu de faire bouillir, mon père nous emmène souvent; c'est tout un événement. Les précautions supplémentaires de notre mère, pour nous habiller chaudement, ne sont pas sans nous impressionner et augmenter l'importance de l'excursion. Une paire de bas de grosse laine du pays, ajoutée dans nos souliers de «beu» ou nos «robeurs», la veste en surplus et, surtout, la «crémone» enroulée en double pardessus la tuque et qui ne nous laisse que les yeux à découvert, nous rendent intrépides.

Vers dix heures, mon père et mon oncle Willie, jeune frère de mon père, attellent les deux juments, Fly et Jessie, à la grande «sleigh» et nous partons pour la sucrerie, sans oublier le lunch: des beurrées de pain de ménage accompagnées de tranches de rôti de lard frais et des oeufs à faire cuire dans le sirop d'érable.

C'est la fonte des neiges. Les fossés que nous devons traverser débordent par la crue des eaux; les chevaux pataugent, l'eau s'introduit souvent dans la «sleigh», à notre grand plaisir.

Aussitôt rendus à la sucrerie, les hommes allument le feu sous chacun des grands chaudrons suspendus à un tronc d'arbre coupé et retenu à chaque bout à trois pieds du sol, et commencent à faire bouillir l'eau d'érable qui a été ramassée la veille. Maintenant il faut faire la tournée. Les chevaux sont attelés à un gros traîneau spécial de bois, à patins faits de billots, sur lequel est installé un tonneau pour y verser l'eau d'érable des chaudières que mon père et mon oncle vont recueillir d'un érable à l'autre. Souvent, cinq à six tonneaux sont remplis au cours de la même tournée.

Bouillir avec les chaudrons n'est pas «d'avance»; l'évaporation se fait lentement car les opérations se font en plein air, il n'y a pas de cabane à sucre. Le sirop et le sucre sont plus foncés et la saveur moins exquise, mais nous le trouvons délicieux quand même. De plus, l'économie que représente cette denrée alimentaire pour les provisions de l'année est fort appréciable. Afin de ne pas gaspiller d'eau, l'un des deux hommes doit souvent rester une partie de la nuit pour faire bouillir.

Quant à nous, les enfants, nous revenons à la maison vers cinq heures avec l'autre homme qui «fait le train» de l'étable. Nos vestes, nos «crémones» et nos bas sont vite troqués contre nos «jaquettes» de nuit. Morts de fatigue, nous sommes indifférents à la belle omelette et aux patates bouillies que nous

offre ma mère; un bol de soupe chaude suffit. Après la prière du soir, chacun saute dans sa couchette et s'endort.

Un printemps, vers la fin des sucres, mon père organise, un dimanche après-midi, une partie de sucre amicale où sont invités les parents, frères, soeurs, oncles et tantes et les amis. D'après une photographie, il doit y avoir une trentaine de personnes. Les plus âgés et les enfants montent dans la «sleigh»; les jeunes, bien chaussés, ne se font pas prier pour se rendre à pied.

L'agrément d'assister à une partie de sucre consiste à lécher la palette, à manger des oeufs et des grillades de lard salé cuits dans le sirop et de la tire durcie sur la neige, à boire de la trempette ou de l'eau d'érable.

Du sirop épais bout dans un grand chaudron afin de faire du sucre d'érable; sur ce sirop se forme une écume. Le plus grand plaisir, pour une bonne partie des invités, est de saucer leur palette dans cette écume et d'essayer sournoisement de «beurrer» celui de leur choix qui est à leur portée. C'est alors un sauve-qui-peut général. Celui ou celle dont la joue, les cheveux ou le cos sont collés ne cesse de poursuivre son assaillant tant qu'il ne lui a pas rendu la pareille.

Vers la fin de l'après-midi, pour terminer les divertissements, un beau pain de sucre est offert par mon père au gagnant, homme ou femme, d'une compétition. Mon père place le pain de sucre sur une souche bien en vue, à une quinzaine de pieds des concurrents. Ceux-ci doivent, chacun leur tour, prendre une hache, franchir cette distance les yeux bandés et aller frapper le pain de sucre avec la hache. La réussite de cet exploit n'est pas facile. Une fois, entre autres, un seul des concurrents réussit: la jeune soeur de mon père.

Tous ces braves et honnêtes gens s'en retournent chez eux sûrement très fatigués, mais emportant un souvenir inoubliable de cette joyeuse journée. Le trouble que mon père s'est donné pour préparer cette réception est largement récompensé par la vue du grand plaisir de ses invités.

Famille courageuse dans l'adversité

À la fin de l'automne, lors de ses colportages de marchandises à Fassett, mon père apporte, la veille, dans la cuisine, les poches de légumes qu'il prévoit vendre le lendemain; il laisse la viande au froid dans la laiterie. Il fait réchauffer une vingtaine de briques de terre cuite dans le fourneau du poêle de la cuisine qu'il chauffe toute la nuit. Au petit jour, il commence son

chargement pendant que ma mère lui prépare un déjeuner substantiel ainsi qu'un lunch pour son dîner.

Le fond de la «sleigh» est recouvert d'une épaisse couche de paille, puis de couvertures de laine sur lesquelles il place les briques chaudes enveloppées de papier journal, afin de répartir la chaleur et protéger les légumes qu'il dépose sur le dessus. Le tout est recouvert de peaux de mouton et de couvertures à chevaux. Les quartiers de boeuf sont transportés sur le dessus du chargement. Après le déjeuner, il attelle rapidement les deux juments, Fly et Jessie, et part vers six heures pour arriver à Fassett vers neuf heures.

Il vend sa marchandise facilement à ses principaux clients, des familles américaines qu'il sert depuis longtemps ainsi que d'autres résidents de Fassett qu'il connaît bien. Il fait ce commerce le samedi, jour de paye. Sa clientèle est bien établie et il est rare qu'il ne vende pas toute la marchandise qu'il a emportée.

Nous avons hâte qu'il revienne. Son retour est pour nous une grande joie, et est toujours nouveau. Il revient quelquefois assez tard; en attendant, ma mère nous prépare à aller nous coucher. Elle nous fait prendre un bain, dans la grande cuve qui sert de baignoire, avec de l'eau chauffée dans un grand récipient que nous appelons «boiler». Nous y passons chacun notre tour; puis la prière, et au lit. Nous lui disons: «"Samère" (maman), quand "sonpère" arrivera, réveille-nous.» Ce qu'elle nous promet: «Oui, oui, s'il n'arrive pas trop tard.» Presque toujours, quand mon père arrive nous ne dormons pas et nous demandons: «C'est "sonpère" qui vient d'arriver?» Elle nous dit: «Oui, c'est votre père, mais vous seriez mieux de dormir, il est tard et demain vous allez être fatigués.» Nous nous levons et, du haut de l'escalier, à plat ventre sur les premières marches, nous pouvons observer mon père et ma mère qui comptent l'argent des ventes de la journée. Presque chaque fois, ma mère nous permet de descendre: «Venez voir votre père, mais vous monterez vous coucher tout de suite après.» Nous descendons en courant l'escalier, retenant nos «jaquettes» afin de ne pas nous «enfarger» et nous nous installons à genoux sur les chaises autour de la table pour mieux voir. Nous sommes contents de manipuler de l'argent et de le compter.

Je trouve cela merveilleux de voir tant de pièces de monnaie: vingt-cinq à trente dollars! Je crois que mes parents sont riches. Au contraire, ils sont pauvres mais remplis d'initiative. Ils éprouvent tant de désintéressement dans leur amour filial et sont doués, tous les deux, d'un esprit de courage et de dévouement sans borne, assez puissant pour prévenir et

effacer toute marque de privation qui pourrait entraver notre bonheur et influencer notre destin. Au prix de sacrifices personnels, ils dissimulent tout manque d'abondance, et parfois même de nécessaire. Devenu moi-même adulte et chargé de responsabilités, je peux estimer l'immensité de la tâche que le Destin s'est acharné à infliger à mon père dès sa prime jeunesse.

Georges, son père, habitait une ferme à peine défrichée dont le revenu n'était pas suffisant pour faire vivre la maisonnée de six enfants. Chaque hiver, le père devait aller travailler dans les chantiers forestiers pendant que la mère restait à la maison pour s'occuper de la famille et la nourrir avec les revenus modestes des produits de la ferme au cours de l'été. La majeure partie du maigre salaire gagné dans les chantiers servait à honorer les paiements établis dans le contrat d'achat de la terre avec la Seigneurie Papineau, soit cinquante dollars annuellement.

Le 8 août 1896, le père de Dalma meurt subitement. Étant l'aîné, mon père, Dalma, qui a quinze ans, ne recule pas devant l'obligation d'aider sa mère malade et prend la responsabilité de la famille dont le plus jeune a trois ans. Un mois plus tard, après avoir terminé la récolte et les travaux d'usage sur la ferme et s'être assuré que sa mère peut subsister durant l'hiver, il s'engage, comme son père le faisait, pour les chantiers forestiers, la Compagnie Edwards, au salaire de neuf dollars par mois. Il ne cesse de prendre soin de ses frères et soeurs jusqu'à ce que chacun puisse se tirer d'affaire. À l'âge de vingt-trois ans, il se marie avec Marie-Louise Nault et continue d'habiter la ferme avec sa mère, gardant les plus jeunes de ses frères et soeurs. Ainsi, après avoir pris les responsabilités d'élever ses frères et soeurs depuis huit ans, mon père est dans une situation précaire lors de son mariage; il n'a pas pu sortir de la pauvreté dans laquelle il est né.

La mère et le père de Marie-Louise meurent à quelques mois d'intervalle, un an après son mariage, laissant une famille de dix enfants dont elle est l'aînée; le plus jeune n'a pas un an. De ses conseils, elle aide les plus âgés à s'orienter dans la vie, mais les quatre ou cinq plus jeunes deviennent sa responsabilité. Avec l'acquiescement de son mari, elle les garde avec elle jusqu'au moment où elle peut leur trouver un foyer convenable. Elle ne néglige pas de surveiller le bien-être des deux petites qu'elle consent à faire garder à l'orphelinat de Saint-André-Avellin. Le bébé est confié à une cousine malencontreusement indésirable; ma mère fait face à d'innombrables obstacles pour le reprendre. Un couple respectable et à l'aise le

prend en adoption. Son jeune frère de six ans demeure avec elle pendant sept à huit ans.

Pendant les premières années de leur union, mes parents doivent donc prendre la charge des jeunes enfants de leurs familles respectives. C'est dans ces conditions qu'ils commencent eux-mêmes à élever leur famille. À quel point ils devaient s'aimer!

Les pièces de monnaie sur la table, au retour du colportage à Fassett, ne sont qu'un mince apport dans le budget familial. Mon père état un grand homme! Ma mère était une grande femme!

Avènement de la dynamite

L'Outaouais est une région plutôt montagneuse; même les plaines étaient boisées avant la colonisation. Pour défricher et faire ce qu'on appelle de la terre neuve qui soit cultivable, il faut couper et brûler les arbres et broussailles. Les semences se font aux alentours des souches restées sur place, ce qui rend les récoltes plus difficiles. Les cultivateurs se limitent à arracher les souches qui les encombrent. Pour ce faire, on abat et ébranche un arbre de bois dur de préférence, mesurant une vingtaine de pieds par dix à douze pouces de diamètre, pour servir de levier; plus ce levier est long, plus il est fort. Une extrémité de ce levier est fixée sur le côté de la souche au moyen d'une forte chaîne enroulée autour de la souche. L'autre extrémité est tirée par une paire de chevaux qui tournent à l'entour de la souche. Cette motion resserre la chaîne, qui finit par tordre la souche et l'arracher.

Cela n'est qu'une première étape; le plus difficile doit être terminé par le cultivateur. Il faut déterrer les racines, parfois de dix à douze pouces de diamètre et douze pieds de longueur, et les faire tirer avec des chaînes par des chevaux. Enlever une seule souche prend quelquefois une longue journée.

Mon père est abonné à la plupart des revues instructives pour un cultivateur. Malgré leurs quelque deux à trois années d'école seulement, lui et sa femme les lisent toujours avec une grande attention. Vers 1912, une publiction concernant les matières explosives à usage agricole attire son attention. Il écrit à la compagnie, Canadian Industries Limited, et demande plus de renseignements. Quelques jours plus tard, il reçoit des documents traitant de la description, de l'usage et de la manière d'utiliser les explosifs en toute sécurité, particulièrement pour enlever les souches. Il commande immédiatement une boîte de cinquante livres de dynamite n° 1 à souches, une

boîte de cent «caps» n° 6 à fusée et cent pieds de «fuse».

Jos Paul, qui a de bons chevaux et «une express», fait le transport des passagers pour le train de Montréal ou d'Ottawa, de Saint-André-Avellin à Papineauville et vice-versa. Il livre en même temps la poste et les marchandises qu'il prend au train à Papineauville. Lorsque Dalma Whissell apporte chez lui, dans le rang Sainte-Julie, la commande venant de la C.I.L. que Jos Paul avait rapportée de Papineauville, c'est le commencement d'une ère de progrès... pour la classe agricole.

Dalma passe la soirée à étudier les instructions concernant le nouveau produit. Le lendemain matin, le travail à l'étable terminé, il prépare soigneusement ce dont il a besoin pour une décharge. Il se dirige vers une souche au bout de la terre, non sans avoir rassuré ma mère qui n'en finit plus de ses recommandations à la prudence et, avec appréhension, le regarde s'éloigner.

Au moyen d'une barre de fer, il creuse un trou sous la souche pour placer la charge. Il ouvre ensuite le bout du papier ciré couvrant le bâton de dynamite et, avec une cheville de bois de un quart de pouce de diamètre environ, il creuse un trou de un pouce et demi pour recevoir le «cap» dans lequel est fixée, soigneusement et avec précaution, une extrémité d'une longueur de trois pieds de «fuse». Il attache deux autres bâtons de dynamite au bâton chargé et place le tout délicatement sous la souche. Il bouche l'orifice avec de la boue qu'il foule tel que prescrit dans les instructions, laissant dépasser quelques pouces de «fuse». Jetant un coup d'oeil vers l'arbre derrière lequel il avait choisi de se mettre à l'abri, à quelque trois cents pieds de distance, il allume la fusée et s'éloigne en courant. Comme prévu, des éclats de la souche et des mottes de terre volent jusqu'à cent pieds de hauteur et cent cinquante pieds à la ronde au moment de la détonation. La souche est fendue en cinq ou six morceaux.

Mon père s'empresse de retourner à la maison. «Je ne peux pas en croire mes yeux», dit-il tout excité, à son épouse, et à ma grand-mère qui habite avec eux. «Une grosse souche de pin de quarante-huit pouces, fendue en cinq morceaux... sans trouble: pas de pelle, pas de pic, pas de chaînes, pas de chevaux, et en si peu de temps. Je n'en reviens pas. Il ne reste que les racines qui, après un peu de pelletage, pourront sûrement être tirées par des chevaux sans trop trop de difficulté. Je pense même qu'on pourra utiliser plusieurs des morceaux pour faire de la clôture; il en restera ainsi moins à brûler.» Il s'assoit et allume sa pipe. Après un moment de réflexion, il ajoute: «Avec une boîte de dynamite, une boîte de «caps» (détonateurs) et cent

pieds de «fuse», on pourra faire plus d'ouvrage en trois ou quatre jours que deux hommes et des chevaux pendant un mois, et en travaillant beaucoup moins fort.»

À la suite des premières expériences de mon père avec la dynamite, les gens sont bientôt intéressés par l'usage de cet explosif. Mon père obtient de la C.I.L. l'agence exclusive pour vendre dynamite, fusée et «caps». Il a étudié toutes les instructions fournies par la compagnie sur la façon d'utiliser en toute sécurité ce nouveau produit. La compétence de mon père est doublée de prudence et de jugement qui en font un expert.

Au début, la plupart des cultivateurs ont peur d'employer eux-mêmes les explosifs. Mon père leur enseigne la méthode à suivre pour éviter tout danger d'accident et va même souvent faire sauter quelques souches sur place à titre de démonstration. Il nous montre comment se servir des explosifs et insiste sans cesse sur les mesures de prudence à prendre; le sujet a toujours la priorité pour nous. Ce n'est pas exagéré de dire que, très jeunes, nous devenons expérimentés et compétents dans la manipulation de la dynamite.

Débuts de l'usage du ciment dans la région, et progression

Malgré son peu d'instruction, mon père s'intéresse à tous les catalogues qu'il peut trouver chez des marchands qui, parfois, ne les ont même pas ouverts pour les lire. Une fois, il prend note d'une annonce sur un produit appelé ciment, qui remplace avantageusement le bois pour les planchers d'étables, les auges à cochons ou autres. Il écrit à la compagnie Canada Cement à Montréal, donnant son adresse afin d'obtenir plus de renseignements. Il reçoit un catalogue comprenant beaucoup de détails sur la préparation, l'utilité et la durée du ciment.

Au cours de l'été, alors que les animaux sont en pacage, il commence à faire le plancher. Il a besoin de sable à ciment, c'est-à-dire un sable pur qui ne contient pas de terre, pour le mélanger avec le ciment, et ensuite il doit délayer le tout avec une quantité d'eau bien précise. Ce procédé se fait à la pelle, sur une table à ciment (plate-forme de bois de quatre pieds par six pieds sur un cadrage de deux par quatre). Le sol de l'étable est recouvert de trois à quatre pouces de pierres concassées à la masse, avant de recevoir une couche uniforme de béton non polie de deux pouces d'épaisseur. Le béton sèche en trois ou quatre jours; le plancher de l'étable de mon père a amplement le temps de sécher car il ne rentre ses animaux qu'à l'automne.

C'est le premier plancher de béton dans la région. Les opinions sont très controversées sur la valeur du béton. Certains disent que ce plancher, étant très dur, occasionnera le mal de pattes aux vaches et que ce sera préjudiciable à la mise bas. Quelques-uns, moins pessimistes, encouragent mon père qui n'a aucun doute quant aux bons résultats de son entreprise.

Aucune des appréhensions ne se produit. Au contraire, l'étable est beaucoup plus facile d'entretien et les excréments des animaux ne s'imprègnent pas dans le plancher de béton comme dans l'ancien plancher de bois. Quelques années plus tard, plusieurs cultivateurs ont des planchers de béton dans leurs étables.

Le même été, en 1911, mon père achète, à environ un quart de mille du village et à un mille de sa ferme, un lopin de terre sablonnneuse d'approximativement un acre sur la ferme d'Adrien Perrier, laquelle longe la montée Sainte-Madeleine. Pour fabriquer des blocs de cheminée, il se fait faire un moule de bois avec pentures afin de pouvoir l'ouvrir et démouler le bloc aussitôt que le ciment est bien foulé avec un fouloir de bois et que le dessus est poli. Il peut ainsi recommencer à faire un autre bloc sur un autre fond dès que le précédent est démoulé et que le moule est nettoyé.

Certains jours, mon père peut laisser la ferme; il se rend sur son terrain et fabrique quelques blocs de cheminée. Parfois il m'emmène avec lui et je joue dans le sable, allant quelquefois lui porter des petits bols de sable en pensant être utile.

Mon père a un vieil oncle, Frédéric Whissell. Sa femme et lui demeurent au coin de la montée Sainte-Madeleine et du rang Sainte-Julie. La vieille tante, dont le nom de famille est Dorval, est une femme très intelligente avec qui mon père aime bien converser. Il trouve ses propos intéressants lorsqu'elle n'a pas pris un coup; elle aime l'alcool au point d'en faire un usage parfois abusif. Dans sa maisonnette, la vieille tante tient un petit restaurant et sert des repas légers et froids: sandwiches, biscottes, liqueurs douces, thé, etc. C'est à cinq minutes de marche du terrain de mon père. Lorsqu'il m'emmène dîner là, il me demande toujours: «Que veux-tu manger, mon petit?» Ma réponse est toujours la même: «Des sardines Brunswick, des biscuits soda et de la bière d'épinette ou du cream soda.» Mon père mange la même chose à l'exception du breuvage; il boit du thé. Pour moi, manger chez la «tante Frédéric» est un festin. Le tout coûte dix ou quinze sous. Vers les quatre à cinq heures, mon père me dit: «Mon petit, il est temps de retourner à la maison pour faire le train; ta mère est seule, il faut aller l'aider.»

Lorsque ma mère a commencé à faire le train, elle retourne à la maison à notre arrivée pour préparer le souper. Quelques fois je reste avec mon père et, d'autres fois, je vais trouver mes deux jeunes frères, Georges et Frank, et ma mère ne tarde pas à nous servir le souper.

Elle soupe avec mon père à son retour de l'étable pendant que nous, les enfants, nous nous amusons à nous tirailler, nous bousculer comme le font les bambins de notre âge, deux ans et demi, quatre ans et cinq ans et demi. Après le lavage de la vaisselle, elle nous débarbouille et nous met nos «jaquettes»; puis c'est la prière au Petit Jésus et, vite, le dodo. Je me couche heureux, ressentant instinctivement l'amour de mes parents pour nous.

Encouragé par le succès de la vente des blocs à cheminée, mon père décide, quelques années plus tard, de quitter la ferme et d'ouvrir une fabrique de béton au village afin de manufacturer des tuyaux à «calvette», des blocs à puits et, surtout, manufacturer de la brique de ciment pour la construction. C'est au début de la guerre 1914-18. Les affaires deviennent de plus en plus prospères. Il prend des contrats pour la construction de ponceaux en béton coulé armé, puis la municipalité lui donne le contrat pour remplacer les vieux trottoirs de bois par des trottoirs de béton coulé. Toutes les maisons de brique dans le village et dans la région proviennent de sa manufacture.

Vers 1926, la récession se fait sentir dans les campagnes surtout. Le commerce de mon père devient de moins en moins achalandé. Il décide de déménager sa manufacture à East Templeton, près des agglomérations importantes où il y a plus de demandes, et emmène son fils Frank qui travaille avec lui depuis quelques années, n'étant nullement intéressé à continuer ses études. Celui-ci se marie quelques années plus tard et mon père reste avec lui à la manufacture pendant quelques années. Ayant besoin de moins de revenus et voulant laisser le jeune ménage dans une meilleure position, il prend des arrangements avec son fils et quitte East Templeton. Il achète un terrain de Jim Paul à Saint-Philippe-d'Argenteuil, à deux milles de Lachute, et ouvre une troisième manufacture de béton.

Autour de 1939-40, mon père communique avec Frank. Celui-ci voyant qu'il y a plus d'avenir à Lachute, décide de se joindre à mon père. Vieillissant, mon père est heureux d'avoir son fils expérimenté avec lui. Il meurt en 1942 et Frank continue le commerce.

Une dizaine d'années plus tard, Frank meurt à l'âge de quarante-deux ans. Sa femme, Annette Dinel née à Chénéville,

courageuse, intelligente et de bon jugement, s'occupe de l'entreprise. Avec les années, elle reçoit l'aide de ses deux garçons, Gilles et Jacques, et de sa fille Madeleine. Aujourd'hui, après une trentaine d'années en affaires, ma belle-soeur et ses deux fils sont propriétaires d'un commerce de béton très important et exploitent avantageusement quelques carrières qu'ils ont achetées, où ils utilisent leurs propres concasseurs.

Voilà, en résumé, l'histoire du ciment dans la région.

Maladie dangereuse: la pneumonie

La dernière année que nous habitons la ferme, je contracte une «inflammation des poumons» au début de l'été. Malgré la visite quotidienne du docteur Baulne, les «mouches» de moutarde sur la poitrine et dans le dos, et les médicaments qu'il prescrit et que ma mère m'administre à la lettre, jour et nuit, aucune amélioration ne se produit. Vers la septième journée de la maladie, ma température monte à 105° F, je suis dans le délire: je vois des êtres et des animaux étranges sur les murs et le plafond; mes réponses aux questions de ma mère sont incohérentes.

Quoique le docteur soit venu le matin, ma mère envoie mon père au village pour lui demander de revenir car elle se meurt d'inquiétude. Le docteur la trouve tout en pleurs près de mon lit. Mon père se réfugée, seul dans les bâtiments, sans doute pour cacher ses émotions comme il le fait dans des circonstances qui l'affligent. Il a la pudeur de son chagrin.

Après avoir ausculté mes poumons, le docteur Baulne prend un air soucieux et dit à ma mère: «Marie-Louise, ton garçon est en danger, je crains pour sa vie. La neuvième journée d'une «inflammation de poumons» est la journée critique et décisive. Si son système peut résister encore deux jours, il sera sauvé. Il n'y a que le temps qui peut l'aider. Je reviendrai de bonne heure demain matin.» Et il part, laissant ma mère éplorée. Terrifiée par la crainte de perdre son enfant et folle de douleur, elle se jette à genoux devant l'image de la Sainte Famille et implore le Seigneur de lui laisser son fils, lui promettant en retour de faire le sacrifice de ne porter que des vêtements noirs toute sa vie.

Les deux jours fatidiques s'écoulent et ma maladie régresse graduellement. Le docteur Baulne revient encore chaque jour pendant une semaine. Lors de sa dernière visite, il me prescrit de l'huile de foie de morue ou du Wampole et conseille à ma mère de me donner une bonne alimentation riche afin que je reprenne des forces. Il insiste sur la valeur du steak de boeuf

saignant et du poulet. «Dans huit jours, lui dit-il, tu l'enverras jouer dehors. Et toi, repose-toi un peu, tu es toute décharnée. Du Wampole te ferait du bien à toi aussi.»

La viande fraîche est rare pendant la saison chaude. Généralement le boucher tue et débite les animaux au fur et à mesure qu'il les vend, et entrepose la viande non vendue dans une petite bâtisse de bois remplis de blocs de glace coupés l'hiver dans les rivières et conservés dans du bran de scie. Chaque jour, le boucher fait le colportage de la viande à domicile. Un coffret étanche de seize pieds cubes environ, peinturé rouge, fixé sur «une express» tirée par un cheval, sert d'entrepôt pour protéger la viande pendant la livraison. Très tôt le matin, il choisit les morceaux qu'il prévoit vendre à ses clients et les dépose dans le coffret avec quelques blocs de glace. Il fait toujours sa tournée très tôt afin de profiter de la fraîcheur du matin. Les ménagères se rendent à sa voiture avec un plat pour rapporter la viande qu'il pèse avec une romaine.

Le jour suivant la dernière visite du docteur Baulne, mon père surveille la voiture du boucher et l'arrête. Jean-Baptiste Major est un homme âgé, bon et estimé, que mon père connaît bien. Ses garçons sont avantageusement connus dans la région: Polydore, prêtre, curé de Montpellier et de Ripon jusqu'à sa retraite; Oscar, vétérinaire à Amos durant plusieurs années; Édouard, marchand général à Barrette au Témiscamingue; Faldora et Rosario, cultivateurs. Monsieur Major est fier de ses garçons, mais il ne manque pas de faire valoir son admiration pour ses filles également.

Ma mère me dit: «Le boucher arrive, tu vas manger du bon steak de boeuf et tu vas reprendre des forces.» Assis dans mon lit, je la vois se rendre au chemin pour choisir du steak; cette viande est achetée pour moi seulement. Le budget familial ne permet pas à mon père de nourrir toute la famille d'une façon aussi dispendieuse.

Je ressens que tous sont heureux de constater que je me rétablis rapidement; sûrement, personne n'est envieux des privilèges que je reçois de mes parents. Je me sens important et reconnaissant à la fois, mais un peu triste qu'ils ne puissent partager les bonnes choses que je mange. L'automne venu, c'est la rentrée des classes et je suis en pleine forme.

J'ai toujours connu ma mère comme une femme fière, et de sa personne et de tout ce qui la touchait. Très habile, elle n'hésitait pas à travailler des heures pour améliorer, sans faire de dépense, l'aspect de notre maison pauvre. Elle empesait et repassait du simple coton à fromage afin d'en faire des rideaux. Avec de la colle et des restes de tapisserie, elle façon-

nait des tentures de papier roulé en petits tubes et enfilés dans plusieurs cordes qu'elle accrochait avec des broquettes dans les encadrements en guise de portes. Les lits étaient recouverts de beaux couvre-pieds à carreaux piqués qu'elle confectionnait avec des poches de farine ou de sucre, teintes de différentes couleurs, et de retailles que mes tantes lui donnaient. Elle voyait à ce que nous ayions toujours des vêtements propres et bien raccommodés; elle les confectionnait dans des vêtements usagés qu'on lui donnait.

Deux soeurs de mon père, Éva et Belange, travaillaient en service dans des familles riches de Montréal. Elles recevaient souvent des vêtements luxueux usagés qu'elles remettaient avec plaisir à leur belle-soeur, sachant qu'elle les transformeraient avantageusement. De plus, ma mère recevait leurs vêtements personnels ayant déjà servi car elles aimaient les renouveller à presque chaque saison, comme la plupart des jeunes filles. Ma mère pouvait porter sans les rajuster tous les beaux vêtements d'Éva, qui avait la même taille, de même que ses chaussures. Je ne crois pas exagérer en disant que la garde-robe de ma mère était sûrement des plus élégantes, grâce à son habileté de couturière.

Lorsque ma mère avait impulsivement fait la promesse au Seigneur de se vêtir de noir pendant le reste de sa vie, elle n'avait pas pensé aux responsabilités ni aux conséquences de son engagement. Elle ne reçoit à peu près jamais de vêtements noirs. Après avoir porté plus d'un an presque toujours la même robe et le même manteau noirs qu'elle peut difficilement renouveler, elle réalise son manque de réflexion et la gravité de la situation au point de vue financier. Elle ne pourrait jamais, ni ne consentirait à dépenser un sou pour s'habiller.

Un premier vendredi du mois, elle va à la confesse et se confie au chanoine Procule Bélanger. En bon père spirituel, il lui dit que cette promesse est un grand et noble sacrifice mais qu'elle peut être nuisible à sa famille. Il lui suggère de la remplacer par une action qui serait utile à l'humanité, par exemple l'adoption d'un orphelin. Il la libère de sa promesse et lui donne sa bénédiction. Comblée de joie et de bonheur, ma mère raconte sa démarche à mon père. Sans l'avouer, il est certainement très heureux du conseil judicieux du chanoine, qui ne le surprend guère, et de la décision de ma mère, car il n'aime pas particulièrement voir sa femme vêtue de noir.

Entretemps, mon père quitte la ferme et emmène sa famille au village dans une immense maison à deux étages qu'il a commencé à construire et dont la cave peut lui servir immédiatement d'usine pour fabriquer de la brique et des blocs à

cheminée faits de ciment. C'est au tout début de l'été, il n'y a qu'un rang de planches sur les solives du plancher, mais la couverture terminée et les ouvertures fermées tant bien que mal rendent la maison habitable.

À peine un mois après sa visite au curé, ma mère apprend que madame Frédéric Forget, qui demeure au bout du rang Sainte-Julie où était notre ferme, vient de mourir en donnant naissance à son sixième enfant. Voyant une belle occasion de remplir sa promesse, car cette famille est pauvre, elle demande à mon père d'adopter le bébé. Mon père pense au surcroît de travail pour ma mère puisqu'ils ont eux-mêmes une petite fille d'une vingtaine de mois, mais il ne peut contrarier le désir intense de son épouse, et ils reviennent à la maison avec le bébé naissant.

C'est une petite fille débile. Malgré toute l'attention que ma mère apporte pour essayer de changer la formule de son boire, elle vomit et a la diarrhée, elle ne prend pas de poids. Ma mère passe presque toutes ses nuits à la bercer. Le docteur Baulne, qui vient la voir de temps en temps, dit: «Elle ne vivra pas.» Lorsqu'elle est calme, elle commence à sourire. Nous aimons tous cette petite Annette autant que notre jeune soeur.

Un après-midi, madame Jules Quesnel, femme prévenante et charitable qui demeure en face, vient à la maison et dit à ma mère: «Allez vous reposer, vous devez être fatiguée, cela n'a pas de bon sens. Je vais prendre soin de ce petit bébé.» Ma mère accepte et madame Quesnel prend le bébé qui semble calme. Je me tiens près de madame Quesnel, que j'admire et que je trouve belle, et je regarde la petite qui paraît aller beaucoup mieux. Une vingtaine de minutes plus tard, elle a une convulsion. Je cours réveiller ma mère qui arrive juste au moment où sa petite Annette meurt dans les bras de madame Quesnel. Elle dépose le petit corps dans le carrosse et lui ferme les yeux. Puis elle l'habille d'une robe blanche et l'expose sur une petite table recouverte d'un drap blanc, dans une salle qui doit servir de salon plus tard; elle place deux beaux bouquets de chaque côté de la table.

Le lendemain après-midi, il y a la cérémonie des Anges à l'église et le cercueil du bébé est placé avec celui de sa mère. Monsieur Forget dit à mes parents: «Vous n'avez pas de reproches à vous faire; sa mère est venue la chercher pour l'amener au Ciel avec elle.» Le docteur Baulne, qui a fait maintes visites pour la petite, refuse d'accepter tout argent pour ses soins. C'est un grand médecin charitable et dévoué.

Ma mère va au presbytère afin de demander au chanoine Bélanger si elle doit adopter un autre enfant pour satisfaire

à sa promesse. Le curé lui dit: «Non, ma fille, tu as pris un enfant «en élève» et Dieu est venu le chercher parce que c'était sa volonté. Tu as accompli ta promesse et le Seigneur est satisfait.» Par la suite, mes parents manquent rarement une occasion d'aider les orphelins et de leur donner asile. Ainsi, lorsqu'une dame Lagacé meurt en laissant huit enfants, les quatre plus jeunes demeurent chez nous durant tout un hiver en attendant que leur père puisse les placer.

Peu de temps après, un jeune garçon de treize ans, handicapé, nommé Edmond Whissell, non apparenté à nous, se présente à mon père en espérant obtenir de l'aide vu qu'il est du même nom. Mon père propose à ma mère de l'héberger. Ce jeune n'a jamais appris à lire ni à écrire, son boitement l'empêchant probablement de marcher plusieurs milles pour se rendre à l'école du rang William, à Notre-Dame-de-la-Paix. Il est intelligent. Se sentant accepté et bien traité chez nous, il ne tarde pas à démontrer de la bonne volonté. Jules Quesnel, voisin et ami de mon père, paye pour lui faire apprendre le métier de cordonnier. Il demeure dans notre famille de six à sept ans. Devenu homme, il peut subsister de son métier et faire une vie normale; il se marie et a des enfants qui lui font honneur.

Plus tard, mes parents gardent une fillette dont le père est décédé; elle est à la charge de son grand-père, Jos Désormeaux de Chénéville. Celui-ci, connaissant la réputation de mon père et de ma mère pour leur charité et leur hospitalité envers les gens dépourvus, demande à ma mère de prendre Agathe et d'essayer de l'envoyer à l'école, moyennant une certaine rémunération. Il n'ose pas la placer au pensionnat; il l'aime et sait qu'elle y serait très malheureuse car elle refuse de continuer d'aller à l'école. Après quelques semaines, ma mère doit aviser monsieur Désormeaux qu'elle a réussi à envoyer la fillette à l'école pendant quelques jours mais que, malgré ses exhortations, celle-ci refuse de continuer. Ce bon grand-père supplie ma mère de la garder et de tenter de lui enseigner l'ouvrage domestique journalier ainsi que des bonnes manières. Ma mère accepte. Lorsqu'elle part pour Montréal huit ou neuf ans plus tard, Agathe est gentille et débrouillarde et sait bien gagner sa vie.

La vie au village

Les classes sociales

La rivière Petite-Nation divise le village de Saint-André-Avellin en deux sections réunies par un pont: le Grand village et le Petit village. La partie sud, le Grand village, a été habitée en premier. On y trouve l'église, le presbytère, le couvent, l'école, l'hôtel de ville, le bureau de poste, deux forgerons, un tanneur, un ferblantier, une cordonnerie, un magasin général, un hôtel et les résidences des notables. Lors de l'incorporation de la partie sud, qui désire se séparer du reste de la paroisse et avoir son conseil municipal indépendant, la partie nord de la rivière devient le Petit village qui comprend un bureau de poste nommé Val Quesnel, un marchand général, un forgeron, une fromagerie, un restaurant, un hôtel et quelques résidences.

Cette section continue d'être administrée avec la partie rurale de Saint-André-Avellin. Cette séparation envenime la rivalité entre les deux partis municipaux. Une concurrence échevelée s'ensuit.

Le pont du Merisier brûle mystérieusement à un certain moment. Ce pont donnait accès à la population de Ripon avec sa partie rurale pour venir s'approvisionner chez les marchands du Petit village et aller au bureau de poste de Val Quesnel. Sans ce pont, les habitants de Ripon et des environs doivent passer sur une route secondaire qui aboutit au rang Saint-Louis et, de là, à l'entrée du Grand village où ils peuvent se pourvoir de tout ce dont ils ont besoin, sans passer par le Petit village ou s'y rendre. Lors de la reconstruction du pont, les citoyens lésés du Petit village auraient même senti le besoin de garder le pont jour et nuit, munis d'armes à feu.

Au début du vingtième siècle, les classes sociales sont nettement distinctes. Pendant nos premières années d'école, nos compagnons de classe du village ne s'occupaient pas de nous. Nous leur étions totalement indifférents; comme les autres enfants de cultivateurs, ils nous ignoraient. Mais lorsque mon père quitte sa ferme, en 1915, pour venir établir une industrie de béton dans le Petit village, sa famille n'est pas pour autant classée parmi la haute société. Aux yeux de plusieurs gens

nantis, nous demeurons la classe inférieure des enfants de cultivateurs pauvres.

Les enfants à chemise blanche avec bouche de ruban au cou, pantalons bien pressés, bottines cirées, ne tardent pas à nous le faire comprendre dès les premiers jours de la rentrée à l'école. Ils nous interpellent avec dédain: «les Allemands», «les Saccarailles». L'arrière-grand-père de mon père était d'origine allemande et se nommait Zacharie.

Nous nous sentons frustrés et lorsque nous racontons nos déboires à nos parents, mon père nous encourage ainsi: «Mes enfants, ne vous occupez pas d'eux. Soyez honnêtes, travailleurs et économes. Vous êtes intelligents; vous réussirez mieux qu'eux dans la vie.» La théorie est bien juste mais pas facile à appliquer. Nous jugeons souvent qu'il est nécessaire de répliquer, surtout lorsque nous sommes traités comme des compagnons dangereux et méchants. La bisbille commence et finit souvent par une bataille.

La bonne humeur de notre mère change lorsqu'elle nous voit arriver avec nos vêtements à nettoyer et à raccommoder, et parfois même hors d'usage. Notre père l'appuie: «Il me semble, mes enfants, que vous pourriez éviter ces dégâts; votre mère a raison.» Nous l'approuvons car nous ne sommes jamais heureux de revenir à la maison dans un tel état. Nous sommes malheureux de causer un surcroît de travail à notre mère que nous aimons beaucoup. Malgré nous, les mêmes bagarres se répètent plusieurs fois. Un peu plus tard, des «bavassements», souvent faux, racontés à la maîtresse nous attirent des châtiments immérités. Lorsque cela se produit et que nous connaissons les auteurs du délit pour lequel nous avons été châtiés, les comptes se règlent après la classe pendant le parcours entre l'école et chez nous, souvent dans la côte de la petite rue de la grotte, près de chez monsieur Châtelain.

Mes deux frères et moi ne faisons qu'un quand il s'agit de nous défendre. Nous ne sommes pas batailleurs, nous ne commençons jamais la bagarre; mais lorsque nous sommes attaqués, nous savons nous défendre. Nous ne tolérons pas non plus les injustices quand nous pouvons découvrir les auteurs. Au cours de l'année scolaire, nous sommes devenus, sans provocation, les enfants du Petit village les plus redoutés face à certains enfants prétentieux du Grand village.

Un après-midi, pendant les vacances de Noël, je traîne mon frère Frank dans une «sleigh» sur le trottoir tout près du magasin Corbeil. Soudain, Frank me dit: «Voilà Rosette, la soeur de Gaston.» Gaston fait partie du groupe nanti du Grand village; pas besoin d'en dire plus. Je continue ma route,

impassible. Rendue près de nous, cette jeune fille distinguée du Grand village donne un coup de pied à mon frère sur le traîneau, en lui disant: «Décolle de sur le trottoir, espèce de saccaraille.» Je n'ai pas le temps de revenir de ma surprise, que Frank frappe à coups de poing Rosette qu'il a renversée par terre. Elle réussit à se soustraire à ses coups et s'éloigne en disant: «Ton père va payer mon manteau que tu as déchiré.» Le lendemain, la mère de la jeune effrontée vient montrer le manteau à ma mère. Connaissant les faits que nous lui avons racontés, maman consent à réparer le manteau mais non sans préciser à la dame que Rosette a, la première, attaqué les garçons.

La guerre 1914-1918

Un soir d'automne, ma mère nous dit avant de faire notre prière: «Mes enfants, vous vous souvenez qu'à la fin de l'été dernier, lorsque nous étions encore sur la ferme, je vous avais dit de demander au petit Jésus de protéger le Canada de la guerre déclarée en Europe?» «Ah! oui, qu'on lui répond tous les trois, nous avions assez peur, nous prenions du temps à nous endormir. La nuit, nous faisions de mauvais rèves, nous voyions des soldats allemands avec des baïonnettes, cachés derrière les fenêtres. Après, tu nous as expliqué qu'il n'y avait pas de danger que les soldats viennent se battre ici car l'océan, la grande étendue d'eau qui sépare le Canada de l'Europe, serait bien trop long à traverser avec de gros bateaux de guerre. Et même si c'était possible, il y a beaucoup de soldats et de marins canadiens et américains qui les arrêteraient avant qu'ils ne puissent débarquer. Maintenant, cela ne nous fait plus rien mais on demande chaque soir au petit Jésus de protéger tout le monde.»

Ma mère prend un air plus sérieux et nous dit: «Mes petits, il va falloir prier encore bien fort et demander à Jésus de protéger nos hommes afin qu'ils ne soient pas obligés d'aller se battre en Europe. La guerre s'est aggravée. Plusieurs pays doivent envoyer des soldats combattre les Allemands.» Nous prenons la chose bien au sérieux mais n'entretenons plus de craintes.

Mon père lit les journaux régulièrement; il est souvent question, dans ses conversations, des nouvelles de la guerre d'Europe. Il se tient au courant de tous les événements. Le 28 juin 1914 alors que François Ferdinand, héritier du trône d'Autriche est assassiné à Sarajevo, par un étudiant serbe, mon père prédit que la guerre est proche. La révolution des

tsars de Russie est très envenimée et l'Allemagne entretient une puissante armée. Le 4 août 1914, Guillaume II d'Allemagne déclare la guerre à la France. Ce qui fait dire à mon père que cette guerre va durer longtemps car plusieurs pays sont concernés. Effectivement, elle durera plus de quatre ans.

En 1915, le gouvernement fédéral, sous la direction de Sir Robert Borden, organise une propagande très poussée pour l'enrôlement de soldats volontaires à défendre la France. Mais l'armée de l'Allemagne est si puissante qu'elle gagne de plus en plus de terrain. En 1917, la conscription est votée. Tous les hommes non mariés âgés de vingt et un ans ou plus doivent se rapporter à certains bureaux militaires afin de passer un examen médical; s'ils sont en bonne santé, ils sont immédiatement engagés pour l'entraînement. Évidemment, plusieurs ne se présentent pas. Une police militaire est alors formée pour rechercher ces récalcitrants, avec ordre de les amener immédiatement, de gré ou de force, devant la Cour militaire. Ces policiers sont nommés des prévôts, et redoutés comme la peste; ils sont en fonction jour et nuit à la poursuite des conscrits qui se cachent pour ne pas être pris.

Certains passent la journée dans le bois et ne rentrent que tard le soir pour se coucher; ils retournent se cacher le lendemain, avant la levée du jour. Plusieurs sont munis d'armes à feu et n'hésiteraient sûrement pas à abattre un prévôt qui voudrait les arrêter. D'autres restent à leur occupation en surveillant constamment l'arrivée de tout étranger afin d'avoir le temps de se cacher dans le grenier de la maison ou dans la cave où ils se sont fait une cache. L'un d'eux a bâti un faux fond sous le carré à patates; il y entre en soulevant une pièce du mur en arrière de laquelle il a creusé un trou pour s'introduire dans sa cache, après quoi il replace facilement la pièce par en dessous et rien ne paraît de l'extérieur. Un autre a creusé un carré sous la dernière marche de l'escalier de la cave et s'y glisse en enlevant de vieilles boîtes vides pêle-mêle qu'il ramène tant bien que mal en dessous des dernières marches. Il frissonne chaque fois que les prévôts descendent l'escalier. Ceux-ci vont souvent visiter la maison de fond en comble car ils sont au courant de sa présence par certains informateurs payés quelques dollars si leurs renseignements permettent d'arrêter un conscrit. Des fils de cultivateurs se cachent dans des carrés de foin à la moindre alerte.

Quelques jeunes gens, deux ou trois ensemble parfois, passent toute la période de la conscription dans des *ouaches* construites de bois rond, bien dissimulées avec des branchages dans des forêts denses environnantes. Ils sont équipés contre

le froid et bien armés. Différents membres de leurs familles leur portent des victuailles à tour de rôle lorsqu'il fait noir et ne prennent jamais la même route afin d'éviter toute trace. La tension nerveuse de ces jeunes, à la pensée d'aller s'exiler et d'exposer leur vie, est sans borne. S'ils étaient découverts, ils n'hésiteraient pas à abattre autant de prévôts que nécessaire avant de se livrer. À la fin de la guerre, malgré leur joie, certains doivent subir une réadaptation assez pénible à la vie en liberté.

Dans presque tous les villages et les petites villes, où tout le monde se connaît, il y a des délateurs de conscrits qui n'hésitent pas à aider les prévôts, moyennant quelques dollars, en dénonçant les endroits et les noms de ceux qui se cachent. Un après-midi, un automobiliste arrête à proximité de travaux d'excavation pour lesquels mon père a un contrat et où il emploie cinq ou six jeunes gens. Descendant de sa voiture pour regarder les travaux, il dit, à demi badinant: «Il y a de la belle chair à canon ici.» Au même instant, les deux hommes qui creusent dans le trou avec un pic et une pelle sautent en dehors, le pic tendu au bout du bras, et s'élancent vers l'intrus qui déguerpit, grimpe dans son auto et démarre aussitôt. L'un des deux hommes est mon jeune oncle Willie; il est blanc comme un drap et dit à mon père: «Cet homme-là est un maudit vendeur de conscrits, s'il ne s'était pas effacé on l'aurait tué. Notre peau ou la sienne!»

Cet homme et d'autres ont la réputation d'être des délateurs acharnés. Ils sont craints et détestés encore plus que les prévôts qui, au moins, agissent ouvertement. Peu de temps après cet incident, quelqu'un tire une balle qui traverse le pare-brise de son automobile et lui effleure la tête de quelques pouces. On ne le voit plus circuler sur les routes pendant quelques semaines et il ne fait aucun commentaire, ce qui fait croire encore davantage à sa culpabilité.

Lorsque l'armistice est signé le 11 novembe 1918, un grand nombre de familles canadiennes ont perdu un être cher, et même plus d'un. Quelques autres, plus chanceuses, voient revenir leurs fils qui s'étaient rendus jusqu'à la côte, prêts à prendre un bateau pour l'Europe.

En quarantaine

Vers l'âge de dix ans, je reviens de l'école sans entrain. Au souper, je mange à peine, je refuse même le bon pâté aux pommes dont je suis habituellement si friand. Ma mère, à qui n'échappe pas grand-chose de mon comportement, s'approche

de moi et demande: «Qu'est-ce qui ne va pas?» En même temps, elle met sa main sur mon front et dit: «Tu fais de la fièvre; ne sors pas avec les autres ce soir.» Je n'en ai aucun désir. Au contraire, à peine sorti de table je vais me coucher. Sans doute inquiète, ma mère vient m'examiner: «As-tu mal aux oreilles ou à la gorge?» À ma réponse négative, elle dit: «Tu fais beaucoup de fièvre, je vais prendre ta température.» Le thermomètre indiquant cent trois degrés, elle juge bon de téléphoner au docteur Baulne qui lui recommande: «Envoie quelqu'un chercher des pilules; donne-lui en une immédiatement et à toutes les quatre heures par la suite. Donne-moi des nouvelles demain matin.»

Tôt le lendemain, ma mère téléphone au docteur Baulne: «Je veux que vous veniez le voir; je lui ai donné les pilules aux quatre heures sans manquer, mais sa température n'a pas baissé. Il est agité et n'a pas dormi de la nuit, se plaignant de mal à la tête.» Le docteur accourt, prend ma température puis regarde ma gorge en m'abaissant la langue avec une petite cuillère — ce que j'appréhende toujours. Ce sont ensuite les oreilles et les poumons. Le bon gros docteur colle son oreille à différents endroits sur mon thorax nu et dans mon dos en me disant de respirer fort, la bouche ouverte. Il me palpe le ventre et demande si j'ai des douleurs. Ayant terminé, il referme sa petite valise noire et sort de la chambre, suivi de ma mère.

En revenant auprès de moi, celle-ci me dit: «Tu fais beaucoup de fièvre, c'est pour cela que tu as mal à la tête et au coeur. Le docteur dit de continuer les petites pilules blanches, de rester au lit et de boire beaucoup. Ton père va aller chercher des citrons et je vais te faire une bonne limonade. Le docteur reviendra ce soir.» Ma mère me paraît bouleversée mais, dans l'état où je suis, je ne m'en préoccupe guère. Le soir, lorsque le docteur revient, il n'y a aucun changement. Je passe encore une nuit blanche. Après une autre visite du docteur, le lendemain matin, j'apprends que je fais une maladie contagieuse qui se nomme la fièvre typhoïde et que notre maison est placardée. Aucun membre de la famille n'a le droit d'aller dans un endroit public durant quarante jours. «Le principal, Ernest, c'est que tu guérisses. Cela va être long, quarante jours à la maison, me dit mon père, mais avec les bons soins qu'on va te prodiguer ta fièvre va cesser, tu vas te sentir plus fort et tes frères pourront venir dans ta chambre s'amuser avec toi.»

Deux semaines plus tard, je suis sur pied sans complication. Je peux jouer avec mes frères qui ont accepté de grand coeur ces vacances imprévues de quarante jours. Comme nous

sommes au début de l'année scolaire, cette absence forcée n'entrave pas le succès des examens de fin d'année.

Guérison providentielle

Au début des vacances, je commence à ressentir des douleurs dans tous les membres. Ma mère me frictionne pendant quelques jours avec de la *Fiole forte*, médicament analgésique populaire. Constatant de l'oedème à mes poignets, mes genoux et mes chevilles, me voyant de plus en plus souffrant, elle fait venir le docteur Baulne.

Celui-ci appelle ma mère par son prénom car, toute jeune fille, elle avait été au service de sa famille et il l'estime beaucoup. Après m'avoir examiné, il lui dit: «Marie-Louise, ton garçon a les rhumatismes inflammatoires. C'est une maladie qui dure longtemps et qui peut affecter son coeur. Le seul remède efficace, c'est la teinture d'iode; applique-lui en une bonne couche et enveloppe ses membres dans de la ouate deux fois par jour. J'arrêterai demain.»

Ma mère, insurpassable en dévouement et en tendresse pour sa famille, commence les traitements prescrits. Elle me répète souvent: «Tu vas voir, ça va aller mieux, ça sera pas long, tu vas pouvoir travailler avec ton père et gagner de l'argent.» J'ai onze ans. Il est entendu que mon père, ayant passablement d'ouvrage, nous engagera pendant les vacances et nous paiera. Ce qui est très important pour mes frères et moi.

Le docteur Baulne vient chaque jour. Malgré les traitements sans interruption, la maladie ne régresse pas et mes articulations sont de plus en plus douloureuses; les calmants que le docteur prescrit ne me soulagent pas. L'oedème est plus prononcé. Je ne dors plus et mes cris de douleur empêchent la famille de dormir. Ma mère passe une dizaine de nuits à mon chevet, impuissante à me soulager mais sa présence me réconforte moralement. Désespérée après m'avoir vu souffrir affreusement toute une nuit, elle téléphone au docteur Baulne vers six heures le matin. Il lui répond qu'il part pour une visite à Ripon et qu'il arrêtera en passant. «Ça ne va pas, mon garçon?» En pleurant, je fais un signe négatif. Il m'examine de nouveau et descend dans la cuisine avec ma mère qui est morte de fatigue et d'inquiétude. «Ma fille, je crains pour la vie de ton garçon. Si l'inflammation continue à monter, il va mourir.»

Comme maman tarde à revenir, je l'appelle avec impatience. En arrivant, elle m'explique: «Mon pauvre Ernest, je suis à préparer le déjeuner des autres.» Elle ne veut pas montrer son angoisse; elle était restée en bas pour cacher les larmes qu'elle

ne pouvait retenir. Je souffre surtout des brûlures causées par l'iode. «Je vais appliquer de la vaseline sur tes brûlures, bien doucement pour ne pas te faire mal.» J'éprouve plus de soulagement par sa tendresse que par la vaseline; j'ai confiance en elle, je comprends qu'elle se dépense sans restriction pour essayer de me soulager.

L'après-midi, vers trois heures, madame Louis Durocher, une fermière de la Petite Herse, vient livrer le beurre qu'elle fait pour quelques clients. Elle s'informe de la famille mais remarque que ma mère est bouleversée. Celle-ci lui raconte la dernière visite du docteur Baulne, le matin. Madame Durocher lui dit: «J'aimerais cela le voir, ton fils.» En me voyant, elle me demande: «Qu'est-ce qui ne va pas, mon garçon?» Elle n'attend pas ma réponse et se met à examiner mes mains, mes coudes, mes genoux et mes chevilles sur lesquels elle fait un petit signe de croix avec son pouce. En sortant de la chambre, elle se retourne et me dit: «Je vais revenir te voir ce soir.»

Sans pouvoir l'expliquer, la présence de cette femme peu loquace, au regard bienveillant, tout de noir vêtue, me fait éprouver un sentiment de bien-être et de confiance, malgré mes souffrances. J'ai hâte de revoir madame Durocher qui doit marcher un mille et demi pour revenir. Vers les sept heures du soir, lorsque je la vois dans la porte de ma chambre, elle m'apparaît comme mon sauveur. Elle demande à ma mère de la laisser seule avec moi.

Elle fait encore de petits signes de croix, comme l'après-midi, me remet une courte prière et me donne plusieurs petits crucifix de papier de soie: «Quand tu auras trop de douleur, roule un petit crucifix et avale-le puis récite la prière.» Ma mère apprend par la suite que madame Durocher est allée s'agenouiller devant l'église, au pied de la grande statue du Sacré-Coeur, en retournant chez elle.

Une espérance inconnue m'envahit; j'avale les petits crucifix et je récite la prière avec beaucoup de ferveur. Dans le cours de la veillée, le mal ralentit au point que je réussis à m'endormir. Ma mère, me voyant plus calme, va se reposer dans la chambre en face et, n'étant pas dérangée par mes plaintes, elle s'endort.

Tôt le lendemain, je me réveille surpris d'avoir moins de douleurs et de constater que je n'ai plus d'oedème. J'appelle ma mère; «Viens voir, j'ai désenflé!». Elle accourt et n'en croit pas ses yeux. Folle de bonheur, elle réveille mon père et toute la maisonnée. L'après-midi, ma mère raconte au docteur Baulne, dès qu'il entre, ce qui s'est passé depuis la veille. Il monte me voir et paraît surpris. «Je n'ai plus d'affaire ici; mets-lui de la vaseline sur les brûlures d'iode pour le soulager.»

Lors de sa livraison suivante de beurre, madame Durocher vient me voir: «Si tu ressens des douleurs de temps à autre, récite la prière.» Ce que je fais pendant plusieurs mois, jusqu'à ma guérison complète.

Cette courageuse femme éleva une famille nombreuse, soit six garçons avec qui j'eus d'heureuses relations plus tard: Sylvio, Louis, Edgar, Napoléon et Antoine ainsi que trois filles: Nathalie (madame Henri Charron), Dolorès (madame Laurent Calvé) et Lorenza, institutrice. C'était une grande femme ayant une foi inébranlable, une force et un courage remarquables. Elle était reconnue pour sa dévotion au Sacré-Coeur et pour sa piété. J'ai toujours cru qu'elle avait obtenu ma guérison par miracle. Je ne suis pas le seul pour qui elle obtient de tels miracles.

Madame Louis Durocher, née Alma Desmarais, était une sainte femme; elle mourut à l'âge de cinquante ans.

École buissonnière

Après les vacances de l'été, nous ne nous adaptons pas facilement à la routine de l'école. Vers douze ans, plusieurs moyens sont bons pour s'en esquiver. Un certain avant-midi de septembre, en allant dîner, Joseph Lemire, Tit-Jean Bourgeois et moi décidons de ne pas retourner en classe, l'après-midi. Nous préparons notre pique-nique avec grand soin. Joseph, le plus *en moyens* des trois, arrête au restaurant de la vieille madame Berthiaume, achète des cigarettes Derby, des barres de chocolat et des *peanuts*; tout de suite après le repas, je sors en cachette par la porte de côté, ma carabine de calibre vingt-deux, des cartouches à balles et à plomb; Tit-Jean n'a pas de charge, il est trop jeune.

Nous prenons la direction de l'école mais, rendus près du pont, nous traversons la cour de Bazile Périard jusqu'au fond où est le garage que loue Splendien Charlebois. Nous vérifions dans le tas de vieux pneus si nos sacs d'école sont encore là où nous les avions cachés en venant dîner, et nous prenons le champ pour aller vers le petit boisé de Michel Whissell dans le rang Sainte-Julie.

Sur la colline, nous nous installons sur un rocher près d'une énorme épinette séchée que le vent a fait tomber. Nous commençons aussitôt à fumer nos bonnes cigarettes, tout en mangeant le chocolat et les *peanuts*. Tout à coup, Tit-Jean aperçoit un écureuil mais, pendant que je charge ma carabine, il s'est éloigné. Nous partons à sa poursuite et finissons par l'abattre. Au même moment, un bruit insolite attire notre

ne pouvait retenir. Je souffre surtout des brûlures causées par l'iode. «Je vais appliquer de la vaseline sur tes brûlures, bien doucement pour ne pas te faire mal.» J'éprouve plus de soulagement par sa tendresse que par la vaseline; j'ai confiance en elle, je comprends qu'elle se dépense sans restriction pour essayer de me soulager.

L'après-midi, vers trois heures, madame Louis Durocher, une fermière de la Petite Herse, vient livrer le beurre qu'elle fait pour quelques clients. Elle s'informe de la famille mais remarque que ma mère est bouleversée. Celle-ci lui raconte la dernière visite du docteur Baulne, le matin. Madame Durocher lui dit: «J'aimerais cela le voir, ton fils.» En me voyant, elle me demande: «Qu'est-ce qui ne va pas, mon garçon?» Elle n'attend pas ma réponse et se met à examiner mes mains, mes coudes, mes genoux et mes chevilles sur lesquels elle fait un petit signe de croix avec son pouce. En sortant de la chambre, elle se retourne et me dit: «Je vais revenir te voir ce soir.»

Sans pouvoir l'expliquer, la présence de cette femme peu loquace, au regard bienveillant, tout de noir vêtue, me fait éprouver un sentiment de bien-être et de confiance, malgré mes souffrances. J'ai hâte de revoir madame Durocher qui doit marcher un mille et demi pour revenir. Vers les sept heures du soir, lorsque je la vois dans la porte de ma chambre, elle m'apparaît comme mon sauveur. Elle demande à ma mère de la laisser seule avec moi.

Elle fait encore de petits signes de croix, comme l'après-midi, me remet une courte prière et me donne plusieurs petits crucifix de papier de soie: «Quand tu auras trop de douleur, roule un petit crucifix et avale-le puis récite la prière.» Ma mère apprend par la suite que madame Durocher est allée s'agenouiller devant l'église, au pied de la grande statue du Sacré-Coeur, en retournant chez elle.

Une espérance inconnue m'envahit; j'avale les petits crucifix et je récite la prière avec beaucoup de ferveur. Dans le cours de la veillée, le mal ralentit au point que je réussis à m'endormir. Ma mère, me voyant plus calme, va se reposer dans la chambre en face et, n'étant pas dérangée par mes plaintes, elle s'endort.

Tôt le lendemain, je me réveille surpris d'avoir moins de douleurs et de constater que je n'ai plus d'oedème. J'appelle ma mère; «Viens voir, j'ai désenflé!». Elle accourt et n'en croit pas ses yeux. Folle de bonheur, elle réveille mon père et toute la maisonnée. L'après-midi, ma mère raconte au docteur Baulne, dès qu'il entre, ce qui s'est passé depuis la veille. Il monte me voir et paraît surpris. «Je n'ai plus d'affaire ici; mets-lui de la vaseline sur les brûlures d'iode pour le soulager.»

Lors de sa livraison suivante de beurre, madame Durocher vient me voir: «Si tu ressens des douleurs de temps à autre, récite la prière.» Ce que je fais pendant plusieurs mois, jusqu'à ma guérison complète.

Cette courageuse femme éleva une famille nombreuse, soit six garçons avec qui j'eus d'heureuses relations plus tard: Sylvio, Louis, Edgar, Napoléon et Antoine ainsi que trois filles: Nathalie (madame Henri Charron), Dolorès (madame Laurent Calvé) et Lorenza, institutrice. C'était une grande femme ayant une foi inébranlable, une force et un courage remarquables. Elle était reconnue pour sa dévotion au Sacré-Coeur et pour sa piété. J'ai toujours cru qu'elle avait obtenu ma guérison par miracle. Je ne suis pas le seul pour qui elle obtient de tels miracles.

Madame Louis Durocher, née Alma Desmarais, était une sainte femme; elle mourut à l'âge de cinquante ans.

École buissonnière

Après les vacances de l'été, nous ne nous adaptons pas facilement à la routine de l'école. Vers douze ans, plusieurs moyens sont bons pour s'en esquiver. Un certain avant-midi de septembre, en allant dîner, Joseph Lemire, Tit-Jean Bourgeois et moi décidons de ne pas retourner en classe, l'après-midi. Nous préparons notre pique-nique avec grand soin. Joseph, le plus *en moyens* des trois, arrête au restaurant de la vieille madame Berthiaume, achète des cigarettes Derby, des barres de chocolat et des *peanuts*; tout de suite après le repas, je sors en cachette par la porte de côté, ma carabine de calibre vingt-deux, des cartouches à balles et à plomb; Tit-Jean n'a pas de charge, il est trop jeune.

Nous prenons la direction de l'école mais, rendus près du pont, nous traversons la cour de Bazile Périard jusqu'au fond où est le garage que loue Splendien Charlebois. Nous vérifions dans le tas de vieux pneus si nos sacs d'école sont encore là où nous les avions cachés en venant dîner, et nous prenons le champ pour aller vers le petit boisé de Michel Whissell dans le rang Sainte-Julie.

Sur la colline, nous nous installons sur un rocher près d'une énorme épinette séchée que le vent a fait tomber. Nous commençons aussitôt à fumer nos bonnes cigarettes, tout en mangeant le chocolat et les *peanuts*. Tout à coup, Tit-Jean aperçoit un écureuil mais, pendant que je charge ma carabine, il s'est éloigné. Nous partons à sa poursuite et finissons par l'abattre. Au même moment, un bruit insolite attire notre

attention: le pétillement de l'épinette en feu. Apercevant la fumée épaisse et noire qui s'élève déjà à plusieurs pieds, nous réalisons que le propriétaire et les voisins seront bientôt sur les lieux. Nous déguerpissons vers la rivière, où il n'y a pas d'habitations. Tit-Jean, plus jeune que nous, ne sait pas nager; pris de panique, il se met à pleurer. Joseph et moi le tenons par la main et l'assurons qu'il n'y a pas de danger, que nous l'aiderons à traverser car nous savons bien nager.

Aussitôt traversés, nous nous cachons dans les *aunages* au bord de la rivière pour surveiller ce qui se passe autour de l'épinette en feu. On voit bientôt les propriétaires examiner le brasier puis s'en retourner, ayant sans doute constaté qu'il n'y avait aucun danger pour les alentours. Notre affaire est bonne!

En sortant de notre cachette, nous voyons avec ébahissement que nous sommes dans le pacage à vaches sur la ferme des Soeurs de la Providence où il y a un taureau dont nous connaissons bien la malice, l'ayant agacé plusieurs fois tout en restant en sécurité dans une chaloupe accostée sur la rive.

À peu de distance, nous apercevons le boeuf qui *pioche*,signe qu'il n'est pas content de notre présence. Nous grimpons dans un gros arbre tout près. Nous aidons Tit-Jean à monter le premier et nous espérons que le boeuf ne s'occupera plus de nous et s'éloignera. Au contraire, de plus en plus menaçant, il s'approche de l'arbre. Espérant lui faire peur, je commence à lui tirer des cartouches à plombs qui, au début, ne semblent pas l'agacer. Mais après une demi-heure environ, il s'éloigne vers le troupeau, à notre grand soulagement car nous voulons rentrer à la maison à l'heure de la fermeture de l'école. Nous descendons et suivons le bord de la rivière afin de nous cacher jusqu'au pont. Après avoir ramassé nos sacs, nous arrivons chacun chez nous à l'heure habituelle, sûrs de notre affaire.

Peine perdue. La remontrance de mes parents, le soir même, reste fraîche à ma mémoire longtemps.

Jeunes fumeurs

Mes deux frères et moi partageons toujours les mêmes jeux et les mêmes activités, sans tenir compte de la minime différence d'âge: trente-deux mois entre l'aîné et le troisième enfant. Nous avons tôt le désir de fumer la cigarette, croyant nous donner de l'importance comme des jeunes gens qui font notre admiration. À notre point de vue, ils occupent des positions élevées: professeurs, commis de banque ou de magasins, quelques étudiants d'université, etc.

Ayant trouvé quelques mégots, nous décidons de fumer pour la première fois en allant chercher les deux vaches de mon père qui pacagent dans le rang Sainte-Julie. Prendre quelques allumettes dans la boîte sur le mur près du poêle n'a attiré l'attention de personne. En s'en allant, j'allume le premier, puis passe mon *boutte* à Georges qui tire une touche et le passe à Frank qui a tout juste sept ans. Il en aspire plusieurs fois et se met à tousser, me remet le *boutte* que je fume à mon tour. Après deux touches, je commence à tousser aussi. Quant à Georges, il ne tousse pas mais il a mal au coeur. Il nous est impossible de continuer car nous nous sentons trop malades, même jusqu'à vomir et avoir à peine la force de marcher. En arrivant à la maison, nous prenons bien garde de montrer nos malaises car nous savons que maman serait déçue d'apprendre que ses petits gars fument.

Malgré la déconfiture de notre première expérience, nous nous approvisionnons en ramassant tous les *bouttes* que nous trouvons. Au cours de la veillée, les jeunes gens tout endimanchés se promènent sur le trottoir avec leur *blonde*. Ils fument presque tous et ces *doudes* jettent nonchalamment les mégots de leurs cigarettes à moitié fumées. Il y a là les Racine, Laniel, Gatien, Châtelain, et d'autres. Nous les suivons de loin. Lorsqu'ils jettent leur mégot, il se produit des étincelles; arrivés à cet endroit que nous ne quittons pas des yeux, nous repérons facilement le *boutte* que nous nous empressons d'éteindre.

Nous les cachons à l'abri de la pluie, en différents endroits dans les bâtiments, en attendant de les transférer dans les creux des boulins de clôture le long du parcours que nous faisons, aller et retour deux fois par jour, pour amener les deux vaches du pacage à l'écurie et les traire. Il ne reste qu'à apporter des allumettes, et nous sommes organisés pour fumer à l'aise en cachette.

Un après-midi, un de mes frères et moi sommes en train de fumer dans le haut du hangar, dans un carré à grains voisin d'un carré qui sert de parc aux lapins. Ma jeune soeur Odette, qui a cinq ou six ans, monte l'escalier pour venir voir les lapins. Surpris, nous l'apercevons qui nous observe. Témoin de notre conduite, elle peut plus ou moins volontairement rapporter le fait à notre mère. J'invente un stratagème pour l'empêcher d'aller *bavasser*: «Mets le bout de cette cigarette dans ta bouche, tu vas voir comme c'est bon.» Elle y consent innocemment. J'ai à peine mis le bout sur ses lèvres que je lui dis: «Bon, tu as fumé toi aussi; si tu dis à "Samère" que nous avons fumé, nous allons lui dire que toi aussi tu as fumé, et

tu seras punie comme nous.» Par sa réaction craintive, nous savons que nous sommes à l'abri de son indiscrétion.

Pendant les vacances

Dès notre plus jeune âge, mon père nous dédommage en argent pour le moindre travail qu'il nous demande de faire pour lui. Il nous inculque l'esprit du gain, de l'économie et du profit.

Rendus à l'âge de prendre des responsabilités, vers neuf ans, chacun de nous doit, au printemps, prendre soin d'un jeune veau qu'il nous achète avec notre argent gagné dont il tient la liste dans son grand livre. Ces animaux sont gardés dans un enclos sur un terrain de sept à huit acres que mon père possède à environ sept cents pieds de chez nous. Nous l'appelons *la petite terre*.

Chaque matin et chaque soir, nous allons chercher du petit lait à la fromagerie, nous y ajoutons de la farine d'avoine et nous allons faire boire nos petits veaux. Nous observons leur croissance avec intérêt, chacun espérant avoir le plus beau à l'automne.

Cueillette de petits fruits

Quand mon père n'a pas de travail pour nous, ma mère nous envoie cueillir des fruits: fraises, framboises, cerises, suivant la saison. La plupart du temps nous allons sur notre ancienne ferme dans le rang Sainte-Julie. Nous partons le matin avec notre lunch et chacun une chaudière que nous devons remplir avant de revenir. Frank, plus jeune que nous, est moins habile et il lui manque souvent des fruits pour que sa chaudière soit pleine lorsque nous sommes prêts à retourner. Nous l'aidons à en cueillir pour la remplir.

Un après-midi qu'il fait très chaud, nous voulons quitter le champ aussitôt notre tâche terminée, mais Frank est bien triste en voyant sa chaudière aux trois quarts pleine. Georges et moi décidons de régler le problème. Sans perdre de temps, nous versons ses framboises dans l'un de nos chapeaux de pailles, mettons des feuilles dans le fond de sa chaudière et transvidons les fruits par dessus.

Tout heureux d'être payé comme nous, il rapporte son seau à ma mère. Elle s'est sûrement aperçue du subterfuge mais, avec son coeur de mère, elle prend pitié de son petit Frank qu'elle aime beaucoup. Comprenant probablement nos motifs,

vu qu'il démontre tant de bonne volonté à faire comme nous, elle fait mine de rien.

Travail sérieux

L'école terminée, mon père nous procure facilement du travail dans sa manufacture de béton afin d'aider les briqueteurs. Il s'agit de sortir de la cave les fonds contenant chacun sept briques séchées, d'empiler les briques dans la cour et de rapporter les fonds qui serviront de nouveau. Sur les chantiers de construction, nous sommes très utiles pour fournir les briques et le mortier aux briqueteurs.

On fume en cachette

Au cours de l'été, mon père a un contrat avec le boulanger, Napoléon Labrosse, pour poser sur sa maison les briques qu'il lui a vendues. Notre tâche consiste à monter, au moyen d'une échelle, la brique et le mortier, ce qui ne nous embarrasse guère. Robustes et agiles — surtout mon plus jeune frère Frank —, nous montons et redescendons à plusieurs reprises, prenant ainsi de l'avance. Nous profitons de ce temps libre pour aller en arrière de la remise et fumer en cachette; nous craignons que le briqueteur Lagacé ne le dise à nos parents. Lorsque nous entendons: «Briques!, Mortier!», nous éteignons nos cigarettes en pressant le feu avec le bout de nos doigts afin de conserver les mégots et nous accourons aussitôt.

«Snacks» aux concombres

Nous remarquons dans le jardin, près de la remise, un beau champ de concombres mais nous en sommes trop éloignés pour distinguer s'ils sont prêts à manger. Le soir venu, nous revenons vérifier mais retournons bredouilles: ils sont trop petits. Le lendemain midi, ma grand-mère Hay mentionne pendant le dîner que Léandre Chénier a donné de beaux concombres à l'oncle Antoine Richard.

L'emplacement de monsieur Chénier longe *la petite terre* où nous gardons nos veaux. Ne prévoyant aucune difficulté, nous décidons d'aller nous régaler de concombres le soir même. La noirceur venue, nous partons vers le jardin convoité. Dès que la clôture de broche barbelée est traversée, je repère le champ de concombres et commence à tâter pour en trouver. Ne réussissant pas, j'ai l'idée de me rouler sur le champ et,

quand je sens une bosse, c'est un concombre que je lance aussitôt de l'autre côté de la clôture.

J'en ai à peine trouvé quelques-uns que monsieur Chénier ouvre la porte de sa cuisine pour faire sortir son chien. Pris de panique, je cours vers la clôture; en traversant j'accroche ma chemise et ma culotte dans la broche piquante. Le chien aboie. Edmond Whissell, qui imite à s'y méprendre plusieurs cris d'animaux, imite le beuglement d'un veau. J'entends monsieur Chénier s'écrier: «*Torrieu*, les veaux de Dalma sont dans mon jardin, *Clisse*, ils vont tout massacrer.» Le chien se rend jusqu'à nous mais nous n'en avons pas peur, malgré ses aboiements. Monsieur Chénier s'approche du jardin qui n'est qu'à une quarantaine de pieds de la maison; ne voyant pas de veaux, il croit que son chien les a chassés et il rentre dans la maison.

Nous sortons de notre cachette et retournons calmement avec nos concombres dans le hangar chez nous. L'un de nous va furtivement chercher un couteau, la salière et la poivrière, et nous savourons le fruit de notre larcin. En entrant dans la maison, nous entendons notre mère, ignorante de notre conduite, nous dire: «Les petits garçons, lavez-vous, faites votre prière et allez vous coucher. Demain, vous avez une bonne journée à faire.»

Au dîner, le lendemain, mon père annonce: «Léandre Chénier m'a dit que les veaux sont allés dans son jardin hier soir et qu'ils avaient causé des dommages. Allez donc voir la clôture et réparez-la.»

Excursion de chasse néfaste

Les lots en bordure de la rue principale du village ont été cadastrés à même d'anciennes fermes. Les fermiers cultivent leur terre en arrière de ces lots tout en gardant leur domicile au bord de la rue. Le cultivateur en face de chez nous est Antoine Charron. Nous n'avons qu'à traverser sa cour pour nous retrouver en plein champ.

L'automne, après l'école, Frank et moi partons souvent, avec ma vingt-deux, à la chasse aux écureuils; ils viennent en grand nombre s'approvisionner dans le champ de sarrazin. Blottis derrière un arbre, nous ne tardons pas à voir passer un écureuil sur la clôture de boulins; bons tireurs, nous en manquons rarement un. Nous lui coupons immédiatement la queue et jetons le reste. Les queues servent surtout de garniture à nos casquettes et nous les gardons bien précieusement dans une boîte à l'abri des mites.

Une fois, nous découvrons dans la terre un trou qui nous semble celui d'un *siffleux*. Après le souper, Frank et moi revenons étendre un piège à l'entrée de ce trou, en prenant bien soin d'attacher la chaîne du piège à un piquet que nous avons apporté et que nous plantons tout près, afin de pouvoir tirer le piège si la bête l'entraîne dans son trou. Le lendemain, avant l'école, nous allons voir notre piège; il est disparu, donc la bête s'est prise. Pour ne pas lui casser la patte dans le piège, nous tirons la chaîne avec précaution lorsque, à notre grande surprise, nous apercevons une bête puante dans le piège. Nous prenons le piquet pour la tuer. Mais, ni un ni deux, elle projette son liquide défensif et nous arrose abondamment avant de mourir. Nous dégageons rapidement le piège et accourons à la maison, laissant la bête près du trou.

À peine la porte est-elle ouverte que ma mère sent l'odeur insupportable; nous lui expliquons notre mésaventure. Elle nous dit d'aller dans le hangar enlever nos vêtements, et prépare une cuve d'eau chaude dans le *grand côté noir* — pièce non finie et non meublée — ainsi que du savon pour nous laver de la tête aux pieds. Nous remettons des vêtements et des chaussures propres et partons pour l'école en dégageant encore un peu l'odeur incommandante, malgré toutes nos précautions. Le maître et nos compagnons nous tolèrent quand même.

Ma mère enterre nos vêtements et chaussures pendant quelques semaines, dans de la terre noire au bout du jardin, comme quelqu'un le lui a recommandé afin d'enlever complètement l'odeur nauséabonde qu'aucun savon ni aucune lessive ne peut faire disparaître. Peine perdue; nos vêtements ne sont plus portables.

Cet incident nous incite à la prudence et ne se répète plus.

Espièglerie avec de la dynamite

Sur *la petite terre*, près de la coulée, se trouve une pièce de quelques arpents que mon père projette d'ensemencer l'année suivante et il faut la débarrasser d'une dizaine de grosses souches de pin.

Un avant-midi de juillet, mon père me confie cette tâche et mes deux frères m'accompagnent pour m'aider. Nous prenons la dynamite, les *caps* et la fusée nécessaires. Vers trois heures de l'après-midi, toutes les souches ont sauté. Il reste à tirer les racines profondes et à nettoyer le terrain; ce travail sera confié à un homme qui le fera avec ses chevaux.

Avant de retourner à la maison, nous cachons un bâton de dynamite avec un *cap* et une dizaine de pieds de fusée dans le dessin de nous amuser. Nous allons souvent jouer au croquet chez monsieur Quesnel, en face de chez nous. Nous voyons monsieur Jules, comme on l'appelle familièrement, traire sa vache le soir vers six heures, près de la palissade de la patinoire qui longe son terrain. Il s'installe toujours de la même manière, assis sur un petit banc bas à trois pattes. On l'entend répéter presque continuellement, pour tranquilliser la vache: «Là! là! Caillette!» lorsque celle-ci agite sa queue, lève une patte ou fait un mouvement pour chasser les mouches qui l'incommodent. Ce manège nous amuse quelque peu, ses garçons et nous.

Un soir, nous pensons qu'il serait intéressant de voir l'effet d'une détonation auprès de la vache pendant que monsieur Quesnel la trait. On installe la charge de dynamite de l'autre côté de la palissade de douze pieds de hauteur, s'assurant ainsi que l'explosion ne causera aucune blessure à monsieur Quesnel ou à la vache. Nous mettons le bâton de dynamite dans un flacon de verre de quarante onces, y introduisons le *cap* et une bonne longueur de fusée, puis nous bloquons hermétiquement l'embouchure avec du savon du pays et attendons l'heure de la traite. Albert, fils de monsieur Jules, nous observe et prend autant de plaisir que nous au divertissement.

Nous attendons que l'homme se soit bien installé; nous allumons la fusée et partons en courant à toutes jambes dans le champ, nous cachant derrière les cours des maisons jusque chez Bazile Périard, près du pont. Nous traversons la rue et faisons le tour par le moulin à scie pour arriver en arrière de la cour chez nous. La détonation se fait entendre au moment où nous traversons le moulin.

Environ une demi-heure plus tard, quand monsieur Quesnel traverse pour parler à mon père, nous sommes dans la cour avec Albert et nous nous amusons comme d'habitude. Homme intelligent, paisible et bon, monsieur Quesnel dit à mon père: «Dalma, tes gars, il va leur arriver malheur. C'est certainement eux qui ont fait sauter un coup de dynamite de l'autre côté de la palissade, vis-à-vis ma vache pendant que je la tirais. Tu peux t'imaginer le saut qu'elle a fait; j'aurais pu être gravement blessé quand elle a rué. J'ai tombé de mon banc, la chaudière de lait s'est renversée sur moi. Elle est nerveuse sans bon sens, j'ai eu toute la misère au monde pour finir de la traire.»

Il n'est pas de bonne humeur, et avec raison. Mon père répond que ses gars sont en arrière, en train de jouer dans la cour avec le sien. Monsieur Quesnel fait signe à Albert de le

suivre chez lui. Quant à nous, la semonce paternelle à propos de la dynamite nous fait réfléchir pour le reste de la saison.

Le printemps suivant, mon père nous dit: «Les petits gars, il reste quelques souches de pin dans la coulée sur *la petite terre*; j'aimerais les faire disparaître. Prenez de la dynamite, des *caps*, de la fusée et allez les faire sauter. Pour les buttes de mousse (vieilles souches pourries au ras du sol et couvertes de mousse), un demi-bâton suffit.» Ce travail est loin d'être une corvée pour nous. Nous apportons une *canne* de tomates vide pour recueillir les miettes qui tombent lorsque nous coupons un bâton. À la fin de notre dynamitage, la *canne* est remplie; elle servira pour nos divertissements.

Dans le hangar, nous préparons une charge au moyen d'une bouteille vide dans laquelle nous introduisons la dynamite ainsi que le *cap* au bout de la mèche. Nous bouchons le goulot hermétiquement et, à l'appel de notre mère pour souper, nous allumons la mèche et lançons le tout dans le champ de blé d'Inde derrière le hangar. Nous entrons dans la cuisine, lavons nos mains et nous assoyons à la table. La longueur de la fusée employée donne un laps de temps de dix minutes environ avant l'explosion.

Ma grand-mère Mathilda Hay fait frire des oeufs pour le souper. Elle est de tempérament calme et flegmatique mais, au moment de l'explosion, la détonation est si forte que ma grand-mère pousse un cri de mort. Elle lance la poêle en l'air, faisant *revoler* le contenu, six oeufs et la friture, qui éclabousse ceux qui sont attablés. Sitôt les émotions apaisées, nous recevons l'ordre de filer dans nos chambres. Pour nous, le service ne se fera que le lendemain matin. Nous entendons ma grand-mère dire: «Il n'y a rien à leur épreuve. Je me demande ce qu'ils vont devenir.» Dans le fond, elle nous aime bien quand même, et nous aussi.

Désennui du dimanche

Le dimanche, jour de repos, les loisirs sont plutôt restreints après avoir rempli les obligations religieuses du temps. Ma mère est une femme pieuse et douée d'une grande foi; elle ne nous laisse omettre aucune cérémonie religieuse. L'assistance aux vêpres, chaque dimanche après-midi, est un devoir ennuyeux; les chants sont tristes et longs. Il faut se tenir droit, de façon respectueuse, obéir à tous les signaux: assis, debout, à genoux, sans démontrer un signe de lassitude. Bref, ceux qui n'assistent pas aux vêpres assez régulièrement sont

mal vus, surtout les écoliers. Ma mère ne tolérerait aucune absence.

Un dimanche après-midi, elle part visiter sa cousine malade, madame Napoléon Larose, mais s'assure avant son départ que nous assisterons aux vêpres. Vers quatre heures, en revenant de l'église, mon frère Frank me dit en passant devant chez nous: «Regarde donc si "Sonpère" a l'air en maudit avec son journal.» Assis dans le parterre près de la maison, il est tout endimanché: chemise blanche et cravate, ce que nous le voyons rarement porter. Frank ajoute: «Il resterait surpris s'il recevait une douche d'eau froide venant du toit de la maison.» Nous décidons de mettre cette idée à exécution. Nous faisons le tour de la maison, montons un petit baril vide dans la grande échelle continuellement mâtée sur le bord du toit, puis nous la remplissons d'eau avec des chaudières que nous montons une à la fois. Prenant beaucoup de précautions pour ne pas échapper le baril, nous en déversons le contenu tout d'un coup directement sur notre cible. Adieu journal et détente! Mon père se lève, abasourdi. Nous n'attendons pas la suite.

Nous courons vers l'échelle que nous descendons sans en compter les barreaux, et vite vers le champ de blé d'Inde d'Osias Bourgeois. Nous nous dirigeons vers le Petit village (partie nord) et traversons la rue pour aller pêcher au ruisseau de la coulée sur *la petite terre*. Nous avons un filet que nous avons fabriqué et caché sous un bosquet. C'est une poche de jute à l'ouverture de laquelle nous avons fixé un cercle de bois flexible, pour la manipuler suivant les besoins. Nous nous mettons pieds nus et relevons nos pantalons; l'un de nous tient le sac entre ses jambes en travers du ruisseau et l'autre y marche, cent cinquante pieds plus haut, délogeant ainsi les truites des petits bassins où elles se tiennent. Arrivées au filet, elle y entrent infailliblement. Quand le fouilleur arrive, le sac est prestement relevé. Nous prenons quelquefois trois ou quatre belles truites saumonées pesant jusqu'à trois quarts de livre à chaque coup de filet. Vers cinq heures et trente, nous revenons à la maison, contents d'apporter une belle brochette de truites à ma mère. Nous avons pratiquement oublié l'avarie de la douche. Mais l'humeur de notre mère nous rafraîchit la mémoire.

D'une part, elle est mécontente de voir son mari mal vêtu pour un dimanche; puis il y a la tâche de remettre en bon état ses vêtements. L'eau n'est pas tombée du ciel! Malgré les affirmations de mon père qu'il nous a vus, après les vêpres, monter vers le haut du village, elle entretient des soupçons sérieux sur les auteurs du méfait. Notre pêche lui fait plaisir

mais ne l'empêche pas de multiplier ses questions sur nos faits et gestes. Elle a de grands doutes sur notre culpabilité: «Je finirai bien par savoir si c'est vous deux et vous serez sévèrement punis.»

Mon père, plutôt indifférent à l'incident, nous dit comme il le fait souvent: «Mes enfants, si vous voulez réussir dans la vie, soyez travaillants, économes et toujours honnêtes.» Il n'a pas perdu confiance en nous. C'est la leçon la plus profitable. Le remords nous tenaille mais pas au point de faire des aveux.

Leçon à un homme déplaisant

Au cours de la guerre de 1914-1918, un orfèvre nommé William Whiteford vient s'établir à Saint-André-Avellin. Il loue, pour sa boutique et son domicile, une maison appartenant à madame Marinier, près de la rivière à gauche du pont, et voisine de Damien Bélanger.

Le choix de cette maison sur le bord de la rivière a sans doute été motivé par son amour de la chasse et de la pêche, ses principaux passe-temps. Sa chaloupe à moteur à gazoline, fait plutôt rare à cette époque, nous intéresse grandement. Célibataire d'une cinquantaine d'années aux cheveux grisonnants, il aime beaucoup les enfants. Sa bonhomie et sa gaieté le font apprécier de tous les jeunes. Mon petit frère Frank l'affectionne particulièrement car monsieur Whiteford le laisse s'amuser avec ses instruments.

Il nous permet souvent, Georges, Frank et moi, d'aller seuls à la pêche avec sa chaloupe motorisée, ce qui représente beaucoup pour nous car peu de garçons de notre âge ont ce privilège.

Un été vers 1920, un peintre décorateur belge d'une cinquantaine d'années, monsieur Charlier, travaille à la décoration intérieure de notre église que la fabrique fait agrandir et rénover. C'est un artiste renommé qui a peint plusieurs tableaux de grande valeur. Il a une apparence qui ne nous plaît guère: il porte la barbe et les cheveux longs, ne sourit jamais et a toujours l'air de mauvaise humeur. Il n'a pas un caractère agréable, critique tout pour des riens, jamais satisfait. Il ne nous aime pas beaucoup, et nous non plus. Nous l'avons baptisé *le vieux Charlier*.

Le dimanche, il s'installe avec son chevalet dans des endroits pittoresques pour peindre des paysages. Une fois, il demande à monsieur Whiteford s'il ne le conduirait pas avec sa chaloupe sur la Petite-Nation; il veut peindre *le petit bois à Brisebois*, un endroit de toute beauté.

Monsieur Whiteford lui dit: «Je vais vous laisser ma chaloupe avec mon moteur et demander aux gars de Dalma de vous conduire.» Mon frère Frank, qui a onze ans et demi, conduit l'embarcation. Chemin faisant, le vieux Charlier trouve toutes sortes de prétextes pour critiquer. «Vous allez trop vite... vous allez frapper un *billot calant*... on va verser, je ne sais pas nager... vous ne faites pas attention, vous conduisez mal...» et ainsi de suite. Nous menons le peintre au site de son choix. Il s'installe à l'ombre d'un arbre près de la rivière, avec sa chaise pliante et son chevalet, en face d'un paysage magnifique et nous dit de revenir le chercher dans deux heures.

Nous continuons à monter la rivière jusqu'à la gueule du *crique Fret* où, généralement, se tiennent de belles truites saumonées. Nous faisons sauter un coup de dynamite apportée en cachette et nous revenons deux heures plus tard avec une dizaine de belles truites. Monsieur Charlier nous demande de l'attendre encore un peu. Nous traversons la rivière pour pêcher sans le déranger. Quelques minutes après, il nous dit d'un ton bourru: «Je ne suis plus capable de peindre, vous me dérangez trop. Venez me chercher. La prochaine fois, je viendrai seul.»

Nous le trouvons bien détestable car nous avions fait notre possible pour le satisfaire. Frank approche la chaloupe du rivage et descend pour la tenir pendant que le peintre embarque en rouspétant et en maugréant. Il tient précieusement sa toile et son équipement tout en cherchant un endroit pour s'asseoir. Nous commençons à en avoir assez. Le bonhomme nous avait répété à plusieurs reprises qu'il ne savait pas nager. Frank me fait un clin d'oeil significatif, et la chaloupe chavire à la suite d'un faux mouvement. Je surnage immédiatement, la brochetée de poissons à la main. Un instant après, le bonhomme réapparaît à la surface; Frank plonge et, à nous deux, nous le ramenons, un peu étouffé, sur le rivage. À peine remis de ses émotions, il se lamente à propos de sa toile. Je la trouve, flottant à quelques pieds, pendant que Frank plonge et rapporte le chevalet et la chaise.

Le retour se fait plutôt silencieusement. L'attitude de monsieur Charlier laisse entendre qu'il ne nous redemandera pas de sitôt. Cela ne nous contrarie pas.

Malgré l'incident, monsieur Whiteford ne nous refuse jamais par la suite l'usage de sa chaloupe. Sans nous l'avouer, il s'amuse sans doute de la mésaventure car il ne doute pas pour autant de l'adresse de Frank à conduire l'embarcation.

Rebuts de billots pour le chauffage

Les nombreuses sources qui alimentent les ruisseaux qui se déversent dans la rivière Petite-Nation lui procurent un grand débit permanent.

Cette rivière qui traverse le village de Saint-André-Avellin est très importante. Plusieurs lacs du Nord, près desquels les compagnies font leurs chantiers forestiers l'hiver, se déversent dans la Petite-Nation. Au printemps, elle devient l'unique façon de transporter les billots au moyen de la drave. Au moins trois chutes assez considérables et quelques rapides sont sur son parcours; de plus, elle est très tortueuse. Pendant la drave, des hommes sont placés jour et nuit aux endroits dangereux pour les embâcles. Un jour, ma mère nous permet, à Georges et moi, d'aller passer la journée avec son cousin Amédée Nault, surveillant de la drave au pont du Merisier. Elle sait qu'il est fiable et, de plus, c'est un nageur expert.

Après le dîner, Amédée nous dit: «Vous m'avez bien aidé cet avant-midi, vous savez comment vous servir de la gaffe pour repousser les billots. Soyez bien prudents, je vais me reposer un peu, je n'ai pas dormi la nuit dernière.» Nous sommes contents de sa confiance et accomplissons consciencieusement notre travail tout en nous amusant à courir sur les billots et à nous tremper pour nous rafraîchir. En plongeant dans un trou d'air, je m'assomme sur un *billot calant*. Amédée accourt aux cris de Georges alarmé de ne pas me voir remonter à la surface, et me ramène aussitôt sur la rive. Quoique conscient d'avoir failli me noyer, je fais promettre au cousin Amédée de ne pas raconter l'incident à ma mère. Je ne veux pas qu'elle nous empêche d'aller à la *gap* pour les *cartelles*.

Au printemps, les draveurs doivent souvent employer des explosifs quand ils ne parviennent pas à prévenir la formation d'embâcles dans les rapides ou les tournants. Ces explosions brisent plusieurs billes en éclats qui deviennent des rebuts pour la compagnie. Nombre de gens du village ramassent ces éclats qu'on nomme *cartelles*, et en font du bois de chauffage. Cette besogne est accomplie par des adolescents.

À quelques cent pieds du moulin à scie, il y a, au centre de la rivière, un pilier qui retient la chaîne du billot, qu'on appelle le bôme, installé pour servir d'enclos afin d'y retenir les billes de bois à flotter sans prendre le courant, en attendant d'être sciées. Le pilier mesure environ huit pieds carrés et excède d'environ deux pieds la surface de l'eau. Il est bâti de pièces de bois rond et rempli de pierres; nous le nommons le *gap*. C'est le point d'observation pour surveiller la descente des

cartelles et, premier arrivé, premier servi. La *cartelle* devient la propriété de celui qui saute et l'attrape le premier. Nous les mettons en tas en attendant de pouvoir les transporter à la maison. Pour nous, c'est parfois avec l'express de l'oncle Louis, le tombereau d'un voisin ou autrement.

Il y a souvent désaccord quand deux personnes arrivent en même temps pour la même *cartelle*. Généralement, les différends se règlent à l'amiable. Mais, une fois entre autres, la chicane éclate entre Alfred Bélanger et moi: «C'est à moi, ce n'est pas à toi.» On en vient aux coups; en roulant par terre, Alfred me mord une cuisse, et je le frappe à coups de poings. Le frère d'Alfred, Léo, beaucoup plus jeune, court à la forge de son père, l'informe de la bataille. Son frère aîné, Raoul, arrive tout essoufflé mais constate que la bataille est terminée. De toute façon, l'intérêt pour les *cartelles* est suspendu ce jour-là.

Commerce de cuisses de grenouilles

Au cours de l'été 1917, ayant appris que notre curé est friand de cuisses de grenouilles et les paye cinquante sous la livre, Georges, Frank et moi désirons profiter de l'occasion pour gagner un peu d'argent. Ça ne sera pas un travail difficile car nous pêchons des grenouilles depuis longtemps tout en nous amusant; notre mère en fait un régal pour la famille.

Nous sommes toujours assurés d'utiliser la chaloupe de monsieur Whiteford. Parfois ma mère prépare un lunch et nous partons l'avant-midi pour aller sur la Petite-Nation jusqu'à la chute des Racines. Les grenouilles se tiennent sur les grèves; nous montons sur le bord de la rive nord et redescendons le long de la rive sud. Chacun rame à son tour, bien lentement; tous sont aux aguets. L'un tient sa canne à pêche à laquelle est attachée une ligne avec hameçon, appâtée par une petite guenille rouge, prête à tendre à la vue d'une grenouille; l'autre se charge de dégager la grenouille de l'hameçon et de sectionner les deux cuisses avec un couteau bien tranchant. Il tient les deux cuisses solidement dans une main, sur le bord de la chaloupe, et les sépare du corps le plus haut possible afin de ne pas diviser les cuisses et, surtout, de ne pas pas perdre la précieuse chair vendue à la pesée.

À l'apparition d'une grenouille, la guenille rouge est balancée devant ses yeux et la touche même afin de la provoquer. Le plus souvent, la grenouille mord à l'appât. Si elle demeure insouciante, on se charge de la tirer avec une carabine de calibre vingt-deux à l'aide de cartouches à plombs.

Lors de ces grandes excursions d'environ sept à huit milles, aller et retour, nous revenons généralement en fin d'après-midi avec cinq ou six livres de cette précieuse denrée alimentaire pour le curé Procule Bélanger qui nous paye rubis sur l'ongle. «Vous êtes bien *smart*, apportez-m'en encore tant que vous pourrez, je vous paierai bien.»

Manger en cachette

Dans l'immense maison de mes parents, les divisions de la partie centrale ne sont pas parachevées. À l'automne, mon père installe dans cette pièce, nommée *le grand côté noir*, un poêle à bois spécial pour le chauffage: le *box stove*. Le tuyau passe par un trou au plafond et longe le grand passage à l'étage afin de réchauffer les chambres, avant d'aboutir à la cheminée. Au printemps, le tuyau est démonté et remisé, laissant une ouverture de dix à douze pouces de diamètre dans le plancher d'une petite chambre inoccupée en haut.

À l'insu de nos parents, cette ouverture est d'une grande utilité pour nous lorsque nous voulons manger avant de nous coucher, ce qui est défendu. Ma mère croit qu'un enfant ou un adulte qui a bien mangé au souper est mieux, pour son bien-être, de ne pas manger avant de se coucher. Mais nous sommes gourmands et, si nous voyons un dessert dans le garde-manger, la tentation nous pousse parfois à la désobéssance, même au larcin.

Un soir d'été, nous sommes en train de jouer à la balle ou à *ticogne-bâton*. Frank sort de la cuisine, où il est allé boire, et nous dit: «"Samère" est à faire des belles tartes pour demain.» Nous sommes tous d'accord pour en manger une avant de nous mettre au lit. Tout est calme; mon père est occupé avec un homme dans son bureau, on voit ma mère qui jase avec tante Clémence dans la cuisine chez l'oncle Louis qui habite le logement contigu que mon père loue. Dans le *grand côté*, nous prenons un carré de carton de dix pouces, en perçons les coins auxquels nous attachons des *cordes de magasin* que nous réunissons à une autre corde assez longue pour l'accrocher au bord de l'ouverture du trou en haut. Sur le carton qui respose sur le plancher, nous déposons une belle tarte à la citrouille séparée en quatre morceaux et volée dans la dépense.

C'est une belle soirée chaude; nous retournons jouer dehors jusqu'à ce que notre mère nous appelle. Mais ce soir-là, nous entrons au premier appel. Après nous être lavés, nous montons bien docilemment, mettons nos *jaquettes* et récitons notre prière. Nous couchons tous les trois dans une grande chambre

à deux fenêtres où il y a deux grands lits de fer émaillés blancs. Mes parents la nomment la chambre des petits gars. Ayant constaté qu'il ne se passe rien d'insolite en haut, ma mère va rejoindre mon père qui lit son journal dans son bureau en avant.

Sur la pointe des pieds, l'un de nous se rend, sans faire de bruit, au trou du tuyau et tire la corde délicatement jusqu'à ce que la tarte soit à sa portée. Il l'emporte dans la chambre et chacun de nous en mange une pointe; pas un n'a assez faim pour avaler la quatrième. Au même moment, nous entendons monter nos parents. Silence parfait!

Quelques instants plus tard, Frank et Georges, qui couchent dans le même lit, s'obstinent à ne pas manger la dernière pointe. Frank glisse l'assiette sous le lit du côté de Georges; celui-ci la lui renvoie en sourdine aussitôt. Puis Frank fait de même et vice-versa. Fatigué du manège, Frank relève la *jaquette* de Georges (couché sur le dos), saisit le morceau de tarte et le lui écrabouille dans le califourchon. Georges saute en bas du lit, se nettoie du mieux qu'il peut avec ses mains, lançant la pâte et la citrouille un peu partout. Puis, blanc de colère, il se tourne du côté de Frank, qui se sauve dans le passage. Georges se lance à sa poursuite avec rage. Frank, sachant qu'il lui est impossible d'échapper à la colère de son grand frère, file dans la chambre de nos parents et saute directement dans le lit, se blottissant entre les deux. Déconcerté, Georges est désarmé.

Ma mère descend de son lit pour aller voir ce qui s'est passé dans notre chambre. Elle ne comprend rien à la *jaquette* toute souillée de Georges, aux taches brunes sur les rideaux et sur les grillages. Ce n'est pas possible que ce soit de la m.....! Devinant sa pensée, Georges a peine à cacher son courroux. Maman pense aussitôt aux tartes à la citrouille, en apercevant l'assiette vide au pied du lit. Elle change les draps et, pendant que Georges va se laver en bas, sort une *jaquette* propre d'un tiroir et rappelle Frank: «Nous réglerons cela demain.» On n'entend aucun commentaire de mon père, qui semble dormir.

En fin de compte, la jouissance de notre larcin est de courte durée. La tournure des événements et l'ignorance du châtiment — qui sera sûrement sévère — nous font réfléchir. Mais c'est surtout la vue du désappointement de notre mère devant le travail que les dégâts lui occasionnent, qui nous bouleverse et nous rend vraiment malheureux. Car nous aimons bien nos parents malgré les récidives de nos étourderies.

École à Montréal

Ma tante Belange vient toujours passer ses vacances chez mon père. Après son mariage avec Maurice Courtemanche, cette coutume continue pour notre plus grand plaisir. L'oncle Maurice est un homme jeune de caractère, gai, toujours de bonne humeur. Il passe la majeure partie de son temps à s'amuser avec nous, les enfants: pêche, camping, excursions sont réservés pour les belles journées tandis que les cartes et le Parchési sont les passe-temps des jours sombres et des soirées. Il n'a pas d'enfant et nous sentons qu'il nous aime beaucoup, ce que nous lui rendons bien.

Pendant les vacances de l'été 1918, oncle Maurice, appuyé par tante Belange, manifeste le désir de m'amener à Montréal pour l'année scolaire, ajoutant qu'il serait très heureux de me garder chez lui gratuitement. Voyant le plaisir que cette proposition me procure et sachant que ce séjour pourrait m'être bénéfique, mes parents n'écoutent pas les sentiments d'ennui que mon absence leur cause et acceptent de me laisser partir.

Quand arrive septembre, je prends le train à Papineauville avec une valise bien garnie de tous les vêtements que, pour la plupart, ma mère a confectionnés elle-même. Lorsque je monte dans l'auto de Jos Paul, qui conduit les passagers au train, les dernières recommandations de ma mère sont de faire bien attention à la boîte qui contient des confitures, des cornichons, du ketchup et autres conserves qu'elle envoie à tante Belange, et de ne pas l'oublier dans le train. Ma tante m'attend à la gare Viger et je monte dans les *petits chars électriques* pour la première fois afin de me rendre chez elle, rue Chabot près de Masson.

Deux jours plus tard, je commence ma septième année à l'école Sainte-Famille, rue Delorimier près de Gilford, où ma tante s'est chargée de mon admission à son retour de vacances.

Chirurgie

Deux semaines après le début de l'école, j'ai un violent mal d'oreilles pendant la nuit. Ma tante sait que ce mal est pratiquement chronique chez moi depuis l'âge de sept ans. Ma mère lui a même demandé de me faire examiner par un spécialiste dès que l'occasion se présenterait. Cette maladie n'a jamais été négligée mais les médecins de campagne, malgré leur dévouement, n'ont pas la compétence pour traiter des cas de récidive aussi sérieux que le mien. Leurs moyens sont limités.

En général, les maux d'oreilles sont traités avec des gouttes d'huile camphrée réchauffée dans une cuillère à thé au-dessus du poêle ou sur la flamme d'une chandelle, puis l'application de flanelles chaudes sur l'oreille. Pour traiter une oreille qui a abouti, c'est l'irrigation avec du peroxyde au moyen d'une seringue.

Dès le matin, ma tante m'amène consulter un spécialiste au dispensaire de l'hôpital Notre-Dame, près de la gare Viger de la rue Craig. D'après son opinion, mes maux d'oreilles répétés sont dûs à des amygdales infectées et à des anéoïdes hypertrophiées. Une date est fixée pour l'opération au dispensaire, où c'est gratuit pour les indigents. Quant aux tympans des oreilles, qui sont perforés, le temps améliorera probablement cet état mais il est possible que je souffre éventuellement de surdité plus ou moins partielle.

À la date convenue, ma tante m'amène, à jeûn, en *petits chars* à huit heures du matin. En entrant dans l'hôpital, elle présente une carte et la religieuse nous conduit dans une grande salle où ma tante s'assoit pour m'attendre. On me fait passer seul dans une petite pièce où une garde-malade me dit d'enlever mes bottines et mon gilet, détache mon col de blouse et me met une grande serviette blanche autour du cou. Elle me conduit, en compagnie de ma tante, dans une salle où il y a une dizaine de jeunes de mon âge, tous déchaussés et portant la grande serviette blanche autour du cou. Ils attendent aussi, accompagnés d'un parent. Elle nous demande de nous asseoir sur un banc; je suis le troisième du bout.

Presque aussitôt une garde-malade vient chercher le premier au bout de mon banc et sa mère va s'asseoir sur une chaise en face. Une quinzaine de minutes plus tard, le jeune sort de la salle d'opération, avec sa serviette toute tachée de sang, tenant un gros tampon sur sa bouche, tout titubant. Deux infirmières le soutiennent, une de chaque côté, et le conduisent à l'autre bout de la salle dans une pièce où je peux voir un petit lit de fer. Sa mère se rend auprès de lui.

On vient chercher mon voisin qui se met à pleurer. Ce n'est pas trop rassurant pour moi, qui dois être le suivant. Ma tante a beau m'expliquer que c'est l'anesthésie au chloroforme qui rend les enfants aussi abattus et leur donne la nausée, que le sang donne une impression pire que ça ne l'est en réalité. Elle ajoute que l'opéré sera rétabli dans vingt-quatre heures, pourra sucer de la glace et manger de la crème glacée pour se nourrir. Je suis plus ou moins rassuré mais je tiens à ma fierté et je ne veux pas laisser paraître mes craintes.

La même scène se répète après une quinzaine de minutes. Le garçon est à peine entré dans la petite chambre avec sa mère que je sens toucher délicatement le bras et je suis la garde-malade dans la pièce fatidique. Avant de m'asseoir sur la chaise d'opération, je vois le sang partout sur le plancher et surtout sur le tablier du docteur qui m'avait examiné. Je n'ai pas le temps de paniquer car on m'applique aussitôt un gros capuchon de caoutchouc sur la bouche et le nez, en me disant de respirer bien fort. À l'instant même, je n'ai plus connaissance de rien. Le sentiment d'horreur que j'éprouvai en voyant la salle d'opération ne m'est revenu à la mémoire que plus tard.

Après être resté couché deux heures dans la petite chambre où je crachais du sang et avais mal au coeur, l'infirmière dit à ma tante: «Il n'est plus sous l'effet de l'anesthésie, vous pouvez le ramener.» Elle lui remet un paquet de serviettes de gaze au cas où je vomirais. Nous prenons le tramway Papineau et en descendons à Masson environ trois quarts d'heure plus tard. Heureusement, nous n'avons à marcher que la distance d'une rue car il ne reste qu'une serviette propre. Arrivés à la maison, ma tante me fait coucher après avoir mis une toile sur l'oreiller, me donne à sucer de la glace que je crache aussitôt parce que ma gorge fait trop mal quand j'avale.

Le lendemain finit par arriver. Le docteur a recommandé de me faire manger des aliments froids; ma tante m'apporte un petit bol de crème glacée. Un régal, malgré les douleurs que je ressens en l'avalant. Je n'en ai mangé que quelques fois car la crème glacée n'est pas souvent servie, c'est un luxe. Ma tante prolonge cette alimentation durant trois ou quatre jours et je ne m'en plains pas.

Retour à l'école

Aussitôt rétabli, je suis content de retourner à l'école où j'avais commencé à me faire des amis. Pendant la récréation, je joue aux *marbres* (vingt pour un sou), aux *allées* (deux ou trois pour un sou suivant la grosseur), aux *smokes* un peu plus chers. Il s'agit de placer une *allée* ou un *smoke* à sept ou huit pieds du tireur qui essaie de le frapper en utilisant le moins de *marbres* possible. Dès que l'*allée* ou le *smoke* est touché, il devient la propriété du tireur et ses *marbres* utilisés vont à celui qui a exposé son *allée*. Le plus adroit gagne des *allées* avec moins de *marbres*.

En dehors des heures de classe, je vais à la *dump* non loin de ma demeure, entre les rues Brébeuf et Saint-André au nord de Laurier. Je ramasse des boîtes de plomb qui ont servi à empa-

queter des caisses de thé, et des rebuts de métals: cuivre, bronze et le reste, que je vais vendre le samedi dans les *pawn shops* de la rue Craig. Je reviens souvent avec un ou deux dollars, ce qui est beaucoup. Une fois, je trouve à la *dump* un beau petit cadran qui fonctionne bien; je l'emporte chez nous et je le garde longtemps. Mes visites au dépotoir sont à ce point rentables que je les continue tard à l'automne, sans jamais me préoccuper des milliers de rats qui fourmillent sur le terrain et me passent souvent sur les pieds quand je déplace des objets.

Fait assez curieux, qui exprime sans doute le respect et l'estime que j'entretiens pour mon oncle Maurice, ma tante Belange et ma tante Éva, je ne consens pas à fumer, même si j'en ai le goût et assez souvent l'occasion, sans que personne ne le sache. Je me sens valorisé par cette attitude.

Fléau de la grippe espagnole

Au cours du mois d'octobre, tout le monde parle d'une épidémie de grippe espagnole, maladie contagieuse inconnue. La personne qui en est atteinte meurt généralement dans les quarante-huit heures. Il arrive souvent que jusqu'à trois ou quatre membres de la même famille meurent dans l'espace d'une semaine. Les autorités médicales recommandent, comme protection en public, de respirer dans un linge imbibé de formaline tenu sur la bouche ou sur le nez, spécialement dans les *petits chars*, et d'éviter le contact des foules. Plusieurs portent aussi un carré de camphre dans un petit sac de coton accroché au cou.

C'est devenu un fléau effroyable. Les crêpes noirs suspendus aux postes sont si nombreux que les autorités municipales défendent, par règlement, d'en faire usage afin de calmer l'affolement des citoyens. C'est pire que la guerre qui vient à peine de se terminer car il n'y aucun moyen de prévention: vieillards, hommes, femmes et enfants, tous sont des victimes éventuelles. Les mortalités sont si nombreuses en si peu de temps qu'il y a pénurie de cercueils. Certains emploient de grandes boîtes de bois qui ont servi au transport de marchandises venant d'outre-mer. Quelques fois, trois membres de la même famille sont déposés dans la même boîte.

Aucun corps n'est exposé. Ils sont roulés dans des couvertures et les entrepreneurs de pompes funèbres viennent les chercher au fur et à mesure, puis les transportent en groupe directement au cimetière. Aucun cadavre des victimes de la grippe espagnole n'est admis dans une église; la cérémonie

religieuse a lieu plus tard, sans la présence de la dépouille mortelle.

Quelques semaines après le début de l'épidémie, ma tante Belange reçoit de ma mère une lettre lui apprenant la mort de l'oncle Adorice. Le pauvre homme avait été épargné pendant les premières semaines de l'épidémie, au cours desquelles sa femme et toute ma famille, sauf ma mère et Frank, ont souffert de la maladie. Il s'est dévoué sans relâche pour les siens: faire l'achat de leurs aliments, s'occuper du chauffage, traire la vache, entre autres tâches.

Un matin de la troisième semaine, il avait dit à ma mère, en apportant la chaudière de lait: «Si au moins je peux rester debout jusqu'à ce que Dalma soit rétabli, je vais pouvoir vous aider. Je vais aller me faire cuire des oeufs et me reposer un peu.» Ce qu'il fit, mais il laissa le déjeuner qu'il avait préparé et monta se coucher. Il ne se releva jamais. Deux jours après, sa femme, Yvonne, frappe dans le mur adjacent au domicile de mon père et crie qu'elle croit son mari mort. Comme mon père est encore au lit, ma mère téléphone au docteur Baulne. Il constate le décès; ma mère appelle Stanislas Lavallée qui vend des cercueils. Celui-ci connaît la stature d'Adorice, six pieds et quatre pouces, et demande à son associé, Alex Picard, de fabriquer un cercueil spécial dans lequel ils le déposent tel quel, enroulé dans ses couvertures. Puis on place le cercueil sur deux bancs dans la pièce avant du bas, en attendant le transport au cimetière le lendemain matin. Quelle nuit d'horreur et de tristesse pour ma tante Yvonne qui n'a pas la force de sortir de son lit, en haut, et pour mon père retenu de son côté.

Épargnés par le fléau, ma mère et Frank ainsi que madame Larose, une voisine, belle-soeur de l'oncle Georges, continuent de soulager les pauvres malades. Quant à nous, à Montréal, nous sommes tous les trois exempts de la maladie.

Fait inexplicable, il semble que plus les gens ont une bonne constitution, plus souvent la maladie est meurtrière. Mon oncle Adorice était doué d'une force herculéenne qui n'eut aucune valeur devant cette terrible grippe.

Séjour au Sault-aux-Récollets

Au moindre malaise, chacun accourt chez son médecin. Ma tante visite le sien, le docteur Lefebvre, rue Papineau près de Mont-Royal. Il lui dit que les gens vivant dans la banlieue sont moins exposés aux contacts. Or, au Sault-aux-Récollets habite la tante Maggie, veuve de Fred Whissell et remariée à un Français du nom de Henri Joubert. Madame Collini — sa fille,

Dorina Whissell —, cousine et amie intime de tante Belange, voyant les craintes de celle-ci à mon sujet, l'invite avec empressement à m'envoyer demeurer avec eux aussi longtemps que nécessaire.

C'est à une bonne heure en *petits chars*. Il faut prendre la ligne Papineau, correspondre à Mont-Royal jusqu'à la rue Saint-Denis et, de là, jusqu'à la rue Crémazie, limite de la ville et terminus du *petit char* du Sault-aux-Récollets. Ce dernier est rapide car il circule en pleine campagne. Au terminus du nord, nous avons une dizaine de minutes de marche avant d'arriver chez tante Maggie. Inutile de dire que nous nous sommes munis de tampons imbibés de formaline pour respirer. Les écoles étant fermées, ma tante vient me reconduire chez ces gens affables et accueillants dont la jovialité me conquiert au premier abord.

Je me lie d'amitié avec les trois fils de la vieille tante Maggie, Dieu-Donné, Jimmy et surtout avec Adélard, à peine plus âgé que moi. Leur soeur Dorina est très gaie et les soirées passent bien vite. Lorsqu'elle chante en s'accompagnant au piano, c'est un véritable concert car elle est douée d'une voix exceptionnelle. J'aime aussi la fillette de Dorina, Carmelle, ainsi que les deux jeunes enfants de tante Maggie issus de son deuxième mariage, une petite fille et un garçonnet avec qui je m'amuse beaucoup.

Le vendredi soir, monsieur Joubert et monsieur Collini reviennent de leur travail. Ils retournent le dimanche soir à la gare Windsor pour travailler comme cuisiniers dans le train qui va de Montréal à Vancouver.

En passant par le marché Bonsecours, ils achètent la viande: poules, lapins, perdrix et autres, consommés la semaine suivante seulement afin de les laisser vieillir. Le samedi matin, j'accompagne les deux hommes dans la laiterie où la volaille est suspendue par les pattes. Ils choisissent les oiseaux qui ont vieilli, les ébouillantent pour les plumer et les nettoient sur une petite table. L'odeur est nauséabonde; parfois même on voit, dans le rectum, de petits vers vivants si nombreux qu'il en tombe sur la table et le plancher.

Après avoir lavé leurs victuailles, ils les mettent dans une grande lèchefrite et les assaisonnent de sel, poivre, oignons, ail et de plusieurs épices que je ne connais pas, afin de les faire cuire au fourneau. Puis c'est la cueillette des pissenlits. L'aide des jeunes garçons est toujours bienvenue auprès des deux hommes. C'est une tâche délicate qui prend du temps. La salade de pissenlits, inconnue dans mon milieu, est délicieuse. Ces cuisiniers l'apprêtent d'une façon spéciale avec de l'huile

d'olive, du vinaigre et différents assaisonnements. L'arôme qui se dégage pendant la cuisson des viandes et leur goût exquis sont inoubliables. La dégustation d'un repas servi en fin de semaine par ces deux cuisiniers est digne d'un roi.

Vers la fin de novembre, l'épidémie a régressé et les écoles sont ouvertes de nouveau. C'est avec regret que je quitte cette famille charmante, en me proposant d'y revenir aussitôt que possible.

Cousin de trois ans avec moi

J'ai recommencé la classe depuis quelques semaines, avec plus ou moins d'enthousiasme, en pensant plutôt aux vacances de Noël qu'aux notes de mon bulletin, lorsque tante Yvonne, veuve d'oncle Adorice, victime de la grippe espagnole, arrive avec son bambin de deux ans et demi. Oncle Maurice lui avait offert d'adopter le garçonnet; il consent à le garder malgré le refus de sa mère de le lui donner en adoption. Le bébé de tante Yvonne, Marguerite âgée de six mois environ, a été laissé aux soins de la famille Alex Picard à Saint-André-Avellin afin de permettre à la jeune maman éprouvée d'apprendre le métier de modiste de chapeaux pour gagner sa vie.

Le jeune Adorice est un enfant attachant; très intelligent, il nous fait souvent rire par ses répliques. Il couche avec moi et je dois fréquemment lui raconter des histoires pour chasser son ennui de sa maman et de son papa. Lorsqu'il pleure, je le serre contre moi car je l'aime comme mon propre frère et lui dit: «On n'est pas des petits moineaux; il n'y a que les petits moineaux qui pleurent.» Il essuie ses beaux grands yeux bruns avec sa grosse main potelée et répond: «On n'est pas des *tits méneaux*.» Il s'endort, consolé et heureux.

Tante Belange lui a acheté un beau costume *Teddy Bear* brun avec bottines de feutre, tuque et mitaines assorties. Après l'école, je l'emmène souvent dans le beau traîneau que l'oncle Maurice lui a acheté. J'éprouve beaucoup de fierté parce que le petit Adorice est très beau. De plus, j'ai le coeur serré à la pensée qu'il n'a plus son père, mon oncle Adorice que j'aimais tant.

Enfant de choeur

À l'école il est question que les garçons voulant servir à l'église comme enfant de choeur n'ont qu'à se procurer une soutane et un surplis et à donner leurs nom et adresse au presbytère de leur paroisse. J'ai déjà été enfant de choeur à

Saint-André-Avellin; ma mère m'envoie ma soutane et mon surplis et je m'adresse à notre paroisse, Saint-Pierre-Claver. C'est un honneur de porter des vêtements semblables à ceux du prêtre, cela procure un sentiment de fierté.

Au cours de l'hiver, un incendie se déclare dans la sacristie et la plupart des vêtements d'église, y compris les soutanes et les surplis des enfants de choeur, sont détruits. Le curé dit aux citoyens que tout est assuré et demande aux parents de remplacer les vêtements des enfants puisque les assurances rembourseront les dommages. Lors du règlement entre la compagnie et la fabrique, le curé annonce que ce qui appartient aux enfants de choeur n'est pas couvert par les assurances. Mon oncle et ma tante, et tous les parents, sont surpris et désappointés. Pourquoi le curé a-t-il dit que tout était assuré si tel n'était pas le cas?

Il reste toujours un doute dans l'esprit de certaines gens. Le curé P. est un de ceux qui aiment empiler des *piastres* pour son église. À toute occasion, il affirme du haut de la chaire qu'il aime les quêtes silencieuses et demande, avec plus ou moins de désinvolture, de remplacer la monnaie par de l'argent de papier. Il est sûrement un bon financier, ce qui ne l'empêche pas pour autant d'être un bon curé. Cependant, chacun dut payer les frais de sa soutane et de son surplis.

L'hiver passe assez rapidement. À la fin de juin, malgré les différents attraits de mon séjour à Montréal, je suis des plus heureux de retourner dans ma famille. Les gentillesses de mon oncle et de ma tante, les loisirs avec mes compagnons de classe, la présence de mon petit Adorice, la poche de quatre à cinq mille *marbres* et de quelque deux cent cinquante *allées* et *smokes* gagnés, sans compter les quelques dollars de revenu par mes ventes de rebuts chez les regrattiers, tous ces avantages ne valent pas la présence de ma famille.

Retour au foyer

Mon père fabrique de la brique de ciment dans la grande cave de notre maison où est installée sa machine d'une capacité de quatorze pièces, à deux fonds de sept briques chacun. Un homme expérimenté et robuste peut faire de dix-sept à dix-huit cents briques par jour. Il s'agit là d'une grosse journée; seul un homme robuste et entraîné peut accomplir ce travail assidûment.

Après la mort de l'oncle Adorice, mon père a engagé Adolphe Groulx, un homme court, pesant à peine cent cinquante livres mais d'une force extraordinaire pour sa taille. Il travaille

longtemps à la briqueterie de mon père.

Quelques jours après mon retour, je reprends le principal travail des vacances avec mes frères: sortir de la cave la brique séchée sur les fonds et l'empiler dans la cour, rapporter les fonds qui servent de nouveau. Tâche que mon père nous paye un dollar pour mille. Nous sommes toujours encouragés à la vue de la colonne de nos gains inscrits minutieusement dans son grand livre.

Mon père a gardé deux vaches à lait pendant l'hiver, dans la petite écurie annexée au bout du grand hangar au fond de la cour. Il m'offre un marché: traire les vaches soir et matin, les conduire au pâturage à un mille environ et fournir le lait pour la famille; je vends le lait qui reste et garde l'argent. C'est un marché avantageux; je vends sept à huit pintes de lait par jour, à cinq sous la pinte. Certains de mes clients sont Henri Brisebois, Palma Brisebois, Adolphe Groulx, Philias Lagacé, Charles Lévesque. De son côté, mon père est sûrement ravi du marché; sa famille a tout le lait nécessaire et il n'a pas à s'occuper de quoi que ce soit.

Il m'arrive une aventure téméraire mais vite réglée. Un jour que ma mère a besoin d'une plus grande quantité de lait que d'habitude, je lui fais remarquer qu'il m'en reste moins à vendre. Je vais jusqu'à lui dire: «Je trouve que la famille consomme beaucoup de lait.» Lorsqu'elle me fait remarquer que je suis un membre de la famille nourri à même ce lait, je change vite d'attitude et j'en reste pour ma honte.

En été, c'est la cueillette des fruits: fraises, framboises, pommettes et autres pour les desserts et les conserves. Au temps des cerises, ma mère nous demande d'en rapporter une grande quantité pour le vin du temps des Fêtes et des grandes occasions. Mon père aime bien que sa femme fasse du bon vin car il est très hospitalier. Mais il n'en boit jamais une seule goutte, ni d'aucune autre liqueur alcoolique.

Nous ne sommes pas riches mais la dépense est toujours remplie et nous ne manquons de rien. Ma mère est une femme travaillante, économe, très adroite et pourvue d'un grand coeur.

Expérience avec les abeilles

Un soir de juillet, nous sommes en train de jouer à la balle dans un champ voisin, chez monsieur Bourgeois. Il y a Georges et Frank, Émile Larose, Horace Quesnel, Roméo Bricault et moi. À la brunante, Roméo, frère du cordonnier Albert Bricault qui possède quelques ruches d'abeilles, suggère de faire un

snack de miel. «Moi, je sais comment aller chercher du miel dans une ruche, dit-il; on n'a qu'à soulever le couvercle et lancer une chaudière d'eau froide sur les abeilles. Pendant qu'elles sont engourdies, on s'empare du gâteau.»

Il est convenu que Roméo et moi apporterons le miel et que les autres s'occuperont... du pain et du beurre et qu'on s'installera dans la cave de mon père. On utilisera les grandes tables de tôle dont se sert mon père pour *l'encannage* des légumes que nombre de gens lui apportent. Ils font ainsi une économie appréciable car mon père ne leur charge pas cher; en outre, la sertisseuse et les bouilloires servent pour la famille.

Un gros chien est attaché près des ruches de monsieur Bricault; nous trouvons préférable de nous rendre au rucher de monsieur Berthiaume, à quelque quatre cents pieds de chez nous. Traverser la clôture de broche piquante qui l'entoure n'est pas un obstacle pour nous. Sur place, Roméo me dit: «Lève le couvercle et je vais les arroser.» Ce qui ne se fait pas sans déranger les abeilles. Sans le savoir, je suis vis-à-vis l'ouverture en avant. Plusieurs abeilles affolées s'agrippent à mes vêtements, jusque dans mon pantalon. Pour traverser la clôture de broche en revenant, ce n'est pas aussi facile. Une ou deux piqûres sur une fesse, suivies de plusieurs autres, accélèrent ma vitesse. Lorsque Roméo arrive, je suis déjà plongé jusqu'au cou dans le baril d'eau que mon père garde à l'entrée de la cave pour ses travaux de béton.

En examinant le gâteau, Roméo constate avec stupéfaction qu'il ne contient pas de miel... mais des oeufs pour la reproduction d'essaims. Raté le festin de miel! Nous abandonnons le gâteau sur la table et chacun retourne chez lui.

Tôt le lendemain matin, je m'empresse de jeter le gâteau dans la grande boîte de ciment qui sert au fumier du cheval d'oncle Louis et de notre vache que mon père garde l'hiver dans la petite écurie. Quant à mon ami Roméo, son frère chez qui il est apprenti cordonnier n'apprend jamais la cause de l'oedème à sa main piquée pendant qu'il transportait le gâteau. La raison que donne Roméo pour expliquer sa maladresse en clouant les semelles? «Hier soir, en jouant chez Dalma, je suis tombé en bas du poulailler.» Monsieur Hermas Berthiaume ignore comment une de ses ruches a été dérangée.

Quelques jours plus tard, mon père arrive à la cave avec un homme qui l'aidera à sortir des tuyaux de béton. Émile commence à déplacer les tuyaux. En entrant dans le tambour, mon père le voit se diriger à la hâte vers la sortie, comme un enragé et en sacrant: «Tab... qu'est-ce qu'il y a *icitte*? Je me suis fait piquer.» Il se tient une oreille en sautillant de douleur.

«Voyons, Émile, ça n'a pas de bon sens; il n'y a pas de guêpes ni de taons dans une cave», répond mon père. Il avait à peine mis la main sur un tuyau qu'il pousse un cri et, en même temps, Émile se précipite dehors, sacrant et criant: «Tab... de cal..., je viens de me faire piquer dans le cou.» Continuant de blasphémer de plus belle, il dit à mon père: «Tu peux sortir tes tuyaux tout seul ou te trouver un autre homme. Sacr..., je ne retournerai pas dans cette maudite cave-là.»

Mon père n'apprend que beaucoup plus tard l'explication de cet incident. Lui-même amateur de tours, il reçoit nos aveux avec indulgence.

À l'école anglaise

Mes parents, sachant l'importance de connaître la langue anglaise, me proposent, au cours de l'été, d'aller à l'école anglaise du rang Saint-Amédé de Papineauville, à sept milles de chez nous. Ce rang dessert une population à quatre-vingt-dix-neuf pour cent de langue anglaise. Il est séparé de la paroisse de Saint-André-Avellin par une rivière nommée la Petite-Rouge qui circule du nord au sud vers la Petite-Nation qui se jette dans l'Outaouais à Plaisance.

Les arrangements sont pris avec Jack Sutton, président de la commission scolaire protestante et avec la famille Clarence Schryer qu'il nous recommande comme maison de pension. Il s'agit d'un cultivateur assez à l'aise et voisin de l'école. Madame veuve Currens, née Mae Schryer, qui semble avoir la direction de la maison, pose une question à ma mère presque au début de la conversation: «Is Ernest smoking?» À quoi ma mère répond bien sincèrement que je ne fume pas. Personne ne fume dans cette famille. Je prends immédiatement la résolution de ne pas toucher à une cigarette pendant toute l'année. Je tiens ma promesse, ne serait-ce que par respect pour la parole de ma mère.

La veille de la rentrée scolaire, maman me reconduit dans cette famille dont pas un membre ne parle le français. Nous sommes reçus par la fille de monsieur Schryer, Mae, dont le mari est décédé pendant la guerre, et par sa tante Maggie. Au souper, je rencontre monsieur Schryer et ses deux fils, Clarence et Harold, ainsi que le petit Roy, cinq ans, enfant unique de Mae. Cette dernière, âgée de vingt-six ans, s'occupe exclusivement de la tenue de la maison, aidée par la vieille tante Maggie. Je m'aperçois que Mae, si jolie et si gentille, est remplie de bonté et de maturité et que tous la respectent. Ma gêne est vite dissipée en face de ces gens affables. Chacun

essaie à sa façon de me mettre à l'aise et, en peu de temps, je me sens comme chez nous.

Le petit Roy, à l'intelligence vive, m'amène partout aux alentours de la ferme. Son admiration se concentre sur ma carabine vingt-deux; je tire des écureuils et des lièvres. Il est observateur et toujours à l'affût; c'est souvent lui qui me fait voir un écureuil, un lièvre ou autre animal. «*Look, Ernest, on the fence, there is a squirrel, shoot it, shoot it.*» Ou bien: «*Let's go home for supper.*» Pendant ce temps, je lui réponds souvent en anglais sans même m'en apercevoir.

Lorsque j'arrive à la classe, le premier matin, quelle n'est pas ma surprise de voir des filles et des garçons dans la même salle. L'institutrice, Irène MacKenzie, est bienveillante, malgré la barrière des langues. Je me plais beaucoup dans l'école et je me fais rapidement des amis et amies. Clinton Robinson, un jeune de mon âge qui habite proche des Schryer, devient mon meilleur ami. Nous allons à la chasse au canard, à la perdrix ou au lièvre. Un jour, je tue un beau huard: un exploit car c'est un oiseau difficile à tuer. La balle doit le frapper à l'inverse du plumage, autrement elle glisse sur celui-ci et ne tue pas l'oiseau.

Le vendredi, je l'emporte avec fierté chez moi. Lorsque je le montre à notre ami, l'orfèvre Wilfrid Whiteford, il s'empresse de m'offrir de l'empailler; il dit que c'est un oiseau difficile à tuer et qu'il vaut la peine d'être conservé. Vu la compétence de monsieur White (comme nous l'appelons familièrement), je suis content qu'il veuille bien s'occuper de mon huard et je le lui confie. Quelques semaines plus tard, j'aperçois le huard empaillé, bien en vue dans le bureau de mon père tout heureux de dire à tout venant: «C'est mon fils qui l'a tué.»

Pour me transporter les fins de semaine, mon père m'achète une bicyclette de seconde main, au coût de sept dollars. Dans les années 1920, les routes sont tracées à même la surface naturelle de la terre: pentes raides, courbes autour des obstacles, fond sablonneux, glaiseux, rocheux ou autrement. Les déplacements ne se font pas sans avaries. Une crevaison nécessite la réparation d'un pneu; beau temps, mauvais temps je me sers de la petite trousse d'urgence attachée au siège. Il me faut enlever le pneu, en sortir la chambre à air, râper la partie à réparer afin qu'elle adhère à la colle pour la *patcher*. Je dois souvent replacer la chaîne de commande qui quitte l'engrenage. Ces ennuis m'occasionnent une perte de temps d'environ trois quarts d'heure. Pour monter les côtes, je dois marcher à côté de ma bicyclette pendant au moins deux des

huit milles. Mais, ambitieux, fort, courageux et surtout en bonne santé, je suis quand même heureux.

Aux premières neiges, ayant vu de nombreuses pistes de lièvres dans une sapinière marécageuse, à quelque sept cents pieds des bâtiments, je tends des collets. Les lièvres se cachent le jour et sortent la nuit pour trouver leur nourriture. Le matin, je me lève à l'aurore et reviens souvent avec trois ou quatre lièvres, parfois une perdrix que je tue avec ma carabine que j'emporte toujours avec moi. Je les conserve suspendus dans une remise où ils gèlent. Quand je vais chez moi, chaque quinze jours, je les vends à Arthur Gatien, seul commerçant de viande au village. Il me paie dix sous pour chaque lièvre et vingt-cinq sous pour chaque perdrix, ce qui me rapporte parfois deux à trois dollars.

Mon père est propriétaire de la patinoire à Saint-André-Avellin et elle est éclairée à l'électricité. Il me dit d'inviter les Schryer et tous mes amis et leurs parents à venir patiner, n'importe quel samedi soir, sur notre belle grande patinoire éclairée. À quelques reprises, on arganise une partie de patinage: il y a les Robinson, les Sutton, les McCluskey, les Curren, les McNeil, les Kelly et d'autres. L'un d'eux attelle une *team* de chevaux à une grande *sleigh* dans le fond de laquelle est étendue de la paille recouverte de couvertures de laine. Des peaux de mouton servent à recouvrir les occupants pour les protéger du froid. Tous s'assoient pêle-mêle: hommes, femmes, garçons et filles, et chantent tout le long du trajet. Je suis bien content; c'est une vraie joie pour moi de les accompagner, surtout quand il ne s'agit pas d'une fin de semaine où je peux aller dans ma famille.

Je profite souvent d'une *ride* avec Harold Schryer jusqu'au pont Titley où il va voir sa *blonde*, et je marche les quatre milles à faire pour me rendre chez nous. Le dimanche, je dois partir de chez moi tôt l'après-midi si je n'ai pas d'occasion. Il arrive parfois que j'aie la chance de voyager avec quelqu'un qui s'en va à Montebello. Avec grand plaisir, mes parents, hospitaliers de nature, accueillent mes amis.

Après les Fêtes, même durant la semaine, des soirées dansantes s'organisent et ont lieu vers sept heures, à tour de rôle chez la plupart des habitants du rang. Le transport se fait avec des *sleighs* et tout le monde est joyeux. Ces parties de plaisir sont du nouveau pour moi; au début, je me sens un peu maladroit. Mais je ne me fais pas prier longtemps, d'autant plus qu'une compagne de classe, Annie McCluskey que je trouve bien de mon goût, est toujours à ces soirées. Elle est ma première partenaire, je la demande à chaque occasion pour

danser un *set* avec moi. Au fond de moi-même, je l'aime et la considère comme ma première *blonde*. Je la trouve belle, aimable, toujours fine avec moi, elle est intelligente et brillante à l'école; elle me plaît beaucoup. Peu après minuit, chacun est généralement de retour chez soi.

À l'école, Miss McKenzie nous punit souvent en faisant s'asseoir un garçon avec une fille ou vice-versa. Lorsqu'elle s'aperçoit que la punition n'a pas l'air de nous déplaire, c'est la retenue pendant la récréation, de la copie à faire à la maison ou autre chose. Il n'y a jamais de punition corporelle et la discipline semble observée.

Lorsque je passe des dimanches à Saint-Amédée, je vais au *Meeting* à l'église protestante avec mes amis; j'aime la façon dont ils prient Dieu. Tout le monde est debout et recueilli et chante en choeur de beaux cantiques, puis s'asseoit pour écouter le sermon du pasteur. Tout incite à la piété. Lors de ma visite dans ma famille après la première fois où j'assiste au *Meeting*, je raconte mes impressions de leur Église. Ma mère, qui a une grande foi, va voir le curé Procule Bélanger de Saint-André-Avellin afin d'enlever tout scrupule, et lui raconte ma visite à l'église protestante. Il lui explique que je peux être excommunié si je retourne à *la mitaine*. Ce mot, déformation de *Meeting*, est très souvent employé par les Canadiens-français pour désigner l'église protestante. Quand je reviens chez mes parents, l'entrevue avec le curé est discutée. Mon père règle le problème en me disant: «Mon garçon, si cela adonne, vas-y encore; tu es encore mieux là qu'à bien d'autres endroits.»

Après la fonte des neiges, dès que l'état des routes le permet, je reprends ma bicyclette mais le trajet est long est difficile; je me limite à aller chez moi toutes les deux semaines environ. Les jours ayant allongé, je me promène souvent aux alentours avec le petit Roy avant le souper. Faire la chasse aux écureuils, marmottes et autres bêtes n'est pas payant mais cela passe le temps. Roy est content lorsque je tue un écureuil car il en ramasse les queues.

À la fin de juin, c'est la distribution des prix. Je peux parler l'anglais assez couramment et mon séjour dans un milieu étranger m'a apporté une certaine maturité. Mes parents sont satisfaits et moi aussi. Nous sommes au début de l'été 1920; j'ai eu quatorze ans le 16 mai.

Ennuis avec un professeur

Après deux années d'absence: l'une à l'école à Montréal et l'autre à l'école anglaise, ma première journée dans mon ancienne école de Saint-André-Avellin me paraît plutôt sombre. Les cinq années durant lesquelles j'ai fréquenté la petite école du village ont été parsemées d'incidents plus ou moins désagréables, dont la gravité allait en augmentant vu l'envenimement de la rivalité qui s'accroissait avec l'âge.

L'accueil qu'un nouveau professeur, Henri T., nous fait, à Georges et moi, n'est pas des plus bienveillant. Son timbre de voix et même son regard semblent chaleureux quand il s'adresse à nos compagnons; son attitude se refroidit lorsqu'il nous parle. Nous comprenons vite que nous lui sommes antipathiques; sans pouvoir en donner la raison, je peux dire que nous éprouvons le même sentiment à son égard. Nous nous sentons surveillés.

Il a l'esprit pointu, son sourire est sarcastique. Lorsqu'il nous prend en défaut, il devient tyran, cruel et barbare. Son châtiment préféré est l'usage de la règle de chêne longue d'une quinzaine de pouces, large d'un pouce et demi et ayant un demi-pouce d'épaisseur. À l'occasion, il en assène au moins un coup sur chaque main. Suivant son jugement que nous ne trouvons pas juste, il nous oblige parfois à présenter chaque main jusqu'à cinq fois pour recevoir ces coups traumatisants jusqu'au supplice.

Un après-midi, il nous fait mettre à genoux, Georges et moi, près de sa tribune. Après quelques minutes, il approche avec sa règle et nous ordonne de nous lever. Commençant par moi, il dit: «Donne-moi ta main.» Je lui tends la main droite. Debout devant moi, son éternelle pipe dans la bouche, il me fixe de son regard malveillant, semblant trouver satisfaction à me faire languir et voulant sans doute impressionner les élèves. Il s'élance avec sa règle pour me frapper. C'est très difficile de tenis la main tendue longtemps afin de recevoir un coup si douloureux. Instinctivement, je retire ma main et son genou gauche reçoit le coup. Exaspéré, il saisit mon bras droit et, en colère, me frappe avec la règle où il peut car je me débats. Dans l'escarmouche, j'accroche sa pipe qui est projetée près de la porte, je m'agrippe à une poche de son veston qui se déchire. Finalement, il se calme et me fait mettre à genoux, ainsi que Georges resté debout, stupéfait.

À quatre heures, il récite la prière et la classe est terminée. Mais à Georges et moi, il ordonne de rester à genoux. Il se promène de long en large, tenant sa règle à la main, arrêtant

quand il passe près de nous. Au bout d'une dizaine de minutes, il nous dit: «Allez vous asseoir à vos places». Puis il s'installe dans son fauteuil, les deux pieds sur sa tribune, fume sa pipe et s'amuse à balancer sa règle d'une main à l'autre. Nous nous attendons à recevoir une râclée. C'est un colosse de six pieds pesant cent quatre-vingts livres et nous ne sommes que des enfants de douze et quatorze ans. Après un regard entendu, nous sortons furtivement chacun notre coffre de bois franc à trois étages coulissants pour nos crayons. À la suite de la scène précédente, nous sommes décidés à nous défendre farouchement contre toute attaque. Au bout d'une demi-heure, monsieur Henri T. finit par nous dire: «Allez-vous-en chez vous. Nous réglerons l'affaire demain.» Nous ne nous le faisons pas répéter. Les livres et les coffres sont vite placés dans nos sacs et nous sortons sans dire un mot.

Pendant le souper, l'incident de l'après-midi est raconté dans les moindres détails à nos parents qui ne manifestent aucun blâme ni d'une part ni de l'autre.

Le soir, tôt après le souper, le professeur rend visite à mes parents. Au cours de l'entretien, nous nous tenons dans une pièce adjacente au bureau de mon père et dressons l'oreille près du mur. La discussion est assez longue. Vers la fin, mon père lui dit qu'il ne nous a jamais donné une tape et qu'il n'a pas d'ennuis avec nous. «Si j'étais à votre place, j'essaierais cela. Je suis certain que vous auriez plus de succès.» Après le départ du professeur, mes parents nous recommandent une meilleure conduite car, si un tel incident se reproduit, nous pouvons être renvoyés de l'école. Une situation que nous ne désirons pas.

Le lendemain matin, à l'école, le maître est froid et ne s'occupe pas de nous. Cela fait notre affaire, nous avons la paix. De plus, notre prestige auprès de nos compagnons est augmenté car nous passons pour des gars pas peureux. Mais cette indifférence du professeur nous le fait détester davantage. Nous entretenons secrètement le désir de nous venger.

Mon père est propriétaire de la patinoire. Chaque hiver, il organise une mascarade très populaire qui attire de cent vingt-cinq à cent cinquante concurrents. Le professeur Henri T., qui courtise une très jolie fille, mademoiselle Augusta, est un fervent du patinage de fantaisie; cet élégant couple manque rarement les soirées de promenade. Il va sans dire qu'ils se procurent de très beaux costumes pour la mascarade car c'est un honneur de recevoir le premier prix.

Nos parents ne nous permettent pas d'assister à la mascarade mais nous montons sur les bancs de neige en dehors

de la patinoire, d'où nous pouvons facilement admirer les costumes sous les lumières. Nous essayons d'identifier les personnages costumés. Notre attention est attirée par un grand nègre qui ne semble pas savoir patiner. Il passe son temps à longer le mur de la patinoire, titubant, s'appuyant sur une canne. Il porte un beau pantalon rayé et une redingote, il est coiffé d'un chapeau de soie haut-de-forme et porte des gants blancs. Nous remarquons qu'il va souvent faire un tour au centre, avec la princesse, et qu'à ce moment-là il patine un peu mieux. Lorsqu'il revient du centre, il se laisse glisser maladroitement jusqu'au mur et continue de patiner en titubant. Nous l'identifions assez rapidement comme étant le professeur Henri T., et la princesse doit être mademoiselle Augusta. Nous décisons de gâcher la soirée du professeur antipathique et de l'empêcher de recevoir le premier prix.

La muraille extérieure de la patinoire mesure douze pieds de hauteur. À tous les vingt-cinq pieds, il y a des portes de deux pieds carrés à environ cinq pieds du sol, pour permettre de sortir la neige lorsque nous nettoyons la glace. À ces endroits, des bancs de neige de huit à neuf pieds de hauteur sont accumulés. Nous descendons où la neige est moins dure et faisons une grosse boule de neige que nous roulons, pour arriver sur le plus haut banc de neige au bout sud de la patinoire où c'est moins éclairé. La boule doit peser dans les soixante-quinze livres. Nous l'installons tout au bord du mur, à l'extérieur, afin de ne pas attirer l'attention, et nous nous tenons prêts à la faire débouler sur la patinoire au moment opportun.

Notre homme ne tarde pas à répéter le manège de se reposer en s'appuyant gauchement sur le mur; à notre grande satisfaction, il s'installe juste en dessous de nous, devenant ainsi une cible parfaite. Il reçoit la masse de neige directement sur son chapeau. Nous prenons le temps de regarder les résultats: la victime s'est écroulée le long du mur, son haut-de-forme défoncé est renfoncé sous ses oreilles, sa canne est rendue à une vingtaine de pieds. Quelques patineurs sont déjà près de lui. Nous n'attendons pas plus longtemps pour déguerpir et filer en vitesse à la maison, faisant un détour par la cour du deuxième voisin avant de traverser la rue. Mon père est dans son bureau avec Antoine Charron et ma mère a dit, à l'heure du souper, qu'elle irait passer quelques heures chez une amie malade, madame Hermas Berthiaume.

Nous entrons par la porte arrière de la cuisine et montons aussitôt, à pas de loup, nous coucher, omettant la prière et les préparatifs d'usage. À peine au lit, nous entendons notre mère qui arrive et demande à mon père: «Les petits gars sont-ils

rentrés?» Ce dernier répond qu'il l'ignore et ne nous a pas vus depuis le souper. Nous l'entendons monter dans notre chambre où il constate que nous sommes couchés et que nous dormons. En l'entendant redescendre, nous poussons un soupir de soulagement. Fatigués de toutes ces émotions, nous tombons bientôt dans le sommeil.

Le lendemain, nous observons que notre maître se tient le cou raide et qu'il semble d'humeur bourrue. À la récréation, il nous garde en classe et dit: «Hier soir, j'ai été insulté et outragé de façon grotesque et brutale. J'aurais pu être grièvement blessé. Jusqu'à ce que les coupables soient dénoncés, personne n'aura de récréation; vous resterez chacun à votre banc et en silence.» Ni regard ni mouvement compromettant ne se manifeste chez nous trois. À la récréation de l'après-midi, chacun s'attend à rester à son banc. Mais il nous dit: «Allez jouer dehors. J'ai téléphoné à un détective qui saura bien trouver les coupables. Ils seront d'autant plus punis s'ils n'avouent pas eux-mêmes.»

Au souper, mon père raconte à ma mère les détails de cet incident de la mascarade que Aza Bourgeois, préposé à la surveillance de la patinoire, lui a rapportés. Nous mangeons silencieusement mais écoutons attentivement la conversation. Lorsque ma mère dit: «Hier, c'était mardi, Ernest et Georges avaient leur leçon de violon. Ils ne se sont pas attardés après car ils sont revenus avant que je parte pour aller chez Elzire. Ils étaient couchés quand je suis revenue.» Mon père semble rassuré. Il sait que plusieurs personnes peuvent avoir des motifs de ridiculiser ce professeur pédant et déplaisant.

Nous n'avons jamais entendu parler du détective de Henri T. En peu de temps, l'affaire fut oubliée.

Leçons de violon

C'est la première année que nous apprenons le violon. Le printemps dernier, lors de la distribution des prix au couvent, mademoiselle Brisson avait donné un récital de violon avec Églantine Bélanger, accompagnés au piano par Thérèse Baulne. Georges et moi avions été impressionnés par cet instrument et en avions souvent parlé. La mère adoptive d'Ida Brisson est une femme fière que certains qualifient même d'extravagante; ainsi, elle n'épargna rien pour faire profiter sa fille unique de tout ce qu'elle pût lui procurer. Elle lui fit suivre des cours du professeur Tassé de Hull, d'où l'avantage de développer son grand talent. Mademoiselle

Brisson dit à ma mère que ce serait un grand plaisir de nous donner des leçons.

Au cours des vacances, ma mère, ayant feuilleté le catalogue pour savoir le prix d'un violon, avait discuté avec mon père de la possibilité de nous payer des leçons. Celui-ci, connaissant son attrait pour la musique car elle aime fredonner toutes les chansons qu'elle entend et a de l'oreille, comprend qu'il lui ferait grand plaisir d'entendre ses garçons jouer du violon. Sans compter qu'elle en serait sûrement très fière et flattée. Mes parents nous proposent donc de payer les violons à même nos économies; mon père paiera les frais des cours: cinquante sous la demi-heure, deux fois par semaine. Ils nous recommandent de bien réfléchir car il nous faudra pratiquer au moins une demi-heure par jour. Notre décision ne tarde pas, et les violons d'une qualité raisonnable sont commandés au prix de quinze dollars chacun.

Chaque leçon nous apporte un plaisir nouveau et nous ne nous faisons jamais tirer l'oreille pour étudier la théorie et racler l'instrument, même si les débuts sont monotones. Mademoiselle Brisson est étonnée de la rapidité de nos progrès et semble avoir beaucoup de joie à nous enseigner; souvent, elle prolonge la durée de la leçon. Elle a plusieurs élèves pour le piano mais nous semblons être les seuls en ce qui concerne le violon.

L'alibi de la leçon de violon chez mademoiselle Brisson, à l'occasion de l'incident de la mascarade, n'a pas nui à notre engouement pour cet instrument de musique. Quoique nous ne prenions pas de cours pendant les vacances d'été, nous pratiquement assez régulièrement et pouvons jouer de jolis morceaux qui enchantent ma mère.

Au séminaire

J'ai quatorze ans; mes parents jugent que je suis en âge d'aller au séminaire. J'aimerais le même collège que Pierre-Amédée Quesnel: le séminaire de Sainte-Thérèse-de-Blainville. Ma mère ayant pris des informations auprès de Jules Quesnel communique par correspondance avec la direction du collège, et l'entente est conclue avec le Père Desjardins en vue de mon entrée en septembre.

Afin d'avoir une journée pour aller m'habiller au magasin, ma mère et moi partons pour Montréal la veille de la rentrée. Le 5 septembre, nous prenons le train vers neuf heures à la gare de Papineauville et en descendons vers midi à la gare Viger de Montréal. Avant d'arriver, nous mangeons les sand-

wiches que ma mère a eu soin de préparer, ce qui nous sauve du temps et de l'argent.

Après avoir marchandé dans plusieurs magasins de la rue Craig, ma mère choisit tous les vêtements et accessoires dont j'ai besoin, et ceci à un prix convenant à ses moyens. Le tout coûte une trentaine de dollars, y compris un habit à huit dollars. Ces achats, quoique de qualité commune, représentent sûrement un sacrifice car mes parents ne sont pas riches. Moi, je suis bien satisfait et heureux comme un roi. Avec tous nos paquets, nous prenons ensuite le *petit char électrique* Papineau pour aller souper et coucher chez l'oncle Maurice. Ma mère range tous nos achats et ce qu'elle a emporté de chez nous, dans une grosse malle qu'elle fait transporter au train d'où ils seront livrés au collège.

Le lendemain nous prenons le train qui nous mène à Sainte-Thérèse vers trois heures de l'après-midi. Il y a beaucoup de monde à l'admission. Par hasard, ma mère parle à une dame Benoît qui réside à Papineauville et est venue conduire son fils. Nous sommes en plein pays de connaissance; je me lie vite d'amitié avec son fils Adéodat âgé de dix-sept ans.

Après avoir rempli les formalités, il est bientôt l'heure de reprendre le train pour Papineauville. Ma mère me dit: «Mon Ernest, je suis obligée de te quitter. Ne t'ennuie pas, tu vas être bien ici; il y a Pierre-Amédée, et le jeune de Papineauville que tu viens de rencontrer a l'air bien gentil. J'ai payé tes leçons de violon. Tu vas en prendre deux d'une demi-heure chacune par semaine, du même professeur que Pierre-Amédée. Jules Quesnel m'a dit que c'était un bien bon professeur. Tu m'écriras souvent, je t'écrirai moi aussi.» Elle me donne un dollar pour mes petites dépenses et ajoute: «Je t'enverrai l'argent que je pourrai, le mois prochain.» Je la regarde s'en aller et j'ai le coeur bien gros; je pense à tous ceux qui sont chez nous: mon père, mes deux frères, ma petite soeur et ma grand-mère Mathilda. À deux ou trois reprises, je la vois se retourner furtivement pendant qu'elle s'éloigne dans la grande allée en avant du collège. Elle est sans doute encore plus triste que moi.

En peu de temps, je réalise que un dollar par mois pour mes petites dépenses est très peu par rapport au train de vie de la plupart des élèves qui sont plus fortunés que moi; je suis certainement parmi les moins nantis. Je constate aussi que mes vêtements ne se comparent, ni en qualité ni en quantité, à l'habillement de nombre de mes compagnons: les fils de Godard, entrepreneur forestier de Ferme-Neuve, les fils de professionnels, les Mathieu, Gauvreau et autres, de même que

Paul Sauvé, fils de premier ministre de la province. Je ne suis pas frustré pour autant; je n'éprouve pas le sentiment d'être inférieur ou supérieur à chacun.

Au premier souper, le règlement du silence est suspendu; il y a beaucoup de brouhaha. Adéodat et moi nous apercevons vite qu'il y a discrimination chez les anciens à l'égard des nouveaux venus, appelés ironiquement *navots*. Les anciens ont la préséance pour l'utilisation des jeux. Par exemple, si des *navots* ont l'usage d'une table de billard, ils doivent généralement céder la place aux anciens, tout comme pour un court de tennis, le croquet ou autre divertissement. Chez les anciens il y a également des priorités: les étudiants de philosophie, rhétorique et belles-lettres l'emportent sur toutes les classes inférieures. Ces manières sont devenues coutumes avec les années dans la plupart des collèges classiques. Les autorités ferment les yeux en autant qu'il n'y a pas de violence.

Un après-midi, Adéodat et moi sommes en train de jouer à la balle au mur lorsque deux philosophes nous ordonnent effrontément de leur céder la place à l'instant. Leur arrogance me déplaît et je réplique que nous allons finir notre partie. L'un d'eux, un dénommé Hébert, me bouscule pour m'obliger à quitter les lieux; je me défends de mon mieux mais il est plus âgé et plus fort que moi. Me voyant en mauvaise posture, Adéodat ne perd pas de temps et lui cogne la gueule. Celui-ci part en s'épongeant avec son mouchoir blanc, accompagné de son ami. L'incident se sait rapidement et contribue à nous faire respecter un peu.

Adéodat Benoît a emporté une mitaine de receveur, un gant de lanceur et une balle. Vers la mi-septembre, il m'invite à lancer la balle pendant la récréation; je suis le receveur. Voyant mon peu d'habileté, il m'envoie des balles lentes et sans effet. Lorsqu'il lance des balles avec effet, je les manque à tout coup; quand ses balles sont rapides, j'en ai peur. Il me dit: «Ce n'est rien, attend d'avoir un peu de pratique; je te lancerai des balles avec beaucoup d'effets et de plus en plus rapides, et tu n'en auras pas peur.» Nous continuons ces pratiques chaque fois que nous en avons l'occasion, c'est-à-dire pendant presque chaque récréation quand la température le permet. Mais jamais au détriment de mes exercices de violon.

Je prends mon rôle au sérieux. Seul le rappel à l'ordre du Père Desjardins, directeur, qui remplace parfois le surveillant, parvient à me distraire. Lorsqu'il interpelle les élèves qui, par mégarde, se sont aventurés sur la terrasse et que j'entends crier de loin: «Hé! hé! là-bas, la terrasse!», cette voix qui se

veut autoritaire est bien articulée et forte mais a un accent traînant qui me frappe et m'impressionne toujours.

Le Père Vaillancourt, colosse de six pieds, est surveillant pendant les récréations. C'est un homme dans la quarantaine et un mordu des sports. Observant les lancers d'Adéodat, il lui demande s'il a déjà lancé pour une équipe. Celui-ci répond sans ostentation qu'il a lancé pendant trois ans pour le petit club du juniorat d'Ottawa. Vers la fin de septembre, l'équipe de la ville de Saint-Jérôme visite celle du séminaire de Sainte-Thérèse, redoutée de la plupart des autres des alentours, et le Père Vaillancourt s'en glorifie. Un nommé Mathieu et un nommé Gauvreau sont receveur et lanceur du séminaire. Après la première manche, le score est de deux à zéro pour Saint-Jérôme et, après la cinquième manche, il est encore à l'avantage des visiteurs: cinq à un.

Le Père Vaillancourt, partisan fanatique, est au désespoir. Il demande à Adéodat Benoît s'il remplacerait le lanceur Gauvreau qui n'est évidemment pas en forme. Adéodat hésite: «Je n'ai jamais lancé contre un club de cette classe; je pense que je ne suis pas qualifié.» Mais le Père insiste et Adéodat accepte. Il commence à lancer la sixième manche; les trois premiers hommes au bâton sont retirés après trois balles rapides. Les quatre cents élèves du séminaire manifestent un enthousiasme délirant. L'équipe de Saint-Jérôme ne réussit pas à marquer un seul but dans les quatre dernières manches ayant Benoît comme lanceur. Le score final est de six à cinq pour le séminaire de Sainte-Thérèse. Les Pères et les étudiants, tous fous de joie, portent Benoît en triomphe; en quelques heures, il est sorti de l'ombre et devenu un héros. Dorénavant, mon ami est respecté, je dirais même vénéré, de tout le collège. Il sera le lanceur officiel de l'équipe de base-ball du séminaire durant les cinq dernières années de son cours classique.

Malgré que je ne sois qu'en éléments latins, première année du cours classique, je bénéficie des privilèges et des égards accordés à Adéodat, reconnu comme un grand ami depuis notre admission au séminaire. J'éprouve encore plus d'estime pour lui car il me conserve son amitié en dépit des honneurs et des occasions qui s'ouvrent à lui.

Le temps passe et je m'oriente de mieux en mieux dans le fonctionnement de la vie de collège. Les élèves ont accès à un petit magasin local pour s'approvisionner de différents articles de classe, de menus objets personnels, pipes, allumettes et tabac à pipe. L'un des comptoirs le plus achalandé est celui des sucreries, malgré les prix exorbitants de ces denrées. Une

barre de chocolat se détaille cinq sous dans les restaurants de l'extérieur et dix sous au magasin du collège.

J'ai comme ami un compagnon de classe nommé Villeneuve. Il est externe et son père est distributeur de cigarettes, de bonbons, gomme, chocolat et autres articles pour un grossiste. Je prends des arrangements avec mon ami afin qu'il m'achète de son père, au prix du gros, des boîtes de vingt-quatre barres de chocolat au coût de quatre-vingts sous. Le plus compliqué de la transaction est de faire entrer la marchandise dans le séminaire. Mon copain Villeneuve va dîner chez lui tous les jours, c'est le temps le plus favorable pour emporter les boîtes. Je surveille son arrivée et me tiens proche de ma case; si le surveillant est absent ou occupé, le transfert se fait facilement. D'autres fois, si je vois que mon fournisseur n'a aucune façon de procéder sans être vu, je m'approche furtivement de la porte et lui passe la clé de ma case. Il reste à l'extérieur jusqu'à ce que la cloche sonne pour que les élèves se mettent en rangs et montent à la salle d'étude. Pour la vente, quelques barres dans mes poches n'attirent pas l'attention et cela n'est pas illégal. Je vends trois barres pour vingt-cinq sous, ce qui me laisse un profit de quinze sous. À mes clients réguliers qui m'en achètent presque chaque jour, je fais un prix de faveur: quatre barres pour vingt-cinq sous.

Ce commerce clandestin me permet de faire face aisément aux dépenses occasionnées par l'achat d'articles scolaires et de me procurer quelques petits cadeaux pour les membres de ma famille lors des congés de Noël et de l'été. De plus, je peux, moi aussi, manger de temps en temps une barre de chocolat que j'aime beaucoup et je ne manque pas de tabac pour fumer ma pipe, que Pierre-Amédée Quesnel m'avait conseillé d'acheter, puisque la cigarette est interdite au séminaire.

La pipe est tolérée une fois par jour, après le souper et à l'extérieur. En sortant du réfectoire, les élèves sont libres jusqu'à l'heure de l'étude; certains s'amusent aux jeux d'intérieur: billard, mississipi, cartes et le reste. Avant d'avoir mon petit commerce, il m'est arrivé d'envier ceux qui fumaient et sortaient généralement dans la cour ou se promenaient sur les immenses galeries à l'arrière, en attendant le signal de fumer donné par le Père Desjardins que les élèves ont surnommé *le caïd*, probablement à cause de sa voix forte et autoritaire de commandant lorsqu'il les rappelle à l'ordre du haut de la galerie. Quand le mot 'pipe' se fait entendre, toutes les pipes sont prêtes à allumer car même les allumettes sont sorties. C'est alors un véritable feu d'artifice instantané.

Le Père Vaillancourt ne ferme-t-il pas parfois les yeux sur certaines activités irrégulières mais anodines des pensionnaires? C'est un bon vivant plutôt philanthrope et un homme très intelligent. Il m'apparaît parfois anormal qu'il n'ait jamais découvert mon petit commerce clandestin. Mais je connais aussi son attachement et son enthousiasme pour les sports, allant jusqu'au zèle: Adéodat Benoît, lanceur pour l'équipe de base-ball, est son idole... je suis son meilleur ami...

Dans les séminaires, l'année scolaire signifie la séparation du milieu familial à partir du début de septembre jusqu'à la fin de juin, sauf le congé de Noël du 24 décembre au lendemain de la fête des Rois, le 7 janvier. Toute sortie est interdite; le seul contact extérieur se limite aux visiteurs reçus au parloir le dimanche. Les cours de récréation sont entourées d'une palissade de six à sept pieds de hauteur. Chaque soir, je raye la date au calendrier et compte les jours qui restent avant les vacances. Malgré les bons amis que je quitte alors, les joutes sportives et nombre d'autres distractions qui ne seront plus à ma disposition, c'est le coeur débordant de joie que je pars le 23 juin.

«Guenillou»

Peu après mon arrivé, mon père me dit: «Tu as quinze ans, mon garçon, tu n'es plus un enfant. Pendant les vacances, si tu le veux, tu pourras travailler avec mes hommes quelques jours par semaine. Tu seras bien payé.» Je me souviens du sentiment de fierté que j'éprouve lorsque, la pelle en main, je brasse du ciment pour la première fois en équipe avec les hommes. Mais je songe bientôt à occuper les quelques jours durant lesquels je ne travaille pas pour mon père.

Un frère de ma mère, l'oncle Louis Nault qui est menuisier, s'occupe, dans ses moments libres, d'acheter et de revendre des os, de la fonte et des guenilles. Lorsque je lui demande s'il aurait besoin d'aide, il répond avec sa bonne humeur habituelle: «Ernest, tu est mon *fillot* (filleul), si cela te fait plaisir je vais te laisser ma jument Mud, ma *waguine* et tu vas passer dans les rangs acheter toutes les guenilles, les os et la fonte que tu trouveras. Je te payerai un prix fixe pour chaque objet. Paye le moins cher possible et la différence sera ton profit.» Je pars vers les neuf heures et débute par le rang Sainte-Julie. Je me rends sans arrêt à environ cinq milles, jusqu'au pont Titley à l'extrémité du rang, afin de commencer à charger ma voiture au fur et à mesure que j'approche du village. Lorsqu'il arrive que la charge est complète après

quelques milles, je reviens aussitôt; au prochain voyage, je commence chez le cultivateur suivant le dernier visité.

Malgré les courtes distances que je couvre, je dois arrêter souvent afin de laisser reposer la vieille jument de vingt ans qui souffre d'asthme. Selon les conseils d'oncle Louis, je me présente poliment: «Bonjour madame, bonjour monsieur, je m'excuse de vous déranger. Auriez-vous des guenilles, des os ou de la fonte à vendre?» À presque chaque maison, les gens en avaient amassé, à part de vieux matelas, poêles, chaudrons et vieilles machines en vue de les vendre. C'est la coutume qu'un commerçant passe au cours de l'été pour acheter ces objets de rebut; on le nomme le *guenillou*.

Le vendeur me dit toujours: «Combien m'offrez-vous?» Pour les gros morceaux de fonte, je fais une offre à la pièce; par exemple, deux à trois dollars pour un poêle suivant la grosseur. Je paye vingt-cinq sous une poche d'os de vingt à trente livres, et trois sous la livre de guenilles de lainage, tweed, toile et coton. Il n'y a pas de difficulté à acheter la fonte ou les os. Mais c'est répugnant de surveiller le contenu des sacs de guenilles et de les peser. J'ai une petite romaine à ressort que je tiens élevée à trois ou quatre pieds du sol, d'une main, afin d'y accrocher la poche et de la peser; chaque pesée dépasse rarement vingt livres. Ce type de balance est assez juste mais pas légalement approuvée pour le commerce. Je dois vider chaque poche de guenilles et refuser parfois des morceaux de jute moisis et des couvertures de chevaux brûlées par l'urine et le fumier.

Lorsque j'achète un poêle à fourneau, ma tournée se termine en peu de temps. Il est rare que je revienne sans avoir rempli ma voiture, ce qui représente, suivant le contenu, mille à douze cents livres d'une valeur de douze à quinze dollars. Mon profit se situe en moyenne à deux ou trois dollars; c'est un bon gain. Je me compte bien chanceux d'avoir un parrain qui me permet de faire ce travail.

Partie de balle à Montebello

Saint-André-Avellin et quelques villages environnants ont chacun une équipe de base-ball qui se font une concurrence acharnée. À l'automne, la meilleure est celle qui a gagné le plus de parties. Vers le fin de l'été, les partisans sont de plus en plus anxieux.

Un dimanche après-midi de la fin d'août, l'équipe de Saint-André-Avellin va visiter celle de Montebello. Plusieurs adeptes des visiteurs se sont organisés pour assister à cette partie car

les deux équipes sont à peu près d'égale force, ce qui anime une vive rivalité entre les partisans.

Georges et moi sommes tourmentés par le désir de voir cette partie qui se joue à une dizaine de milles de notre maison. Nous demandons à l'oncle Louis Nault, mon parrain, s'il ne nous laisserait pas sa vieille jument Mud et son boghei recouvert qui nous protégerait du soleil, et lui expliquons l'importance de la joute. Il nous répond: «Testament de bon Dieu, (son juron favori), je n'ai pas cette voiture pour rien; si elle peut vous servir, cela me ferait bien plaisir. Mais avez-vous la permission de votre mère?» Tout contents de son consentement, nous allons trouver notre mère, lui démontrons que nous sommes bien organisés et demandons si elle veut nous laisser aller: «Nous connaissons bien le cheval, mon oncle va nous donner l'avoine pour le nourrir. Nous serons de retour pour le souper; c'est une des parties les plus importantes.» Ma mère se montre réticente, trouvant que Montebello est loin, que nous nous exposons à avoir du mauvais temps, de la pluie et même de l'orage, que, de plus, la jument est vieille et *a le souffle*. Nous lui répétons que nous connaissons bien le cheval et qu'il n'y a aucun danger, le toit du boghei nous protégera en cas de pluie ou d'orage et nous n'avons pas peur.

Mon père assiste à la conversation sans dire grand-chose. Devant notre insistance et jugeant sans doute du bons sens de l'organisation, il dit à ma mère: «Laisse-les donc aller, ils se tireront bien d'affaire.» Maman finit par accepter de nous laisser partir, mais non sans de nombreux conseils et avertissements. Notre bonheur est à son comble. En partant, l'oncle Louis nous donne de l'avoine et du foin et recommande de les humecter tous les deux afin d'en éliminer la poussière qui est nuisible à un cheval qui *a le souffle*. Passé le Portage, nous arrêtons à la source de Périard pour faire boire le cheval, après lui avoir enlevé son mors de bride.

Arrivés au champ de balle, nous attachons le cheval à un arbre, avec un câble. Nous ôtons son mors de bride, donnons du foin et de l'avoine que nous n'avons pas oublié de mouiller en passant à la source, tel que l'oncle Louis l'avait recommandé, et nous filons au champ de balle.

La partie est commencée et Montebello a marqué un point. Le score se maintient à égalité ou à un point de différence. À un certain moment, Montebello prend l'avance lorsque l'arbitre refuse *un homme out* pour cette équipe; les partisans de Saint-André-Avellin sont furieux et menacent de faire un mauvais parti à l'arbitre. Lorsque le deuxième stratagème se manifeste, certains spectateurs échauffés engueulent un

supporteur de Montebello; les poings s'élèvent et la bataille commence. La joute doit être interrompue car même quelques joueurs en viennent aux gros mots. La partie est retardée d'une bonne vingtaine de minutes; Georges et moi trouvons grand plaisir à assister à un tel spectacle. Malheureusement, notre équipe perd la partie par deux points.

Apercevant de gros nuages noirs menaçants qui ont obscurci le temps, nous nous hâtons vers la voiture. Nous partons aussi vite que Mud peut aller, sans nous occuper des discussions engagées sur le terrain et quelque peu désappointés. L'affaire n'est pas claire à propos des jugements des arbitres.

À peine sortis du village, un orage éclate quand nous entrons dans le bois. La pluie tombe en grêlons poussés par un vent violent, les éclairs et le tonnerre se succèdent sans cesse. On ne voit pas à dix pieds devant soi. Nous sommes en pleine forêt, le pauvre cheval refuse d'avancer, ne cherchant qu'à se diriger vers le bord du chemin afin de se protéger. Il reste trois milles à faire dans cette forêt lugubre avant d'arriver à la plus proche habitation, celle de monsieur Périard où se trouve la source. Il s'écoule au moins une heure à voyager dans ces conditions. Rendus à la source, les vents se sont modérés, les éclairs et le bruit du tonnerre s'éloignent, la pluie diminue. Nous arrêtons pour soulager la pauvre Mud et la faire boire.

Nous nous apercevons que nous sommes trempés de la tête aux pieds et constatons que nos craintes ont été réciproques parce qu'il ne s'agissait pas d'un orage ordinaire et qu'une tragédie aurait pu en résulter. Nous n'avons pas prononcé un mot durant tout le trajet. Remis de nos émotions, nous nous demandons comment le toit de cette vieille voiture a bien pu résister; chose certaine, il ne nous a pas été d'un grand secours.

Le temps s'est éclairci. Nous repartons pour parcourir les quelque six milles jusqu'à chez nous; la route détrempée rend le voyage plus long. Nous arrivons après huit heures; ma mère est morte d'inquiétude et l'oncle Louis ne trouve pas l'affaire normale. Il y a aussi eu un orage assez violent à Saint-André-Avellin et les gros nuages noirs du côté de Montebello étaient moins que rassurants. Nous dételons la jument, la soignons et entrons chez nous. Nos vêtements dégouttent encore. Ma mère s'empresse de nous les faire changer et nous sert un bon souper chaud tout en affirmant que, la prochaine fois, elle y songera à deux fois avant de permettre une telle aventure.

Nous racontons que c'est le cheval qui a retardé le retour, en cherchant toujours à s'abriter au bord du chemin, et parlons aussi de toutes les péripéties du voyage. Ce n'est qu'en dernier que nous parlons de notre après-midi au champ de balle, des

batailles et du score. Mon père dit: «Marie-Louise, nos gars ont pris une expérience utile qu'ils n'oublieront jamais.»

Dernières expériences avec de la dynamite

Un été, la compagnie Edwards rapporte deux boîtes de dynamite qui a coulé. Cela peut se produire à la suite d'un entreposage dans de mauvaises conditions, ou un défaut de manufacture. Une boîte de dynamite qui a coulé perd au moins cinquante pour cent de sa force, mais le contenu de la boîte contenant de la nitroglycérine mal répartie n'en devient que plus dangereux et doit être confisqué. Mon père nous demande de détruire les deux boîtes, ce qui se fait en les brûlant. Nous avons secrètement l'intention de les faire sauter.

L'entrepôt de dynamite est situé dans le rang Sainte-Madeleine, à un demi-mille du village et de toute habitation. On appelle cette bâtisse 'la poudrière'. Les alentours sont fauchés régulièrement afin de prévenir tout danger d'incendie à proximité, conformément aux règlements du ministère des Mines.

Nous dissimulons une boîte dans la poudrière et gardons l'autre pour la faire sauter dans le trou du *beu*. C'est un trou de trois à quatre pieds de diamètre par quelques pieds de profondeur, situé dans le pacage d'Osias Bourgeois à environ mille pieds en arrière de notre hangar. Le taureau de notre voisin est mauvais et ne semble pas estimer notre présence. Il est vrai que nous prenons parfois plaisir à le provoquer en lançant des cailloux dans sa direction, à l'agacer en imitant son beuglement pour attirer son attention et à simuler une attaque contre lui en courant quelques fois dans le champ mais sans jamais s'éloigner de la clôture. Lorsqu'il nous voit, même de loin, il s'approche et arrête toujours au même endroit pour faire se crise. Il *pioche* avec acharnement, projetant la terre avec ses pattes d'avant jusqu'à cinq ou six pieds de hauteur; il mugit de fureur et écume de rage et de colère. Son comportement nous amuse chaque fois.

Dans l'après-midi, nous préparons la charge. Nous prenons une des boîtes à détruire et y ajoutons cinq à six bâtons de bonne dynamite pour nous assurer de l'explosion. Dans l'un des bâtons, nous introduisons le détonateur rattaché à un rouleau de mèche de cinquante pieds de longueur. La noirceur venue, nous allons porter notre précieuse charge dans le trou et allumons la mèche qui prendra sûrement une heure pour brûler jusqu'au détonateur. Nous traversons le champ en direction de la manufacture de portes et châssis d'Hermas Berthiaume,

notre cinquième voisin. Nous jubilons à la pensée du sursaut de frayeur que le taureau dans le champ fera au moment de la détonation, et de son étonnement lors de sa prochaine crise à son trou.

Nous allons souvent voir travailler monsieur Berthiaume le soir. C'est un homme débonnaire et plaisant; tout en s'occupant, il nous explique toujours, avec patience, la façon de manipuler sa machinerie. Son juron nous amuse. Lorsqu'il dit: «*Torvice* de chienne, ça c'est dangereux, oui, *torvice*, faut toujours être prudent!», nous avons envie de rire. Mais nous respectons cet homme et savons que notre père l'estime. Nous avons choisi cet endroit comme alibi. Nous y arrivons vers huit heures et demie et, comme d'habitude, parlons de choses et d'autres avec lui. Le temps passe et nous paraît long. La détonation ne part pas, nous oublions presque notre affaire.

Je suis accroupi pour examiner l'engrenage d'une machine lorsque, tout à coup, un vrai tremblement de terre secoue la manufacture. Des planches et des madriers déposés sur des barres, en travers des solives du plafond, glissent en bas, nombre de petites boîtes de clous, de vis, de crampons et d'autre matériel s'éparpillent par terre, des cadres de fenêtres appuyés sur le mur tombent à la renverse, le tout dans un bruit épouvantable. Monsieur Berthiaume a la présence d'esprit d'arrêter les moteurs. Nous nous regardons tous, blêmissant de frayeur. Frank, Polydore Charron et moi réalisons que c'est le résultat de notre coup, mais nous avons eu vraiment peur.

Le lendemain, l'incident fait le sujet des conversations. On parle de bris de vaisselle dans les armoires, de cadres tout croches sur les murs, de crises nerveuses, et ainsi de suite. Une femme a donné naissance à un bébé quelques heures après et une autre accouche le lendemain matin. Les docteurs prétendent que ces naissances prématurées peuvent être dues à la peur et à l'énervement. Quoique les mères et les bébés se portent bien, l'un des chefs de famille demande les services d'un détective. On en est venu à la conclusion que la secousse n'est pas un séisme mais la suite d'une explosion probable de dynamite.

La première enquête se fait naturellement chez mon père. Après l'inspection de l'emmagasinage de la dynamite, il est question de ses garçons. Mon père répond que nous avons dit avoir passé la veillée chez Hermas Berthiaume. Le détective s'empresse d'aller vérifier auprès de celui-ci, qui affirme sans hésitation que nous avons passé la veillée avec lui et que, quand la détonation est arrivée, nous étions dans sa boutique depuis une couple d'heures. De plus, la peur que nous avons

aussi éprouvée ne laisse aucun doute sur notre ignorance du fait. L'enquête reste sans solution.

Vers la mi-août, mon oncle Maurice Courtemanche, chez qui j'ai habité afin d'aller à l'école à Montréal deux ans plus tôt, vient passer deux semaines de vacances, avec ma tante, chez mon père. Je lui raconte l'explosion de la première boîte et lui propose de venir avec nous dans le bois au pont du Merisier, à environ deux milles du village, où nous ferons exploser la deuxième boîte. Mon oncle n'est pas aventurier mais il me connaît bien. J'ai quinze ans et il me fait confiance, sachant que je suis prudent malgré mes espièglerie. Sa curiosité est également sans doute piquée.

Un après-midi, alors que mon père n'a pas besoin de moi, nous nous organisons. Sous prétexte d'aller à la pêche, nous empruntons la carriole et la vieille jument de l'oncle Louis et nous dirigeons vers la poudrière, puis au pont du Merisier. Nous transportons la boîte et le nécessaire à six à sept cents pieds du chemin. Nous jetons un regard sur les environs: de chaque côté du chemin, c'est la pleine forêt; aucune habitation. Nous préparons la charge de la même façon que celle utilisée pour le trou du *beu* mais nous ne laissons qu'une vingtaine de pieds de mèche et plaçons la charge près d'une grosse souche.

Nous retournons en vitesse au chemin, où l'oncle Maurice nous attend dans la voiture, et nous partons en direction de Ripon pour tuer le temps en attendant la détonation. Rendus à trois quarts de mille, nous rencontrons le docteur Jos Baulne qui revient de visiter des malades. Il a toujours de beaux chevaux fougueux et fringants qu'il conduit à deux mains dans les guides. «S'il fallait qu'il passe vis-à-vis de la charge au moment de la détonation, son cheval prendrait probablement l'épouvante; notre bon docteur Baulne pourrait-il le contrôler? ... S'il fallait qu'il se fasse blesser...» Autant de suppositions qui nous rendent inquiets et malheureux.

Quelques minutes après cette rencontre, nous entendons une forte détonation; notre vieille jument sursaute. Nous retournons immédiatement vers le pont du Merisier mais passons tout droit afin de ne pas être vus sur les lieux. Nous sommes anxieux à la pensée du docteur et nous filons aussi vite que Mud peut nous transporter. Le chemin du retour nous paraît beaucoup plus long. Aussitôt arrivés, nous dételons le cheval à la hâte, puis Frank et moi descendons au Grand village pour voir discrètement si rien d'anormal ne concerne le docteur.

Au coin du magasin Théo Corbeil, nous l'apercevons en face de chez Arthur Gatien qui prend soin de son cheval. Tout semble calme: le docteur jase avec monsieur Gatien et le maire

du village, Napoléon Vallières. En passant près d'eux, nous entendons le docteur dire: «Je ne sais pas qui mine dans la montagne du Merisier mais, quand j'y suis passé, j'ai entendu une violente détonation. J'ai bien failli échapper mon cheval. Il m'a ramené au village presque à l'épouvante.»

Nous allons très vite raconter notre soulagement à l'oncle Maurice qui nous attend anxieusement dans sa chambre sous le prétexte de se reposer. Cette nouvelle l'apaise et le réjouit. Avec son grand sourire, il nous dit: «Nous avons été chanceux. Ernest, as-tu remis la clé de la poudrière à sa place?» C'est la première chose que j'avais faite en arrivant. Frank et moi sommes heureux de la tournure des événements et avons bien hâte au lendemain pour visiter le lieu de l'explosion.

Le même moyen de transport et la même excuse permettent de partir tôt le lendemain. L'endroit n'est plus reconnaissable: il n'y a plus de souche, la terre est dégagée jusqu'au roc vif; au-dessus, une bonne partie du ciel est à découvert au travers des arbres dénudés de leurs feuilles. Nous demeurons pensifs à la vue de ces dégâts. Plus que jamais, nous réalisons la puissance de la dynamite et ses conséquences.

Au collège

Ayant probablement deviné mes aspirations à la vie religieuse lors de mon entrée au séminaire, et ayant peut-être discuté avec mon père du fait que je ne manifeste aucun intérêt à ce sujet depuis mon retour, ma mère veut sans doute en avoir le coeur net. Au début d'août, j'ai une conversation sérieuse avec mes parents dans le bureau de mon père.

Mon frère Georges doit aller au collège lui aussi. La pension à Saint-Jérôme coûte meilleur marché. Si je ne tiens pas à continuer le cours classique qui mène à la prêtrise, il serait financièrement avantageux que nous allions tous les deux à ce collège. Si Georges persiste dans son désir de devenir médecin, on verra l'an prochain. Voilà à peu près l'essence de notre conversation. C'est à moi de décider. Devant les difficultés financières de mes parents et le besoin réel de l'éducation de mon frère, ou peut-être ayant tout simplement le désir d'un changement afin de voir plus clair en moi-même, ma décision est rapidement prise. Je dis à mes parents que je suis très heureux d'aller à n'importe quel collège qui leur conviendra, avec mon frère Georges. Ma vocation religieuse ne serait-elle pas assez forte? Est-ce par esprit de sacrifice?

Nos admissions sont faites au collège de Saint-Jérôme. Cette fois, ma mère a deux grosses malles à préparer. Le processus

de l'année précédente se répète. Avec mon expérience acquise au séminaire, je me fais le mentor de mon frère qui vient d'avoir quinze ans.

La nourriture est aussi bonne et le menu à peu près le même qu'à Sainte-Thérèse. Le matin: de la soupane, des fèves au lard, de la saucisse, du pain blanc tranché, des pruneaux, de la mélasse, du sirop de blé d'Inde; le tout déposé dans de grands récipients au bout de la table. L'élève à l'extrémité du banc se sert d'abord et passe les plats à celui qui lui fait face, qui les transmet à l'autre en face et ainsi de suite jusqu'au huitième. Il arrive assez souvent que les plats soient vides avant de parvenir à l'autre bout de la table; on doit alors attendre le second service. De grosses cafetières, contenant du thé ou du café avec du lait, sont au centre de la table. De la saccharine a été ajoutée aux breuvages; il n'y a pas de sucre sur la table, sous prétexte de ne pas exciter les instincts sexuels.

Une bonne soupe aux pois, aux fèves, aux légumes ou autre ingrédient, des patates bouillies et du pain blanc tranché sont toujours servis aux repas du midi. Ceux-ci se composent en outre de ragoût de pattes de cochon, de rôti de lard tranché, de bouilli de boeuf et légumes ou, quelques fois, de steak de boeuf. Comme dessert, des galettes arrosées de *mistra*, des poudings et toujours de la mélasse et du sirop de blé d'Inde. Pour le souper, les restes sont soigneusement apprêtés et servis en *chiard*, pâtés et sauces; les desserts, les mêmes qu'au dîner.

Les vendredis et jours maigres décrétés par l'Église catholique, on nous sert des oeufs frits, bouillis, pochés ou sous forme d'omelettes, des crêpes avec du sirop, des fèves au lard ainsi que des pommes de terre, carottes ou navet. Dans tout le collège, l'usage du tabac est prohibé. Les étudiants externes nous apportent de temps à autre un paquet de cigarettes qu'ils nous vendent sans faire un profit. Il y a très peu d'endroits pour se cacher; le lieu idéal est en arrière du coin de hand-ball, où nous ne pouvons être vus. Nous avons aussi l'avantage d'avoir comme surveillant de cour un Frère très myope; si nous nous plaçons à l'autre bout de la cour, le Frère Alexandre ne verra même pas la fumée de nos cigarettes.

À la fin de l'automne, Georges et moi — qui faisons partie d'une des équipes de hockey — et quelques compagnons du collège obtenons une permission spéciale, le soir après l'étude, pour aider le Frère Torence à arroser la patinoire et faire de la glace au moyen de boyaux d'arrosage ordinaires. Quand la température fait geler l'eau rapidement, ce travail dure parfois jusqu'à onze heures et même minuit. Le Frère Torence habite dans une petite boutique donnant sur la cour en arrière du

collège. Il nous fait rentrer à tour de rôle afin que chacun puisse se réchauffer. Sur les ronds du poêle à bois, il fait rôtir des tranches de pain qu'on beurre et mange avec du café chaud. C'est une faveur pour nous d'arroser la patinoire et de la pelleter au cours de l'hiver, même par les tempérautres les plus froides.

Au printemps, pendant les jours de congé, nous allons l'aider dans le *temps des sucres* à faire la tournée d'un érable à l'autre, ramasser l'eau, la transvider dans des tonneaux et ensuite la boullir dans de grands chaudrons de fonte pour en obtenir du sirop ou du sucre d'érable.

Le Frère Torence n'est pas instruit et semble se complaire dans les travaux manuels plutôt que dans les secteurs intellectuels. Nous l'aimons pour sa bonté, sa simplicité et sa franchise et nous sommes attachés à lui autant qu'à n'importe quel autre frère éminent du collège. Il nous dit souvent: «Vous êtes chanceux d'avoir du talent et des parents qui peuvent vous faire instruire.» Ces remarques humbles le grandissent encore à nos yeux. Notre admiration et notre sympathie pour cet homme d'à peine quarante ans sont sans borne.

Georges et moi sommes toujours assidus à nos leçons de violon et à la pratique. Au cours de nos conversations, il est souvent question de notre avenir. Georges persiste à dire qu'il veut être médecin. J'ai beaucoup d'admiration pour cette carrière mais ma tendance va toujours du côté de la musique. Mes ambitions convergent vers la réalisation de mon grand rêve: devenir un violoniste renommé.

La période de Noël arrive assez vite et, malgré la tempête qui sévit, nous sommes très heureux de prendre le train pour retourner à la maison. Nous emportons nos violons afin de montrer nos progrès à nos parents. À part le patinage et un peu de chasse aux lièvres, nous passons beaucoup de temps à faire de la musique chez les Quesnel où il y a Pierre-Amédée avec son violon et Berthe, l'aînée, au piano.

Le reste de l'année au collège se déroule sans trop de faits remarquables. La seule ombre au tableau, c'est lorsque nous pensons aux soucis financiers de mon père car, pendant les vacances de Noël, nous avons eu connaissance d'une lettre de la direction du collège. On mentionnait des arrérages qui devaient être acquittés avant notre admission en janvier. Nous ignorons comment nos parents ont réussi à contourner la situation mais nous savons que les ventes de béton sont moins nombreuses en hiver et qu'il reste six mois de collège à payer.

La distribution des prix arrive enfin et nous retournons en vacances, presque soulagés que l'année scolaire soit terminée.

Nous apprenons plus tard que mon père avait encore des remboursements à faire au collège.

Une «brosse» à quinze ans

Lors de ma naissance, l'un des frères de mon père, Georges, est en âge de gagner sa vie. Comme tous mes oncles et tantes, il m'affectionne particulièrement vu que je suis le premier bébé à naître dans la famille. Il travaille aux chantiers forestiers et compense par l'apport de nombreux cadeaux le regret de ne pas me voir souvent.

Depuis ma plus tendre enfance, l'arrivée de l'oncle Georges est un événement que j'attends. C'est un homme généreux, gai et affable qui a toujours des faits intéressants et nouveaux à raconter. Il fut vite reconnu et apprécié pour ses talents dans le domaine forestier et la compagnie lui confia, très jeune, un poste de contremaître à la direction d'un chantier forestier. Il est marié avec une jeune veuve, madame Lescarbeau, qui a une fillette un peu plus jeune que moi. Il habite la maison voisine de la nôtre, qu'il s'est fait construire par mon père en même temps que celui-ci bâtissait la sienne.

Un automne, sa femme ayant un jeune bébé, il croit bon de me demander de rentrer le bois de chauffage pour la maison, soir et matin. La remise à bois est à soixante pieds en arrière de la maison et il faut souvent pelleter une allée dans la neige après les tempêtes. Comme récompense, il me promet de rapporter une belle montre-bracelet en revenant au printemps. Pour un garçon de douze ans, ce cadeau vaut autant, plus même, que n'importe quel montant d'argent en rémunération. Connaissant la générosité de l'oncle Georges, je sais que ce sera une très belle montre. J'avoue que cette pensée me rend la tâche moins ingrate. Je ne suis pas déçu au printemps.

Au mois d'avril 1921, mon oncle me demande d'être *de cérémonie* avec Lucienne, la fillette de sa femme, au baptême du troisième bébé qui vient de naître. Il portera les noms Joseph, Ernest, ainsi que Edward et Eddy en l'honneur des deux compagnies pour lesquelles mon oncle travaille depuis de nombreuses années. Suivant la coutume, le parrain doit faire des cadeaux. Mon oncle me remet dix dollars afin d'acheter une bouteille de vin à l'hôtel *en bas* pour la mère et un petit présent pour la porteuse, madame Jos Larose, soeur de tante Éva, puis de donner deux dollars au curé et remettre le reste (presque la moitié de la somme) au bedeau Pierre Laporte qui sonne les cloches. Plus le montant à cette fin est élevé, plus les cloches sonnent longtemps. Nous sommes revenus à la maison

et, à la grande satisfaction de l'oncle Georges, les cloches résonnent encore un bon moment.

Il accompagne toujours le moindre événement heureux en servant un verre. Les provisions abondantes de gin, whisky, scotch, brandy sont étalées sur la table de la cuisine. Pour cette grande occasion, il a invité quelques parents et voisins. Lorsqu'il m'offre un verre, je refuse sans hésiter car ce n'est pas la coutume chez mon père qui, non seulement n'en fait jamais usage, mais n'en achète et n'en offre jamais à quiconque. La seule exception est le petit verre de vin de cerise que ma mère sert très modérement pendant les fêtes du jour de l'An. Oncle Georges insiste en me disant: «On ne fait pas baptiser tous les jours; un parrain doit prendre un verre à la santé de la mère et du bébé.»

Un peu gêné par son insistance à me comporter comme un parrain et peut-être un peu curieux à mon insu, j'accepte un verre, puis probablement un deuxième et un troisième, et le temps passe. Sentant le besoin d'aller à la salle de toilettes, je m'aperçois en me levant que mes jambes sont engourdies et que ma tête tourne. En marchant, je ne peux éviter le carrosse où est couché le bébé et je tombe en travers dessus. Grand émoi chez les femmes qui craignent pour le bébé; il n'a subi aucun mal, heureusement. On me relève et je suis reconduit chez nous.

Les malaises intenses qui suivent sont inoubliables. Ma mère me soigne patiemment, sans acrimonie. Mais le lendemain j'ai droit à des réprimandes justifiées, accompagnées de recommandations. «Mon Ernest, tu vois ce qui arrive quand on prend de la boisson. Après chaque *brosse*, les ivrognes sont malades comme tu l'as été; tu vois comme ce n'est pas drôle. Bien souvent ils recommencent à boire pour se ramener; c'est comme cela qu'ils prennent l'habitude de boire.» Je me promets de ne plus jamais prendre aucune boisson enivrante. Ce que je fais durant de nombreuses années.

Je gagne ma vie

À mon retour du collège de Saint-Jérôme, je travaille avec mon père dans son usine de béton. Il a obtenu un contrat pour remplacer les trottoirs de bois du village par des trottoirs de ciment. Il a fait l'acquisition d'un malaxeur actionné par un engin à gazoline de cinq chevaux-vapeur; c'est nouveau et intéressant. Après avoir défait les vieux trottoirs, nettoyé et nivelé l'emplacement, des formes sont installées pour recevoir le ciment. Le malaxeur est transporté sur les lieux, attaché à l'arrière d'une *waguine*. Lorsque tout est prêt, le malaxeur est mis en mouvement au moyen d'une *crinque* manuelle, un homme met le sable à la pelletée dans la cuve du malaxeur, un autre y dépose le ciment, à la pelletée également, puis verse la quantité d'eau requise. À peine deux minutes de malaxage et l'un des hommes *dompe* la cuve à bras pour verser du béton dans une brouette puis relève la cuve toujours en mouvement pendant qu'une autre brouette est placée afin d'être remplie. Même opération pour une troisième brouette. Pendant le transport du béton dans les formes du trottoir, les deux hommes préposés au malaxeur le remplissent de nouveau.

L'achat de cette bétonnière apporte une grande amélioration dans l'industrie de mon père. Auparavant, la production de trois brouettées de béton prenait en moyenne une quinzaine de minutes à trois hommes.

Lorsque mon père n'a pas d'ouvrage pour moi, je retourne à ma profession de *guenillou* pour l'oncle Louis: «Des guenilles à vendre? Des os? De la fonte?»

Depuis mon retour du collège, j'éprouve une certaine anxiété à la venue du mois de septembre. J'ai toujours mes aspirations pour le violon. Je ne veux pas retourner au collège où seul le violon m'intéresse, et imposer ainsi des privations, même des sacrifices financiers à mes parents. Une autre raison capitale à mon point de vue: mon frère Georges manifeste sérieusement des aspirations à la médecine, ce qui signifie au moins douze années d'études. De plus, je pense à mon jeune frère Frank que mes parents devront faire instruire aussi quoique il ne s'intéresse guère aux études.

Je profite des vacances que mon oncle Maurice ete ma tante Belange passent chez nous pour leur parler de mes soucis. Ils m'ont traité comme leur propre fils lorsque j'ai habité chez eux il y a quatre ans. Ils m'ont toujours démontré beaucoup de

sollicitude et d'affection. Tous deux me proposent immédiatement d'aller habiter chez eux et de me trouver du travail: «Tant que tu n'auras pas un travail assez lucratif, tu n'auras pas de pension à payer; pour ton violon, il sera facile de trouver un bon professeur.»

Travail à Montréal

Au début de septembre, je me dirige vers Montréal, rue Chabot près de Masson; Georges entre au collège classique de Saint-Laurent.

Livreur d'épicerie

Deux semaines après mon arrivée, je prends ma première leçon de violon de mademoiselle Vézina à Ahuntsic. Je paye cinquante sous pour une demi-heure, deux fois par semaine. Par l'intermédiaire des petites annonces classées de *La Presse*, je trouve un emploi comme livreur d'épicerie au salaire de sept dollars par semaine, dîner compris, chez un monsieur Rouleau de la rue Papineau, à environ un quart de mille au nord de la voie ferrée du C.P.R., dans les limites du développement domiciliaire. Les maisons des clients que je sers sont distancées et les rues de terre tracées suivant le besoin des habitants, à travers de grands champs non cultivés où l'on aperçoit une vache, une chèvre attachées ici et là.

Je dois être au travail de sept heures et demie chaque matin à sept heures le soir jusqu'au jeudi, neuf heures le vendredi et onze heures le samedi. Le matin je soigne le cheval dans une petite écurie dans la cour et, en attendant les livraisons, je travaille dans le *back store*. Je vide les poches de denrées dans de grands tiroirs basculants et commence à peser en sacs de dix livres, des patates, de la farine, de la cassonade, du sucre, des fèves, des pois, du riz, de la farine d'avoine. Le sucre est emballé en sacs de une, deux, cinq ou dix livres, les raisins et les pommes séchées, les pruneaux, les dattes en sacs de deux à cinq livres puis le gros sel, les épices, le poivre et le sel, en plus petites quantités.

Quand le cheval a fini de manger, je le fais boire et l'attelle à l'express que je remplis de commandes à livrer. La durée de la livraison varie d'une heure et demie à deux heures. Puis je retourne au *back store*, soigne le cheval et prends mon dîner à midi. Tôt l'après-midi, je repars pour une autre livraison, souvent à un ou deux milles de l'épicierie. En revenant, je fais souvent une troisième livraison, beau temps, mauvais temps.

Monsieur Rouleau me fournit un imperméable et un chapeau de toile cirée contre la pluie mais, quant aux chaussures, aucune claque ne peut protéger les pieds dans les routes de boue à traverser pour me rendre aux maisons. Les jours de pluie, je rentre tout trempé et couvert de boue.

Madame Rouleau, qui est souvent à l'épicerie, ne cesse de répéter à son mari et à son garçon: «Nous n'avons jamais eu un employé comme monsieur Whissell; on peut toujours se fier sur lui.» Je suis flatté de son appréciation mais je n'ai pas l'intention de passer ma vie à travailler dans un *back store* et à faire de la livraison. Je continuerais peut-être quelque temps à servir les clients, à prendre les commandes au téléphone afin d'acquérir de l'expérience dans un autre commerce que celui de colporteur que je possède déjà, mais j'ai besoin d'un changement de milieu.

Après huit à dix semaines, monsieur Rouleau me fait passer dans son bureau pour me payer ma semaine de travail. J'en profite pour lui faire part de ma décision de laisser mon emploi dans une semaine et je lui en donne avis. Il m'invite à monter à son domicile au-dessus de l'épicerie et m'offre douze dollars par semaine pour continuer le même travail. Je n'ai aucune hésitation à refuser d'autant plus que mon oncle, comprenant la médiocrité de mon travail, m'a laissé entendre que si je veux demeurer avec lui, il aimerait acheter une épicerie. Ce commerce qui desservirait seulement des clients de la localité serait moins important mais sûrement intéressant et assez lucratif. Il me dit: «Si on peut trouver dans le secteur une épicerie attenant à un logement confortable, ta tante pourrait te remplacer quand tu aurais à t'absenter. Je suis certain que, dès le début, tu pourrais être payé sept dollars par semaine sans compter le logement, la nourriture et l'entretien. Tu travailleras moins fort, tes heures seront moins longues car tu n'auras pas à prendre soin d'un cheval et tu n'auras pas à te déplacer pour aller travailler. Pendant les temps libres, tu pourras pratiquer ton violon bien à l'aise. Ta tante sera bien heureuse si tu restes avec nous. Je pense que l'affaire serait avantageuse pour nous deux.»

Épicier

Quelques semaines avant Noël, nous prenons possession d'un commerce tel que nous l'avions souhaité, situé rue de Lanaudière près de la rue Laurier. Vers le même temps, mon professeur de violon déménage d'Ahuntsic pour venir habiter

un appartement sur la rue Fabre près de Laurier. C'est une marche de quelques minutes pour aller suivre mes leçons.

Je suis enchanté de ma nouvelle situation comme épicier. Mon oncle me fait entière confiance; je m'occupe du renouvellement du stock, de l'achat des marchandises ainsi que de la comptabilité. La plupart des clients ne payent pas comptant: l'épicier inscrit la marchandise achetée et le prix dans le calepin du client et dans le sien. Le jour de la paye, le client apporte son calepin et paye l'addition. Il arrive que certains laissent une balance de compte jusqu'à la prochaine paye. C'est la partie épineuse de la collection. Certains ont des raisons valables et finissent par se mettre à jour sans trop de délai. D'autres accumulent balance sur balance d'une paye à l'autre; si on les menace de susprendre leur crédit, vu qu'ils s'approvisionnent d'aliments luxueux et qu'il y a mauvaise volonté évidente, on est sûr de perdre leur clientèle. C'est un mal pour un bien: on est débarrassé d'un mauvais client. D'autres fois, un client ayant accumulé un compte élevé cesse brusquement d'acheter. Inutile de poursuivre ce client; il est déménagé, accumule du crédit ailleurs ou finit par se mettre sous la Loi Lacombe.

La plupart des clients se rendent à l'épicerie et emportent leurs paquets. Pour les livraisons, mon oncle m'a acheté une bicyclette avec un panier à l'arrière et à l'avant. J'ai beaucoup moins de sacs de denrées à peser qu'à la grande épicerie Rouleau; il me reste donc amplement de temps pour pratiquer le violon. Je joue parfois une bonne heure sans que la clochette de la porte annonce l'entrée d'un client.

Je cesse de fumer

Un soir après le souper, mon oncle tousse beaucoup comme il le fait presque chaque soir. Ma tante lui dit: «Que c'est donc malheureux que tu ne puisses perdre cette habitude! Toi, mon pauvre Ernest, tu devrais essayer d'arrêter avant d'être trop intoxiqué; il n'y a pas longtemps que tu fumes, ce serait plus facile.» Mon oncle, fumeur invétéré, l'approuve sincèrement et ajoute que c'est une grosse dépense. Les deux avaient eu connaissance que je fumais au cours des vacances d'été mais ne m'en avaient jamais parlé. Je leur réponds sans hésiter que je n'achèterai plus de cigarettes et que je cesse immédiatement de fumer. Je trouve leur conseil judicieux, je sais combien ils m'aiment et veux leur faire plaisir. Sans compter que la question économique me concerne: le paquet de vingt-cinq cigarettes coûte vingt-cinq sous et j'en fume un par jour.

Ma motivation est assez forte que je réussis à abandonner complètement sans trop de difficultés.

Violoniste dans un orchestre

En 1923, les orchestres et fanfares sont en grande demande, particulièrement dans les théâtres, les cinémas, les soirées de divertissement. C'est la seule manière d'avoir de la musique dans les endroits publics. Les bons musiciens sont recherchés et gagnent des salaires élevés.

Mademoiselle Vézina, qui est aussi pianiste, me propose de faire partie de son orchestre: un piano, huit ou neuf violons et deux violoncelles. J'y consens avec un bonheur infini: je gagne deux dollars pour chaque soirée où l'orchestre joue. L'hiver, les soirées de divertissement se présentent parfois deux ou trois fois par semaine; il y a les parties de cartes, les séances, les pièces de théâtre et le reste.

Quelques mois plus tard, mon professeur me propose, après ma leçon, de m'enseigner le violoncelle gratuitement si je veux me procurer un bon instrument qu'elle pourrait m'acheter pour environ soixante-quinze dollars. Elle dit qu'elle a besoin d'un autre violoncelliste dans son orchestre et que je pourrais l'être en très peu de temps vu que j'ai une excellente base en violon et, qu'à son avis, j'ai du talent. Je lui explique que je n'ai pas l'argent nécessaire; cependant, une de mes tantes, soeur de mon père, me manifeste beaucoup d'affection. Célibataire et très généreuse pour sa famille, elle pourrait peut-être me prêter cette somme.

Le soir, au souper, je raconte cette proposition à tante Belange et oncle Maurice, et leur mentionne que j'ai l'intention d'en parler à tante Éva qui viendra en congé dimanche. Celle-ci est enthousiasmée par cette occasion et accepte sans ambages de me prêter l'argent nécessaire. Mademoiselle Vézina me trouve un très bon instrument pour soixante dollars et je commence immédiatement à prendre des leçons en plus de celles de violon.

Je pratique les deux instruments de quatre à cinq heures par jour, quelquefois plus. Quatre mois plus tard, je deviens le troisième violoncelliste dans l'orchestre.

Dévotion à Saint-Joseph

Tout au cours de l'hiver, je subis passablement d'ennuis avec les maux d'oreilles dont je souffre depuis l'âge de sept ans. Vers la fin du printemps, une infection aiguë me cause

des écoulements de pus qui m'obligent à aller consulter un spécialiste, le docteur Roberge, rue Saint-Denis près de Mont-Royal. Il me prescrit des gouttes, qui améliorent l'écoulement, mais me dit honnêtement que mon mal est chronique: je dois m'attendre à devenir plus ou moins sourd dans un avenir assez rapproché. Tous mes espoirs de devenir un grand musicien s'effondrent.

J'entends beaucoup parler de miracles opérés par le Frère André Bessette de l'Oratoire Saint-Joseph. Pieux de nature, j'éprouve une nouvelle espérance en pensant à ce thaumaturge. Un dimanche matin, je me rends à l'oratoire par les tramways Papineau, Mont-Royal et Chemin Sainte-Catherine. Je monte à genoux chaque marche conduisant au sanctuaire et là, je me prosterne devant la statue de saint Joseph. Je l'implore de guérir mes oreilles et de me protéger contre la surdité au moins jusqu'à l'âge de cinquante ans afin de pouvoir continuer ma carrière de musicien. Je me dirige ensuite vers le bureau du Frère André. Il me reçoit quand vient mon tour, me demande la raison de ma visite; je lui raconte ma prière à saint Joseph. Imperturbable, il écoute ma demande puis me remet une médaille de saint Joseph, une petite bouteille d'huile Saint-Joseph et me dit: «Mon garçon, frotte tes oreilles avec cette huile et cette médaille, demande à saint Joseph de guérir tes oreilles et tu ne deviendras pas sourd. Va et prie.» En sortant de son bureau, je retourne au sanctuaire, m'agenouille devant la statue de saint Joseph et promets d'assister à la messe et de recevoir la sainte communion tous les jours, à moins d'empêchements incontrôlables. Ce que je fais chaque matin pendant mon séjour à Montréal.

L'infection de mes oreilles diminue graduellement quoique j'en sois au même point quant aux bourdonnements d'oreilles que j'entends constamment depuis l'âge de sept ans mais auxquels je me suis habitué. J'éprouve une certaine quiétude et je me sens rassuré à la pensée que je ne deviendrai pas sourd. Ma confiance en saint Joseph est inébranlable.

Au cours de l'été, les phonographes à amplificateurs sont utilisés de plus en plus dans les cinémas. En peu de temps ils envahissent la plupart des endroits publics assez importants. Ils sont moins encombrants qu'un orchestre et leur acoustique est meilleure. Les musiciens instrumentistes sont aux abois; le chômage menace même les meilleurs.

L'orchestre de mademoiselle Vézina est demandé pour jouer dans les salles paroissiales de Saint-Pierre-Claver, Immaculée-Conception, Saint-Stanislas-de-Kostka, Saint-Jean-Berchmans et d'autres dans les environs. Je continue à pratiquer mes deux

instruments avec beaucoup d'ardeur car j'aime passionnément la musique mais mon enthousiasme et mes ambitions pour une carrière de musicien se refroidissent.

Échauffourée avec le laitier

Très souvent, mademoiselle Vézina nous donne des billets complimentaires; la plupart du temps, je laisse le mien à l'un des musiciens. Quelques fois je l'emporte à la maison pour ma tante; si elle ne s'en sert pas, j'en fais bénéficier l'un de nos clients. Un après-midi, je l'offre à la jeune fille d'un de nos meilleurs clients, Fleurette Rocheleau, et lui propose de faire le trajet avec elle. Lorsque l'orchestre s'interrompt, je vais trouver son groupe d'amis gais et amusants. Je la ramène chez elle après la veillée, sans autre invitation ni arrière-pensée.

Lorsque le laitier vient livrer le lait, le lundi suivant, il commence à m'invectiver, m'injurie et me traite de *voleur de blonde*. Je n'y comprends rien: je n'ai jamais eu de *blonde*, je n'ai jamais fréquenté une fille. Je l'écoute derrière le comptoir et, chaque fois que j'essaie de lui demander une explication, il ne me laisse pas parler et son ton monte de plus en plus. Il finit par s'emporter et commence à me passer les mains sur la figure. Devant ces menaces, je perds le contrôle de moi-même et, sautant par-dessus le comptoir, je lui assène un solide coup de poing en pleine face. Il s'écroule, inconscient, sur un support à biscuits; je suis consterné. Ma tante, attirée par l'humeur querelleuse du laitier, s'est approchée de la porte pour écouter. Lorsqu'elle entend le bruit de la chute de Roméo Gervais et du fracassement des vitres, elle entre tout énervée et stupéfaite. «Je ne sais pas ce qui lui est arrivé, il s'est avancé au-dessus du comptoir pour me faire un mauvais parti. Je lui ai donné seulement un coup de poing.»

Ma tante s'empresse d'appeler le docteur Lefebvre et lui demande avec insistance de venir immédiatement. Il fait transporter le laitier, toujours inconscient, en ambulance à l'hôpital Notre-Dame. En fin d'après-midi, le docteur nous informe que le patient a repris connaissance à son arrivée à l'hôpital. Il a subi une fracture de la mâchoire gauche et devra s'alimenter de liquides avec une paille pendant au moins deux à trois semaines. Je regrette sincèrement ce qui s'est passé, je ne voulais pas le blesser, seulement me défendre.

Le lendemain, madame Rocheleau vient à l'épicerie et je lui raconte avec ma tante ce qui s'est passé et lui dis que je n'y comprends rien. Elle trouve l'incident bien regrettable: «Je ne peux pas blâmer monsieur Whissell, je connais Roméo, il est de

caractère violent. Il est amoureux de Fleurette et quand il a appris que monsieur Whissell lui avait donné un billet et l'avait escortée au *euchre*, il a sûrement pensé qu'il voulait sortir avec elle.»

Environ un mois et demi plus tard, je reçois une lettre d'avocat m'avisant que je suis tenu responsable des dommages physiques et matériels subis par monsieur Roméo Gervais. Oncle Maurice a deux grands amis haut placés dans la force constabulaire, Albert Lessard et son frère Amable. Il m'emmène chez ce dernier, qui me conseille d'engager un avocat pour régler le délit. Ma responsabilité est incontestable aux yeux de la loi: l'incident s'est produit dans l'épicerie, endroit public, il est évident que je l'ai frappé durement, je n'ai pas de témoin pour prouver que j'ai été menacé, je ne porte aucune blessure. Je vais consulter l'avocat qu'Amable Lessard me recommande et qui est un de ses grands amis. Celui-ci me dit qu'il va essayer de prendre un règlement hors cour.

Quelques semaines plus tard nous avons rendez-vous, mon avocat et moi, au Palais de Justice dans la Chambre du juge, où je dois plaider coupable à l'accusation. Je suis condamné à payer l'amende et les frais de cour ainsi que les dommages corporels, la perte de salaire, les souffrances morales, les frais d'hôpital et de médecin, entre autres. De plus, je m'engage à garder la paix pendant deux ans. La somme que je dois payer s'élève à environ trois cents dollars, payable dans les trente jours. Mon avocat trouve ma cause plutôt déplorable et me dit qu'il m'enverra son compte plus tard. Je ne le reçois jamais.

Presque toutes mes économies y passent: ce déboursé est catastrophique pour moi. Nous sommes à l'automne de 1924, j'ai eu dix-huit ans le seize mai.

Je suis blessé dans mon orgueil de n'avoir pas pu maîtriser mon sang-froid et je supplie tante Belange et oncle Maurice de ne jamais raconter l'incident à tante Éva qui a tant d'estime pour moi et serait sûrement peinée de ma mésaventure.

À l'Aréna Mont-Royal

Depuis mon arrivée à Montréal, j'ai l'avantage d'assister gratuitement aux joutes sportives à l'Aréna Mont-Royal. Oncle Maurice est employé, depuis sa jeunesse, chez un grossiste en marchandises sèches, Alphonse Racine de la rue Saint-Paul, l'un des principaux actionnaires de l'aréna. Il travaille souvent le soir au contrôle des billets d'entrée. En dehors des samedis et des soirées où je joue avec l'orchestre Vézina, je manque très rarement un spectacle: boxe, lutte,

hockey, concert, patinage de fantaisie, par exemple.

Au cours de l'été, le tournoi international de lutte a lieu à Montréal; des combats sont présentés chaque soir pendant plus d'un mois. Tous les pays sont représentés; il s'agit de l'événement de la saison dans la métropole. Le championnat est disputé un samedi soir. Tante Belange me procure une joie presque indescriptible lorsqu'elle me propose de me remplacer jusqu'à la fermeture de l'épicerie, avec le jeune Courteau, notre livreur de journaux qu'elle a demandé à mon insu.

Un soir d'hiver, après un combat de boxe, j'accompagne oncle Maurice à la taverne de l'aréna pour boire un verre de bière en fût avec monsieur Dupré, ancien boxeur et autre contrôleur à l'entrée de l'aréna. Ceci me plaît beaucoup car j'ai l'occasion de côtoyer nombre d'athlètes importants. Notre attention est attirée par un colosse qui circule d'une table à l'autre, ennuyant les clients et même les engueulant. «Il cherche le trouble, nous dit monsieur Dupré; s'il se dirige vers les deux gars assis dans le coin à gauche, il va trouver chaussure à son pied. Le plus petit, c'est Chabot, le champion canadien de la catégorie des cent trente-quatre livres.»

Effectivement, l'effronté se rend à la table de Chabot et prend un des verres sur la table pour le boire. Dans le temps de le dire, il s'effondre au plancher, inconscient. Monsieur Dupré a vu le crochet de droite asséné par Chabot. «Cet ivrogne indésirable, nous dit-il, vient souvent ici et cause toujours le trouble. Les commis ont beau l'avertir, il ne s'occupe pas d'eux. Je les ai souvent entendus dire qu'ils aimeraient bien qu'il aille embêter Chabot car son compte serait vite réglé et sans dégâts ni casse. Regardez comme ils ont l'air contents de le sortir.»

Chaque soir où je vais à cette taverne avec mon oncle, il se passe toujours quelques incidents cocasses et nouveaux, à mon grand plaisir.

Je quitte l'épicerie

Je continue assidûment mes pratiques et leçons de musique; je prends une expérience valable au sein de l'orchestre Vézina.

Durant l'hiver 1925, les accès de migraine et d'arthrite de tante Belange s'accentuent; l'aide qu'elle peut me procurer à l'épicerie devient un effort pénible pour elle. Mon oncle décide à regret de vendre le commerce. Mon désappointement est amoindri parce que l'état de santé de ma tante m'inquiète. De plus, même si j'adore la musique, je me suis rendu à l'évidence que la carrière de musicien est de moins en moins lucrative.

Je pense à retourner à Saint-André-Avellin, peut-être travailler pour mon père ou même ouvrir un commerce.

Mon oncle loue un logement au 5439 Papineau, dans une bâtisse construite depuis quelques années seulement. Il est un homme très occupé. Gérant du service de l'expédition chez Alphonse Racine limitée, où il travaille du lundi matin au samedi midi, il s'occupe en plus de la perception des billets à l'Aréna Mont-Royal plusieurs soirs par semaine, y compris le samedi et le dimanche.

Je passe donc trois semaines à faire un grand ménage dans le nouveau logis: peinture, lavage des vitres et pose des rideaux, parquets prêts à recevoir les meubles, fournaise installée, etc. Après le déménagement, j'aide ma tante à ranger dans les armoires et les garde-robes et à aménager le hangar où il y a le carré à charbon, les châssis doubles, l'escabeau, les pelles et autres objets.

Bref, ce n'est pas sans émotion que je quitte ceux qui étaient devenus ma deuxième famille depuis quelques années. Mais la satisfaction de voir ma tante installée confortablement et mon oncle libéré des soucis du grand nettoyage de la maison, besogne qu'il a toujours eue en horreur, diminuent mes regrets de me séparer d'eux.

Élevage de poulets

Quelques jours après mon retour, il me faut penser aux choses sérieuses. Au cours d'une conversation, ma mère me suggère de faire l'évelage de la volaille. «Tu pourrais utiliser le poulailler qui ne nous sert pas dans le moment; il mesure trente pieds par dix et peut certainement loger de cent à cent cinquante poules.» Mon père trouve aussi l'idée bonne.

J'ai l'occasion d'acheter à Montréal une couveuse et une éleveuse qui fonctionnent à l'huile à lampe; ces appareils usagés, d'une capacité de deux cent vingt-cinq poulets, me coûtent une quarantaine de dollars. Après m'être procuré du pétrole et deux cent vingt-cinq oeufs choisis de poules Plymouth Rock pure race, mes économies sont passablement réduites. J'installe l'incubateur dans une grande pièce que ma mère met à ma disposition dans notre maison afin qu'elle puisse surveiller le fonctionnement de l'appareil quand je suis absent. Pour le succès de l'incubation, la température et l'humidité doivent être maintenues à un degré constant; pas facile avec un système à pétrole. Cela demande une vérification aux deux ou trois heures pendant les vingt et un jours de l'incubation.

Ma couveuse semble fonctionner normalement; le vingtième jour, tant ma mère que moi sommes aux aguets. Les premiers oeufs qui sont *béchés* et les premiers poussins qui vacillent sur leurs pattes nous procurent une joie immense. Ma mère et moi continuons à tour de rôle à surveiller le fonctionnement de l'incubateur en attendant le moment de transférer les poussins dans l'éleveuse. Le quatrième ou cinquième jour, je me lève comme d'habitude vers quatre heures du matin et vais jeter un coup d'oeil sur l'incubateur; tout est normal. Quelques heures plus tard, je retourne voir tous ces beaux petits poussins jaunes qui me charment. Quelle n'est pas ma stupeur d'apercevoir les vitres enfumées et de constater, en m'approchant de plus près, qu'ils sont tous noircis, étendus et morts. Je suis accablé et ressens une tristesse infinie. Pourquoi ces pauvres petits êtres ont-ils subi ce sort? J'appelle ma mère qui se met à pleurer en voyant le désastre.

Nous restons quelques jours angoissés par la tragédie puis je me décide à commander des oeufs pour une nouvelle couvée. Je fais nettoyer et examiner toutes les parties de l'incubateur par Jos Crispin, ferblantier qui travaille pour Elzéar Brisson. Il change le bec de la lampe qui semble défectueux et tout fonctionne normalement.

Colportage de fruits et légumes

Il me faut des revenus pour entretenir et alimenter mes poulets afin d'en tirer le plus de profits possible. Je décide donc de faire le commerce des fruits et légumes, les colportant de porte en porte dans le village et les rangs.

Je m'adresse à Splendien Charlebois qui est sous-agent d'un vendeur de Ford, monsieur Cameron, garagiste à Buckingham. Celui-ci envoie un de ses vendeurs, monsieur Berthel, pour me rencontrer. Un châssis neuf Ford coûte environ sept cents dollars. «Les conditions, me dit monsieur Berthel, sont deux cents dollars comptant et la balance plus les frais de financement payables en vingt-quatre versements mensuels.» Je n'ai pas l'argent nécessaire. Mon père croit que Jules Quesnel, marchand prospère, peut m'en prêter et me suggère de lui faire part de mon projet. S'il consent au prêt, mon père endossera mon billet avec la banque.

Jules Quesnel est un homme intelligent, sage et prudent. Il est aussi un grand chrétien. Je lui raconte ma situation et mes ambitions. Après m'avoir écouté silencieusement avec beaucoup d'attention, il me dit: «Ernest, je vais te prêter les trois cents dollars dont tu as besoin; je ne te les prête pas

uniquement sur les garanties matérielles que tu m'offres. J'ai confiance en ton honnêteté.» Quelques jours plus tard, je prends possession d'un beau châssis Ford à pédales que je conduis assis sur le réservoir à gazoline. Heureux comme un roi, je me balade dans les rues du village pour montrer mon acquisition à tous mes amis.

Pierre Leroux qui exploite le moulin à carder et fabrique des portes et châssis est un excellent menuisier. Il me construit une boîte de camion d'environ douze pieds de longueur par quatre de largeur, quarante-huit pouces de hauteur incluant le *cab*. La partie laissée ouverte sur les côtés de la boîte, pour faciliter l'accès à la marchandise, peut être fermée à volonté avec des toiles que je déroule et attache au bas. Le tout coûte à peu près cent vingt-cinq dollars.

Je m'approvisionne de fruits et légumes chez Isaïe Laurin et Fils de Lachute, vendeur de fruits et légumes en gros, qui couvre le territoire du Petit-Nord, Saint-André-Avellin, Ripon et Chénéville entre autres villages. L'après-midi prévu pour la livraison dans le Petit-Nord, j'attends le camionneur dans la cour chez mon père afin de choisir moi-même ce dont j'ai besoin et vérifier la qualité. Le soir, à son retour, le vendeur arrête s'il lui reste de la marchandise et me l'offre à très bon compte. J'entrepose mon stock dans la cave de la maison paternelle où j'habite.

Tôt le lendemain matin, je passe chez mes consommateurs les plus importants, les grandes familles sont ordinairement satisfaites des offres que je peux leur faire. Je sers, entre autres, quelques-unes des belles familles du temps: les David Lauzon, Ferdinand Deschambault, Pitro Lauzon, Zéphir Vézeau, pour ne mentionner que celles-là. Il est très rare que j'aie à rapporter des bananes ou autres fruits périssables; je connais bientôt les préférences de mes clients. Certains me demandent même d'arrêter à la fin de la journée pour marchander les produits qui me restent.

Je vends les bananes à la douzaine, souvent au régime. La plupart des fruits: pêches, poires, prunes, raisins sont empaquetés dans des paniers de deux dimensions, les pommes dans des mannes ou des *quarts*, les oranges, pamplemousses, citrons dans des caisses et distribués à la douzaine. Quant aux ananas, populaires au temps des confitures à la rhubarbe, ils se vendent à l'unité.

Malgré toutes les routes de terre que je dois parcourir, je suis très confortable dans mon petit camion et, surtout, le trajet se fait rapidement: de vingt à vingt-cinq milles à l'heure. Pendant l'été où on finit en gravier la route de Montebello

à Notre-Dame-de-la-Paix, Namur et Saint-Émile-de-Suffolk, cinq ou six *pits* de gravier sont ouverts le long de la route et de vingt à vingt-cinq *teams* de chevaux attelés à des *waguines* fournissent le gravier à une quinzaine d'hommes sur la route. Chaque *waguine* a une boîte spéciale de neuf pieds de longueur, trois pieds de largeur et un pied de hauteur, d'une capacité d'une verge cube chargée à la pelle à bras, d'un poids d'environ quatre mille livres avec le gravier. Le fond de la boîte est composé de pièces de bois de deux par quatre déposées à plat, sans fixation, d'un côté à l'autre. Pour décharger le gravier, deux hommes, un à chaque bout des deux par quatre, n'ont qu'à tourner les deux par quatre sur le *cant* l'un après l'autre, en commençant par celui du centre. Ainsi, le gravier tombe partiellement étendu sur une surface de trois par neuf pieds.

Je trouve de très bons clients parmi les quelque cinquante hommes qui travaillent sur cette route: charretiers, chargeurs, déchargeurs, et autres. Je me rends à chaque *pit* pour offrir ma marchandise. L'un des travailleurs me dit: «Combien vends-tu tes bananes?» «Une piastre le régime» (cinq à six douzaines). «Voici un dollar, laisse un beau régime à ma femme en passant.» Puis un autre acheteur et un autre, et ainsi de suite auprès des employés que je rencontre sur la route. Mes débuts comme colporteur de fruits sont prometteurs et je suis très encouragé.

Vers la fin d'août, mon poulailler renferme quatre cents poulets pesant chacun trois livres environ. Presque chaque jour, j'en trouve deux ou trois qui sont morts. Je demande les services d'un agronome, monsieur Rollin de Papineauville. Il m'informe que mes poulets ont une maladie contagieuse et que je dois m'attendre à les perdre tous. La seule façon de diminuer la mortalité est de les faire sortir, de bien nettoyer les murs, le plancher et les juchoirs puis de chauler le poulailler jusque dans les moindres recoins avec une solution d'eau de chaux additionnée d'eau de javel.

Ma mère ne ménage pas son aide dans cette besogne ingrate. Malgré tous nos efforts, il ne me reste à l'automne qu'une cinquantaine de poulets vendables. Le prix de la nourriture de la volaille, sans compter l'achat des oeufs, le coût et l'entretien de la couveuse et de l'éleveuse dépassent largement le revenu que donne la vente de cinquante poulets. Je fais face à un déficit décourageant. Je vends ma couveuse et mon éleveuse pour à peu près le prix que je les ai payées.

Au début de l'automne, mon commerce de fruits se limite aux pommes. Je m'occupe de transporter des hommes qui vont au chantier forestier de la compagnie Singer, où mon

oncle Georges Whissell est contremaître. Deux passagers sont assis avec moi sur la banquette avant et cinq de chaque côté à l'arrière, sur des bancs que j'ai fait faire par monsieur Leroux afin d'abriter des fruits plus fragiles, mais surtout avec l'intention de m'en servir éventuellement comme moyen de transport. Je prends chaque passager à son domicile avec son *pacsac* et, mon camion rempli, je conduis le groupe à une vingtaine de milles de Saint-André-Avellin, à la tête du Crique-à-la-Roche, à Montpellier où commence la forêt exploitée par la compagnie. Ces voyages qui durent de quatre à cinq heures, avec mon petit Ford à pédales sur cette route de terre très accidentée, me rapportent deux dollars par passager, payés par la compagnie. Je fais cinq ou six voyages.

Pendant l'hiver, le camionneur de Laurin et Fils de Lachute ne fait pas de livraison. Je me procure des pommes au prix du gros chez M.O. Quesnel, magasin général au Grand village et m'occupe d'en faire le colportage avec une *sleigh* attelée à un cheval que je loue de Alex Picard au coût de cinquante sous par jour, nourriture du cheval comprise.

La musique est toujours mon passe-temps favori. Je joue du violon ou du violoncelle avec les amis Quesnel et Nestor D'Aoust, employé à la Banque Provinciale. Parfois aussi chez nous, accompagné par ma jeune soeur Odette et avec Paul Duquette, propriétaire du moulin à scie, qui est pensionnaire à la maison. C'est un chanteur talentueux, à la voix des plus agréable. Il est jovial, gai et toujours de bonne humeur; nous le considérons comme un membre de la famille. Je suis toujours heureux de voir la figure réjouie et contente de ma mère assise dans sa grande berceuse de rotin, lorsque nous faisons de la musique chez nous. Nous jouons Souvenir, Traumeri, Solo Mio, du Mozart, du Beethoven, etc. Sa chanson préférée est la Berceuse de Jocelyn; il y a aussi Ange de mon Berceau, Si vous l'aviez compris, et tant d'autres.

Aux fêtes de Noël et du jour de l'An, mes frères Georges et Frank, pensionnaires au collège Saint-Laurent, viennent passer deux semaines de vacances. Nous allons patiner et jouer au hockey et, surtout pour faire plaisir à nos parents, nous faisons de la musique presque chaque jour: Georges au violon, Odette au piano et moi au violoncelle. Souvent, Paul Duquette se joint à nous comme chanteur. La vraie gaieté des fêtes règne dans la famille.

Bois de chauffage

L'hiver n'est pas favorable au colportage. C'est la saison morte pour la plupart des commerces. Après les fêtes de Noël et du jour de l'An, je m'engage avec mon père pour aller avec Alex Deschambault, notre voisin, faire du bois de chauffage afin d'alimenter la chaudière à vapeur qui fournit l'énergie nécessaire à sa beurrerie. Il a besoin d'une quantité assez considérable de bois de corde de trois pieds.

Monsieur Deschambault a acheté une coupe de bois de Joseph Lebel de la côte Saint-Pierre à deux milles du village. Au petit jour, le beau-frère d'Alex, Adélard Mantha qui travaille avec nous, attelle la jument d'Alex en se faisant aider par le jeune fils d'Alex, Fernand âgé de douze ans, seul être avec lequel la jument n'est pas malicieuse. Après un déjeuner substantiel, nous partons avec nos lunchs dans un traîneau bas à bâtons. Nous arrivons au chantier vers sept heures, à la clarté du jour. Une fois notre repas enfoui dans la neige pour l'empêcher de geler, nous commençons le bûchage.

Avant d'abattre un arbre, monsieur Mantha l'encoche à la hache suivant la direction dans laquelle il doit tomber, puis lui et moi le scions avec un godendard. Je fais ce travail dur pour la première fois. Monsieur Deschambault connaît cet ouvrage et me dit: «Ernest, on va changer de *job*; viens piler à ma place avec Charlotte.» Je sais que la jument n'est pas commode: elle est rapide, nerveuse et même mauvaise à l'occasion; mais j'accepte l'offre. Je prends les guides et marche à côté du tronc d'arbre enchaîné pour être transporté sur le *rollway*. Charlotte part en vitesse sans attendre mon commandement. Elle se range à peine afin d'éviter les obstacles, le billot qu'elle traîne se déplace d'un bord à l'autre et j'ai peine à le parer, il me faut sauter par-dessus de droite à gauche et vice-versa.

Le lendemain matin, je demande à monsieur Deschambault de retourner scier au godendard parce que je ne peux pas contrôler le cheval et que j'ai peur de me faire estropier. Il me dit: «Je voulais te rendre service car c'est fatigant au godendard. Laisse-moi faire, tu vas voir Charlotte se modérer.»

Vers onze heures et demie, on entend la voix retentissante d'Alex: «*Cook!*» Cet ordre me concerne. J'allume un feu au-dessus duquel je suspends une chaudière de neige et je fais du thé; j'apporte les lunchs et je crie à mon tour: «Lunch!». Chacun s'amène, s'assoit sur les billes de chaque côté du feu et mange avec appétit. Le repas se compose généralement de lard bouilli, de pain beurré, d'oignons et de mélasse. Il ne reste

jamais de victuailles, toutes les chaudières sont rapportées vides.

Nous travaillons tous les jours, excepté s'il fait un froid excessif ou une tempête, car monsieur Deschambault doit sortir les billes de la forêt pendant qu'il y a encore de la neige, puis les transporter dans sa cour pour les scier et les fendre en longueurs de trois pieds. Le salaire est de un dollar et cinquante par jour et les heures de travail s'étendent d'une noirceur à l'autre. C'est un bon salaire d'autant plus que l'ouvrage est rare.

Colportage en hiver

Vers la fin de février, le chantier est terminé pour moi et je m'organise en vue de reprendre mon commerce de colporteur. Je loue encore la *sleigh* et le cheval d'Alex Picard, toujours au même coût de cinquante sous par jour, cheval nourri. Voilà bientôt le carême pendant lequel le poisson est en grande demande. De plus, je recommence la vente des pommes; je me les procure chez M.O. Quesnel à Saint-André-Avellin. Quant au poisson, je l'achète directement de la maison Hatton limitée de Montréal, grossiste important de poissons.

En moins de deux mois, je réussis à écouler quelques tonnes de poissons. Le haddock se vend dix sous la livre sans tête et huit sous la livre avec la tête; le poisson des cheneaux, sept sous la livre toujours avec la tête. La morue et le hareng se vendent salés au prix de huit sous la livre; la truite de mer salée, douze sous. Le flétan et le saumon sont congelés sans tête et se détaillent respectivement dix-huit et quinze sous la livre. Mon commerce de pommes et de poissons est rentable et je suis satisfait de mes profits, surtout à ce moment de la saison.

Pendant le carême, je vais à la messe et communie chaque matin tel que je l'avais promis à saint Joseph lors de ma visite au Frère André. Je ressens toujours mes bourdonnements dans les oreilles mais je n'ai pas de troubles sérieux. Comme c'est la coutume, je fais une promesse de certaines privations, certains sacrifices pour la durée du carême. Quelques-uns de mes amis trouvent vite la promesse de sacrifice: cesser de fumer à partir du mercredi des Cendres jusqu'au samedi saint à midi juste. C'est l'une des privations les plus difficiles; certains trichent tout en étant sincères au fond d'eux-mêmes. Je m'en tiens à me priver de desserts et de sucreries car je ne fume plus depuis la décision prise lorsque je travaillais à l'épicerie de l'oncle Maurice.

Dès le printemps 1926, je recommence mon colportage dans les rangs avec mon camion, comme l'année précédente. Mon travail est de plus en plus plaisant: j'ai plus d'expérience, mes clients et moi avons acquis une confiance mutuelle qui facilite nos relations.

Les fréquentations

Les nombreux contacts avec toutes les classes de la société que me procure mon commerce ambulant, en m'introduisant dans tous les foyers, m'amènent à connaître et à apprécier ces gens qui, en toute autre circonstance, m'auraient laissé indifférent. Chaque visite me familiarise avec les membres des familles. Je m'intéresse au grand-père malade, à la future maman, au dernier bébé, au prochain retour du grand garçon ou de la grande fille partis travailler à l'extérieur tout comme aux dommages causés par les derniers orages, aux succès des récentes entreprises, aux nouvelles en général.

Au mois d'août 1926, je suis invité à une noce dans le rang Sainte-Madeleine, chez monsieur et madame Léon Bernard qui marient leur fille Aurore. C'est la première fois que j'ai l'occasion d'assister à des noces; je n'hésite pas un instant à accepter l'invitation qui me flatte. J'ai beaucoup d'admiration et d'estime pour madame Bernard et toute sa famille. La commande de fruits a été *ordée* plusieurs semaines à l'avance afin que je puisse me procurer plusieurs fruits rares auxquels tient madame Bernard.

Lorsque j'arrive à la soirée, la voix du *calleur* a peine à percer le son des violons; on danse la chaîne des dames. Pour cette grande occasion, plusieurs lampes à huile ont été accrochées aux murs afin d'améliorer l'éclairage. Les lueurs projetées par ces lampes ne se comparent pas avec l'éclairage à l'électricité auquel je suis habitué dans les maisons du village mais elles apportent beaucoup de charme à l'ambiance.

À peine entré, j'entends une voix qui me salue: «Bonsoir Ernest, comment ça va? tu es seul?» C'est Henri Cardinal de la côte Saint-Pierre. Il me dit: «Moi, je suis avec ma nièce, la fille d'Onésiphore, qui est seule aussi; je vais te la présenter.» Me voilà accompagné d'une jeune et belle grande fille blonde; je fais sans doute l'envie de plusieurs. Voyant que je ne suis pas habitué à danser, elle met beaucoup de complaisance et de gentillesse à m'apprendre les différents pas de danse. Sa présence constante à mes côtés me donne de l'assurance et, finalement, je passe une très agréable soirée.

Vers la fin de la veillée, je lui dis que je dois me lever tôt pour mon travail et lui offre d'aller la reconduire chez elle. Elle me remercie et me dit qu'elle retournera avec son oncle Henri. Aurélienne m'invite ensuite à aller veiller chez elle, dans la côte Saint-Pierre, le dimanche suivant, ce que je j'accepte spontanément. Je continue de m'y rendre chaque semaine, le jeudi et le dimanche. Ses parents sont charmants et d'une délicatesse remarquable. L'aîné de ses deux frères, marié depuis quelques années, habite avec la famille. Sa petite fille Colombe, âgée de quinze à vingt mois, nous amuse beaucoup lorsqu'elle se glisse dans le salon à l'insu de ses parents. La grand-mère vient la chercher et nous prie d'excuser sa présence mais le ton de reproche dans sa voix lorsqu'elle réprimande la petite est loin d'être sincère. On devine la grande tendresse qu'elle éprouve à son égard. Lorsque je m'apprête à partir, Aurèle allume le fanal et m'accompagne jusqu'à mon camion afin de m'éclairer, ce que j'apprécie chaque fois.

Mon frère Frank fréquente Darquise Hotte qui habite la première maison à droite du rang. Mes déplacements pour aller chez Aurélienne l'intéressent grandement. Il est assuré de son transport chez son amie de même que la soeur aînée de Darquise, Rose-Aimée. Celle-ci aime bien aller veiller dans sa famille lorsque son ami, Alfred Bélanger, est retenu à Saint-Victor-d'Alfred où il travaille comme mécanicien au garage Laniel. Rose-Aimée travaille à la tricoterie Lemire au village et pensionne chez l'oncle Georges, voisin de mon père. Elle me laisser savoir à l'avance quand elle désire se rendre chez ses parents. À l'occasion, elle amène une ou deux amies, en plus de mon frère Frank et parfois un autre garçon.

À la fin d'octobre, Rose-Aimée me rencontre dans la cour chez moi, en revenant de son travail, et me dit: «As-tu quelque chose à faire ce soir?» Ma réponse étant négative, elle continue: «Si tu étais fin, tu viendrais nous conduire *aux vues* à Thurso, ce soir; il y a deux très bons films. J'amènerais mes soeurs, Marielle et Darquise et une de nos amies, puis Aldège et Aurèle Charron.» C'est une belle soirée d'automne et j'accepte.

Rose-Aimée et son amie, Yvonne Gourd que je ne connais que de vue, m'attendent au coin de la Petite Rue (devenue Saint-François-Xavier) en face de l'épicerie restaurant de madame Thibodeau dans le Grand village. Elles montent avec moi en avant; les autres sont déjà assises en arrière. Rendus à Papineauville, Rose-Aimée dit: «Si tu étais *à la mode*, Ernest, tu nous paierais une barre de chocolat.» Ce que je fais sans me faire prier et je remets les trois barres à Yvonne assise près de moi. Celle-ci en donne une à Rose-Aimée et développe la moitié

de la deuxième qu'elle me remet avant de préparer la sienne. Un peu plus tard, voyant que j'en suis au papier, elle m'enlève délicatement le chocolat, finit de le déballer et me le remet. Cette simple délicatesse de la jeune fille me plaît.

Après les *vues*, nous allons tous dans un restaurant en face du cinéma de Thurso pour manger un *sundae*. Comme au cinéma, Yvonne et Rose-Aimée s'assoient chaque côté de moi. Celle-ci n'est pas gênée et son caractère jovial et spontané met Yvonne à l'aise. Elle me surprend par ses remarques fort amusantes et spirituelles.

Sur le chemin du retour, près de Papineauville, Yvonne nous fait remarquer que la lune est belle. Quelle n'est pas notre stupeur de constater que, juste après avoir traversé la voie ferrée, une locomotive passe à toute vitesse; nous avions confondu le phare de la locomotive avec la lune. Cette méprise aurait pu nous coûter la vie. Yvonne me demande de la laisser au coin de la rue où elle était montée dans la voiture et qui se trouve tout près de chez elle. J'en conclus qu'elle préfère peut-être ne pas mettre ses parents au courant de sa sortie.

Quelque temps plus tard, je la rencontre, seule, tout près de chez moi. «Quelle coïncidence de se rencontrer, dit-elle, je vais acheter du beurre à la beurrerie.» Je lui fais remarquer qu'elle sera désappointée car l'établissement ferme à sept heures. Nous parlons un moment, puis chacun rentre chez soi.

Un soir, en sortant de la cour chez monsieur Cardinal, il me semble que mon camion n'occupe pas la place où je l'ai laissé. Aurèle, qui tient le fanal, fait la même constatation mais comme aucune raison plausible ne peut confirmer un incident de ce genre nous croyons tous deux à une méprise. Ce n'est que plus tard, lorsque je cesse mes visites chez Aurélienne, que Frank me confie qu'il lui est souvent arrivé, avec Polydore Charron, de se cacher à l'arrière du camion afin de le pousser à bras jusqu'à la route après s'être assurés que j'étais bien installé pour veiller au domicile des Cardinal.

Ce n'était qu'un jeu pour Frank, ingénieux en mécanique, de changer les raccordements de certains fils électriques, d'établir le contact de démarrage et, là, c'était la belle vie! Ils se baladaient dans les villages environnants, amenant parfois leurs *blondes* qui ignoraient sans doute leur fugue. Ils ramenaient le camion et le poussaient là où je l'avais garé puis se cachaient, tapis au fond de la boîte, pour être ramenés à la maison. Je me garde bien de lui faire des reproches, mais je ne lui laisse pas voir mon amusement de ses manigances ni que je ne doute pas un seul instant de son habileté et de sa prudence au volant.

En automne et en hiver, le curé Aurèle Bélanger organise des parties de cartes (*euchre*) dans le sous-sol de l'église; j'y suis invité à jouer du violon et du violoncelle, accompagné de mademoiselle Brisson ou de Thérèse Baulne. Lors d'une de ces premières soirées, j'accompagne Aurélienne Cardinal et ses parents. Pendant les intermissions musicales, je me rends à sa table. Je ne suis pas sans jeter un coup d'oeil assez fréquent à la table de mon frère Frank qui joue avec Darquise Hotte et deux autres jeunes filles dont l'une est Yvonne Gourd. Depuis la soirée au cinéma de Thurso, je l'ai rencontrée à l'occasion et nous avons pris quelques marches ensemble.

Cette soirée est la dernière que je passe avec Aurélienne. Je commence à sortir assidûment avec Yvonne. Comme elle est enfant unique, nos fréquentations se déroulent la plupart du temps avec ses parents. L'entrée principale de la maison est dans la cuisine; lorsque j'arrive, monsieur Gourd est assis et fume sa pipe tandis que sa femme est occupée à coudre ou à tricoter. La conversation s'engage naturellement avec eux. Ce sont des gens intéressants et agréables. Souvent nous ne songeons même pas à passer dans le petit salon à droite.

Il m'arrive de m'y rendre tard, ayant été retardé par mon travail avec le camion. Ces soirs-là, monsieur et madame Gourd montent se coucher avant que je ne sois prêt à partir vers deux ou trois heures du matin. Nous ne nous plaignons pas de ces moments d'intimité; Yvonne me confie que sa mère lui dit parfois que nous veillons un peu tard. Bien entendu, nous ne tenons pas compte de ces remarques quoique nous les jugeons raisonnables. Lorsque j'arrive à dix heures trente ou onze heures, les aiguilles de l'horloge marquent vite deux heures. Et la vie continue.

Au cours de l'hiver je vais encore travailler au chantier d'Alex Deschambault mais je me garde bien de conduire Charlotte dont le caractère ne s'est pas amélioré. Comme l'année précédente, le commerce du poisson et des pommes pendant le carême me rapporte un revenu convenable. Je fréquente toujours mon amie Yvonne et j'apprécie de plus en plus ses qualités. L'affection que nous nous témoignons de part et d'autre devient un soutien très précieux.

Vendeur de fruits et légumes en gros

Au printemps 1927, mon père m'offre d'aller travailler avec lui à la manufacture de ciment qu'il a ouverte à East Templeton il y a un an. Mon frère Frank n'est pas retourné au collège et travaille avec lui. Georges a commencé son cours

de médecine l'automne précédent et est très encouragé. Le commerce à East Templeton est assez lucratif et le salaire relativement bon. Chaque fin de semaine nous pouvons faire le trajet avec mon camion pour lequel mon père me dédommage. Ma mère est visiblement très heureuse des arrangements, surtout en ce qui concerne les déplacements car mon père ne possède ni automobile ni camion.

Il a des contrats de vente et de pose de briques pour deux maisons voisines à Gatineau Mills; il fait la brique dans la cave d'une de ces bâtisses, une maison de pension appartenant à monsieur Labonté qui l'a construite en vue de la convertir en hôtel. C'est là que j'apprends à faire fonctionner la machine à briques; tout se fait manuellement et à pédale. Je travaille debout dix heures par jour; c'est un contraste considérable avec mes occupations antécédentes d'épicier, colporteur et violoniste. Ce genre de travail m'est cependant familier car, depuis ma tendre jeunesse, j'ai passé mes vacances dans la cimenterie de mon père.

Les jours où je ne fais pas de briques, je délaye du ciment à la pelle pour la fabrication des blocs de cheminée ou des tuyaux qu'il faut démouler et empiler lorsqu'ils sont séchés. Certaines pièces pèsent plusieurs centaines de livres. Mais ce travail éreintant ne me décourage pas. Je suis décidé à faire n'importe quel ouvrage pourvu que je sois rémunéré en conséquence. Je veux réussir et gagner ma vie coûte que coûte.

Quelques semaines plus tard, je suis en train de faire de la brique lorsque je reçois la visite d'Ernest Laurin, l'un des fils d'Isaïe Laurin de Lachute, marchand de fruits et légumes en gros avec qui je faisais affaire l'année précédente. Il me demande si je suis intéressé à travailler pour eux, comme vendeur de fruits et légumes en gros. «Tu auras un territoire déterminé, un camion à ta disposition et tu travailleras six jours par semaine, seul. Les heures sont longues mais tu seras bien payé.» Nous prenons rendez-vous chez moi, à Saint-André-Avellin, pour le dimanche suivant.

Je discute de l'affaire avec mes parents. Ils savent que j'aime le commerce et que cette position sera plus lucrative que la cimenterie. D'un commun accord, ils me conseillent d'accepter: «Mon garçon, nous aurions bien aimé te garder avec nous mais c'est ton avenir qui compte; il est beaucoup plus important que le nôtre.»

Tôt le dimanche après-midi, une grosse voiture luxueuse, une Buick de l'année, s'arrête à notre porte. Ernest Laurin en descend, entre saluer mes parents qu'il a rencontrés l'été dernier. Il m'explique le travail que j'aurai à faire: desservir

sans aide les clients de trois circuits deux fois par semaine. Le premier circuit: Pointe-au-Chêne, Fassett, Montebello, Papineauville, Plaisance, Thurso, Masson et Buckingham. Le deuxième se compose de Saint-André-Avellin, Ripon, Montpellier, Chénéville, Lac-Simon (les Pères Sainte-Croix), Namur, Saint-Émile et Notre-Dame-de-la-Paix. Le troisième: traverser la rivière Outaouais en chaland à Carillon pour Pointe-Fortune, Chute-à-Blodeau dans la province de Québec, puis L'Orignal, Saint-Victor-d'Alfred, Plantagenet, Curran, Saint-Isidore-de-Prescott, Rose Corner, Bourget, Casselman et Treadwell dans l'Ontario; revenir traverser au Québec par le pont Perley à Hawkesbury, à treize milles de Lachute. Il m'offre un salaire de vingt dollars par semaine, logé et nourri, m'allouant cinquante sous pour chaque repas pris à l'extérieur pendant mon travail. Il m'accompagnera pendant la première semaine afin de me présenter les clients.

Je trouve la proposition alléchante et le travail intéressant. Ma mère est enchantée à la pensée que je vais arrêter à la maison deux fois par semaine en passant. Avant de partir, j'offre mon petit camion à mon père. S'il veut le garder, il n'a quà continuer à faire les paiements à la *finance*, ce qu'il accepte presque avec émotion. Le soir même, je prends le train à Papineauville et descends à la gare de Lachute où monsieur Laurin m'attend.

Vers six heures le lendemain matin, le père, monsieur Isaïe Laurin ouvre la porte de ma chambre, après avoir frappé, et me dit: «Dors-tu Ernest?» Il va de soi que je me suis réveillé en l'entendant cogner. Il ajoute: «Il est temps de te lever, le déjeuner est prêt.» C'est lui qui l'a préparé: de la soupane, des oeufs bouillis, des toasts et du thé. Il déjeune avec moi puis m'amène à l'entrepôt à l'arrière de la maison pour charger le camion. C'est un beau gros véhicule vert olive, presque neuf, de marque Réo. À l'avant de la boîte, nous plaçons de soixante à soixante-quinze régimes de bananes bien protégés dans de la paille, dix à quinze caisses d'oranges de différentes grosseurs et des citrons, pamplemousses, ananas, trois à quatre caisses de chaque sorte. Les pommes sont contenues dans des barils et des mannes.

Nous rajoutons de beaux légumes importés. Monsieur Laurin m'explique qu'il faut offrir les légumes et les fruits suivant les saisons, mais qu'il faut aussi tenir compte des goûts particuliers des clients qu'il connaît bien. Ernest arrive et vérifie les quantités chargées avec son père. Il fait ajouter certains légumes et fruits, en disant: «Il vaut mieux en avoir trop que d'en manquer.» À sept heures et demie, nous sommes

sur la route vers Buckingham; c'est moi qui conduis le camion. Je trouve bien intéressant de rencontrer tous les commerçants sur le parcours.

Nous avons bien de la difficulté à finir la livraison dans Buckingham car le camion est défectueux. Les garages sont fermés et ni lui ni moi ne connaissons la mécanique. Ernest trouve imprudent de reprendre la route pour Lachute. Il parle d'un oncle, frère de son père, qui habite Buckingham, «mais, me dit-il, sa femme est malcommode et n'est pas hospitalière. Mon oncle est vétérinaire et a une très belle écurie. Nous allons coucher là car, à l'hôtel, ça va coûter deux dollars.» Nous nous faisons un lit avec du foin dans un entre-deux à chevaux. Ni l'un ni l'autre ne réussit à s'endormir: des chevaux ont la gourme et toussent sans cesse, d'autres se plaignent et sont agités, ils piaffent et frappent de leurs sabots l'entre-deux et le pontage. N'ayant pas fermé l'oeil de la nuit, nous nous rendons au garage bien avant l'arrivée du mécanicien et allons déjeuner dès que le petit restaurant tout proche est ouvert. Mon premier voyage n'est pas encourageant mais, comme me dit monsieur Laurin: «Cela n'arrive pas tous les jours.»

Après avoir fait une semaine, je prends confiance et j'ai hâte de travailler seul. Ernest est lent, il s'éternise à jaser avec les clients; je suis certain de finir plus tôt si je suis seul. Je veux m'organiser de façon à terminer assez à bonne heure le samedi et prendre le train pour Papineauville. De là, je monte dans la voiture des *malles* jusqu'à Saint-André-Avellin où je suis attendu par la jeune fille que je fréquente.

Durant tout l'été je fais un travail exténuant mais je suis robuste et tenace. Je sais que j'acquiers ainsi une expérience considérable dont je bénéficierai toute ma vie. Mes journées de travail sont longues. Je pars avec le camion à sept heures et demie, après l'avoir chargé, et je reviens rarement avant minuit. La plupart du temps, tout est vendu. Je travaille toujours à la hâte. C'est dans mon tempérament: il ne me semble pas possible de ralentir mon ardeur au travail.

Pour le dîner et le souper, je mange du *baloney*, du pain beurré et de la moutarde, une banane ou un autre fruit ou légume pris dans mon camion et bois une liqueur douce. Je garde ces denrées à l'épreuve de la chaleur, dans la paille qui protège les bananes ou dans la glace concassée des caisses de pommes de laitue. Ma mère me donne un couteau, une salière, une poivrière et un petit récipient pour le beurre. Je paye un pain cinq sous, une livre de *baloney* tranché dix sous, un verre de moutarde Condor cinq sous, le beurre quinze sous la demi-livre et les liqueurs douces se vendent cinq sous

chacune. J'économise généralement un dollar et quinze sous par jour sur mes repas.

À chaque visite que je fais à Yvonne, avec qui je me compte moralement fiancé, c'est un grand plaisir pour moi de lui confier la garde de mes petites économies uniquement en pièces de cinquante sous. Elle les dépose dans une tirelire de faïence en forme de gros chat gris.

Commis voyageur

Vers la mi-septembre, Achille Lavoie, gérant du marchand détaillant et grossiste important R.O. Quesnel de Montebello, avec qui je fais affaire, me dit que le propriétaire désire me voir à son bureau. Oscar Quesnel, que je ne connais pas beaucoup, me paraît sympathique et bienveillant. Il me dit qu'il est natif de Saint-André-Avellin et qu'il a bien connu mon père. Il s'intéresse à mon travail pour la maison Laurin, me demande si j'aime cela, si j'ai des projets pour l'hiver prochain. Je lui réponds: «J'aime bien mon travail, mon salaire est raisonnable; je travaille fort, de dix-sept à dix-huit heures par jour, mais je prends une bonne expérience.» Il me demande alors s'il me plairait de devenir voyageur de commerce pour une maison sérieuse, la compagnie Ogilvie Flour Mills, disant que c'est une position d'avenir pour un garçon sérieux, travailleur et honnête comme moi. «Je n'en ai aucune idée, lui dis-je, je n'ai pas d'expérience dans ce genre de travail, je ne sais pas du tout si le mode de vie de voyageur de commerce me plairait.» Il me fait part que monsieur Merrill, qu'il connait bien et qui est gérant des ventes pour la compagnie, cherche un employé pour remplacer un commis voyageur, monsieur Langlois, décédé récemment. «Si vous êtes intéressé, me dit monsieur Quesnel, je serai heureux de vous référer à monsieur Merrill.» Je lui laisse entendre que j'aimerais essayer l'emploi.

La maison R.O. Quesnel de Montebello est le grossiste reconnu dans la région de la Petite-Nation; il fournit chaque magasin général, épicierie et restaurant, sauf de rares exceptions. Il vend annuellement au delà de cent *chars* de farine, céréales, engrais et autres produits de ce genre. Il est bien vu de la compagnie Ogilvie Flour Mills et sa recommandation à mon sujet est influente. Lorsque j'apprends à mon amie la possibilité de cette promotion, elle en est réjouie mais non sans être assombrie à la pensée que nous nous reverrions moins souvent. Peu de temps après, je reçois une lettre de monsieur Merrill, me donnant rendez-vous à son bureau du Carré Youville à Montréal. Je préviens la maison Laurin de

mon intention de les quitter, expliquant l'occasion qui m'est offerte, ce qu'ils comprennent fort bien.

Monsieur Merrill me pose certaines questions d'usage et me renseigne sur le territoire à couvrir: la région de la ville de Trois-Rivières. Le salaire net est de cent quarante dollars par mois; toutes les dépenses de déplacement, d'hébergement et de nourriture sont payées par la compagnie sur présentation de reçus de dépenses. Tous les soirs, je dois poster au bureau de Montréal une copie des commandes de la journée. Je dois aussi me présenter au bureau de Montréal le samedi matin pour remettre le rapport des ventes de la semaine, recevoir l'itinéraire de mes déplacements et la liste des clients que je dois visiter la semaine suivante.

La compagnie tient à ce que ses commis voyageurs aillent dans les meilleurs endroits pour coucher et se nourrir, entre autres le Château de Blois et l'Hôtel Canada à Trois-Rivières, le Château Frontenac à Québec. Le nom de l'hôtel où il doit coucher est remis à chacun, parce que le bureau des ventes a souvent besoin de communiquer avec ses commis voyageurs pour les informer de changements de prix à l'occasion de hausses ou de baisses du marché. Je trouve les conditions intéressantes et signe une formule d'engagement en vue de commencer la semaine suivante. Monsieur Merrill me remet une carte d'identité au titre de commis voyageur de commerce, avec laquelle j'obtiens un rabais sur le coût du transport par chemin de fer.

À mon retour, je remets ma démission officielle à la maison Laurin. Très active dans l'administration, madame Laurin est bien chagrinée à la nouvelle de mon départ. Elle ne cache pas l'affection qu'elle me témoigne et dit à son mari et à ses deux fils, Ernest et David: «Monsieur Whissell est le meilleur homme que nous ayons jamais eu à notre emploi, nous n'en aurons peut-être jamais un autre comme lui.» Ces paroles me touchent car j'estime cette femme d'environ cinquante ans, généreuse et charitable. Combien de fois ne l'ai-je pas entendu demander à son mari de me laisser reposer un peu le matin, lorsque j'étais arrivé de mon travail tard la veille. Elle laissait rarement se perdre des fruits trop mûrs, en préparant des paniers qu'elle envoyait porter à des familles pauvres. Elle était simple et n'élevait jamais la voix. Pour ma part, je la considérais comme l'âme de l'entreprise.

Le samedi suivant, je me présente au bureau des ventes de la compagnie Ogilvie Flour Mills à Montréal afin de prendre mon itinéraire de travail. On me remet cent cinquante dollars en avance sur les dépenses du mois. Ce montant ne suffit

généralement pas; le surplus du coût des dépenses encourues est réglé au moment de la paye à chaque mois. Le lendemain, à minuit moins cinq, je prends le train pour Trois-Rivières où j'arrive vers trois heures du matin et je vais coucher au Château de Blois. Mon premier client est un boulanger et commerçant d'engrais pour animaux à Victoriaville; je m'y rends par le train. Au cours de la semaine, je visite les clients des villages environnants, me transportant en taxi automobile d'un endroit à l'autre.

Le samedi, je vais faire mon rapport au bureau des ventes au Carré Youville à Montréal. Vers cinq heures et demie, je prends le train pour Papineauville et, de là, je me rends à Saint-André-Avellin où tous m'attendent avec anxiété, surtout mon amie Yvonne. Il est trop tôt pour tirer des conclusions mais je ne déborde pas d'enthousiasme. Moins de vingt-quatre après, je reprends le train pour Montréal; je passe la veillée chez mon oncle Maurice en attendant l'heure du train pour Trois-Rivières. Quelques fois, suivant mes itinéraires, je me rends en train jusqu'à Québec.

La saison d'hiver arrive vite et l'état des routes devient désagréable. Lors de poudreries, il arrive parfois que les chemins ferment et que je doive demeurer quelques jours à l'hôtel. Je trouve ces moments longs et ennuyeux, surtout quand je suis dans certains hôtels de campagne. Dans ces cas-là, je souhaiterais bien être au petit hôtel à Hervé-Jonction, tenu par une famille des plus sympathiques, d'autant plus que je peux y jouer du violon accompagné au piano par l'aînée des filles de l'hôtelier, qui est bonne pianiste. La cadette apprend le violon et a un bon instrument. Elles possèdent plusieurs cahiers de musique pour le violon.. Lorsque j'y couche, toute la famille se réunit au salon et c'est une soirée de musique qui me fait paraître la veillée très courte.

Dans cette région de la province, en hiver on attelle le cheval au centre de la *sleigh* contrairement à la coutume de notre région où le cheval est attelé à gauche, ce qui rend la voie dans laquelle il marche, durcie par la trace du patin de la *sleigh*. De plus, cela facilite les rencontres où le cheval n'a qu'à avancer dans la trace du patin de droite. Ce détail me surprend chaque fois que je prends une *sleigh*. Tout comme le style des voitures de promenade d'hiver. Elles sont entourées et recouvertes de toiles fixées à une charpente de bois ayant une porte de chaque côté. Au centre, en avant, on peut voir la route par un carreau vitré sous lequel une fente horizontale laisse passer les deux cordeaux.

Quoique j'aille passer chaque dimanche à Saint-André, je m'ennuie de ma petite amie et je trouve l'hiver bien long. J'apprécie le salaire enviable que je gagne mais je ne suis pas heureux.

Vers le mois de mars, monsieur Merrill me demande d'aller couvrir le territoire de Rivière-du-Loup, en direction de la Gaspésie. Il me dit que je ne reviendrais que toutes les deux semaines, qu'étant célibataire j'ai moins de responsabilités, donc que des absences prolongées me causeraient moins de désagréments qu'à un père de famille. Je lui dis que je donnerai ma réponse le samedi suivant. Au cours de conversations que j'ai par hasard avec d'autres commis voyageurs, j'apprends que ce territoire est reconnu comme l'un des plus désavantageux pour les commis voyageurs. Les moyens de transport sont compliqués, les hôtels à peine confortables; la nourriture composée de poisson la plupart du temps est loin de m'attirer.

Lorsque je refuse son offre, monsieur Merrill m'informe que la compagnie a un système de priorité suivant l'ancienneté des employés et qu'il doit céder le territoire de Trois-Rivières à un ancien commis voyageur de la région. Puisque je refuse le territoire du Bas de Québec, il me propose de travailler dans le bureau, mais à un salaire inférieur. J'accepte sans beaucoup d'entrain, plutôt pour satisfaire une curiosité. Au bout d'un mois, je l'informe que cette occupation ne me plaît pas et que je partirai aussitôt qu'il m'aura remplacé. Je le remercie de la confiance qu'il m'a témoignée et l'assure que je garde un souvenir reconnaissant de sa bienveillance.

Quand j'annonce cette nouvelle à mon amie Yvonne, elle m'encourage et affirme qu'elle a bien confiance que je me débrouillerai autrement. Je pense qu'en son for intérieur elle est plutôt réjouie.

Commerce à mon compte

Cette fois-ci, j'envisage les affaires avec plus d'optimisme. J'aurai bientôt vingt et un ans, je possède des économies assez substantielles et je peux réaliser le rêve de ma vie: travailler à mon compte. Au garage Cameron de Buckingham où monsieur Berthel m'avait vendu un châssis Ford, quelques années auparavant, j'achète une automobile Ford à pédales avec un toit et des côtés en toile caoutchoutée qu'on appelle *touring*. Je débourse trois cents dollars comptant; le reste de six cents dollars est payable en vingt-quatre versements mensuels.

Je veux faire du colportage de marchandises sèches dans toutes les municipalités environnantes, que je connais bien. Le meilleur endroit pour m'approvisionner est la maison de gros Alphonse Racine Limitée, et on n'y hésite pas à m'ouvrir un compte grâce à l'endossement de Maurice Courtemanche, mon oncle qui travaille là depuis l'âge de dix-sept ans. Ma première commande comprend des pièces de toile à *overalls* et à chemises, de pièces de flanellette, de coton à tablier, à draps, à torchons de vaisselle, de coton à fromage, d'indiennes de différentes couleurs, de soie rayonne, etc. J'achète aussi des sous-vêtements de coton ouaté pour hommes et de coton mercerisé pour dames, des chemises de travail et de toilette pour hommes, des bas pour hommes, dames et enfants. Au fur et à mesure que les clients me demandent des marchandises qui me manquent, je complète mon stock au moment de la prochaine commande.

Le succès de mon commerce dépasse mes espérances. Sur ces entrefaites, je rencontre par hasard un nommé Lafleur de Lachute que j'avais connu pendant mon séjour chez Laurin et Fils. Apprenant que je suis *pédleur* dans le Petit-Nord, il me demande si l'on y fait l'élevage des moutons; je lui dis que non mais que la plupart des cultivateurs en gardent. Monsieur Lafleur répond: «Veux-tu faire de l'argent? Achète toute la laine que tu peux; d'ici une couple de mois, le prix de la laine va augmenter de quinze à vingt sous la livre. Tu peux me croire, je suis copropriétaire de la firme Canadien Knitting de Joliette et mes renseignements sont justifiés.»

Tout en faisant mon commerce, je me renseigne auprès de mes clients pour savoir si leur laine est à vendre ainsi que d'autres détails. J'ai ainsi une bonne idée de la quantité qu'ils auront à vendre. Certains me disent que les moutons sont tondus, que la laine n'est pas lavée et qu'ils veulent faire cette opération avant de la vendre; d'autres tondront leurs moutons dans une semaine ou deux. Je prends note de chaque détail et, au moment opportun, j'achète toute la laine disponible. Je paye de dix-huit à vingt sous la livre pour la laine lavée et de treize à quinze sous pour la laine non lavée, selon sa condition que je vérifie en ouvrant le sac au milieu, avec un couteau, pour fouiller avec mes mains. Il me faut parfois enlever des *mottons* de fumier accolés à la laine. J'investis toutes mes économies; j'en achète pour six à sept cents dollars, ce qui est un montant considérable pour mes moyens.

Je dois emprunter de l'argent ou cesser d'acheter de la laine. À Saint-André-Avellin, la succursale de la Banque Provinciale du Canada a été ouverte en 1912 par Lucien Valois qui en est

le gérant. Il a la réputation d'être un homme plutôt sévère mais compréhensif et bienveillant envers les gens de bonne foi. Je pense que l'estime que mon père éprouve pour lui est réciproque et que, me connaissant depuis ma tendre enfance, monsieur Valois comprendra peut-être ma situation et me fera confiance. Je décide donc d'aller lui demander un emprunt.

Il est renommé pour son utilisation d'une phrase devenue chez lui presque proverbiale, et c'est précisément avec ces mots qu'il s'adresse à moi après avoir écouté ma demande très attentivement. «Le point est celui-ci, mon ami, me dit-il très sérieusement, vous prenez des risques. Le marché peut baisser et le feu est toujours un danger.» Je réponds que je ne crains pas les risques du marché, que je détiens des renseignements de quelqu'un de bien informé concernant la hausse prochaine des prix de la laine. Il me demande si j'ai objection à lui dire le nom et l'occupation de cet informateur. Je n'en ai aucune, pourvu que notre conversation soit confidentielle. Il m'assure que tout ce qui se passe dans son bureau demeure un secret absolu. Je lui nomme la source de mes informations et lui fais part que monsieur Lafleur s'est engagé à acheter toute la laine que j'aurais à vendre.

Monsieur Valois me dit que, pour un prêt de mille dollars, il doit demander l'autorisation du bureau chef à Montréal. J'en déduis qu'il veut un délai de quelques jours avant de prendre sa décision car je sais très bien que cet homme prudent, et même zélé pour ses employeurs, n'a pas besoin d'une telle permission avant de prendre une décision. Quelques jours plus tard, j'obtiens le prêt pour lequel je signe un billet de banque au taux d'intérêt de sept pour cent. La somme est déposée dans mon compte courant et je peux continuer à payer mes achats par chèque. Je remercie chaleureusement monsieur Valois et l'assure qu'il n'aura pas à regretter la confiance qu'il me témoigne.

Afin de ne pas épuiser trop tôt mon capital, j'achète à crédit autant que possible. J'offre de payer un sou de plus la livre à ceux qui acceptent d'attendre environ un mois le paiement de leur laine, soit après que je l'aurai vendue. Plusieurs me font confiance et sont heureux de bénéficier de cette augmentation. Cette manière de procéder me permet d'acheter une plus grande quantité de laine. Une autre façon, pour moi, de ne pas débourser d'argent est d'accepter de la laine en paiement des achats que font les clients qui en ont; cet arrangement leur convient également. De mon côté, je profite aussi de crédit de soixante jours qui m'est alloué pour payer la marchandise achetée chez Racine.

Au début de juin, monsieur Valois me convoque d'urgence à son bureau. Il m'informe que le prix de la laine est à la hausse sur le marché et me conseille de vendre ma laine sans tarder. Je le remercie et lui dis que j'attends monsieur Lafleur qui va m'aviser au moment propice, ce qui sans doute ne devrait pas tarder puisque le marché est à la hausse. «Le point est celui-ci, mon ami, me dit le gérant de banque, vous savez, dans la vie, il ne faut pas trop risquer. Je crois que vous allez faire de l'argent, le marché est favorable.» Cependant, il n'est pas question qu'il me fasse un autre prêt. Il a peut-être raison mais, pour moi, c'est un risque calculé et je suis optimiste. Toutefois, je n'ose pas lui demander un autre emprunt. Je l'informe que j'ai investi tout près de mille dollars en argent et que j'ai acheté à peu près toute la laine disponible chez les cultivateurs de la région. La grande remise à deux étages de cinquante par trente pieds, en arrière de la maison de mon père, est remplie et la laine non lavée est séparée de celle qui est lavée. Je lui dis également quels procédés j'avais employés pour acheter à crédit.

Au moment où je quitte son bureau, monsieur Valois me répète: Monsieur Whissell, soyez prudent.» J'éprouve une certaine fierté à la pensée de l'intérêt que cet homme influent me manifeste. Et je continue à colporter mes marchandises sèches, attendant de jour en jour des nouvelles de monsieur Lafleur.

Dans l'après-midi du vingt juin, c'est la distribution des prix au couvent des soeurs de la Providence. À cette occasion les religieuses organisent un spectacle donné par les élèves: déclamations, petites comédies de théâtre, gymnastique, duos de piano et autres divertissements qui agrémentent l'austérité de la remise des récompenses. La religieuse responsable de la fête est très heureuse lorsqu'elle peut présenter un invité d'honneur. Elle a su que j'ai joué du violon et du violoncelle aux soirées de *euchre* durant l'hiver et m'invite à exécuter quelques pièces de musique, accompagné au piano par Gratia Châtelain, professeur au couvent. J'accepte avec grand plaisir, d'autant plus que mes parents seront dans la salle car ma soeur Odette est au nombre des élèves.

Vers quatre heures, une religieuse vient me dire que je suis demandé au parloir par un monsieur qui insiste pour me parler. À ma surprise, c'est monsieur Lafleur qui veut savoir si j'ai de la laine et en quelle quantité. Je l'informe rapidement et nous prenons rendez-vous pour cinq heures à l'Hôtel de la Petite-Nation. Il s'excuse de m'avoir dérangé et je retourne

dans la salle où j'exécute la dernière pièce avec grand coeur, mais l'esprit ailleurs.

Après marchandage, toute ma laine, lavée et non lavée, est vendue et je n'ai pas à m'occuper du transport. À ma demande, monsieur Valois confirme, dès l'ouverture de la banque le lendemain, la validité du compte de banque à Lachute où monsieur Lafleur et son associé de Joliette font affaires. Toute la laine est pressée en ballots qui sont pesés puis chargés dans de gros camions équipés de presses spéciales appartenant à la compagnie. En moins de deux mois, je réalise un bénéfice net de plus de trois mille dollars. Après avoir remboursé mon prêt, j'ai, pour la première fois de ma vie, un compte de banque assez substantiel. Et monsieur Valois de me dire: «Le point est celui-ci, mon ami, je vous l'ai toujours dit, pour réussir il faut être travaillant, économe et honnête. Vous réussissez, je suis bien content pour vous.»

Au cours de l'été, j'ajoute l'assortiment de fruits et légumes à mon commerce de colportage et, l'automne venu, je vends en quantité des fruits à confiture: paniers de prunes, poires, pêches, raisins entre autres. Je m'approvisionne au marché de la rue York à Ottawa. Plus tard, j'achète un *char* de pommes de conserve en mannes et en barils (Baldwin, Starck, Wolf River, Ben Davis, McIntosh, etc.) en prévision de l'hiver. Il m'arrive d'échanger des pommes de conserve contre des poulets ou des lapins que je revends au boucher du village, ou contre du sirop d'érable, quelquefois des patates. Et même, en une occasion, contre un sac rempli de belles mitaines et de beaux bas tricotés de laine *d'habitant*, dont je fais cadeau à ma famille après m'en être gardé une bonne provision.

Mariage

Depuis quelques mois, Yvonne et moi parlons sérieusement de mariage. Vers la fin de l'été, nous faisons part à monsieur et madame Gourd de notre désir de nous épouser à l'automne. En parents sages et soucieux du bonheur de leur enfant, ils attirent notre attention sur notre situation financière. Nous croyons que nous serions tous les deux plus heureux en ayant notre propre foyer et que cela ne changerait guère les dépenses; au contraire notre budget ne pourrait que s'améliorer. Mon futur beau-père me dit que c'est possible car il n'a jamais réussi à économiser avant son mariage. Il a commencé sa vie matrimoniale avec deux dollars en poche, puis il s'est acharné à travailler et économiser après son mariage.

Madame Gourd me fait remarquer à regret que sa fille ne connaît pratiquement aucun travail domestique. Yvonne étant son unique enfant, elle l'a pas mal gâtée. Plutôt que de lui enseigner certains petits travaux ménagers, elle préférait les accomplir elle-même puisqu'elle en avait le temps et la santé. De plus, étant une femme très minutieuse, elle se demande si elle aurait eu la patience de laisser travailler un enfant. Je sais tout cela mais ne m'en inquiète pas. Je suis assez habile et Yvonne prendra le temps d'apprendre; je la connais assez pour savoir qu'elle est sérieuse, intelligente, économe et propre. Si c'est la volonté de Dieu que nous ayons des enfants, elle sera sûrement une bonne mère. Les parents d'Yvonne m'accordent la main de leur fille avec bonheur et joie. C'est ainsi que ma demande en mariage est faite.

C'est la loi et la coutume de mettre le ban de mariage à l'église afin qu'une publication solennelle et publique soit faite avant la célébration du mariage et permette de connaître des objections à l'union des futurs époux, s'il y a lieu. Donc, le lendemain, je préviens monsieur Gourd que nous avons rendez-vous avec le curé Hector Yelle pour le soir même à sept heures. Celui-ci est de bonne humeur et nous reçoit très amicalement: «Assoyez-vous, qu'est-ce que je peux faire pour vous?» Apprenant le but de notre visite, il dit: «Ouais! c'est bien, cela; quelle sorte de mariage désirez-vous?» «Eh bien, monsieur le curé, qu'est-ce que vous avez comme cérémonie?» lui dis-je. Il répond qu'il y a un mariage à cent vingt-cinq dollars, avec tapis de l'entrée de l'église jusqu'à la balustrade, quatre fauteuils rembourrés pour les mariés et les témoins, un choeur pour chanter des cantiques appropriés à la cérémonie, des décorations supplémentaires de fleurs, entrée et sortie des mariés et de leurs invités par les deux grandes portes centrales. Pour cent dollars, les cantiques spéciaux sont supprimés; il n'y a que le chant de la messe. Pour soixante-quinze dollars, pas de tapis; pour cinquante dollars, des chaises de bois remplacent les fauteuils et il n'y a sur l'autel que les deux bouquets de fleurs ordinaires. Pour vingt-cinq dollars, un seul chantre pour les prières de la messe*.

Je lui demande alors: «Avez-vous une cérémonie à meilleur marché?», tout en jetant un regard furtif vers monsieur Gourd qui, imperturbable, fume sa pipe; il semble approuver ma question. «Nous offrons aussi une célébration du sacrement de mariage à six heures du matin avec la basse messe, pour huit

* L'exactitude de ces paroles, rapportées de mémoire, peut varier un peu.

dollars», répond le curé un peu étonné, «mais nous n'ouvrons pas les grandes portes centrales. Les mariés et leurs invités entrent et sortent par les portes latérales.» À quoi je réplique: «Cela ne me dérange pas de sortir par les portes que vous voudrez, d'abord que vous me laisserez sortir; cette cérémonie me convient.» Je paye la somme de huit dollars et nous nous quittons bons amis.

Un an auparavant, j'avais loué de mon père, pour la somme de douze dollars par mois (prix courant) son logis de six pièces attenant à la maison. Dans la pièce avant au rez-de-chaussée, j'avais ouvert un magasin de marchandises sèches et de fruits et légumes. Pendant que j'allais colporter dans les rangs et les alentours. Ma mère et parfois ma jeune soeur voyaient à répondre aux clients.

Yvonne et moi aménageons notre demeure dans les autres pièces de ce logement pour y habiter après notre mariage. Nous avons la chance d'avoir beaucoup d'aide. Je recouvre tous les planchers de Congoleum. Monsieur Gourd, marchand de meubles de seconde main, achète à bon marché, rue Craig à Montréal, de vieux meubles hors d'usage. Il les vend et fait un profit intéressant car il les répare lui-même avec l'aide de sa femme. Bon menuisier, il remplace les pièces brisées, après quoi madame Gourd collabore au nettoyage et vernissage du bois, et spécialement au rembourrage des *sets* de salon. Ils nous donnent tout l'ameublement dont nous avons besoin.

La pièce centrale du rez-de-chaussée nous sert à la fois de salle à manger et de salon. Elle est meublée d'un beau mobilier de chêne rénové comprenant une table ronde, six chaises capitonnées et un gros vaisselier à deux étages avec miroir et tablettes; le tout vaut trente-cinq dollars. Pour la cuisine, ils nous donnent une table et quatre chaises fraîchement peinturées d'un beau bleu (valeur de quinze dollars), un poêle à bois usagé, avec réchaud, très propre et luxueux, garni de tuiles et de nickel (valeur de vingt dollars), une glacière de bois vernie et une belle grande chaise berçante.

Notre *set* de chambre à coucher est le cadeau de noces de mes beaux-parents; c'est un beau mobilier complet, tout neuf, acheté chez Légaré Limitée. Il comprend une commode pour monsieur, un bureau avec un grand miroir pour madame et, en plus, un meuble plus petit, haut sur pattes, avec trois miroirs dont deux sont pivotants, et deux petits tiroirs de chaque côté; un petit banc de fantaisie se place sous le petit tiroir du centre. Le pied du lit est de forme arrondie afin de laisser plus d'espace sur la longueur — ce que j'apprécie beaucoup vu ma grandeur de six pieds et un pouce — et une belle petite chaise d'occasion

complète le tout. Un lit supplémentaire, un petit bureau et une chaise (valeur de quinze dollars) servent pour la chambre de la visite dans la pièce voisine en haut.

Madame Gourd garnit toutes les fenêtres de rideaux qu'elle confectionne à même des pièces de marquisette que j'ai dans mon magasin. Ma mère nous donne des couvre-pieds piqués qu'elle fait elle-même, ainsi que quelques articles de lingerie de maison. Lorsque nous recevons le cadeau de noces de l'oncle David Gourd d'Amos, un beau couvre-lit de brocart rose que tante Yvonne a sans doute choisi, notre foyer n'a presque plus besoin d'ornements. Il ne nous reste qu'à attendre le retour du voyage de noces pour profiter de toutes ces belles choses.

Mon père, qui a une *shop* de blocs, briques et tuyaux de ciment à East Templeton, doit arriver le 11 septembre, la veille du mariage, par le train du soir, pour me servir de témoin. L'heure du retour des voitures de la poste, après le passage à Papineauville du train Ottawa-Montréal, est largement dépassée et mon père n'est pas arrivé. Ma mère s'inquiète et me parle de ce retard. Or mon père n'a pas de téléphone à son usine, où il demeure, et vu l'heure tardive il est impossible de le rejoindre par l'intermédiaire d'un restaurateur ou d'un commerçant voisins dont les établissements sont fermés.

Paul Duquette, propriétaire du moulin à scie, est un ami de la famille et pensionne chez mes parents. Sachant que mon père est souvent distrait et a pu manquer le train, il me dit qu'il est prêt à me servir de témoin si celui-ci n'arrive pas à temps. Mais, voyant l'inquiétude de ma mère qui redoute un accident possible, la paralysie étant donné l'hypertension de mon père et, qui sait?, peut-être même une mort subite, il offre d'aller dans son automobile à East Templeton, à une quarantaine de milles de Saint-André-Avellin, s'enquérir de la situation. Il revient vers trois heures du matin, en compagnie de mon père qui est calme et affirme qu'il a manqué son train. N'ayant pas d'autre moyen de transport, il est retourné se coucher en se disant que nous irions le chercher si nous avions besoin de lui.

Le 12 septembre 1928 est le grand jour. La pluie qui tombe à torrents nous désappointe un peu mais n'altère pas notre bonheur. À six heures moins quart je suis dans l'église avec mon père à mes côtés et nous attendons l'entrée d'Yvonne accompagnée de son père. Nous sommes tous très heureux. Après la cérémonie qui se déroule comme prévu, quelle n'est pas notre surprise de voir les deux grandes portes centrales ouvertes pour notre sortie. Il s'agit sans doute d'un ordre donné par le curé au bedeau Pierre Laporte. Rapidement, je

me fais cette réflexion: l'abbé Yelle est un homme intelligent. Peut-être qu'en voyant mon attitude indifférente en face d'une telle coutume stupide et injuste, il a réalisé le manque de charité chrétienne et d'amour du prochain dans ce règlement qui démontre un mépris honteux à l'endroit des pauvres et est contraire aux enseignements du Christ.

Les seuls invités à notre mariage sont, en plus des pères qui nous servent de témoins, nos mères, ma soeur et mon frère Frank, et Paul Duquette (mon frère Georges n'a pu s'absenter de Montréal par suite de ses études en médecine à l'université). Après le mariage, madame Gourd sert un léger goûter et un vin d'honneur. Ma femme a tout juste le temps de mettre un costume de voyage avant de partir en automobile avec Paul Duquette qui nous conduit à Papineauville afin de prendre le train pour Montréal. Nous allons passer quelques jours chez l'oncle Maurice où j'ai habité à deux reprises: un an pour aller à l'école et deux à trois ans pour travailler dans son épicerie.

Nous descendons à la gare Viger, rue Craig, et prenons le tramway Papineau. Tante Belange nous attend pour le dîner; Yvonne l'a déjà rencontrée durant les vacances qu'elle venait passer à Saint-André-Avellin. C'est une femme aimable, gaie et *parlante* avec qui Yvonne se sent à l'aise. L'après-midi passe vite en attendant l'oncle Maurice qui revient de son travail vers sept heures. Aussitôt après le souper, il propose de jouer au *euchre*; ma tante sert des liqueurs douces et quelques friandises. Yvonne connaît bien ce jeu et la chance semble nous favoriser. Mon oncle, un mordu des cartes, ne peut pas quitter perdant et nous jouons jusque vers une heure du matin. Mais comme il travaille le lendemain, il est obliger d'en sortir perdant, au grand divertissement de tante Belange qui dit: «Voyons, Maurice, il faut laisser une chance aux amoureux.»

Lorsque nous entrons dans le salon double où est notre lit, la «chance des amoureux» s'amoindrit quand Yvonne entend le grondement du tonnerre. Nous nous dirigeons vers la fenêtre et je lui dis: «C'est peut-être le bruit d'un tramway.» Mais au même instant, un éclair sillonne les nuages en serpentant, suivi d'un formidable coup de tonnerre. Saisie d'épouvante, ma femme se lance toute tremblante dans mes bras et affirme: «Il est tombé sur la maison.» L'enveloppant de tendresse, je réponds: «Mais non, mais non; dans une ville, le tonnerre ne tombe jamais sur les maisons. Il a dû tomber sur le transformateur du terminus des tramways, de l'autre côté de la rue.» J'ai à peine terminé ma phrase qu'un second coup retentit, aussi fort que le premier. Yvonne sort instinctivement du salon pour se réfugier dans la cuisine, où je la suis.

Mon oncle et ma tante, qui ne veulent pas se coucher durant ce gros orage, viennent nous trouver. Ma tante baisse le store de l'unique fenêtre et sort des chandelles au cas où l'électricité manquerait. Yvonne est énervée et ne tient pas en place. Mon oncle essaie de contrôler sa propre crainte du tonnerre afin de ne pas augmenter l'anxiété de sa nièce, mais il ne réussit pas à dissimuler son effroi. L'orage ne semble pas se calmer; dès que nous avons un moment de répit, le tonnerre se fait entendre de nouveau. Ma tante sort du café et des biscuits mais Yvonne et oncle Maurice n'ont pas faim. Finalement nous regagnons chacun notre chambre vers quatre heures; il pleut encore mais les éclairs et les grondements du tonnerre se sont éloignés.

Je savais qu'Yvonne avait peur du tonnerre, mais pas à ce degré-là. Mon oncle part pour son travail sans faire de bruit et nous nous réveillons en même temps que ma tante, vers midi. C'est une belle journée ensoleillée d'automne. Comme convenu, nous allons souper chez le grand-oncle d'Yvonne que madame Gourd nous avait bien recommandé d'aller visiter car il habite tout près de l'oncle Maurice, rue Laurier. Monsieur et madame Moïse Laniel, malgré leur âge, tiennent encore une boucherie avec l'aide de leur fils Henri. Très aimables et sympathiques, ils nous reçoivent chaleureusement. Nous partons tôt après le repas pour aller au cinéma Dominion, rue Papineau près de Mont-Royal.

Le lendemain nous allons souper à Saint-Henri, chez le frère de monsieur Gourd, Odilon. Je rencontre des cousins d'Yvonne qui sont gais et hospitaliers et nous passons une soirée très plaisante. Lorsque nous revenons chez l'oncle Maurice, il insiste pour nous garder une autre journée à Montréal, disant qu'il aimerait bien prendre sa revanche aux cartes. Mais nous devons revenir chez nous par le train du lendemain matin.

Notre voyage de noces ne m'a pas coûté cher: je suis parti avec trente-cinq dollars en poche, et revenu avec une quinzaine de dollars. Le surlendemain de notre retour, je recommence mon travail de colporteur car je n'ai pas les moyens de prendre de longues vacances. Nous passons quelques jours chez mes beaux-parents, puis prenons possession de notre logement. Nous nous sentons très confortablement installés. Nous aurions été beaucoup plus riches que nous n'aurions pas été plus heureux. Mon épouse prend soin du foyer et garde le magasin pendant que je parcours le Petit-Nord où se trouve ma clientèle.

me fais cette réflexion: l'abbé Yelle est un homme intelligent. Peut-être qu'en voyant mon attitude indifférente en face d'une telle coutume stupide et injuste, il a réalisé le manque de charité chrétienne et d'amour du prochain dans ce règlement qui démontre un mépris honteux à l'endroit des pauvres et est contraire aux enseignements du Christ.

Les seuls invités à notre mariage sont, en plus des pères qui nous servent de témoins, nos mères, ma soeur et mon frère Frank, et Paul Duquette (mon frère Georges n'a pu s'absenter de Montréal par suite de ses études en médecine à l'université). Après le mariage, madame Gourd sert un léger goûter et un vin d'honneur. Ma femme a tout juste le temps de mettre un costume de voyage avant de partir en automobile avec Paul Duquette qui nous conduit à Papineauville afin de prendre le train pour Montréal. Nous allons passer quelques jours chez l'oncle Maurice où j'ai habité à deux reprises: un an pour aller à l'école et deux à trois ans pour travailler dans son épicerie.

Nous descendons à la gare Viger, rue Craig, et prenons le tramway Papineau. Tante Belange nous attend pour le dîner; Yvonne l'a déjà rencontrée durant les vacances qu'elle venait passer à Saint-André-Avellin. C'est une femme aimable, gaie et *parlante* avec qui Yvonne se sent à l'aise. L'après-midi passe vite en attendant l'oncle Maurice qui revient de son travail vers sept heures. Aussitôt après le souper, il propose de jouer au *euchre*; ma tante sert des liqueurs douces et quelques friandises. Yvonne connaît bien ce jeu et la chance semble nous favoriser. Mon oncle, un mordu des cartes, ne peut pas quitter perdant et nous jouons jusque vers une heure du matin. Mais comme il travaille le lendemain, il est obliger d'en sortir perdant, au grand divertissement de tante Belange qui dit: «Voyons, Maurice, il faut laisser une chance aux amoureux.»

Lorsque nous entrons dans le salon double où est notre lit, la «chance des amoureux» s'amoindrit quand Yvonne entend le grondement du tonnerre. Nous nous dirigeons vers la fenêtre et je lui dis: «C'est peut-être le bruit d'un tramway.» Mais au même instant, un éclair sillonne les nuages en serpentant, suivi d'un formidable coup de tonnerre. Saisie d'épouvante, ma femme se lance toute tremblante dans mes bras et affirme: «Il est tombé sur la maison.» L'enveloppant de tendresse, je réponds: «Mais non, mais non; dans une ville, le tonnerre ne tombe jamais sur les maisons. Il a dû tomber sur le transformateur du terminus des tramways, de l'autre côté de la rue.» J'ai à peine terminé ma phrase qu'un second coup retentit, aussi fort que le premier. Yvonne sort instinctivement du salon pour se réfugier dans la cuisine, où je la suis.

Mon oncle et ma tante, qui ne veulent pas se coucher durant ce gros orage, viennent nous trouver. Ma tante baisse le store de l'unique fenêtre et sort des chandelles au cas où l'électricité manquerait. Yvonne est énervée et ne tient pas en place. Mon oncle essaie de contrôler sa propre crainte du tonnerre afin de ne pas augmenter l'anxiété de sa nièce, mais il ne réussit pas à dissimuler son effroi. L'orage ne semble pas se calmer; dès que nous avons un moment de répit, le tonnerre se fait entendre de nouveau. Ma tante sort du café et des biscuits mais Yvonne et oncle Maurice n'ont pas faim. Finalement nous regagnons chacun notre chambre vers quatre heures; il pleut encore mais les éclairs et les grondements du tonnerre se sont éloignés.

Je savais qu'Yvonne avait peur du tonnerre, mais pas à ce degré-là. Mon oncle part pour son travail sans faire de bruit et nous nous réveillons en même temps que ma tante, vers midi. C'est une belle journée ensoleillée d'automne. Comme convenu, nous allons souper chez le grand-oncle d'Yvonne que madame Gourd nous avait bien recommandé d'aller visiter car il habite tout près de l'oncle Maurice, rue Laurier. Monsieur et madame Moïse Laniel, malgré leur âge, tiennent encore une boucherie avec l'aide de leur fils Henri. Très aimables et sympathiques, ils nous reçoivent chaleureusement. Nous partons tôt après le repas pour aller au cinéma Dominion, rue Papineau près de Mont-Royal.

Le lendemain nous allons souper à Saint-Henri, chez le frère de monsieur Gourd, Odilon. Je rencontre des cousins d'Yvonne qui sont gais et hospitaliers et nous passons une soirée très plaisante. Lorsque nous revenons chez l'oncle Maurice, il insiste pour nous garder une autre journée à Montréal, disant qu'il aimerait bien prendre sa revanche aux cartes. Mais nous devons revenir chez nous par le train du lendemain matin.

Notre voyage de noces ne m'a pas coûté cher: je suis parti avec trente-cinq dollars en poche, et revenu avec une quinzaine de dollars. Le surlendemain de notre retour, je recommence mon travail de colporteur car je n'ai pas les moyens de prendre de longues vacances. Nous passons quelques jours chez mes beaux-parents, puis prenons possession de notre logement. Nous nous sentons très confortablement installés. Nous aurions été beaucoup plus riches que nous n'aurions pas été plus heureux. Mon épouse prend soin du foyer et garde le magasin pendant que je parcours le Petit-Nord où se trouve ma clientèle.

Automobile incendiée

Dans un pacage situé sur un terrain de mon père dans le village, tout près de chez moi (la *Petite terre*), je garde trois veaux que j'ai achetés au printemps. À l'automne, ils sont bien beaux car je les ai nourris tout l'été de moulée et de *whey* (petit lait de fromage) qu'Alex Deschambault, fromager que je connais bien, me permet de prendre dans le grand bassin en arrière de sa fromagerie.

Généralement, les cultivateurs qui apportent leur lait à la fromagerie ont le privilège de s'approvisionner gratuitement dans ce bassin de petit lait pour nourrir leurs jeunes animaux. Monsieur Deschambault me dit: «Il y a toujours de la *whey* de reste car tous les cultivateurs qui apportent du lait ne prennent pas tous de la *whey*. Prends-en tant que tu voudras, mais passe par en arrière afin de ne pas être vu. Comme tu n'apportes pas de lait à la fromagerie, cela pourrait m'attirer des reproches de la part de certains cultivateurs, quoique ce n'est pas une injustice pour personne; il y a toujours trop de *whey*.

J'aime ces animaux et c'est toujours un plaisir pour moi d'aller les soigner. Ils me reconnaissent et accourent à la barrière lorsqu'ils voient mon automobile. J'en parle souvent à mon père et, un dimanche matin, je lui propose de venir avec moi. Il monte par le côté du chauffeur car l'autre porte est condamnée.

Au cours de l'été, quand j'avais décidé d'ajouter la vente des fruits et légumes à mon commerce, mon Ford *touring* n'avait pas l'espace suffisant pour tout emmagasiner. Je ne voulais pas changer cette auto toute neuve que j'avais achetée — à très bon marché parce qu'elle avait été en montre l'année précédente — au lieu d'un petit camion qui aurait mieux fait mon affaire mais aurait coûté beaucoup plus cher. Monsieur Gourd m'avait suggéré d'installer un *rack* sur le marchepied droit et d'y mettre de la paille pour emmagasiner des tresses de bananes.

'Sonpère' (appellation par laquelle nous dénommions notre père), qui connaît bien les animaux, les trouve bien beaux et me dit: «Tu vas te faire un coup d'argent. Monsieur Deschambault a été bien gentil, tu as eu pas mal de trouble pour les soigner aussi régulièrement, mais cela valait la peine. Je suis bien content pour toi.» En retournant dans l'auto, nous rencontrons les gens de Sainte-Julie qui reviennent de la grand-messe; ils nous font des signes de la main en pointant vers le côté de ma voiture. Intrigué, je regarde autour et j'aperçois les toiles

de l'arrière tout enflammées. J'arrête immédiatement et nous sautons en dehors de l'auto. Nous sommes juste à la croisée du rang Sainte-Julie et de la rue du village. Le cordonnier Albert Bricault habite en face. Il sort son extincteur et réussit assez difficilement à éteindre les flammes car le feu persiste dans les toiles caoutchoutées qui entourent la voiture et en recouvrent le toit, de même que dans les bourrures et le filage du *dash*.

En s'assoyant dans l'auto pour revenir, mon père a allumé sa pipe et lancé son allumette à l'extérieur en la passant entre les toiles. Par pure coïncidence, l'allumette est tombée, encore enflammée, dans le *rack* rempli de paille. Mon père est tout consterné. Quant à moi, je suis très affecté. Cette voiture est mon gagne-pain, je dois encore de quatre à cinq cents dollars à la compagnie de finance et ne suis pas certain d'avoir une assurance-feu pour cette auto.

Je ne communique pas mon inquiétude matérielle à ma femme, ni à mes beaux-parents qui sont chez moi pour dîner. Quand il n'y a pas de dommages corporels, le reste s'arrange toujours. Je m'empresse de téléphoner à Splendien Charlebois qui m'a fait avoir cette automobile à bon compte, et lui raconte ce qui vient de se passer. Il me dit: «Ne t'en fais pas; une chose est certaine, le vieux Cameron n'a certainement pas pris de chance avec toi, tu as donné un bien petit *cash*. C'est pas mal certain qu'il a fait assurer l'auto jusqu'à ce qu'elle soit toute payée.» Cela me rassure. Le lendemain matin, j'apprends que mon auto est assurée contre le feu et même les accidents.

L'ajusteur établit la valeur des pertes à un montant que je juge très raisonnable. J'en profite pour faire transformer mon auto en camionnette, par Pierre Leroux. C'est beaucoup plus commode pour mon commerce. Il me reste une centaine de dollars que j'emploie pour améliorer ma ligne de marchandises sèches.

Je dois attendre de cinq à six semaines avant de prendre possession de ma camionnette. La réparation du système électrique est assez longue, sans compter l'enlèvement des sièges et autres travaux en préparation de l'installation de la boîte du camion et la construction de celle-ci. Mon voisin et grand ami de la famille, le docteur Albert L'Allier, me dit: «Tu es arrêté dans ton commerce. J'ai mon autoneige dans mon garage; si elle fait ton affaire, enlève les ponts et sers-toi-z-en.» J'accepte avec grand plaisir. Ce véhicule est très lent car il est *guiré* d'une transmission forte; par contre, il est spacieux et j'y installe temporairement un grand *rack*. Lorsque je reçois ma camionnette, je remets l'autoneige dans le garage du docteur,

telle que je l'ai prise. Puis je passe à son bureau et lui dis tout joyeux: «Je viens de remettre votre autoneige en bon état dans votre garage. Vous m'avez rendu un fier service, combien vous dois-je?» Et le docteur de me répondre: «Cela m'a fait plaisir de te rendre service; une autre fois ce sera peut-être toi qui en auras l'occasion.» Il refuse tout paiement. Je le remercie chaleureusement et l'assure que je n'oublierai jamais son geste. Cet homme est charitable et généreux et il jouit de l'estime de tous ceux qui le connaissent.

Colportages divers

Après les Fêtes, il me faut un cheval et une voiture pour continuer mon colportage comme les années précédentes. Monsieur Gourd offre de me prêter une *sleigh* sur laquelle je fais construire, par Pierre Leroux, une boîte fermée d'environ huit pieds de longueur par quatre pieds de largeur et cinq pieds de hauteur, dans laquelle j'entre par une porte à l'arrière. Sur le panneau avant, une vitre de deux pieds de largeur par dix-huit pouces de hauteur donne une vue de la route, les guides pour le cheval passent dans une petite fente horizontale sous le cadrage de la vitre. Au centre de la boîte, j'installe un petit poêle à huile à lampe.

J'achète au prix de cinquante dollars la jument de Joseph Larose du rang de la côte Saint-Pierre, que sa femme me vend à la suite d'une embardée où elle a failli se faire tuer lorsque le cheval a pris l'épouvante. Son mari et son fils unique, Émile, travaillent dans les chantiers forestiers et madame Larose ne veut absolument plus garder la bête. C'est pour moi un bon marché. Cette jument trotte le mille en trois minutes et a une endurance peu commune. Mais elle est malcommode et a besoin d'être conduite par une personne avertie et robuste. Ce que je mets peu de temps à constater.

Lors d'un des premiers voyages que je fais avec elle, je dois passer, vers la fin de la journée, autour d'un tas de fumier pour virer dans une cour. La jument tourne à droite brusquement et évite elle-même le tas, mais ma voiture se retrouve sens dessus-dessous avant que je n'aie le temps de faire un geste afin d'éviter l'avarie. L'attelage se brise, Mody prend alors l'épouvante et file à l'écurie où je la garde. Je ne subis aucune blessure et il ne restait que très peu de marchandise dans la voiture. J'en suis quitte pour faire réparer et la voiture et l'attelage, mais l'expérience que j'acquiers ainsi sur le comportement de mon cheval en vaut le prix. Comme moi,

Mody est vaillante. J'aime cette bête chaque jour de plus en plus.

Je suis bien organisé dans mon territoire. Les principales marchandises que je vends l'hiver sont les pommes, le poisson, la mercerie. On considère que je suis plus ou moins brocanteur. Les ménagères et même les hommes me demandent parfois de leur apporter telle ou telle marchandise; d'autres m'offrent en vente ou en échange des articles les plus divers.

Propriétaire d'une tricoterie à Saint-André-Avellin, Horace Lemire engage cinq ou six employées. Il achète toute la laine que j'ai à lui offrir, ce qui m'assure un profit intéressant. L'année suivante, monsieur Lemire ayant discontinué sa fabrique, je m'adresse à monsieur Prud'homme de Thurso, propriétaire d'une carderie et d'une usine de tissage, pour écouler la laine que j'achète. Il accepte et me propose de me vendre en retour ses produits de tissage: couvertures de laine de couleur pour des lits de différentes grandeurs, pièces de carisé pour confectionner des sous-vêtements, chemises d'hiver pour hommes ou autres vêtements d'hiver. Je les vends aux cultivateurs ou les échange contre leur laine ou d'autres produits. J'estime beaucoup monsieur Prud'homme, un homme honnête et très gentil. Il est assez âgé et je fais affaire avec lui tant qu'il garde son industrie, c'est-à-dire trois ou quatre ans.

Nouveau domicile

Au printemps 1930, monsieur Gourd nous annonce une nouvelle qu'il trouve importante. Il a appris que Pierre Leroux avait acheté le coin d'Albert Chéné, la belle grosse propriété à deux étages et pignon en face du magasin M.O. Quesnel dans le Grand village, afin d'y installer des réservoirs de gazoline British America dont son fils Charlemagne va s'occuper. Monsieur Leroux lui a dit confidentiellement qu'il accepterait de vendre sa résidence avec le moulin à carder juste à côté, pour le prix de mille dollars comptant. «C'est un bon marché, dit mon beau-père, la maison n'est pas neuve mais habitable. Il y a l'inconvénient de la crue des eaux au printemps mais il y a moyen de lever la maison. La bâtisse du moulin à carder est inutile pour toi mais le bois de démolition a pas mal de valeur, sans compter que c'est un grand terrain bien situé.» Après réflexion, je lui dis que je serais intéressé mais que je n'ai pas ce montant en main car j'investis mes profits dans mon stock.

Le lendemain, pendant le souper chez les parents d'Yvonne, ceux-ci offrent de me prêter mille dollars sur billet, au taux de

cinq pour cent, et j'achète la propriété de monsieur Leroux. Je vais voir celui-ci après le souper, et nous passons sans tarder chez le notaire Jérôme-Omer Fréchette qui habite en face. Monsieur Leroux me fait la vente, je lui remets un chèque de mille dollars en le prévenant de ne pas le présenter avant que le notaire ne le lui dise car il doit faire le transfert signé par monsieur Gourd, de la somme de mille dollars de la fabrique Saint-Thomas de Lefebvre, Ontario, à mon compte à la Banque Provinciale de Saint-André-Avellin. Le lendemain, monsieur Leroux touche son argent, je signe un billet à monsieur Gourd et je suis le propriétaire officiel. Comme mon beau-père l'avait fait remarquer, il fallait agir vite car d'autres acheteurs avaient la propriété en vue.

Monsieur et madame Gourd habitent dans la Petite Rue (Saint-François-Xavier) à deux cent cinquante pieds du pont, et nous demeurons dans la troisième maison de l'autre côté du pont. Ils sont réjouis de mon achat car Yvonne est enceinte; madame Gourd surtout est bien heureuse de voir sa fille habiter plus près d'elle.

Les jours sont longs et lorsque je reviens de mon colportage, il reste plusieurs heures de clarté pour travailler. J'engage quelques hommes, entre autres Émile Dupuis et son jeune fils Émilien qui travaillent au moulin à scie, et je commence immédiatement la démolition de la bâtisse adjacente à la maison. Aussitôt que le côté de la maison est libéré, je le fais finir en *clapboard* tout en y ajoutant deux fenêtres. Le bâtiment que nous devons démolir a un étage avec une couverture de papier goudronné et mesure trente par quarante pieds. Dix ou douze jours plus tard, tout le bois est entassé pêle-mêle dans la cour arrière. Entretemps, l'intérieur de la maison est peinturé, les planchers de bois franc sont recouverts de prélart et nous emménageons quelques semaines après.

J'ai l'intention de bâtir un magasin sur le terrain vacant. Mais il faut absolument hausser celui-ci car il est marécageux. Je loue, pour la somme de cinquante sous par veillée, un tombereau et un cheval (Pitt) de Jos Bazinet, beau-père de mon oncle Willie Whissell, et je charroie, parfois jusqu'à minuit, une demi-verge de terre à la fois que je prends sur la *Petite terre* de mon père. Vers la mi-juillet, toute la partie avant du terrain est remplie et je suis prêt à commencer la construction.

Au début des travaux, le docteur L'Allier me raconte qu'il s'occupe d'une dame Calixte Lafortune, née Laura Larocque de Notre-Dame-de-la-Paix, qui vient de perdre son mari. Sur ses conseils, elle est déménagée à Saint-André-Avellin. Elle a grandement besoin de travailler car elle doit faire vivre sept

enfants âgés de moins de quatorze ans. Il lui a trouvé un logis. Elle travaille comme femme de journée et semble bien appréciée car elle est robuste, propre et bonne travaillante. Le docteur me dit: «Ernest, si parfois tu as besoin d'un jeune, la veuve Lafortune a un garçon d'une douzaine d'années qui m'a l'air bien débrouillard; il s'appelle Joseph.»

Un soir, en revenant de l'école, Joseph arrête me voir et me dit que le docteur L'Allier l'a prévenu que j'aurais peut-être de l'ouvrage pour lui. Je lui montre le tas de bois de démolition et demande s'il est capable d'arracher tous les clous et d'empiler le bois en le classant; c'est-à-dire, pour les planches: les deux par quatre, les deux par six, les deux par huit et, pour le bois carré, chaque pièce empilée séparément. Il répond qu'il peut faire ce travail mais seulement après l'école et les samedis. Je lui dis que cela me convient et qu'il peut commencer quand il le voudra. Quinze minutes plus tard, il est revenu avec un marteau. Je m'attarde, un peu amusé, à le regarder faire car je sais ce que représente ce travail. Dieu sait s'il y en a des clous, et tout est pêle-mêle. Il commence par sortir les morceaux du dessus, plus faciles à tirer, en arrache les clous, puis les range séparément à mesure dans différentes piles. Je m'aperçois qu'il a du jugement et du courage. À douze ans, il travaille comme un homme; il est rapide, habile et tenace.

Lorsque je commence la construction de mon magasin, Joseph a fini d'arracher tous les clous, le bois est classé et il a même eu le temps de m'aider à charroyer de la terre. Le bâtiment d'un étage sera supporté par des piliers de ciment de deux pieds de hauteur par seize pouces carrés et mesurera quarante par trente pieds. La façade sera formée de quatre vitrines de cinq pieds de hauteur par six de largeur, et de deux portes de trente-quatre pouces. À l'arrière, il y aura deux fenêtres et une porte double. Les murs sont en planches et recouverts de papier à lambris à l'intérieur et à l'extérieur sur des deux par quatre. Le plafond et les planchers sont en bois *roffe*; le toit est recouvert de tôle par Jos Crispin, ferblantier.

J'emploie tout le bois de démolition possible et la bâtisse ne me coûte pas cher; je n'ai à payer que le ferblantier et deux menuisiers, Alexis Berthiaume et Armand Gratton. Car je fais tous les travaux que je peux dans mes moments libres, aidé par le jeune Joseph Lafortune qui continue à travailler avec moi le soir après s'être affairé toute la journée pour servir les menuisiers. Je lui paye un salaire qui lui convient; je pense qu'il est économe et aide beaucoup sa famille. À l'automne, il reste la finition intérieure que je fais moi-même au cours de l'hiver.

N'ayant pas de cave, notre maison est humide et difficile à chauffer. Il arrive que l'eau du robinet gèle sous le lavabo et je dois souvent dégeler le tuyau en y versant de l'eau bouillante. Les planchers sont froids et ce n'est vraiment pas confortable. Le bébé est attendu pour le début de décembre; ma femme passe la majeure partie du temps chez ses parents où je vais la chercher à la fin de la veillée. Après la naissance d'Yvon, nous passons pratiquement tout l'hiver avec eux. Je m'occupe du chauffage de ma demeure et travaille à la finition intérieure d'une moitié de ma bâtisse du côté de ma maison. Les plafonds et les murs sont finis en pin de la Colombie et le plancher, en planches d'érable *embouffetées* formées de petites longueur *embouffetées* à chaque bout également, que je dois réunir l'une à l'autre en les posant. C'est un travail très long mais j'ai le temps de le faire moi-même et j'économise un bon montant sur le prix d'achat.

À trois heures du matin le huit décembre, ma femme met au monde un beau gros garçon en parfaite santé, avec l'aide du docteur L'Allier assisté par madame Antoine Charron. Mon désir est comblé. Je vais assister à la basse messe, c'est la fête de l'Immaculée-Conception. Je rencontre mon père et ma mère, tout heureux de la nouvelle et qui viennent immédiatement voir le nouveau-né. Quelques jours plus tard, je passe chez moi et ma mère me donne un bel ensemble: gilet, bonnet et bas qu'elle a tricotés pour le bébé. Je suis émotionné en voyant le bonnet si petit et je dis à ma mère: «J'aimerais que tu saches à quel point je comprends maintenant les inquiétudes que tu as éprouvées lorsque j'ai été gravement malade, et les motifs des promesses de sacrifices que tu as faites pour ma guérison. Je connais aujourd'hui les sentiments que peuvent éprouver des parents pour leurs enfants.» Ma mère est émue de mes réflexions et je la quitte non sans l'avoir vue avec des larmes dans les yeux.

Pendant le carême, je continue mon colportage comme par les années passées, avec Mody et ma *sleigh* recouverte et chauffée.

Restaurateur

Au printemps, je fais connecter l'entrée de l'eau afin d'installer un petit lavabo et des toilettes dans ma nouvelle bâtisse. J'achète une table de billard et j'engage le jeune Joseph Lafortune, de sept heures du matin à minuit, sept jours par semaine, pour s'occuper de la salle où il vend en même temps des barres de chocolat, des cigarettes, de la gomme et différents bonbons. J'achète un petit

poêle à hot-dogs et je suis le premier à en servir dans le village. Les principales liqueurs douces sont Orange Crush et Cream Soda.

Par l'entremise de Jos Matte, vendeur en gros pour Imperial Oil, j'obtiens un contrat pour deux réservoirs (rouge et jaune) de gazoline avec une pompe à bras afin de retirer l'essence et remplir le globe de verre de dix gallons sur lequel est indiquée la mesure de un à dix gallons. Il faut faire cette opération à chaque vente. Mon jeune employé est alerte, fin et assez rusé. Il doit s'absenter au moins trois ou quatre minutes lorsqu'il va servir de la gazoline; il garde l'oeil ouvert sur l'intérieur du restaurant. Si quelque marchandise venait à manquer ou à être déplacée, les clients réguliers savent par expérience qu'il s'en apercevrait. Souvent les jeunes, enthousiasmés par leur jeu, obtiennent de Joseph la permission de jouer passé minuit et parfois jusqu'à une heure du matin. Il est tolérant et estimé de tous, a une bonne santé, est persévérant et plus fiable que bien des adultes.

Je suis très satisfait du rendement du restaurant. Nous sommes en pleine crise économique, l'argent est rare. Mais pour s'amuser à mon restaurant, il ne faut pas beaucoup d'argent: une partie de billard coûte cinq sous pour la table sur laquelle peuvent jouer de deux à cinq joueurs à la fois, le chocolat, les liqueurs, les hot dogs, rien ne dépasse cinq sous. La plupart des jeunes ont de temps en temps un vingt-cinq sous à dépenser et ont adopté mon restaurant pour se divertir. Il y a des tables et des chaises à leur disposition pour tirer au poignet, jouer aux cartes, etc. J'achète deux paires de gants de boxe et Joseph les prête à tous ceux qui veulent les emprunter pour boxer, ce qui devient une attraction.

Distributeur de liqueurs douces

Vers le mois de juin, je dis en passant à René Chéné, maître de poste, que je veux une agence pour vendre des liqueurs douces en gros. Il répond: «Essaye donc d'avoir l'agence de la compagnie Coca-Cola, c'est une bonne liqueur et il n'y a aucun vendeur dans notre district. Je crois que l'embouteilleur le plus près est à Lachute, J.P. MacKimmie et Fils.» Je m'y rends dans ma camionnette, rencontre Jim MacKimmie, le fils et lui propose de faire la distribution du Coca-Cola dans le Petit-Nord. Nous en venons à une entente comprenant le village de Papineauville et celui de Plaisance jusque chez André Lockman, à la limite ouest de Plaisance, en plus du Petit-Nord jusqu'à Vendée, Saint-Rémi-d'Amherst et Boileau.

J'ai l'occasion d'acheter, d'un particulier, un camion Ford de deux tonnes qui a déjà servi et pour lequel je fais un versement de cinquante dollars. Je m'aperçois aussitôt que le moteur chauffe et *pompe* de l'huile. Splendien Charlebois, qui est bon mécanicien et honnête, me dit: «Ne mets pas d'argent pour réparer ce camion, c'est un citron; tu n'as pas donné un gros *cash*, remets donc le camion car tu vas toujours avoir des troubles.» Je perds donc mes cinquante dollars.

Le soir même, je raconte à monsieur Gourd ma fâcheuse transaction; lorsque le cousin de ma belle-mère, Grégoire Laniel, arrive, il se mêle à notre conversation. Il approuve ma décision d'avoir refusé le camion, même si je perds l'argent versé comptant. À son avis, il vaut souvent mieux acheter du neuf pour avoir une garantie d'une compagnie sérieuse, même s'il faut payer plus cher. Il mentionne son frère Théogène, vendeur d'automobiles et de camions à Alfred, Ontario. «Je suis certain, dit-il, que mon frère vous fera un prix avantageux et surtout qu'il ne vous trompera pas.»

Quelques jours plus tard, mon beau-père m'accompagne à Alfred. Monsieur Laniel nous montre des camions usagés et d'autres neufs. Mon attention est attirée par un gros camion jaune orange avec boîte rouge vin; le *cab* est abondamment orné de chrome. «C'est un véhicule de luxe, me dit monsieur Laniel; nous l'appelons la Cadillac des camions. C'est un Diamond T de deux tonnes, il est léger, puissant et porte comme une automobile. Venez le voir de près.» Le siège est en belle cuirette noire et muni de ressorts souples comme ceux d'une automobile; le tableau de bord tout illuminé comprend un cadran, un allume-cigarettes et un cendrier, les poignées de portes sont chromées. Tout est luxueux. Monsieur Laniel estime que c'est le camion idéal pour un commerce de fruits, liqueurs et marchandises légères.

J'en suis «malade»; c'est un vrai bijou. Quand je demande le prix, monsieur Laniel répond: «Il vaut dix-huit cents dollars, je pourrais te faire de bonnes conditions. J'accepterais cinq cents dollars comptant et la balance payable en vingt-quatre versements incluant les frais de financement. Tu pourrais en prendre possession dans trois jours: le temps de lui faire un bon *check up*. Mon beau-père, qui m'avait laissé entendre qu'il me prêterait l'argent pour payer le montant initial, trouve que cet achat est une bonne affaire. Je lui dis: «Le prix est élevé mais je traavaillerai encore plus s'il le faut; je l'achète.» Il me passe les cinq cents dollars sans hésiter, en toute confiance. Il sait à quel point je suis tenace, travaillant et déterminé à réussir.

Nous revenons très contents à la maison; j'ai bien hâte d'annoncer la nouvelle à mon épouse, à mes parents et amis. Dès le lendemain, je commence à bâtir un garage au fond de ma cour, vis-à-vis l'entrée. Il me reste du bois de démolition, assez de belles planches de pin de douze à dix-huit pouces de largeur et du bois de charpente pour toute la construction. Mes seules dépenses sont pour les fondations et la tôle couvrant le toit. Lorsque la vieille bâtisse démolie avait été construite, le bois n'était pas rare et ne coûtait pas cher. Elle était aussi très bien bâtie, avec deux rangs de planches de chaque côté des colombages. Comme isolation, on s'était servi de bran de scie ou de ripes foulées entre les colombages. Il y avait en plus la finition extérieure en *clapboard*.

Trois jours plus tard, je reviens d'Alfred avec mon achat; c'est la parade. Ce si beau camion suscite beaucoup d'admirateurs: tous mes amis veulent faire un tour. C'est également une nouveauté, le premier Diamond T aussi luxueux jamais vu dans le village. En attendant le parachèvement de mon garage, j'abrite mon camion dans le garage de mon ami Splendien Charlebois.

Tout cela est bien beau mais ne me rapporte pas d'argent. Tôt le lendemain, je pars pour Montréal afin d'acheter les fruits et légumes nécessaires au démarrage d'un commerce de gros. En revenant, j'arrête chez J.P. MacKimmie à Lachute pour prendre une centaine de caisses de Coca-Cola. Pendant le souper, ma femme me fait remarquer que le voyage ne semble pas avoir été fatigant; elle est bien contente que j'aie un bon camion et que je sois enfin confortable pour faire mon travail.

Au cours des premières semaines, je suis le bienvenu chez la majorité des restaurateurs du Petit-Nord, enchantés de s'approvisionner pour vendre du Coca-Cola, une nouvelle liqueur très en demande. De plus, vu que j'habite dans la région, ils s'attendent à un bon service. Cependant il me faut plus de délicatesse et de diplomatie pour me présenter chez les marchands généraux. Je suis conscient d'avoir été leur compétiteur dans la vente de certains produits: légumes, fruits — surtout les pommes et bananes —, poisson pendant le carême et différentes marchandises sèches. Ces commerçants apprécient rapidement mes bons services, mon assiduité à les bien servir et me considèrent vite comme un bon fournisseur au lieu d'un compétiteur.

Distributeur de crème glacée

Dès le début, plusieurs restaurateurs me demandent s'il me serait possible d'avoir une agence de distribution de crème glacée. Le transport que les compagnies emploient laisse beaucoup à désirer. S'il s'écoule plus de trois heures après le départ de l'entrepôt, la crème glacée ramollit; il arrive souvent qu'elle ne soit pas vendable et que le restaurateur en subisse la perte.

La crème glacée est contenue dans un récipient en métal de cinq gallons. Celui-ci est déposé dans un baril de bois plus grand, ayant un bout ouvert par lequel on met de la glace concassée mêlée à un gros sel grisâtre afin d'entourer et de recouvrir le récipient et conserver la crème glacée. L'ouverture est recouverte d'une épaisse jute double (la poche qui contenait le sel) *taquée* autour du baril. La crème glacée est expédiée d'Ottawa par train express; les *malles* de Saint-André-Avellin, Ripon et Chénéville ayant plusieurs passagers à transporter du train de Papineauville, en plus des sacs de la poste, manquent souvent d'espace et laissent à la gare les paquetages assez volumineux de crème glacée.

Lorsqu'il apprend le fait, un restaurateur est obligé de s'occuper lui-même du transport. Ceux de Namur, Saint-Émile, Lac-des-Plages, Boileau, La Paix, Montpellier et Duhamel n'ont pas d'électricité. Comme ils n'ont pas de congélateur, ils doivent, en plus d'assumer les risques du transport, conserver leur crème glacée bien congelée, vider l'eau de la glace fondue, renouveler celle-ci et y mêler le sel qu'ils doivent acheter de la compagnie: une opération bi-quotidienne.

J'entrevois donc la possibilité de distribuer la crème glacée. Cette ligne augmenterait mes revenus, pratiquement sans dépenses additionnelles. Je me rends à la compagnie Ottawa Dairy où je rencontre George MacFarland, le gérant des ventes, et je lui décris le territoire que je peux desservir. Comme il connaît les difficultés de livraison dans cette région, il est intéressé et me dit qu'il pense bien recevoir l'approbation du bureau d'administration et qu'il communiquera avec moi sous peu.

Quelques jours plus tard, je retourne à son bureau, où il m'a invité, et nous concluons les conditions du marché. La compagnie s'engage à installer, à ses frais, dans mon garage, un congélateur pour ma réserve de huit récipients individuels de cinq gallons ou des briques de crème glacée de différentes essences, Frost Sticks, Artic Pies et *cassots de sundaes*.

L'empaquetage de la crème glacée qui devait auparavant être transportée par train express devient ainsi inutile pour l'acheteur car il la prend directement du fournisseur. Dans ce cas-ci, le bidon de métal contenant la crème glacée est placé dans un sac de toile isolante d'une épaisseur d'un pouce et demi environ, au fond duquel se trouve un morceau de glace sèche recouvert d'un autre morceau avant que le sac de jute ne soit refermé. Ces sacs sont entreposés dans des chambres froides au point de congélation. La crème glacée, en bidon ou en brique, ainsi empaquetée peut se conserver de trois à quatre heures en dehors du congélateur.

Afin de m'organiser pour transporter la crème glacée, du producteur à mes clients, le plus rapidement et le plus économiquement possible, j'achète une automobile usagée d'Eugène Séguin de Chénéville, au prix de cent vingt-cinq dollars. J'y accroche une remorque d'environ six pieds par cinq et trente pouces de hauteur, que construit monsieur Gourd. De cette façon la crème glacée, même celle du client le plus éloigné, ne séjourne pas en dehors d'un congélateur plus que trois ou quatre heures.

Les clients de Ottawa Dairy sont enchantés de mon service. Une autre compagnie de crème glacée, la Producer's Dairy également d'Ottawa, a plusieurs clients dans mon territoire. Ceux-ci manifestent le désir de changer de compagnie, en voyant l'amélioration des services de livraison. Mais ils sont liés par des contrats de cinq ans avec Producer's Dairy qui leur fournit des congélateurs à la condition qu'ils vendent ses produits exclusivement.

Un jour, en allant m'approvisionner de crème glacée à ma compagnie, je vais voir monsieur MacFarland et lui expose les difficultés des restaurateurs de mon territoire, clients de la Producer's Dairy, à propos du transport. Ces commerçants viennent assez souvent me demander de leur vendre de la crème glacée soit parce que celle qui leur a été livrée est avariée, soit qu'ils n'ont pu conserver leur produit convenablement ou qu'ils en manquent. Je leur vends toujours ce dont ils ont besoin. Ils me demandent si je peux les servir assidûment. Monsieur MacFarland me répond que Ottawa Dairy a pour principe de ne jamais enlever des clients à ses compétiteurs. Chaque client doit respecter son contrat.

La semaine suivante, un de mes clients de Coca-Cola me dit que son contrat est terminé avec la Producer's Dairy, qu'il ne le renouvelle pas et que la compagnie reprend son congélateur. Il me demande de lui fournir la crème glacée. Quelques jours plus tard et sur ma recommandation, la compagnie Ottawa

Dès le début, plusieurs restaurateurs me demandent s'il me serait possible d'avoir une agence de distribution de crème glacée. Le transport que les compagnies emploient laisse beaucoup à désirer. S'il s'écoule plus de trois heures après le départ de l'entrepôt, la crème glacée ramollit; il arrive souvent qu'elle ne soit pas vendable et que le restaurateur en subisse la perte.

La crème glacée est contenue dans un récipient en métal de cinq gallons. Celui-ci est déposé dans un baril de bois plus grand, ayant un bout ouvert par lequel on met de la glace concassée mêlée à un gros sel grisâtre afin d'entourer et de recouvrir le récipient et conserver la crème glacée. L'ouverture est recouverte d'une épaisse jute double (la poche qui contenait le sel) *taquée* autour du baril. La crème glacée est expédiée d'Ottawa par train express; les *malles* de Saint-André-Avellin, Ripon et Chénéville ayant plusieurs passagers à transporter du train de Papineauville, en plus des sacs de la poste, manquent souvent d'espace et laissent à la gare les paquetages assez volumineux de crème glacée.

Lorsqu'il apprend le fait, un restaurateur est obligé de s'occuper lui-même du transport. Ceux de Namur, Saint-Émile, Lac-des-Plages, Boileau, La Paix, Montpellier et Duhamel n'ont pas d'électricité. Comme ils n'ont pas de congélateur, ils doivent, en plus d'assumer les risques du transport, conserver leur crème glacée bien congelée, vider l'eau de la glace fondue, renouveler celle-ci et y mêler le sel qu'ils doivent acheter de la compagnie: une opération bi-quotidienne.

J'entrevois donc la possibilité de distribuer la crème glacée. Cette ligne augmenterait mes revenus, pratiquement sans dépenses additionnelles. Je me rends à la compagnie Ottawa Dairy où je rencontre George MacFarland, le gérant des ventes, et je lui décris le territoire que je peux desservir. Comme il connaît les difficultés de livraison dans cette région, il est intéressé et me dit qu'il pense bien recevoir l'approbation du bureau d'administration et qu'il communiquera avec moi sous peu.

Quelques jours plus tard, je retourne à son bureau, où il m'a invité, et nous concluons les conditions du marché. La compagnie s'engage à installer, à ses frais, dans mon garage, un congélateur pour ma réserve de huit récipients individuels de cinq gallons ou des briques de crème glacée de différentes essences, Frost Sticks, Artic Pies et *cassots de sundaes*.

L'empaquetage de la crème glacée qui devait auparavant être transportée par train express devient ainsi inutile pour l'acheteur car il la prend directement du fournisseur. Dans ce cas-ci, le bidon de métal contenant la crème glacée est placé dans un sac de toile isolante d'une épaisseur d'un pouce et demi environ, au fond duquel se trouve un morceau de glace sèche recouvert d'un autre morceau avant que le sac de jute ne soit refermé. Ces sacs sont entreposés dans des chambres froides au point de congélation. La crème glacée, en bidon ou en brique, ainsi empaquetée peut se conserver de trois à quatre heures en dehors du congélateur.

Afin de m'organiser pour transporter la crème glacée, du producteur à mes clients, le plus rapidement et le plus économiquement possible, j'achète une automobile usagée d'Eugène Séguin de Chénéville, au prix de cent vingt-cinq dollars. J'y accroche une remorque d'environ six pieds par cinq et trente pouces de hauteur, que construit monsieur Gourd. De cette façon la crème glacée, même celle du client le plus éloigné, ne séjourne pas en dehors d'un congélateur plus que trois ou quatre heures.

Les clients de Ottawa Dairy sont enchantés de mon service. Une autre compagnie de crème glacée, la Producer's Dairy également d'Ottawa, a plusieurs clients dans mon territoire. Ceux-ci manifestent le désir de changer de compagnie, en voyant l'amélioration des services de livraison. Mais ils sont liés par des contrats de cinq ans avec Producer's Dairy qui leur fournit des congélateurs à la condition qu'ils vendent ses produits exclusivement.

Un jour, en allant m'approvisionner de crème glacée à ma compagnie, je vais voir monsieur MacFarland et lui expose les difficultés des restaurateurs de mon territoire, clients de la Producer's Dairy, à propos du transport. Ces commerçants viennent assez souvent me demander de leur vendre de la crème glacée soit parce que celle qui leur a été livrée est avariée, soit qu'ils n'ont pu conserver leur produit convenablement ou qu'ils en manquent. Je leur vends toujours ce dont ils ont besoin. Ils me demandent si je peux les servir assidûment. Monsieur MacFarland me répond que Ottawa Dairy a pour principe de ne jamais enlever des clients à ses compétiteurs. Chaque client doit respecter son contrat.

La semaine suivante, un de mes clients de Coca-Cola me dit que son contrat est terminé avec la Producer's Dairy, qu'il ne le renouvelle pas et que la compagnie reprend son congélateur. Il me demande de lui fournir la crème glacée. Quelques jours plus tard et sur ma recommandation, la compagnie Ottawa

Dairy lui installe un congélateur. Puis un de mes clients de Chénéville, ayant appris que ma compagnie vient d'installer un nouveau congélateur dans la région, me demande d'obtenir la même chose pour lui. Je lui dis que Ottawa Dairy ne placera pas un congélateur là où il y en a un d'une autre compagnie. Eddy Strasbourg, le client en question et mon ami, me répond: «Fais-en venir un; il n'y en aura pas d'autre car je fais enlever celui de Producer's Dairy et j'avise la compagnie de venir le chercher. Il y a trop longtemps que j'ai un mauvais service avec eux, d'autant plus qu'il ne fonctionne pas depuis trois jours et qu'ils ne sont pas encore venus le réparer. C'est le garagiste Desormeaux qui a posé une courroie temporaire en attendant; moi je ne tolère pas cela.»

Lors d'une autre entrevue avec monsieur MacFarland, je lui demande s'il aurait objection à ce que je prenne l'agence de la Producer's Dairy pour leurs clients dans mon territoire, tout en gardant mes clients de Ottawa Dairy. «Absolument pas, monsieur Whissell, me répond le gérant, en autant que vous continuerez à bien servir nos clients.» Le jour même, je me présente au préposé aux ventes de la Producer's Dairy. «Ah!, monsieur Whissell, me dit-il, j'ai entendu parler de vous par plusieurs de nos clients.» Je lui demande s'il serait intéressé à me confier la vente et le transport de leurs produits. Il me répond sans hésiter: «Vous connaissez autant que moi nos difficultés de transport dans la région. Si nous nous entendons, le marché pourrait être avantageux de part et d'autre.» Je l'informe de mon accord avec Ottawa Dairy; il accepte sans tergiversation. Quelques jours plus tard, un petit congélateur de la Producer's Dairy est installé à côté de celui de Ottawa Dairy dans mon garage. En même temps, tous les clients de cette entreprise reçoivent par la poste, à leur grande joie, un avis de la compagnie: dorénavant, ils feront affaire avec moi et, de plus, j'aurai toujours leurs produits en entrepôt à Saint-André-Avellin.

Je me rends à Ottawa avec mon automobile et ma remorque, généralement une fois par semaine, après avoir pris par téléphone les commandes de chacun de mes clients et vérifié l'espace libre dans mes congélateurs pour savoir quelles quantités je dois acheter. J'apporte également, suivant les besoins, quelques sacs de sel que les compagnies fournissent gratuitement aux clients qui ont pas d'électricité. En passant chez moi, je laisse ma crème glacée de réserve et je continue à livrer tout mon voyage à mes clients.

En été, je visite mes clients avec le Coca-Cola, les fruits et les légumes que je vends au gros, environ deux fois par semaine.

Plusieurs me demandent si je peux leur apporter des liqueurs douces: Orange Crush, *cream soda*, *ginger ale*, bière d'épinette entre autres. Je vais voir un embouteilleur de Hawkesbury, monsieur Sabourin avec qui je m'entends pour acheter ces liqueurs au prix du producteur afin de pouvoir les vendre au prix du gros à mes clients et réaliser un profit raisonnable. À partir de ce jour, je peux fournir à mes clients toutes les sortes de liqueurs douces en demande. Toutes ces démarches en vue de satisfaire ma clientèle exigent un travail ardu mais le succès obtenu en vaut la peine.

Avant la fermeture des chemins et les dangers du gel, tous les commerçants s'approvisionnent de marchandises en quantité suffisante pour l'hiver. Sacs de farine, tonnes de mélasse, barils de vinaigre, poches de sucre, enfin toutes les denrées périssables et lourdes sont livrées bien avant la période des Fêtes.

Pendant la saison froide, la consommation de liqueurs douces et de crème glacée est de beaucoup moindre. Je ne suis pas intéressé à faire les livraisons de petites quantités de ces marchandises au fur et à mesure des besoins de mes clients. Ces derniers doivent commander leur stock pour l'hiver. Je leur fais crédit et prends des arrangements de paiement convenables, comme la plupart des grossistes le font. De mon côté, je bénéficie des mêmes avantages que mes fournisseurs, sans compter les économies sur le transport.

Je profite des temps libres de la saison d'hiver pour terminer la deuxième partie de ma bâtisse et j'y déménage le restaurant et la table de billard. Disposant de beaucoup plus d'espace, je construis deux cabines avec demi-divisions, chacune d'elles contenant une table et quatre chaises. Les jeunes gens surtout les apprécient grandement pour déguster dans l'intimité une crème glacée, une liqueur douce ou autre rafraîchissement. Mon restaurant est le seul à offrir cette commodité.

Le commerce en gros des fruits, liqueurs et crème glacée étant fort ralenti, je reprends le colportage des pommes et du poisson. J'achète un *char* de pommes d'hiver, de marques Baldwin, Starck, Ben Davis, McIntosh, que j'entrepose et que je vends pendant le carême. Durant cette saison, je vends une quinzaine de mille livres de poisson: saumon, haddock, flétan, morue et hareng salés, petits poissons des chenaux et d'autres. J'ai de bons chevaux, une *sleigh* fermée et chauffée. Pour faire une plus longue journée de travail, je pars entre cinq et six heures du matin, file directement à la limite du trajet que je veux parcourir et y commence mes ventes. Par exemple, je me rends sans arrêt jusqu'au lac des Plages, à vingt-cinq milles.

À midi, je choisis un endroit désert, sans maison en vue, je range ma *sleigh* et les chevaux à côté du chemin. Je fais un trou dans la neige pour y déposer le foin et l'avoine que les chevaux mangent avec appétit. Assis dans ma *sleigh*, je mange des sandwiches et je bois le contenu d'un thermos de bon café ou thé chaud, tout en calculant mes ventes et profits, ce qui m'encourage généralement à continuer la journée. Je remets le mors à bride aux chevaux et j'arrête chez le premier cultivateur, où je demande à les faire boire. Celui-ci est heureux de me rendre ce service car je suis en bonnes relations avec tout le monde que je connais intimement. Je prends toujours la précaution d'emporter une deuxième portion d'avoine pour les chevaux et les fais généralement manger vers cinq heures. Mes journées finissent souvent à dix heures. Mes ventes s'élèvent alors à cent quarante ou cent cinquante piastres, sur lesquelles je fais un profit de vingt-cinq à trente piastres: un vrai salaire de député. Ma satisfaction compense bien ma fatigue.

Après avoir dételé les chevaux, je passe à la maison pour vérifier le chauffage que Joseph a entretenu dans le poêle à bois et je change de vêtements. La plupart du temps pendant les grands froids, je couche chez mes beaux-parents où ma femme m'attend avec le bébé.

Bâtiments levés

Au cours de l'hiver, je songe sérieusement à améliorer mon domicile. Mon a fils a trois ans et j'ai une petite fille de deux ans. Pendant les grands froids d'hiver, c'est une corvée de déménager la petite famille chez mes beaux-parents et ma femme a bien hâte que la maison soit confortable.

Quelques années auparavant, mon père m'avait dit qu'il connaissait, à East Templeton, un monsieur Monette qui se spécialisait dans le levage des bâtisses. Il croyait que cet entrepreneur pourrait lever ma maison, et mon magasin qui n'est que sur des piliers de deux pieds. Au début de l'été, je lui demande s'il peut communiquer avec cet homme. Dès la semaine suivante, monsieur Monette vient avec mon père afin de voir quels travaux il faut faire.

Pour le magasin, il n'y a pas de problème car la terre que j'ai charroyée avant de construire a rendu le terrain ferme. Mais le marécage sur lequel la maison est bâtie exige un travail d'expert; monsieur Monette a l'expérience et tout l'équipement nécessaires. Ses conditions me conviennent et, dès le lundi suivant, il arrive avec un camion chargé de dormants usagés

coupés en deux pour étançonner les *jacks* qui serviront à lever la bâtisse. La terre engloutit les premiers dormants et il doit en rajouter à plusieurs reprises afin que les *jacks* restent en surface. La maison est levée à trois pieds du sol, appuyée au centre sur deux piliers permanents et un solage de béton est coulé dans les formes qui reposent sur des dormants servant de fond permanent au solage. Monsieur Monette me dit: «Ce solage ne travaillera pas par le gel car cette terre noire ne gèle pas.» Ce qui calme toute appréhension et me réjouit.

Ma famille est maintenant confortable dans la maison. Les enfants pourront jouer à terre, personne n'aura plus froid aux pieds, les conduites d'eau cesseront de geler à tout moment. Les longs séjours de toute la famille chez mes beaux-parents, pendant l'hiver, n'ont plus leur raison d'être. Toutefois, malgré le désagrément de ces mini-déménagements, nous le regrettons presque de part et d'autre.

La levée du magasin, construit sur des piliers de deux pieds de hauteur, est beaucoup plus facile. En prévision de creuser une cave de sept pieds, je le fais lever jusqu'à cinq pieds du sol. Puis un solage de ciment est coulé, laissant à l'arrière de la bâtisse une entrée de cinq pieds de largeur. En avant, sur toute la largeur de la bâtisse (quarante pieds), je fais construire une galerie de cinq pieds de profondeur, recouverte d'un toit à la grandeur; six marches y accèdent. Cette architecture paraît extravagante aux yeux de certaines gens mais je m'en tiens aux recommandations de mon père: «On bâtit rarement trop haut; les bâtisses ne montent jamais mais les routes et les trottoirs remontent toujours éventuellement.» De plus, j'ai en tête le projet de ma cave.

Restaurant, épicerie et colportage

Un après-midi, Aldège Whissell, d'une lignée apparentée de loin à ma famille, vient jaser avec d'autres jeunes gens au restaurant. Il s'approche de moi et nous commençons à bavarder. Je remarque que je ne l'ai pas vu depuis quelque temps. «J'arrive de Val d'Or, dit-il, je n'ai pas pu me placer; l'ouvrage est bien rare dans l'orfèverie. Je suis revenu habiter avec ma mère dans la deuxième maison à côté d'ici. Mon métier est loin de me faire vivre, j'aimerais bien me trouver un travail à temps partiel.»

Je pense souvent à la situation de cet homme que j'estime. C'est une personne honnête, fiable, aimable et toujours de bonne humeur. Songeant au local vide où est mon restaurant, il me vient à l'idée que je pourrais y établir une épicerie, un

magasin général de marchandises sèches, lingerie, chaussures et autres articles. J'engagerais un autre commis qui pourrait s'occuper du restaurant en même temps car mon jeune Joseph Lafortune, seul pour y voir, a vraiment trop d'ouvrage depuis que j'ai fait agrandir.

Je parle de mon projet à Aldège et lui propose de l'engager au salaire de quarante dollars par mois avec, en plus, l'usage d'un espace ouvert pour installer son atelier d'orfèvre où il peut travailler dans ses moments libres. Il accepte de gaieté de coeur. Je fais aussitôt placer deux comptoirs et des tablettes qui recevront de la marchandise neuve et le reste du stock de mon premier magasin, avant mon déménagement. Ainsi toute ma bâtisse est occupée et j'ai deux bons hommes fiables pour mon magasin et mon restaurant.

Je vais régulièrement à Montréal, une fois par semaine, m'approvisionner de fruits avec mon Diamond T. Au besoin, je rapporte les denrées et les articles de mercerie pour fournir mon magasin et mon épicerie. À peu près toutes les deux semaines, je passe par la maison des infirmières de l'hôpital Notre-Dame afin de remettre à ma soeur Odette, qui y est étudiante, ses vêtements que ma mère lave pour lui permettre d'économiser le coût d'entretien de son linge, et je rapporte ses vêtements sales. À ces occasions, je donne à ma jeune soeur quelques fruits: grappes de raisins, oranges ou autres. Lorsque je mets la main dans ma poche pour lui faire don d'un peu de monnaie, une lueur de joie passe dans ses yeux. Les étudiantes ne reçoivent pas de salaire; elles sont logées et nourries et les sept dollars par mois qu'on leur remet suffit à peine à leur entretien.

Après mes tournées dans le Nord chez mes acheteurs au gros, s'il me reste des fruits qui risquent de se gâter parce qu'ils ont été avariés par le transport, je les écoule rapidement au détail en les colportant à prix réduits.

Sur ces entrefaites, je rencontre Émile Dumont, restaurateur à Papineauville qui offre de me vendre un singe pour la somme de dix dollars. Il me dit que c'est un animal très amusant qu'il a acheté par fantaisie, mais sa femme ne veut pas le garder parce qu'il est encombrant et malpropre. Je demande l'opinion d'Aldège et de Joseph, leur déclarant que je pourrais l'installer dans une grande cage dans la vitrine du restaurant. Comme moi, ils pensent que ce serait une attraction pour le public et ils consentent à s'en occuper.

Avec de la broche à poule, nous construisons une cage de six pieds de longueur, six pieds de hauteur et trente pouces de largeur, avec une porte dans un des bouts et une balançoire à

l'intérieur. Un abreuvoir est accroché dans un coin, à un pied du fond afin d'éviter que le singe n'y jette des déchets. Nous l'installons dans la vitrine. L'arrivée du singe fait sensation. Cet animal, du nom de Bosco, pèse une dizaine de livres. Il aime les gens et, lorsqu'il se sent observé, il devient un acteur des plus comique. Ses acrobaties dépassent l'imagination, ses mimiques et grimaces suscitent sans cesse l'hilarité des spectateurs. Beaucoup de gens jeunes et moins jeunes n'ont jamais eu l'occasion de voir un singe vivant; il devient la grande attraction du village.

Au bout de quelques jours, se sentant trop assiégé, Bosco montre des signes d'ahurissement et de fatigue. Je construis dans sa cage un abri où il peut se réfugier lorsqu'il est trop agacé par les gens.

C'est assez amusant lorsque mon gros chien de garde, pas sociable généralement, s'allonge près de la cage et laisse Bosco fouiller dans ses poils pour chercher des puces. Lorsque celui-ci trouve un corps étranger, pellicule, poussière ou autre, il le mange après l'avoir examiné attentivement et avoir regardé curieusement ceux qui l'observent. Le chien ne se lasse pas, retourne souvent près de la cage et le singe recommence.

Certains jeunes gens entrouvent la porte de sa cage, à notre insu, car lorsque le singe s'évade, cela crée tout un spectacle avant qu'il ne soit rattrapé. Dès qu'il voit la porte entrouverte, il se faufile à l'extérieur et gambade partout, sur les tablettes et dans les moindres recoins. C'est une corvée pour le prendre. Il court sur le tuyau de la fournaise, se retenant parfois à une seule broche de soutien lorsque la fournaise chauffe, reprend sa course sur le même tuyau pour arriver jusqu'à la fournaise. Il tente de s'y asseoir mais se relève aussitôt et, la plupart du temps, rentre dans cage où il se gratte le derrière en faisant des grimaces à tout le monde.

Une autre fois, à l'heure du midi, Aldège est assis à sa table de travail lorsqu'il entend des bruits insolites provenant de l'épicerie. Jetant immédiatement un regard vers la cage, il constate que la porte est ouverte, donc le singe en liberté. Il le trouve installé près d'un grand plat dans lequel nous mettons les oeufs reçus des cultivateurs en échange de marchandises que nous leur vendons. Bosco s'amuse à lancer les oeufs un à un, ici et là sur le plancher de bois franc. Il en brise au moins une couple de douzaines et fait un dégât écoeurant. Aldège, furieux, ouvre toute grande la porte de la cage, met ses gants de cuir et poursuit énergiquement le singe avec un balai, jusqu''à ce que celui-ci rentre dans sa cage. Bosco commence à faire des grimaces de colère, des gestes de menace, fait mine

de mordre, ce qu'il aurait fait s'il avait été libre. Malicieux, on devrait le craindre s'il était plus gros.

Au bout de quelques années, Joseph et Aldège le trouvent moins drôle, d'autant plus qu'ils sont *tannés* des troubles souvent provoqués par certains clients qui abusent du singe. Je fais transporter sa cage dans la cour arrière mais nous continuons d'en prendre bien soin. Il lui arrive de s'échapper et de ne revenir aux alentours que deux ou trois jours plus tard. Nous le rattrapons et le remettons dans sa cage. À l'automne, il réussit encore à se sauver mais nous ne le revoyons plus. J'apprends qu'un chasseur a tiré sur lui par mégarde.

Chaque automne, depuis que je suis marié, je vais faire une retraite fermée de trois jours à la Maison du Sacré-Coeur à Hull. Jules Quesnel, le voisin de mon père, et Lucien Valois, gérant de la banque, m'ont sollicité pour joindre le groupe des hommes qui vont se recueillir pendant trois jours et écouter les prédications et les conseils de Pères chevronnés en théologie et sciences humaines. Je n'ai pas été une recrue difficile à convaincre car j'ai toujours été pieux et fervent catholique. Je n'ai jamais manqué les retraites paroissiales pour les jeunes gens. J'ai souvent éprouvé beaucoup de satisfaction à aller faire un chemin de croix ou dire un chapelet à l'église avant de me joindre à des amis ou à des parents. Ces retraites fermées coûtent dix dollars pour trois jours d'hébergement, les repas et toutes les activités religieuses. Certains, plus fortunés, donnent des montants plus élevés qui compensent pour ceux qui n'ont pas les moyens de débourser la somme demandée.

L'hiver, je recommence à colporter avec ma voiture fermée et chauffée et mon cheval Mody. Je vends des pommes et, souvent, j'apporte aux clientes des marchandises sèches qu'elles me commandent d'une fois à l'autre et que je prends dans mon magasin. J'ai toujours du poisson pour la plupart des familles qui observent le jour maigre du vendredi. Cette denrée est très en demande pendant le carême, alors que le mercredi est jour maigre en plus du vendredi. Les ménagères servent presque toutes au moins un repas ou deux de poisson par semaine. Elles diversifient ainsi les repas maigres qui se composent généralement de *bines* cuites sans lard, de pâtes alimentaires, soupe aux pois, oeufs cuits au miroir, en omelette ou autrement, en plus des soupes maigres et des soupanes.

Comme par les années passées, j'aide parfois mon beau-père à servir ses clients dans le domaine des frais funéraires, et je fais de petits travaux de menuiserie dans mes bâtisses et pour d'autres besoins.

Entrepreneur de pompes funèbres

Cours de thanatologue

Mon beau-père, Arthur Gourd, avait acheté en 1920, de Stanislas Lavallée et Alexandre Picard, l'équipement de pompes funèbres qui desservait la paroisse. Il s'agissait d'un corbillard à chevaux, de seines noires bordées de pompons de laine noire pour couvrir les bêtes jusqu'aux jarrets, ne laissant paraître que les yeux et les oreilles, de grandes draperies de drap noir pour orner les murs, de bannières noires portant différentes inscriptions pieuses en lettres dorées pour décorer la chambre mortuaire, de deux chevalets pliants de fantaisie pour supporter le cercueil et d'un prie-Dieu. Mon beau-père fabrique les cercueils sur commande, capitonne l'intérieur de coton blanc sur de la ouate et recouvre l'extérieur avec du coton noir.

Vers 1929, je l'aide souvent à préparer le corbillard et les attelages qu'il loue cinq dollars. À l'occasion, je reçois avec monsieur Gourd les clients qui viennent, le soir précédant l'enterrement, avec leur voiture et leurs chevaux prendre le corbillard et les attelages. Nous leur montrons comment ajuster les attelages et installer les couvertures sur les chevaux. Ils laissent leur voiture et leur attelage dans la cour de monsieur Gourd, puis partent avec le cercueil commandé et le corbillard qu'ils prennent la précaution de placer de façon qu'il ne soit pas à la vue des gens qui ont toujours *souleur* à la vue du «chariot des morts».

La famille ne dépose le défunt dans le cercueil qu'au moment du départ pour l'église. La coutume est d'exposer le mort *sur les planches*, c'est-à-dire l'habiller au complet après avoir fait sa toilette (barbe, coiffure, etc.) et le déposer sur des planches recouvertes de draps blancs, dans la pièce décorée pour le deuil. Il est aussi d'usage de ne pas déplacer un mort avant au moins deux heures après son décès. Le défunt reste dans le lit et est recouvert d'un drap blanc. Généralement, une voisine charitable lui a fermé les yeux, et la bouche si nécessaire.

Les membres de la famille sont épuisés d'avoir pris soin du malade avant son décès, de l'avoir assisté durant son agonie alors que la famille éplorée se tenait agenouillée autour du lit,

accompagnée d'amis et de voisins récitant, à l'intention du mourant, le chapelet, les invocations des saints, les litanies des morts. Des scènes émouvantes se produisaient souvent parmi les proches du défunt. Amis et voisins sont d'un grand secours pour aider à préparer les victuailles servies à minuit (réveillon) aux gens qui viennent tour à tour *veiller au corps* pendant deux, trois et même quatre nuits. Durant tout le temps que le mort est exposé, on accroche un crêpe noir à l'extérieur de la porte d'entrée.

Le 28 octobre 1931, Eugène Séguin, qui habite en face de chez mes parents, meurt subitement. La famille est atterrée. C'est un homme dans la cinquantaine et plutôt corpulent. Craignant que la dépouille mortelle ne se conserve pas en bon état jusqu'aux funérailles, la famille demande à monsieur Gourd s'il est possible de faire embaumer le corps. Un embaumeur de Hull accepte, mais avec beaucoup d'hésitation; lui-même directeur de pompes funèbres, il aurait probablement préféré obtenir le contrat complet des funérailles.

Quelques mois plus tard, une famille donne le contrat des funérailles de leur père, décédé à Saint-André-Avellin, à un entrepreneur de Montréal, sous prétexte de faire embaumer le défunt. Monsieur Gourd est désappointé. Je lui dis: «Plus ça va aller, plus gens vont demander l'embaumement, vous allez perdre des clients. C'est assez normal, les gens commencent à apprécier les avantages de l'embaumement.» Mon beau-père me répond: «J'approche de la cinquantaine, je ne suis pas intéressé à aller apprendre à embaumer; de plus, je n'aimerais pas cela et je suis trop vieux. Si tu veux y aller, je vais payer toutes les dépenses.» Il semble très heureux lorsque j'affirme être bien prêt à aller suivre les cours nécessaires, pourvu que ce soit en hiver car l'été je suis trop occupé par mon commerce.

La maison Gérard et Godin de Trois-Rivières, fournisseurs pour les entrepreneurs de funérailles, offre gratuitement à ses clients, au mois de mars, un cours de thanatologie qui se donne à la maison funéraire Tanguay le fils et Monty, rue Plessis près de la rue Ontario à Montréal. Les premiers cours se limitent à la théorie: anatomie, hygiène, esthétique. Puis nous entrons immédiatement en contact avec les cadavres.

La Ville de Montréal a un contrat avec les entrepreneurs Tanguay le fils et Monty pour aller chercher à la morgue, après enquête du coroner, tous les morts non réclamés et s'occuper de les faire transporter au cimetière de la Côte-des-Neiges où ils sont inhumés dans des fosses communes aux frais de la Ville. Les entrepreneurs reçoivent dix dollars pour chaque dépouille mortelle.

Les cadavres en état de putréfaction sont conduits directement de la morgue au cimetière. Quant aux autres, ils sont chacun déposés dans un cercueil spécial, boîte de bois brut noirci avec du noir de fumée, sans rembourrage ni poignées, et dont le couvercle est fermé avec un clou à chaque coin. Ces cercueils sont entreposés sur des tablettes dans une pièce fraîche au sous-sol jusqu'à ce qu'il y en ait un nombre suffisant pour que le fourgon les transporte au cimetière.

C'est un de ces cadavres qui sert à l'étude. Il est placé sur la table dans la salle d'embaumement et l'élève apprend à faire les incisions et autres opérations sous la surveillance du professeur, un monsieur Sansregret, embaumeur attaché à la maison Tanguay le fils et Monty. Contrairement à la moyenne des gens, manier un mort pour la première fois ne me fait ressentir aucun dégoût, aucune crainte ni frayeur. Mais, chaque fois, les réflexions que je me fais sur la mort sont profondes.

La première étape d'un embaumement consiste à localiser les artères et les veines afin de faire les incisions pour extraire le sang et le remplacer par un fluide préservatif contre la putréfaction. La seconde étape, non moins importante, est de vider les cavités et d'y introduire un fluide spécial pour les pétrifier afin de prévenir la formation de gaz.

Lorsque l'élève réussit à introduire le *draineur* dans la veine jugulaire et l'injecteur dans l'artère carotide, il communique à celle-ci un boyau qui contient de l'eau afin de s'assurer que la circulation se fait normalement. Lors d'un véritable embaumement, l'eau est évidemment remplacée par des fluides préservatifs différents, dépendant de la cause du décès. Rendu aux cavités, la persévérance est une qualité primordiale pour l'embaumeur. Il s'agit d'une opération délicate et longue: enlever les liquides et l'air complètement de toutes les cavités, du coeur, des poumons, de la vessie, etc., et c'est là que réside le succès du travail.

Certains jours, nous travaillons sur quatre ou cinq cadavres différents. Chacun est remis tel quel dans son cercueil qui est retourné dans la chambre froide. Monsieur Sansregret dit souvent qu'un bon thanatologue doit bien connaître l'anatomie du corps humain. À l'occasion, il prend le temps de faire avec moi une autopsie pour examiner l'intérieur du corps et m'expliquer la relation des organes entre eux. Ces leçons me sont d'un grand secours et me guident surtout dans les cas difficiles.

Un jour, une famille demande les services de l'entrepreneur et insiste pour faire embaumer le défunt à domicile. Monsieur

Sansregret me dit: «Tu vas venir avec moi, profites-en pour prendre cette expérience car, dans les villes, cela ne se présente pas souvent. Cependant il y a encore des gens qui insistent pour que leur mort ne sorte de la maison que pour être transporté à l'église pour le service, et ensuite au cimetière pour l'inhumation.»

Nous partons dans un petit fourgon, avec deux grosses valises contenant l'équipement et les instruments nécessaires à l'embaumement. Rendus rue Papineau, un membre de la famille nous reçoit avec respect et nous fait passer directement dans la chambre du défunt. Le cadavre est étendu sur le lit et entièrement recouvert d'un drap blanc.

Nous tournons le corps sur un côté du lit afin d'installer une grande toile de caoutchouc sur laquelle nous ramenons le cadavre dont nous levons le bras droit à la verticale puis l'attachons à une patère. À côté du cadavre, une bassine spéciale pour recevoir le sang est installée sur la toile et nous procédons comme sur la table d'embaumement. Il y a toutefois les inconvénients d'avoir à fermer le drain pour transvider le sang de la bassine dans une chaudière avec couvercle que nous rapportons avec nous. Ceci demande une grande surveillance, sans compter la possibilité d'un blocage des tubes dû à la circulation du sang plus ou moins normale dans le corps qui n'est pas dans une position rigide comme sur une table, et des précautions à prendre afin de ne laisser aucune tache de sang.

Je fais remarquer à monsieur Sansregret que tous mes embaumements se feront dans ces mêmes conditions. «De plus, lui dis-je, je devrai faire plus de la moitié de mes cas avec une pompe manuelle en attendant l'électrification rurale que nous espérons d'une année à l'autre.» Je le remercie de m'avoir donné l'occasion d'acquérir cette expérience qui m'intéresse au plus haut point.

Un matin, je vais avec les employés transporter en fourgon une dizaine de cercueils au cimetière. La vue de tous ces cercueils déposés l'un à côté de l'autre dans la fosse commune m'impressionne beaucoup. Je réalise combien la vie terrestre a peu de valeur. Tous ces défunts abandonnés ont eu, comme moi, une jeunesse, un père, une mère, peut-être des soeurs et frères. Que leur est-il arrivé dans la vie? Est-ce que ma fin pourrait être comme la leur? Je ne dois pas arrêter mes pensées sur ce sujet. Et, comme tout être jeune, je songe que l'abandon est pour d'autres et non pour moi; ce ne sera pas mon lot. Et je continue à prendre la vie avec optimisme.

Pendant mon cours, un directeur de funérailles de l'une des paroisses des environs de Sherbrooke vient lui aussi suivre le

cours. Il me dit confidentiellement qu'il a bien peur des morts. Les employés du garage s'aperçoivent vite qu'il est mal à l'aise quand il est seul avec un cadavre. Après quelques leçons, monsieur Sansregret, tout comme il l'a fait avec moi, l'aide à installer un cadavre sur la table et le laisse seul afin qu'il s'initie à faire des incisions avec assurance.

La salle d'embaumement est située dans un coin du sous-sol où se trouve la chambre froide. Un petit escalier de trois marches fait communiquer cette partie du sous-sol avec le garage des ambulances, corbillards, fourgons et limousines, et un escalier de cinq ou six marches conduit du garage aux bureaux et aux salons à l'étage supérieur.

Un midi, l'un des chauffeurs, monsieur Villeneuve, blagueur invétéré, nous montre, à son retour de dîner, un pétard d'à peu près trois quarts de pouce de diamètre et trois pouces de longueur. Il nous dit: «Je vous le répète, le nouveau n'a pas les qualités pour être embaumeur, il a trop peur des morts. Je l'ai regardé travailler par la petite fenêtre donnant sur le garage; il passe son temps à observer la face du mort et tremble comme une feuille avant de faire son incision. C'est cet après-midi qu'il va se décider à rester ou à partir.»

À ce moment, nous sommes réunis dans le petit logement comprenant une cuisinette, adjacent au garage et mis à la disposition des employés pendant leur temps libre. La nuit, un ou deux hommes peuvent y coucher pour répondre aux appels urgents. Lorsque je suis libre, et parfois le soir, je vais jouer aux cartes avec eux. Nous prenons plus ou moins sérieusement la blague de monsieur Villeneuve. Je reste dans la cuisine car monsieur Sansregret doit travailler à une heure avec l'élève nouveau, puis ce sera mon tour.

Environ une heure plus tard, monsieur Villeneuve arrive en trombe et nous dit: «Les gars, c'est le temps! Monsieur Sansregret vient de partir et mon homme tournaille autour de la table. Je vais attendre qu'il se décide à commencer puis je vais lancer le pétard allumé sous la table d'embaumement par l'espace en dessous de la porte battante. Inquiétez-vous pas, je remonterai les trois marches assez vite que personne n'aura le temps de me voir. Si le bonhomme ne sort pas de la chambre comme une bombe, il pourra continuer son cours d'embaumeur avec succès; sinon il est mieux de le savoir le plus tôt possible. Venez dans le garage et cachez-vous derrière les corbillards pour voir ce qui va se passer.»

Nous sommes à peine à notre poste que monsieur Villeneuve revient, en courant à toutes jambes, nous retrouver dans le garage. Au même instant, une détonation se fait entendre et

nous voyons le monsieur sortir à l'épouvante par la porte du sous-sol et, sans arrêt, enfiler celle de l'escalier qui mène au premier plancher où sont les salons. Et nous de décamper vers le poste des ambulanciers et de commencer à jouer aux cartes bien paisiblement. Après cette frousse, le nouveau abandonne le cours. Un peu plus tard, monsieur Sansregret me dit: «Cet homme n'aurait jamais fait un bon embaumeur. Il est trop nerveux et dédaigneux.»

Je termine mon cours quelques jours plus tard. Lorsque je pars, monsieur Sansregret me dit: «Tu va faire un bon embaumeur; il ne reste qu'à te procurer un bon équipement.» Avant de revenir à Saint-André-Avellin, je vais acheter chez Gérard et Godin, rue Saint-Paul, l'équipement et toutes les fournitures nécessaires pour embaumer, et j'arrive chez moi tout enthousiasmé et confiant.

Dès le lendemain de mon retour, au début d'avril, je reprends mes occupations de commerçant en gros et détail. Je dois renouveler beaucoup de marchandises dans mon magasin et recommencer à transporter des fruits et les autres produits pour mon commerce de gros. Il survient quelques décès mais aucune famille ne demande l'embaumement.

Débuts comme embaumeur

Le 3 juillet 1932 est une date importante pour moi: celle de mon premier embaumement. Le beau-père de mon oncle Willie, frère de mon père, Joseph Bazinet décède à soixante-seize ans; son épouse, mon oncle et ma tante désirent le faire embaumer. Je suis un peu anxieux mais commence mon travail avec assurance. Tout va bien sauf une légère complication dans la circulation qui empêche le visage de se *clairer*. Celui-ci reste un peu trop foncé pour ma satisfaction mais, après un maquillage adéquat, lorsque j'habille le corps et le mets dans son cercueil, il paraît vraiment bien et tous le trouvent naturel. Nombre de gens considèrent comme une amélioration d'exposer un défunt directement dans son cercueil.

Le 18 du même mois, vers l'heure du souper, Joseph Aristide Bélisle, propriétaire d'un lac du même nom dans la côte Saint-Pierre, demande d'embaumer le corps de sa mère. Quand j'arrive, on me fait monter dans la chambre où repose la défunte. Ayant demandé à monsieur Bélisle si je peux avoir un seau d'eau, il me l'apporte et dit: «Ne vous gênez pas si vous avez besoin d'autre chose.» Sachant qu'il n'y a pas d'électicité dans le rang, j'ajoute que j'aimerais une bonne lampe lorsque la noirceur commencera, et probablement un autre seau d'eau.

Je ferme la porte et ouvre toute grande la fenêtre car il fait chaud, et je m'approche du cadavre.

C'est une personne âgée qui pèse au moins deux cents livres. Je prévois un cas délicat, surtout pour embaumer sur un lit. Grâce à la technique apprise, il m'est relativement facile d'installer ma grande toile de caoutchouc. Après avoir dévêtu la défunte, je recouvre les parties sexuelles d'un petit drap que j'ai apporté à cette fin. Je suis soulagé lorsque je réussis à localiser la veine et l'artère; j'installe l'injecteur et le *draineur* et commence à pomper avec ma pompe manuelle. Presque à ma surprise, la circulation se fait assez normalement. Après une couple d'heures, il fait une chaleur torride. L'obscurité arrive et je dois allumer la belle grosse lampe à huile, mais l'éclairage est à peine suffisant pour le travail délicat qu'il faut faire.

À un certain moment pendant l'opération des cavités, le trocart se bloque. En essayant de le débloquer, la pression détache le tube de l'embouchure de la bouteille et du sang jaillit sur le mur; je suis consterné. Je replace vivement le tube et m'empresse de nettoyer ces taches de sang. En reprenant mon travail, je constate que du sang sur la toile a coulé sur le matelas dont une partie s'est découverte sous un pli de la toile causé par le poids du cadavre. Il m'est impossible de nettoyer cette tache, ce qui gâte l'ampleur de ma satisfaction.

Je travaille depuis cinq à six heures et trouve cela bien pénible mais la pensée de monsieur Sansregret m'encourage. Il disait souvent qu'il y a des cas très difficiles et qu'alors il faut faire pour le mieux, c'est-à-dire bien faire les cavités afin que le corps ne coule pas. Quant à la circulation, un bon maquillage peut généralement y remédier, même si c'est nécessaire de le renouveler. Donc, j'enlève la toile et j'habille le corps avec les beaux vêtements que la famille m'a remis. Je laisse la défunte sur le lit après avoir replacé ses cheveux. Je sers mes instruments et descends mes valises contenant les chaudières du sang et des liquides extraits du cadavre ainsi que mon équipement que je vais porter dans mon camion.

Je reviens avec l'équipement pour la décoration de la pièce où sera exposée la défunte. Un homme m'aide à ranger le piano et le gramophone que je recouvre de mes tentures noires ainsi que les murs auxquels j'accroche les bannières. Un autre homme m'aide à transporter le cercueil; nous le déposons sur les chevalets de fantaisie que j'ai placés en vue. Je demande à tout le monde de sortir de la pièce car je suis prêt à descendre la dépouille mortelle. Chacun se retire soit dans les chambres,

soit dans la cuisine ou une autre pièce et s'arrange de façon à ne pas être témoin de mon passage.

Je prends soin de laisser ma petite valise à maquillage près du cercueil et je vais chercher la défunte pour la descendre dans mes bras et la déposer dans le cercueil. Après quoi je maquille son visage et ses mains. Puis je coiffe ses cheveux; une parente offre de m'aider. Je joins ses mains et demande à la famille si elle désire que j'y mette son chapelet. J'invite ensuite les membres de la famille à entrer dans la chambre mortuaire et leur demande s'ils sont satisfaits. Puis je propose de faire une prière avec eux. En sortant, je suspends un crêpe noir à l'extérieur de la porte d'entrée.

Sur le chemin du retour, je me sens heureux; j'ai réussi l'une de mes ambitions. Mon contentement dépasse largement la fatigue et l'énervement que je viens de subir.

Au cours de cette première année, à peine vingt pour cent des familles exigent l'embaumement de leur défunt. Monsieur Gourd me paye quinze dollars par cas. L'entrepreneur de pompes funèbres de Montebello, Normand Robert avec qui je suis ami, réclame mes services au besoin. Je lui charge de huit à dix dollars par embaumement. Il continue pendant quelques années, jusqu'à ce qu'il décide de suivre lui-même le cours.

L'embaumement de plus en plus en demande

Avant que l'embaumement ne soit couramment accepté dans la région, de vingt-cinq à trente pour cent des corps commençaient, avant l'inhumation, à se putréfier et à dégager une odeur parfois insupportable et même à couler au point que le cercueil devait être fermé. Parfois il fallait devancer l'inhumation et attacher le cercueil avec de la broche pour l'empêcher d'ouvrir sous la pression du corps gonflé par les gaz. Un hiver, j'ai vu une famille être dans l'obligation de sortir le cercueil au cours de la veillée et le transporter dans un petit hangar. Ainsi le corps pouvait geler un peu pendant la nuit et dégager moins d'odeur pour les funérailles. Peu à peu, les gens constatent les avantages de l'embaumement et, d'année en année, il est de plus en plus demandé.

À une occasion, en plein été, un homme vient voir monsieur Gourd pour les services funèbres et lui dit qu'il n'a pas besoin de l'embaumeur car son père a mentionné son objection dans son testament. Une demi-heure plus tard, il revient demander d'attendre avant de préparer la chambre et le cercueil car il doit consulter sa mère au sujet de l'embaumement. Le curé, qu'il vient de voir pour les arrangements concernant le service

religieux, lui a fortement conseillé de faire embaumer le corps de son père, lui a dit d'en parler à sa mère et de lui raconter les événements survenus quelques semaines auparavant. Un cercueil avait coulé tout le long de l'allée et les personnes qui assistaient au service avaient eu grand-peine à rester dans l'église jusqu'à la fin de la cérémonie. De plus, le curé a fait remarquer les complications possibles pendant que le défunt est exposé. L'embaumement serait sans aucun doute mieux pour tout le monde et surtout la famille. Le curé croit bien que la mère comprendra et consentira à l'embaumement; ce ne sera pas une offense au défunt. Une heure plus tard, le client demande les services de l'embaumeur.

Dans les années 1937-38-39-40, au moins soixante-quinze à quatre-vingts pour cent des familles font embaumer leurs défunts. Les exceptions se produisent dans celles où le mort, généralement âgé, a spécifié par testament ou de vive voix qu'il refuse l'embaumement; la famille n'ose pas passer outre.

En peu de temps, la plupart des gens des paroisses voisines demandent mes services à leur directeur de funérailles. Quand nous recevons un appel, que ce soit le jour ou la nuit, nous devons nous rendre immédiatement sur les lieux, emporter les décorations et le cercueil car il est pénible pour la famille de voir son défunt abandonné sur le lit. Il faut comprendre que lorsque la famille communique avec l'entrepreneur, quelques heures se sont écoulées depuis le décès: le temps d'exprimer son chagrin, de se remettre des premières émotions, entourés d'amis sympathisants, et de choisir le genre d'obsèques qu'elle désire.

Pendant l'été et l'automne, le transport est facile. Dès que les neiges ferment les routes aux véhicules automobiles et aux camions, une *sleigh* et des chevaux sont mes moyens de transport. Au printemps, certains chemins sont pratiquement fermés à tout véhicule à cause du dégel, des trous de boue (*ventre de boeuf*) et le reste.

Amélioration des services

Le commerce prend de l'essor. Un certain nombre de nos clients habitent à vingt-cinq milles de Saint-André-Avellin. Je suggère à monsieur Gourd de remplacer les parures de chambre mortuaire par de plus modernes et plus luxueuses, ce qui inciterait les gens à nous donner un contrat pour tous les services des funérailles. Madame Gourd est parfaitement d'accord. Lors de la première visite du commis voyageur, Roméo Lacroix de la maison Gérard et Godin, une commande

est placée pour l'équipement le plus luxueux: support de cercueil chromé, prie-Dieu rembourré de velours violete, deux candélabres combinés à l'électricité et aux chandelles, un beau crucifix chromé sur une base extensible, une lampe avec un abat-jour de soie qui s'accroche au cercueil afin d'éclairer la dépouille mortelle, des draperies de velours violet pour la porte d'entrée.

Parmi les premiers clients chez lesquels j'installe cette chambre luxueuse se trouve William Gagnon de Vinoy, à l'occasion du décès de son épouse le 26 décembre 1937. Je pars en *sleigh* avec le cercueil, l'équipement nouveau et tout le nécessaire à l'embaumement. Il fait froid mais la nuit est claire et j'arrive vers deux heures du matin. Toute la famille est debout et veille la morte en compagnie de quelques voisins, en attendant mon arrivée. Quelqu'un sort aussitôt et s'occupe de mon cheval. J'entre et présente mes sympathies à la famille que je connais bien. Après m'avoir offert un café, quelqu'un me dirige vers la chambre de la défunte. Vers sept heures du matin, l'embaumement est terminé; je décore la chambre mortuaire et prépare le cercueil pour y déposer la dépouille mortelle. Mon ami William, entouré de sa famille, n'en finit plus de me féliciter: «Comme elle se ressemble! On croirait qu'elle dort.» Malgré leur chagrin, les filles remarquent les luxueuses parures de la chambre et disent: «Cela ne change rien mais maman aurait aimé voir ces belles choses.» William insiste pour me servir à manger: «Mon Whissell, viens prendre une bouchée, tu dois avoir faim. Ton cheval est soigné, on va l'atteler pendant que tu manges.» Je ne refuse pas car j'ai vraiment faim. Je reviens chez moi vers la fin de l'avant-midi.

Mort d'un grand ami

À la mi-décembre, au lendemain d'une assemblée politique de l'Union Nationale à Buckingham, à laquelle j'assistais avec un de mes amis, Eddy Strasbourg, j'apprends qu'il a été transporté d'urgence à l'hôpital où on l'a opéré pour une appendicectomie. Son frère me dit que son cas est grave car il fait une péritonite. Je suis tout surpris, il paraissait en pleine forme quelques jours auparavant. En allant pour affaires à Ottawa, j'arrête le voir à l'hôpital. Il est d'une faiblesse extrême et a peine à parler. Deux jours après, je suis stupéfait d'apprendre sa mort. Il avait trente-cinq ans, une belle petite famille et un restaurant-épicerie florissant. Tout au cours de mes services comme entrepreneur de pompes funèbres, je

songe combien la vie est fragile, et cette mort m'affecte beaucoup.

Sa femme, courageuse, continue d'exploiter le commerce avec l'aide de sa mère. Celle-ci me dit: «Monsieur Whissell, Eddy a dit à Hermine, avant de mourir, de vous consulter avant de prendre toute décision importante. Nous nous fions à vous et nous vous serons toujours reconnaissantes de vos bons conseils pour le commerce, pour les enfants et tout.» Je les assure de mon entière coopération, tout en pensant à ma petite famille que j'ai la chance de pouvoir protéger.

Transport troublant d'un cadavre

Le 12 septembre 1937, je vais chercher un mort à Montréal. C'est le corps de madame B., une ancienne résidente de Saint-André-Avellin qui habite depuis trois ans une maison pour les malades chroniques. Accompagné de son neveu, je voyage dans l'automobile de monsieur Gourd à laquelle est attachée une remorque contenant le cercueil, afin de ramener la défunte.

Nous partons vers deux heures de l'après-midi, comptant coucher à Montréal chez des parents et revenir le lendemain matin. Le voyage ne se fait pas sans encombre; les chemins sont en réparation à certains endroits et l'automobile passe difficilement. Puis nous avons un trouble du système de gaz qui nous force à arrêter dans un garage. Finalement nous arrivons à Montréal vers sept heures. Le lendemain matin, après avoir fait les démarches pour obtenir le certificat de décès et le permis de transport, nous reprenons le chemin du retour vers dix heures trente, emportant dans la remorque le cadavre déposé dans son cercueil enveloppé d'une toile.

La route est en très mauvais état et très cahoteuse. Peu avant le pont de la Rouge entre Calumet et Pointe-au-Chêne, en descendant la côte j'entends un bruit insolite à l'arrière de l'automobile, je vois dans le miroir le dessous de la *fonçure* de la remorque, puis plus rien. La remorque vient de se détacher de l'automobile. Je freine à l'instant et j'aperçois la remorque sens dessus dessous au bord du bois de l'autre côté du fossé. Le cercueil a été projeté à deux pieds de là et s'est brisé, laissant le cadavre à demi découvert. Mon premier réflexe est de couvrir le tout avec la toile, avant que des automobilistes ne passent.

Presque au même instant, un automobiliste arrête et offre son aide. Je le remercie et dis que quelqu'un doit arriver d'un instant à l'autre pour nous dépanner; je ne veux pas qu'il soit

témoin de la vision macabre sous la toile. Léo et moi tournons la remorque sur ses roues, y déposons le cercueil et le cadavre qui, heureusement, n'est pas défiguré, et prenons soin de bien envelopper le tout. Nous tirons la remorque jusqu'à l'auto et plaçons la mâchoire de la remorque sur la boule de l'auto qui la retient normalement. Mais nous constatons qu'une partie est brisée et que, pour retenir la mâchoire à la boule, il faut de la pesanteur.

Le village de Pointe-au-Chêne étant à deux milles, nous décidons de nous rendre jusque chez un forgeron qui réparera la partie brisée. Léo est très énervé en pensant au corps de sa tante ainsi bouleversé dans sa tombe; il éprouve une *souleur* rien qu'à penser à sa mort. Après hésitation et voyant qu'il n'y a pas d'autre moyen, il accepte de se tenir debout sur la partie brisée, en se retenant à la valise de l'auto. Devant son état angoissé, je lui offre de conduire le véhicule et de me tenir à l'arrière. Il refuse, disant qu'il se sent trop nerveux pour conduire.

À huit milles à l'heure et parfois moins lorsque c'est trop cahoteux, je conduis tout en jetant souvent, par le miroir, un regard à Léo qui me fait signe que tout va bien. Vingt minutes plus tard, nous arrivons chez le forgeron; il met environ une heure à faire la réparation. Le travail terminé, il demande d'où nous venons et ce que nous transportons. Lorsqu'il apprend qu'il s'agit d'un mort, il dit: «Quoi? un mort? Je n'aurais jamais touché à votre remorque si je l'avais su avant.» Et il entre dans sa boutique en bougonnant.

Nous continuons notre route sans autre avarie, mais je me demande de quelle façon j'apprendrai l'incident à la famille. C'est impossible de dissimuler quoi que ce soit: le cercueil est hors d'usage et nous n'en avons pas un autre identique. Le frère de la défunte l'a choisi spécialement de couleur violette, selon les volontés de sa soeur, Dame de Sainte-Anne, pour qui c'est l'usage d'être inhumée dans un cercueil violet.

Lorsque je décris bien franchement ce qui s'est produit, le père de Léo me dit: «C'est un accident qui aurait pu arriver à n'importe qui, ne vous en faites pas. Si vous avez un autre cercueil violet, cela fera l'affaire.» Je refais le maquillage, répare la coiffure de la défunte après l'avoir replacée dans le nouveau cercueil violet et l'incident est oublié.

Vers ces années, monsieur et madame Gourd, ayant discuté du sujet, me proposent de m'associer à eux à part égale dans le commerce des frais funéraires. J'accepte et l'entreprise prend le nom de Whissell et Gourd.

Circonstances pénibles d'un embaumement

L'un des embaumements les plus pénibles pour moi est celui de mon jeune cousin Thomas, le fils de l'oncle Willie et de tante Fabiola. À l'âge de seize ans, il se noie au cours d'une baignade dans la Petite-Nation, le 13 juillet 1938. Après l'enquête du coroner, mon oncle me manifeste son désir d'assister à l'embaumement. Je lui dis avec tristesse: «Vous allez peut-être trouver cela pénible, mon oncle.» Il répond: «Si tu n'as pas d'objection, j'aimerais être présent.» «Si vous le voulez absolument, je n'ai aucune objection.» Je commence donc l'embaumement, et lui s'assoit tout près, tenant la main de son fils et répétant: «Mon pauvre petit, si tu m'avais écouté cela ne serait pas arrivé. Ce n'est pas croyable. C'est impossible. Pourquoi cela t'est-il arrivé à toi? Pauvre petit, nous t'aimions tant.» Il reste avec moi pendant tout l'embaumement, sans verser une larme et paraissant impassible dans sa grande douleur. Il m'aide à l'habiller et à le mettre dans son cercueil, le caressant sans cesse et lui disant des mots d'affection et de tendresse.

Je suis très émotionné de voir cet homme si équilibré que j'aime tant, plongé dans un état d'affliction aussi profond. C'est un spectacle à attendrir les plus insensibles.

Assemblée de fabrique

Le 26 juin 1932, j'assiste à une assemblée importante pour les paroissiens. Il est question de décider des moyens à prendre afin de rembourser la dette de notre église, qui s'élève à soixante-dix-sept mille sept cents dollars, capital et intérêts. Il s'agit de régler une fois pour toutes une mésentente, qui dure depuis quatre à cinq ans, entre une bonne partie des paroissiens et les marguilliers en fonction et le curé Hector Yelle qui a remplacé le curé Aurèle Bélanger en 1927.

Lorsque l'ancien curé, le chanoine Procule Bélanger qui a desservi la paroisse pendant de nombreuses années, a pris sa retriate à cause de son âge avancé, pour aller habiter dans une maison qu'il a fait construire à ses frais non loin de la grotte, c'est le curé Aurèle Bélanger qui lui a succédé vers 1919.

Le 4 janvier 1920, lors d'une assemblée de la fabrique, il fut question de la nécessité d'agrandir l'église qui, dit-on, n'est plus conforme aux besoins de la population. Le nouveau curé Aurèle Bélanger et les marguilliers décident de bâtir un transept à deux étages. La grande majorité des citoyens voit le

projet avec satisfaction et ravissement. Le curé ne craint pas d'entreprendre des travaux aussi importants. N'est-il pas entouré et appuyé par des hommes élus par la population? Ces hommes sont sans aucun doute expérimentés dans les affaires et ont la compétence pour juger si les travaux sont exécutés convenablement.

On n'engage donc pas un contracteur général. Sous prétexte d'économie et surtout afin de donner du travail le plus possible aux gens de la localité, le curé et les marguilliers engagent des contremaîtres qualifiés dans chacun des différents corps de métier. Suivant les plans, le coût se situe à environ trente mille dollars, somme qui est empruntée le 7 mars 1920. Le transept étant construit, peinturé et décoré, c'est la décoration de la voûte de l'église qui doit être retouchée, puis les murs, puis les colonnes, et enfin tout l'intérieur. Les planchers sont réparés; on remplace les anciens bancs par de beaux bancs de bois franc. Le 26 décembre 1921, un autre emprunt de dix mille dollars est accepté sans hésitation par les marguilliers afin de permettre de finir l'église et rénover l'intérieur du presbytère.

Une dette de quarante mille dollars, en plus de l'entretien régulier d'une fabrique, est presque un non-sens pour une paroisse aussi peu populeuse. Certains citoyens s'alarment mais l'église, qui est l'une des plus belles entre Montréal et Ottawa, fait l'orgueil de tous. De bonne foi, les marguilliers ont fait une confiance aveugle au curé Aurèle Bélanger qui est un bon prêtre, mais n'a aucun sens des affaires et aucune expérience de la construction. Pourtant, à son arrivée, il était à l'aise; on évalue même son avoir à une cinquantaine de mille dollars. Un hiver, dans le but de procurer du travail à certains de ses paroissiens dans le besoin, il fait chantier et engage Polydore Rousson comme contremaître. Les hommes sont bien payés et bien nourris mais le pauvre curé, qui est généreux et ne ménage pas ses piastres, fait face à un déficit marqué à la fin de l'exploitation. Il en est de même lors d'une autre entreprise, l'élevage des moutons.

Vers la fin de 1926, les travaux de l'église et les réparations du presbytère sont terminés. Les marguilliers sont consternés par l'accumulation de la dette. Plusieurs tiennent le curé responsable des dépenses, oubliant que eux aussi étaient présents lors de toutes les décisions quant aux travaux et aux emprunts. Personnellement, je crois qu'on peut blâmer en premier lieu les marguilliers en charge, les anciens et la population qui, en grande majorité, ne cessait de féliciter le curé et les marguilliers et s'enorgueillissait d'avoir l'une des plus belles églises de la région. Je suis persuadé que le curé

avait agi de bonne foi. La dette de l'église est devenue le sujet courant des conversations dans la paroisse et même dans les environs. Plusieurs sont scandalisés. Pour le bon curé Aurèle Bélanger, la situation est rendue intenable, particulièrement à cause du harcèlement de certains individus supposément bons administrateurs et bons chrétiens, mais qui sont loin de posséder la vertu de charité, surtout envers leur curé.

Le 30 octobre 1927, le curé Aurèle Bélanger, après avoir pris son dîner, quitte, non sans amertume, la paroisse pour laquelle il s'est tant dévoué. Il va remplir la fonction de curé de la paroisse de Plantagenet, Ontario, à huit milles de l'autre côté de la rivière des Outaouais entre Plaisance et Papineauville. Il est remplacé par le curé Hector Yelle, arrivé un mois auparavant et parfaitement au courant de la bisbille. La situation n'est pas de tout repos mais cet homme a les qualifications requises pour y faire face. Dans la force de l'âge, il possède une constitution robuste et jouit de l'expérience acquise grâce à son intelligence, son jugement et son intégrité. C'est un homme déterminé, allant jusqu'à l'entêtement, qui expose avec fermeté et conviction son point de vue.

Depuis son arrivée, le curé Yelle a répété et répété du haut de la chaire: «Cette dette doit être payée et ce n'est pas moi qui va la payer; c'est vous autres, paroissiens de Saint-André-Avellin car c'est vous qui avez consenti à la contracter.» Il a raison. Mais une légère proportion de la population, encouragée par certains agitateurs influents, continue de manifester du mécontentement et se montre récalcitrante en ce qui concerne le règlement de la dette. Il s'écoule donc trois années sans qu'aucune mesure ne soit prise pour solutionner le problème de cette date qui se chiffre à quatre-vingt-deux mille sept cents dollars le 31 décembre 1928.

Le 10 août 1930, les membres d'une assemblée établissent une taxe spéciale de trente-cinq sous à payer pour chaque cent dollars d'évaluation sur une période de quinze années. Mais, sept jours plus tard, une autre assemblée est convoquée; la période de taxation est prolongée jusqu'à vingt années et ce, à partir du 14 juin 1931. L'abbé Réal de Varennes, vicaire, prend la charge de la perception jusqu'au 20 septembre; il la remet alors au notaire J.J.O. Fréchette qui reçoit une commission de cinq pour cent.

Au cours de l'hiver, le curé Yelle convoque les marguilliers à plusieurs reprises. On constate vite que la taxe spéciale est nettement insuffisante pour acquitter la date dans le délai prévu. Les calculs démontrent qu'une taxe de cinquante-cinq

sous par cent dollars est absolument nécessaire pour éteindre la dette et les intérêts accumulés.

C'est en prévoyant que l'assemblée sera houleuse que je décide d'y assister. Je considère que c'est un devoir de prendre part aux délibérations, surtout dans des moments critiques. Je suis contribuable et fort bien au courant des nombreux mécontentements que la décision du 17 août 1930 a soulevés. Le soubassement de la sacristie est rempli. Le curé Yelle prend l'initiative d'expliquer l'état du sujet et énumère chaque détail, chiffres en main. La controverse des citoyens soulève un véritable brouhaha dans la salle.

Près de moi, l'un dit: «Moi je ne paierai jamais plus que trente-cinq sous.» Un autre: «Moi je n'en paierai pas du tout.» Puis, «J'étais contre ces emprunts.» Et d'autre part: «Il n'y a pas moyen d'en sortir autrement.» Ou: «Ce n'est pas la faute du curé Yelle.» Et ainsi de suite. Je lève la main et demande la parole: «Eh bien! messieurs, face aux explications et aux chiffres que vient de nous donner monsieur le curé au nom des marguilliers, je ne vois pas d'autre issue, pour satisfaire à la logique, que d'augmenter la taxe spéciale à cinquante-cinq sous dans le cent dollars afin d'éteindre la dette et les intérêts dans une période de vingt et quelques années. Est-ce qu'il y a quelqu'un parmi nous, ici, qui contracterait un emprunt avec l'intention de ne payer que les intérêts sans jamais faire de remboursements sur le capital? Moi j'affirme que non. C'est pourquoi je suggère qu'une taxe de cinquante-cinq sous dans le cent dollars remplace la taxe actuelle de trente-cinq sous, qui est nettement insuffisante.»

Aussitôt, un assistant se lève et dit sur un ton méprisant: «Il y en a qui se mêlent des affaires de la fabrique et qui ne sont même pas propriétaires; ça ne les dérange pas que la taxe soit à trente-cinq ou cinquante-cinq car les locataires ne paient pas la taxe. Il devrait leur être défendu de prendre part aux délibérations concernant l'administration des affaires publiques.» Me sentant visé par ce dissident bilieux, je réplique poliment mais avec fermeté: «Je suis très surpris du langage que vous venez de tenir et de votre ignorance, vu l'âge que vous avez. Votre manque de jugement m'explique votre attitude négative envers les explications de monsieur le curé. Vous devriez vous renseigner avant de faire des déclarations semblables. Pour vous aider à sortir de votre ignorance, je vous informe que je suis propriétaire, et cela depuis deux ans.»

Généralement dans ces assemblées, il n'y a que ceux d'un certain âge qui osent parler. L'intervention d'un jeune homme comme moi (vingt-six ans) suscite la curiosité et calme les

esprits. Bientôt la motion de l'augmentation est proposée et acceptée en bonne et due forme. La séance se termine non sans rancoeur chez certains, mais plutôt à la satisfaction générale.

Construction

Après avoir fait lever mon magasin, je conserve un attrait pour la construction. Mon association avec monsieur Gourd, dans l'entreprise funéraire, prend peu de mon temps. Mon commerce de gros: fruits et légumes, crème glacée, Coca-Cola et autres liqueurs douces, de même que mon commerce au détail: restaurant, épicerie et marchandises sèches, sont florissants. Mes commis se chargent de la vente de dynamite, *caps* et mèches, dont je m'occupe depuis 1929 alors que mon père m'a transmis son agence. La vente de ces marchandises explosives est plus ou moins fréquente mais nécessite une attention particulière car elles sont entreposées dans des poudrières à l'extérieur du village.

Au cours de l'hiver 1933, Jos Lebel de la côte Saint-Pierre m'informe qu'il a de beaux billots de pruche à vendre. J'en achète environ quinze mille pieds au prix régulier de huit dollars les mille pieds. Jos Langlois, qui a une bonne *sleigh* double et de bons chevaux, me charge deux dollars les mille pieds pour les transporter au moulin à scie de Paul Duquette, sur le bord de la rivière Petite-Nation à quelque cents pieds en amont du pont du village. Le coût du sciage en planches, en deux par quatre, deux par six et deux par huit est de quatre dollars les mille pieds. Les faire transporter et empiler sur ma *Petite terre* me coûte une soixantaine de dollars. Le coût de revient de mon bois se chiffre à dix-huit piastres les mille pieds.

Vers le même temps, au cours d'une tournée de colportage au Crique-à-la-Roche à Montpellier, Priva Laframboise me dit qu'il a besoin de plusieurs denrées mais n'a pas d'argent. «J'échangeais mon bardeau, me dit-il, contre tout ce dont j'avais besoin au magasin O. Quesnel de Ripon; mais leur remise est remplie et on refuse de m'en échanger d'autre. J'ai une quarantaine de caisses de beau bardeau de cèdre plané à la main mais je ne trouve pas à les vendre.» Je lui en demande le prix. «Cinquante sous la caisse, me répond ce colosse d'une quarantaine d'années qui mesure plus de six pieds; venez voir comme c'est du beau bardeau.» Je l'achète sans hésiter. En paiement, monsieur Laframboise obtient toute la marchandise qu'il désire et je lui remets le reste en argent.

L'année suivante, je rencontre par hasard Adélard Charron, menuisier, qui me dit: «Qu'est-ce que tu veux faire avec ton

sous par cent dollars est absolument nécessaire pour éteindre la dette et les intérêts accumulés.

C'est en prévoyant que l'assemblée sera houleuse que je décide d'y assister. Je considère que c'est un devoir de prendre part aux délibérations, surtout dans des moments critiques. Je suis contribuable et fort bien au courant des nombreux mécontentements que la décision du 17 août 1930 a soulevés. Le soubassement de la sacristie est rempli. Le curé Yelle prend l'initiative d'expliquer l'état du sujet et énumère chaque détail, chiffres en main. La controverse des citoyens soulève un véritable brouhaha dans la salle.

Près de moi, l'un dit: «Moi je ne paierai jamais plus que trente-cinq sous.» Un autre: «Moi je n'en paierai pas du tout.» Puis, «J'étais contre ces emprunts.» Et d'autre part: «Il n'y a pas moyen d'en sortir autrement.» Ou: «Ce n'est pas la faute du curé Yelle.» Et ainsi de suite. Je lève la main et demande la parole: «Eh bien! messieurs, face aux explications et aux chiffres que vient de nous donner monsieur le curé au nom des marguilliers, je ne vois pas d'autre issue, pour satisfaire à la logique, que d'augmenter la taxe spéciale à cinquante-cinq sous dans le cent dollars afin d'éteindre la dette et les intérêts dans une période de vingt et quelques années. Est-ce qu'il y a quelqu'un parmi nous, ici, qui contracterait un emprunt avec l'intention de ne payer que les intérêts sans jamais faire de remboursements sur le capital? Moi j'affirme que non. C'est pourquoi je suggère qu'une taxe de cinquante-cinq sous dans le cent dollars remplace la taxe actuelle de trente-cinq sous, qui est nettement insuffisante.»

Aussitôt, un assistant se lève et dit sur un ton méprisant: «Il y en a qui se mêlent des affaires de la fabrique et qui ne sont même pas propriétaires; ça ne les dérange pas que la taxe soit à trente-cinq ou cinquante-cinq car les locataires ne paient pas la taxe. Il devrait leur être défendu de prendre part aux délibérations concernant l'administration des affaires publiques.» Me sentant visé par ce dissident bilieux, je réplique poliment mais avec fermeté: «Je suis très surpris du langage que vous venez de tenir et de votre ignorance, vu l'âge que vous avez. Votre manque de jugement m'explique votre attitude négative envers les explications de monsieur le curé. Vous devriez vous renseigner avant de faire des déclarations semblables. Pour vous aider à sortir de votre ignorance, je vous informe que je suis propriétaire, et cela depuis deux ans.»

Généralement dans ces assemblées, il n'y a que ceux d'un certain âge qui osent parler. L'intervention d'un jeune homme comme moi (vingt-six ans) suscite la curiosité et calme les

esprits. Bientôt la motion de l'augmentation est proposée et acceptée en bonne et due forme. La séance se termine non sans rancoeur chez certains, mais plutôt à la satisfaction générale.

Construction

Après avoir fait lever mon magasin, je conserve un attrait pour la construction. Mon association avec monsieur Gourd, dans l'entreprise funéraire, prend peu de mon temps. Mon commerce de gros: fruits et légumes, crème glacée, Coca-Cola et autres liqueurs douces, de même que mon commerce au détail: restaurant, épicerie et marchandises sèches, sont florissants. Mes commis se chargent de la vente de dynamite, *caps* et mèches, dont je m'occupe depuis 1929 alors que mon père m'a transmis son agence. La vente de ces marchandises explosives est plus ou moins fréquente mais nécessite une attention particulière car elles sont entreposées dans des poudrières à l'extérieur du village.

Au cours de l'hiver 1933, Jos Lebel de la côte Saint-Pierre m'informe qu'il a de beaux billots de pruche à vendre. J'en achète environ quinze mille pieds au prix régulier de huit dollars les mille pieds. Jos Langlois, qui a une bonne *sleigh* double et de bons chevaux, me charge deux dollars les mille pieds pour les transporter au moulin à scie de Paul Duquette, sur le bord de la rivière Petite-Nation à quelque cents pieds en amont du pont du village. Le coût du sciage en planches, en deux par quatre, deux par six et deux par huit est de quatre dollars les mille pieds. Les faire transporter et empiler sur ma *Petite terre* me coûte une soixantaine de dollars. Le coût de revient de mon bois se chiffre à dix-huit piastres les mille pieds.

Vers le même temps, au cours d'une tournée de colportage au Crique-à-la-Roche à Montpellier, Priva Laframboise me dit qu'il a besoin de plusieurs denrées mais n'a pas d'argent. «J'échangeais mon bardeau, me dit-il, contre tout ce dont j'avais besoin au magasin O. Quesnel de Ripon; mais leur remise est remplie et on refuse de m'en échanger d'autre. J'ai une quarantaine de caisses de beau bardeau de cèdre plané à la main mais je ne trouve pas à les vendre.» Je lui en demande le prix. «Cinquante sous la caisse, me répond ce colosse d'une quarantaine d'années qui mesure plus de six pieds; venez voir comme c'est du beau bardeau.» Je l'achète sans hésiter. En paiement, monsieur Laframboise obtient toute la marchandise qu'il désire et je lui remets le reste en argent.

L'année suivante, je rencontre par hasard Adélard Charron, menuisier, qui me dit: «Qu'est-ce que tu veux faire avec ton

bois de sciage et ton bardeau? Il doit être séché.» Je réponds que je ne sais pas trop; j'ai l'intention de bâtir une maison un jour ou l'autre. C'est pendant la crise économique. Il n'y a pas d'argent en circulation et donc pas de travail; la plupart des gens vivent pauvrement. «Je peux t'en bâtir une maison et à bon marché, me dit Adélard. Je n'ai pas d'ouvrage, on est cinq à la table et on est à la veille de crever si cela continue.» Je lui expose le plan de maison que j'ai en tête: finie en bardeaux, de deux étages de vingt-quatre par vingt-six pieds sur un solage de deux pieds de hauteur sur terre, pour faire deux logis. Pour les murs extérieurs, je veux un rang de planches *embouffetées* sur des deux par quatre, deux rangs de planches *embouffetées* à l'intérieur, remplis de ripe ou de bran de scie. Les planchers du bas et du haut ainsi que le plafond doivent avoir deux rangs de planches *embouffetées*. Le toit en pignon sera couvert de tôle ondulée galvanisée; l'extérieur sera fini d'un papier noir recouvert de bardeaux. Chaque logis aura un escalier pour se rendre au deuxième étage dont chacun aura des chambres séparées et une fenêtre dans chaque chambre. Il doit y avoir une porte d'entrée et une petite galerie en avant, donnant sur le petit salon, et une autre à l'arrière donnant sur la cuisine, ainsi qu'une fenêtre pour le salon et une autre pour la cuisine. Dans celle-ci je veux une petite *pantry* au-dessus d'une armoire sur laquelle il y aura un lavabo et une pompe à eau à bras munie d'une pointe. De plus, il est entendu qu'il faut construire une bécosse à proximité de la maison.

Adélard me dit: «Je vais calculer cela avec ma femme qui est bien instruite et je te dirai demain pour quel prix je pourrais te construire cela.» Le lendemain, je le rencontre à son domicile, tel que convenu. Il me dit: «Nous avons bien pensé à notre affaire. Vois-tu, mes trois garçons, qui ont de dix à quatorze ans, peuvent après l'école empocher, transporter et fouler la ripe dans les murs. À part cela, ils peuvent me rendre de nombreux services: approcher le bois, faire les commissions, etc. Ils sont débrouillards et travaillants. Je pense que je peux te construire ta maison dans une soixantaine de jours.» Il est entendu que je fournis tous les matériaux. Quant à lui, n'ayant à compter que son temps, il me propose de faire toute la construction pour cent dollars. C'est un marché conclu et il commence les travaux dans les jours suivants. Il est heureux et me dit: «Cela fait bien mon affaire, ma femme est bien contente. Au moins on va pouvoir vivre un peu.»

Je tiens compte de tous les matériaux achetés: ciment, tôle, châssis, portes, blocs de cheminée, pompe à eau, lavabo, clous, et ainsi de suite. J'arrive à un coût total de neuf cents à mille

dollars, incluant les planches de pruche et les bardeaux achetés l'année précédente, de même que la main-d'oeuvre. Puis je loue chaque logis cinq dollars par mois: un à monsieur et madame Joseph Sabourin, l'autre à madame Calixte Lafortune (mère de mon employé Joseph) et sa famille.

Les circonstances exceptionnelles qui me favorisent pour bâtir cette maison, l'achat des matériaux et la main-d'oeuvre ainsi que le revenu que cet investissement me rapporte me font réfléchir à la gravité de la crise économique que nous traversons et me stimulent à travailler avec plus d'ardeur. Je vois tellement de misère autour de moi; pour nombre de gens, la vie n'est pas rose.

Cette maison que j'avais bâtie sur un lot de la *Petite terre* est vendue quelques années plus tard à Louis Périard. Il la revend ensuite à Hervé Lacoste qui la fait transporter en face, de l'autre côté de la rue.

Commerce de gazoline

Entre les années 1936-1938, le transport motorisé sur les routes devient de plus en plus répandu. Mon commerce de gazoline est pas mal achalandé. J'ai une clientèle assidue: les véhicules des deux médecins, des taxis privés et les voitures de transport deux fois par jour, entre la gare de Papineauville et le village de Saint-André-Avellin, pour les passagers du chemin de fer et la poste. Je sers plusieurs camionneurs qui font le transport, jour et nuit, du bois dur servant à alimenter la compagnie Chemical de Fassett — l'extraction de l'alcool du bois. Et d'autres camionneurs aussi, entre autres ceux qui transportent des *ties* (barres de jonction pour les voies ferrées). Pour eux, il n'y a que quelques mois d'hiver durant lesquels les routes ne sont pas praticables, mais je dois fournir la gazoline pour les *snowmobiles* des particuliers, des médecins, des taxis et des livreurs de la poste.

Afin d'accommoder ma clientèle, je fais installer un bouton électrique qui communique avec une sonnerie dans ma maison privée. À n'importe quelle heure de la nuit, je peux aller servir moi-même un client qui, souvent, me dit: «J'ai une faim de loup, je n'ai pas mangé depuis le souper.» Je lui débarre la porte du restaurant et, après avoir pris la précaution d'aller renfermer mon chien de garde dans la salle de billard, je sers à mon client ce qu'il désire: des biscuits soda avec une boîte de sardines et des oignons ou avec trois ou quatre oeufs dans le vinaigre, accompagnés de Coca-Cola ou d'une autre liqueur douce. Il repart satisfait et je reviens me coucher mais suis

souvent rappelé avant la fin de la nuit. Ces services nocturnes surviennent surtout pendant les mois d'hiver. Cependant, être dérangé durant mon sommeil ne m'importune pas. Je sais qu'il faut travailler sans relâche pour réussir et je suis content de me lever pour faire un bénéfice de vingt à trente sous avec la gazoline et quelques sous sur le repas léger.

Je réalise un profit de deux sous sur la vente d'un gallon de gazoline et cinq sous sur une pinte d'huile. À certains clients qui achètent de moi toute la gazoline dont ils ont besoin, j'accorde un rabais de un demi-sou par gallon. J'ai deux réservoirs de cinq cents gallons chacun: l'un pour la gazoline rouge et l'autre pour la jaune. Pendant que les routes sont fermées aux camions, la livraison par mon grossiste se fait avec des chevaux qui transportent la gazoline en barils de quarante-cinq gallons chacun, qui sont transvidés dans mes réservoirs.

Transactions immobilières

Un de mes clients, Philippe Bisson, qui transporte du bois dur pour Collen Kemp, lequel a le contrat exclusif pour la compagnie Chemical de Fassett, veut déménager avec sa famille à Val d'Or, en Abitibi afin de tenter sa chance parce qu'il ne trouve pas ce transport rentable. Il me doit un compte de gazoline; il me dit que sa maison est à vendre et qu'il me paiera aussitôt qu'elle sera vendue. Il ajoute: «Si vous voulez l'acheter, je ne vous la vendrai pas cher.» Les maisons ne se vendent pas facilement car il n'y a pas d'argent en circulation. Il me l'offre pour huit cents dollars comptant. Cette maison est bien située, juste en haut du Petit village, entre la propriété d'Adélard Quesnel et celle d'Albert Bricault. J'accepte le marché et il me paie sa dette.

Peu de temps après, l'un de mes amis, Napoléon Filion, barbier pendant plusieurs années à Notre-Dame-de-la-Paix, où j'arrêtais presque toujours en passant pour jouer au billard avec lui dans sa salle, vient me demander si la maison que j'ai achetée de Philippe Bisson est à louer, et à quel prix. Il s'est établi à Saint-André-Avellin vers 1927 et aimerait changer de logis. Je lui dis que c'est dix dollars par mois. «Cela fait bien mon affaire, dit-il, c'est un bon endroit pour mon salon de barbier. J'ai plusieurs enfants et j'ai besoin d'une grande maison.» Il déménage quelques jours plus tard. Je suis bien content car c'est un homme que j'apprécie. C'est un chrétien d'une grande foi, il est charitable, sensible aux malheurs des

autres et très honnête. Sa bonne humeur lui attire l'estime et la sympathie de tous ceux qui le connaissent.

L'ennui avec lui, c'est qu'il est victime d'une triste maladie, l'alcoolisme, et elle d'autant plus grave que, lorsqu'il est ivre, il devient violent. Combien de fois sa femme ne m'appelle-t-elle pas, au cours de la nuit, pour me demander secours. Elle a reproché à son mari d'avoir bu et lui a fait remarquer que tout l'argent qu'il dépense est au détriment du bien-être de sa famille. C'est alors qu'il est entré dans une colère aveugle et a fait maison nette, n'épargnant personne. Madame Filion sait que j'estime Napoléon — que j'appelle Paul — et que j'ai de l'influence sur lui. De plus, quand il est ivre, il me craint, sachant que je suis le maire de la Corporation et, surtout, que je suis huissier de la Cour supérieure. Généralement, je réussis à le calmer et il va se coucher.

Un certain soir d'hiver, lorsque j'arrive après son téléphone, madame Filion pleure, les enfants sont blottis près d'elle et pleurent aussi. Napoléon est furieux parce qu'elle m'a appelé; il menace de la frapper et la bouscule. Lorsqu'il me voit, il me dit: «Passe la porte, tu n'as pas d'affaire ici.» Je suis obligé de me servir de la force et je lui serre les bras pour le maîtriser jusqu'à ce qu'il me dise: «Ernest, lâche-moi, tu me fais mal; je vais rester tranquille.» Je le libère et l'avertis: «C'est correct!, mais ne recommence pas car, si je reviens, ça va être plus sérieux.» Je sors et reste caché près de la maison afin de l'observer. À peine cinq minutes plus tard, il recommence à les menacer. Je rentre aussitôt et sa femme me dit: «Monsieur Whissell, je vous en supplie, amenez-le quelque part car il va nous faire la guerre toute la nuit.» Je m'adresse à Paul, sur un ton ferme: «Tu vas venir avec moi, tu vas laisser ta famille tranquille.» Il me suit docilement, plutôt craintif, et je l'amène à l'hôtel Royal presque en face. Je loue une chambre pour qu'il y passe la nuit et demande à l'hôtelier de le surveiller afin de le protéger si c'est nécessaire.

Le lendemain matin, je me rends à l'hôtel et j'apprends qu'il a dormi toute la nuit. Je monte à sa chambre et le trouve encore couché mais réveillé. Il me dit: «Ernest, tu devrais bien aller me chercher une bière pour me *ramener*; je suis malade comme un chien.» Je vais lui chercher un verre et une bouteille qu'il avale en peu de temps, assis au bord du lit; il tremble comme une feuille au vent et me regarde d'un air pitoyable. «Mon pauvre Paul, lui dis-je, ce matin tu es malade. Et pour te rendre ainsi malade, tu as bu au point de rendre malheureux ta femme qui est si bonne et tes enfants. Tu as voulu les mettre dehors, ta femme et tes enfants pleuraient et toi, tu tempêtais,

tu m'as même menacé lorsque je suis arrivé.» Il se met à pleurer: «Je suis l'homme le plus malheureux du monde. Je sais que j'ai une bonne femme, de bons enfants mais, tu comprends, je suis un malade. Je sens tellement le besoin de prendre de l'alcool que, quand il m'en vient la tentation, je ne pense qu'à ça et j'oublie tout ce qui est beau, ma femme, mes enfants et ma santé. Tout cela à cause de ma maudite boisson.» Je le prends vraiement en pitié: «Tu ne pourrais pas essayer de faire ton bonheur sans prendre cette maudite boisson qui est ton seul ennemi. Tu aimes ta famille, tu as un bon métier et une bonne clientèle, tu es aimé de tout le monde. Tu devrais remercier Dieu de t'avoir favorisé à un tel point. Ta santé est encore assez bonne; fais donc un effort, essaye de te contrôler et de lâcher la bouteille.» Il répond bien sincèrement: «C'est vrai, Ernest, je ne suis pas raisonnable. J'ai tout pour être heureux et je le serais si ce n'était de cette maudite boisson.»

Quelque temps plus tard, en me remettant dix dollars pour payer son loyer, il est tout heureux de me dire: «Ernest, j'ai complètement laissé la boisson et j'ai fait un homme de moi. Nous pensons, ma femme et moi, que nous pourrions acheter la maison si tu veux nous la vendre. Nous aimerions bien ça devenir propriétaires et avoir enfin un chez nous qui nous appartienne. Je n'ai pas d'argent comptant mais je pourrais la payer mensuellement. Je suis en mesure de payer les taxes et l'entretien, je pourrais faire de petites améliorations.» Et sa femme enchaîne, toute radieuse: «Cela nous resterait et ce serait plus encourageant.» La vente est donc conclue à dix dollars par mois, sans argent comptant. Mon ami Paul est très heureux et, moi, je sais que je fais une bonne action et que je ne perdrai sûrement rien. Il utilise les hangars à l'arrière de la cour pour faire l'élevage de chiens de race pure. Il aime tous ses chiens et en prend grandement soin; c'est un bon passe-temps assez lucratif, en plus de son salon de barbier et de sa salle de billard.

Ayant constaté que Paul est devenu un homme vraiment responsable et sachant, de plus, qu'il est minutieux et propre, qu'il a de l'ordre dans ses affaires, je lui demande s'il est intéressé à voir à la vente de ma dynamite car je suis débordé par mes nombreuses occupations. Je peux lui construire, dans sa cour arrière, une poudrière de béton, d'une capacité de cent livres de dynamite, et une autre dans son hangar pour la mèche et cinq cents *caps*, tel que permis par la loi. Il n'aura à se rendre à la poudrière du rang Sainte-Madeleine que pour les ventes importantes et renouveler son stock local. Je lui explique dans les moindres détails les précautions à prendre

pour manipuler la dynamite et emballer les *caps*. Par exemple, qu'il est primordial que personne ne fume à proximité des *caps*, et ainsi de suite.

Quelques années plus tard, mon ami Paul me fait part qu'ils sont bien contents, sa femme et lui, car un de leurs fils vient de terminer un cours d'électricien. «C'est un bon garçon, sobre et sérieux. Il veut pratiquer son métier à son compte et a demandé au gérant de la banque, Lucien Valois, d'emprunter huit cents dollars. Celui-ci lui a dit qu'il lui prêterait le montant si le billet était endossé par un homme solvable. J'ai demandé à monsieur Valois s'il accepterait ton endossement et il a dit oui. Qu'est-ce que tu en penses?» Je lui réponds: «Paul, tu sais bien que ça me fait plaisir de pouvoir aider un jeune qui commence et veut réussir.» J'endosse le billet sans hésiter, sachant que j'ai affaire à des gens honnêtes; je ne doute aucunement du remboursement. Tout autant que leur fils, les parents sont bien contents et moi aussi. Madame Filion est la bonté même. C'est une mère de famille exemplaire qui mérite bien les joies que lui apportent le succès et la réussite de tous ses enfants.

Commerce de patates

Pendant plusieurs automnes, saison morte pour le commerce de la crème glacée, des liqueurs et des fruits, je fais celui des patates. Je les prends chez les cultivateurs et les transporte à Ottawa, où je les vends aux distributeurs en gros du marché Bytown.

En 1937, vers le 15 décembre, au cours d'un voyage pour affaires, j'arrête voir monsieur Bronfman du marché Bytown, de qui j'achète des fruits lorsque je n'ai pas fait des provisions suffisantes à Montréal. Il me dit: «Je viens de remplir ma cave de patates qui se vendent très bon marché actuellement. Je les entrepose pour les vendre vers la fin de janvier car je prévois une hausse de prix importante. Si j'avais plus d'espace, j'en achèterais encore car elles sont bon marché, il n'y a pas de demande en ce moment.» Je trouve cela intéressant. Ma région est un pays à patates, la qualité est bonne parce que le sol est sablonneux, et elles se conservent très bien. Ce monsieur Bronfman me suggère d'en acheter autant que je peux si je les paye cinquante sous la poche, et de les garder jusqu'à la fin de janvier car il y a de gros profits à faire.

Tout en continuant mon commerce de gros, je visite les cultivateurs qui produisent des patates et je commence à en acheter. Je paye comptant, cinquante sous la poche de quatre-vingts livres. Je me fais donner un reçu pour le nombre

de poches achetées et je leur fournis les poches vides, disant que je les aviserai quand je voudrai qu'ils les remplissent pour que je vienne les prendre. Cet arrangement fait l'affaire de plusieurs car l'argent est rare et cette vente leur procure un peu d'argent pour la période des Fêtes. Et ce n'est pas plus de trouble pour eux de les garder et de me les livrer plus tard. Je suis le seul dans le territoire à acheter des patates; je fais l'achat d'environ trois mille poches et j'attends la hausse du marché.

Vers la mi-janvier, j'arrête voir monsieur Bronfman et lui raconte mes achats. Il me dit qu'il y va y avoir une hausse très prochainement et que les patates se vendront très cher si elles sont belles; je vais sûrement faire un coup d'argent.

Le vendredi après-midi, deux semaines plus tard, je reçois un téléphone de monsieur Bronfman. Il m'informe que le prix des patates a augmenté de un dollar la poche. Le samedi, je vais voir les cultivateurs dont j'en ai acheté et, le surlendemain, je me rends en camion au marché d'Ottawa avec un voyage de cent cinquante poches. En arrivant, plusieurs grossistes me font signe d'arrêter et demandent: «Is that potatoes? We buy them, we give you a good price.» Ils m'offrent un dollar et cinquante, mais je continue chez monsieur Bronfman qui me paye le même prix et dit: «Demain, le prix va être encore plus élevé, mais dépêche-toi parce que la hausse ne durera pas; les prix vont baisser.»

À partir de ce jour, je fais trois voyages par jour. J'engage quatre hommes. Je pars le matin avec deux d'entre eux pour charger chez les cultivateurs et monter à Ottawa. Je reviens ensuite charger un autre voyage avec les deux mêmes hommes et, en passant dans le village de Saint-André-Avellin, je les laisse aller se reposer et je repars avec la deuxième équipe qui, à notre retour, vient m'aider à charger le troisième voyage. Il fait nuit; je change cette équipe pour la première et continue à Ottawa. Je fais la livraison à l'épicerie Alphonse Raymond de Hull, à qui j'ai vendu douze cents poches. Je me suis organisé avec le gérant pour qu'un homme vienne débarrer la cave, et on passe les poches par un châssis. Ce transport assidû dure six jours de vingt-quatre heures sans arrêt. Je dors dans mon camion pendant que les hommes chargent et déchargent.

Le samedi, en arrivant chez moi, je m'allonge sur le sofa dans la salle à manger et je m'endors. Ma femme n'arrive pas à me réveiller pour le souper, et je dors si profondément que je passe la nuit sur le sofa. Le lendemain, en revenant de la messe, j'arrête chez mes beaux-parents à qui ma femme a téléphoné la veille pour leur dire que j'étais mort de fatigue et qu'elle

n'avait pas pu me réveiller pour monter me coucher. Madame Gourd me dit: «Vous n'êtes pas raisonnable, Ernest, vous allez vous faire mourir.» Comme excuse, je réponds: «Je travaille fort mais je fais de l'argent et cela diminue ma fatigue.»

Dans la semaine, je réalise un bénéfice de tout près de quatre mille dollars, ce qui est inespéré en temps de crise. Quinze jours plus tard, le marché des patates tombe à rien. Monsieur Bronfman avait eu raison.

Le plus beau restaurant du Petit-Nord

Adélard Charron m'informe que le coin où il avait ouvert son ancien restaurant, mainenant abandonné, est à vendre et probablement pas cher. La vieille bâtisse, située sur le coin de l'entrée du rang Sainte-Julie, a toujours été occupée par la famille Alcide Bourgeois qui tenait un restaurant et une table de billard; jusqu'à ce qu'elle soit vendue à Adélard Charron qui a gardé le commerce plusieurs années. J'apprends qu'Eugène Lafortune de Masson, qui détenait une hypothèque de sept cents dollars sur la propriété, en est devenu propriétaire faute de remboursement.

Actuellement, mes activités sont concentrées sur la vente de patates que je transporte à Ottawa. En passant à Masson, j'arrête voir monsieur Lafortune à son épicerie. Je le connais bien car il a travaillé plusieurs années comme commis au magasin général de la Coopérative à Saint-André-Avellin. Je lui demande si sa propriété à Saint-André est à vendre et il répond qu'il serait bien content de s'en débarrasser car elle ne lui rapporte rien. La bâtisse est *finie*, seul le terrain a de la valeur. Il vendrait le tout pour ce que lui a coûté l'hypothèque, soit sept cents dollars comptant. Nous prenons rendez-vous chez le notaire J.J.O. Fréchette de Saint-André-Avellin, où le contrat est passé.

Lors de la formation de Val Quesnel, quelques bâtisses seulement existaient dans le rang Saint-André, aux alentours du coin du rang Sainte-Julie. Il y avait le magasin général assez important qu'on nommait le Magasin Adélard Quesnel ainsi qu'une somptueuse résidence pour sa famille, l'hôtel Antoine Richard dit Hay et, sur le coin, le restaurant Alcide Bourgeois, le forgeron Desjardins, puis le cordonnier Aza Bourgeois et le boucher Phydime Lacasse. Passé le magasin Quesnel, se trouvait la résidence de Delphis Bourgeois, qui tenait un magasin général dans lequel était le bureau de poste de Val Quesnel. Plus au nord du rang Saint-André, J. Horace Lemire avait une fromagerie, F. Dorval exploitait un petit

moulin à scie. Sa soeur Delia et son mari Frederic Whissell, qui habitaient avec lui, avaient, dans la pièce avant, un comptoir où ils offraient un léger lunch aux clients: oeufs dans le vinaigre, sardines et biscuits soda avec bière d'épinette ou *cream soda*; quelques barres de chocolat et un peu de bonbons garnissaient une petite tablette. Quelques autres résidences complétaient le Petit village.

À ma connaissance, un restaurant a toujours été établi sur ce coin de terre; ce fut depuis toujours l'unique restaurant de Val Quesnel, nommé populairement le Petit village. J'ai le sentiment qu'un autre restaurant doit remplacer l'ancien et je décide d'en bâtir un. Adélard Charron et son épouse sont enchantés d'en prendre la direction; ils ont de l'expérience dans le commerce et ont bien hâte de commencer.

Au printemps suivant, toute la démolition est terminée en quelques jours. Nous commençons à creuser la cave avec des chevaux qui tirent un *scraper* (large pelle basculante). La terre est encore gelée à certains endroits. Je me sers d'une faible charge de dynamite que je recouvre de madriers dans le but d'empêcher les mottes de terre de jaillir en dehors du local. Après avoir creusé environ cinq pieds de profondeur, je fais construire des formes pour recevoir un solage de ciment coulé de huit pieds de hauteur par douze pouces d'épaisseur. Le carré de la bâtisse, de quarante par trente pieds, est monté en blocs de ciment que j'achète de mon père et c'est mon frère Frank qui en fait la pose. Le reste de la construction se fait à la journée par des hommes de différents métiers.

Au premier plancher, une porte donne accès à une pièce à part que je loue à Darquise Hotte pour un salon de coiffure. Une autre porte donne accès au restaurant et à l'épicerie qui sont séparés par une grande salle où il y a six tables et des bancs destinés aux clients qui désirent des liqueurs douces, de la crème glacée, des *sundaes*, *banana-split*, sandwiches, hot dogs, du café. À l'arrière du restaurant, une cuisine est aménagée pour le service aux clients ainsi que pour la famille d'Adélard; leurs trois chambres à coucher et une chambre de bain sont au deuxième étage. En haut de l'escalier, je fais finir deux salles de réception.

Au cours du mois de juillet, le nouveau restaurant de Val Quesnel est l'attraction principale des jeunes et des moins jeunes. Le phonographe automatique des plus modernes que je me suis procuré ne dérougit pas de la soirée. Adélard et sa femme sont des employés *dépareillés*: ils sont accueillants et mettent la clientèle à l'aise tout en sachant se faire respecter. Madame Charron est instruite et s'occupe des achats, de la

comptabilité; ils ont tous les deux le sens des affaires. Ils agissent comme s'ils étaient les propriétaires. Le lendemain du jour de l'An, je les rencontre et nous faisons l'inventaire et la révision des livres de l'année financière. Les comptes balancent toujours *à la cenne*. Une fois payées les dépenses: électricité, eau, égout, taxes municipale et scolaire, entretien, leurs salaires comme employés et souvent celui d'une employée surnuméraire, d'autres frais, ainsi que les achats, il reste toujours un surplus substantiel. Une année, mes profits atteignent plus de trois mille dollars.

Je commence à fumer

Je suis fier du restaurant que je viens de bâtir, c'est l'un des plus luxueux du village et de tout le Petit-Nord. Il ne se passe pratiquement pas une journée que que j'y arrête. L'endroit est confortable et j'aime m'y attarder pour jaser avec des amis si j'en ai le loisir. Pendant l'été surtout, je trouve souvent le temps d'y amener passer la soirée, ma femme avec des amies: Rita Montreuil, Rita Massie, Darquise Hotte et d'autres, de même que ma soeur Odette et son mari, Marcel Gougeon, lorsqu'ils viennent visiter la famille. *Sundaes* et *banana-split* sont délicieux mais l'attraction principale est le plancher de danse et la musique entraînante à la mode, comme *Beer Barrel*, *Ramona*, *Lili Marlene*.

C'est durant ces loisirs que j'ai l'occasion d'accepter une cigarette par-ci, une par-là, et enfin de commencer à en acheter moi-même un paquet pour en avoir à offrir à mon tour, et probablement parce que j'en ai le goût. C'est ainsi que je contracte l'habitude néfaste et regrettable de fumer la cigarette (souvent une soixantaine par jour) et que j'en arrive à ne plus pouvoir m'en passer.

Madame Charron, qui a un courage à toute épreuve, me cache longtemps les douleurs que l'arthrite lui cause. Et sans doute, au début de sa maladie, elle ne se plaint pas non plus à son mari. Mais vient un temps où elle est obligée de se faire aider pour descendre et monter l'escalier afin de surveiller le commerce; j'engage alors une fille d'expérience pour servir au restaurant. Mais la maladie est sans pardon et comme elle empire chaque jour, madame Charron ne peut bientôt plus se tenir debout. Finalement, elle et son mari sont contraints d'abandonner leur travail. Je ne vois personne qui puisse les remplacer à ma satisfaction. J'avais tellement confiance en eux, ils étaient expérimentés et si agréables; je ne vois pas d'autre solution que de vendre mon commerce. C'est un dur

coup. Une ambition qui m'était chère s'envole. Mais je me rassérène vite en pensant à l'infortune de mes amis Charron.

Dans les mêmes jours, Urgel Bisson me dit qu'il est intéressé à acheter mon restaurant si je veux le vendre. J'accepte avec regret de me départir de cette propriété lucrative. Cela se passe vers 1944, 1945.

Recyclage en thanatologie

Au cours du mois de septembre 1938, je suis un cours de recyclage en thanatologie à Montréal. Ce cours consiste en conférences, démonstrations de nouvelles méthodes et de nouveaux instruments concernant l'embaumement, mesures d'hygiène, de préservation et de désinfection, méthodes avec du matériel nouveau pour la chirurgie plastique. Je passe l'examen avec succès et reçois un certificat portant le sceau du Dominion College of Embalment.

Achat de la maison paternelle

Mon père habite avec ma mère la maison qu'il a construite en 1914 et où il a élevé sa famille. Les enfants ont tour à tour quitté la maison. Ma soeur fut la dernière, en 1934, puisqu'elle s'en va à Montréal suivre un cours d'infirmière.

Pendant que nous étions aux études et probablement pour les besoins de son industrie, mon père avait dû emprunter trois mille dollars, par vente à réméré de sa propriété, à un nommé Pharand. Celui-ci manifeste, à chaque paiement des intérêts, le désir d'être remboursé du capital, ce que le contrat de vente l'autorise à faire sans avis et sans débourser de frais.

C'est pendant les années de la crise et l'argent est rare; la manufacture de ciment ne fonctionne à peu près pas. Mon père a toutes les difficultés à faire face au paiement des intérêts. Ma mère sait que les gens qui ne peuvent pas rencontrer leurs obligations perdent souvent leur propriété. Elle n'est jamais tranquille car elle craint que monsieur Pharand ne se prévale de ses droits. Quelques mois avant la date d'échéance des intérêts, son inquiétude devient une obsession et elle n'en dort pas pendant des nuits. Voyant ainsi sa femme, mon père est bouleversé et malheureux.

Mon frère Georges est médecin et exerce sa profession pour une compagnie forestière, la Consolidated Paper, à l'île Anticosti. Durant l'été 1936, sa femme et lui viennent rendre visite à leurs familles. Il est question, entre Georges et moi, des problèmes financiers de nos parents à propos du paiement

de l'hypothèque sur leur maison, et des soucis que cela leur occasionne. Nous savons que si nos parents sont dans cette situation, c'est grandement dû au dévoument sans borne qu'ils ont toujours témoigné à leurs enfants, ne comptant ni les sacrifices ni les privations et ne dépensant jamais d'argent pour leurs loisirs. Mon frère et moi considérons que le temps est venu qu'ils jouissent d'un peu de sécurité, de tranquillité et de paix; nous y tenons plus que tout au monde. Nous nous entendons pour proposer à mon père qu'il nous vende sa maison et que nous prendrons les obligations qu'il a envers son créancier. En retour il pourra, ainsi que ma mère, habiter sa maison tant qu'ils vivront. Nous paierons les taxes scolaire et municipale, le prélevé de l'église, l'entretien de la maison, entre autres frais. Ils bénéficieront du revenu des deux logis de la propriété.

Ils sont tout heureux de notre proposition et mon père, d'accord avec ma mère, accepte le marché. Ma mère est très émue et nous dit: «Mes enfants, vous êtes trop bons, cela va vous coûter cher et ne vous rapporte rien.» Nous l'assurons que, pour nous, c'est un placement et qu'elle n'a pas à se préoccuper de nous qui sommes jeunes, en santé, et pouvons facilement faire face à ces engagements.

En revenant du bureau du notaire Fréchette où le contrat est signé, nous sommes assurés que nos parents ont fini de s'inquiéter par rapport à leurs obligations envers monsieur Pharand. Avant de repartir pour l'île Anticosti, Georges me demande si je peux m'occuper de toute l'affaire puisque je suis sur les lieux. À sa prochaine visite, il me remboursera la moitié des dépenses encourues.

Chantiers pendant la crise: 1938

La crise économique dure depuis 1930 environ. Vers 1938, la population ouvrière en est rendue au point que sa première préoccupation est plutôt d'obtenir du travail que d'attacher de l'importance au salaire. Mon commerce subit le ralentissement causé par la crise. Voulant augmenter mes revenus tout en procurant de l'ouvrage à certaines gens sans travail ayant grand besoin de gagner leur vie, j'achète d'Oscar Guertin une coupe de bois à Duhamel.

La façade de son lot est une montagne. Pour avoir accès à ma coupe de bois, je dois passer sur les lots d'Esdras Tremblay

et d'Adélard Fournier; il n'y a aucun moyen de s'y rendre autrement. À l'entrée du droit de passage se trouve la maison abandonnée par monsieur Tremblay pour occuper sa maison neuve. Je loue cette maison afin d'abriter mes employés pendant la durée du chantier, environ deux mois. Le groupe se compse d'Émile Dupuis, de l'un de ses fils et de Paul Louisseize et sa femme. Celle-ci prépare la nourriture pour le groupe et voit à l'entretien général. Le salaire est de un dollar par jour, logé et nourri; c'est le salaire régulier. Ces gens sont heureux de ces conditions, et avec raison, car il y a très peu d'ouvrage et, par conséquent, très peu d'argent. Plusieurs offrent même leurs services en retour de leur nourriture plus cinquante sous par jour et parfois moins.

Quand il y a assez de bois coupé, je me rends au chantier dans mon camion, après ma journée de travail habituel. Avec l'aide des hommes, je charge le camion de bois en longueur, c'est-à-dire en billots, ce qui prend environ une heure. Je reviens à Saint-André-Avellin et le fais couper en longueurs de bois de chauffage: douze, dix-huit ou vingt-quatre pouces. Après quelques voyages de transport des billots en longueur, je m'aperçois que le procédé exige trop de manipulations et n'est pas rentable. J'engage Esdras Tremblay qui a un banc de scie mécanisé et les billots sont coupés sur les lieux.

Entre mes travaux occasionnés par mes commerces et d'autres, je transporte, surtout le soir et même la nuit, le bois de chauffage de Duhamel à East Templeton, chez mon frère Frank qui s'occupe de le vendre moyennant une commission. Ce même bois, abattu, débité, cordé à Duhamel et transporté à East Templeton, soit environ soixante-cinq milles, est revendu par quantités d'une corde ou plus, livré, pour la somme de quatre dollars la corde. C'est dire que chacun des individus reçoit un paiement incroyablement bas pour le travail qu'il a accompli. Je gagne moi-même durement les quelques économies qui s'ajoutent à mes revenus.

À l'occasion, j'achète de certains citoyens de Duhamel leur bois coupé en douze pouces, qu'ils ont de la difficulté à vendre et qui est leur seul revenu. Je suis pratiquement l'un des seuls, avec David Lauzon de Notre-Dame-de-la-Paix, qui achète du bois pour le revendre. Le prix courant payé à ces gens est de soixante-quinze sous à un dollar la corde, mesure cordée, suivant la qualité. Ce n'est pas cher mais ceux qui le rachètent ont souvent peu d'argent pour le payer, de sorte que mes profits sont minces.

Je suis toujours étonné de constater que ces personnes mangent à leur faim, probablement pas tout ce qu'ils désirent

mais ils paraissent quand même assez heureux et satisfaits. Par contre, je suis souvent témoin des difficultés de la plupart des citoyens de Duhamel que je côtoie fréquemment. Une grande partie de cette population, surnommée des colons, habite des lots sur des terres de la Couronne. Tous ces gens doivent travailler péniblement et sans relâche. Plusieurs fois, je vois des femmes abattre des arbres *au sciotte* (buck saw), les couper en quatre pieds de longueur et les charger dans un traîneau tiré par un cheval afin de les sortir du bois jusqu'à la route pour les camions, où ces mêmes femmes doivent décharger et corder ce bois. Seules celles qui sont robustes et possèdent un courage à toute épreuve peuvent accomplir un tel travail. Mais toutes ces femmes doivent, d'une manière ou d'une autre, aider à la subsistance de la famille. Leurs maris, pour la plupart, travaillent dans les chantiers forestiers de la Singer, à un salaire aussi minime que quinze à vingt dollars par mois, nourriture et hébergement compris.

C'est une situation courante pendant ces années de crise.

La guerre mondiale de 1939-45

Depuis quelques années, les nouvelles d'Europe laissent présager une guerre importante inévitable. Presque tous les pays sont en récession, le chômage est général et il appert que l'Allemagne possède des effectifs militaires sans rivaux. Après la violation en 1936 du Traité de Versailles, de connivence avec Mussolini, les harangues de Hitler sont de plus en plus envenimées. En 1938, l'annexion de l'Autriche d'une façon unilatérale devient inquiétante. Le 1er septembre 1939, l'armée allemande attaque la Pologne sous prétexte de reprendre Dantzig ainsi qu'une bande de territoire qui relie la Prusse orientale au reste de l'Allemagne, ce que la Pologne refuse. Deux jours plus tard l'Angleterre et la France, après deux ultimatums à l'Allemagne, lui déclarent la guerre.

Automatiquement, le Canada s'allie à l'Angleterre et à la France le 10 septembre 1939. À travers tout le Canada, les forces militaires s'intensifient. Dans la province, les usines de munitions et les manufactures d'armements et de pièces de matériel de guerre se multiplient. Le chômage cesse et l'argent roule; la crise économique prend fin. Les parents des garçons en âge d'être enrôlés sont sur le qui-vive: ils se souviennent de la dernière guerre. Un bon nombre de jeunes Canadiens à travers tout le pays s'enrôlent volontairement dans l'infanterie, la marine ou l'aviation.

Peu de temps après le début de la guerre, les autorités gouvernementales s'organisent pour prévenir la pénurie de certaines denrées et d'autres articles indispensables, et aussi contrôler la montée exhorbitante des prix, comme elle s'était produite pendant la guerre de 1914-18. Des marchands et plusieurs particuliers, pris de panique et craignant la rareté de certains aliments, s'achetaient alors des provisions pour des années à venir, provoquant ainsi l'épuisement de ces marchandises et empêchant le marché de pouvoir répondre aux besoins de la population.

Le gouvernement canadien organise donc la livraison de bons de rationnement distribués régulièrement à toutes les familles suivant l'établissement d'une norme de leurs besoins. Ainsi le marchand ne vend du beurre, du sucre, du thé, et ainsi de suite, que selon la quantité correspondant aux coupons remis en échange. Pour renouveler sa marchandise, il doit remettre ces coupons au distributeur.

En Europe, les Alliés perdent du terrain; le 14 juin 1940, Hitler entre dans Paris.

Le samedi 12 juillet 1940, la conscription de tous les garçons canadiens célibataires de vingt et un ans ou plus est annoncée pour le 14 juillet suivant. Dès le lendemain matin, les jeunes couples qui avaient décidé de s'épouser à plus ou moins brève échéance se précipitent à leurs églises et font des démarches extraordinaires pour se faire marier avant minuit le 13 juillet. Églises et presbytères sont pleins de couples qui attendent leur tour. Certains prêtres organisent des mariages collectifs: ils récitent les formules appropriées et les couples répondent en groupe; seul le «oui» est prononcé individuellement. Les registres et les certificats de mariage sont longs à remplir; les mariages se célèbrent jour et nuit. Ces jeunes hommes sont assurés de ne pas être appelés, du moins pas immédiatement.

Environ quatre ans plus tard, après avoir tout d'abord réclamé l'enrôlement obligatoire des hommes mariés sans enfant, les autorités en viennent à demander celui des pères de famille d'un enfant. Tout autour de nous, c'est la répétition de 1914-18. Des hommes plus ou moins jeunes essaient par tous les moyens de se soustraire à la recherche des conscrits qui ne se sont pas présentés. Ils se cachent, se réfugient dans les chantiers forestiers, chez des cultivateurs où ils tentent de travailler, constamment en alerte et prêts à se sauver ou à se cacher à tout instant.

Finalement, l'Allemagne capitule et l'armistice est signée le 8 mai 1945.

Huissier de la Cour supérieure

Le garagiste et secrétaire de la municipalité, Léonidas Bourgeois, me demande souvent si je ne serais pas intéressé à prendre la fonction de huissier de la Cour supérieure qu'il occupe depuis de nombreuses années. Il est fatigué et écoeuré d'être obligé de signifier des sommations, des subpoenas, des saisies-arrêts avant ou après jugement, des saisies exécutoires, de saisir les biens des gens ou de les arrêter afin de les conduire devant les tribunaux. Lors d'une rencontre, il me dit qu'il est décidé à abandonner définitivement la charge de huissier. Il me suggère fortement de postuler la charge et affirme qu'il recommanderait sans hésitation ma candidature car il me connaît bien et sait que j'ai la compétence voulue pour le poste.

Je me rends donc au Palais de justice de Hull rencontrer monsieur Simon, greffier, qui me présente au protonotaire ainsi qu'au shérif Saint-Pierre. Je passe sans difficulté les examens et, quelques jours plus tard, je reçois ma licence de huissier. Monsieur Bourgeois me dit: «Je suis bien content car on s'attache à ces gens qui, pour la plupart, sont plutôt ignorants que responsables. Bien souvent, la pauvreté est la principale cause de leurs malheurs. Cela m'aurait fait de la peine qu'ils tombent dans les pattes d'un exploiteur.» Pendant un certain temps, il m'apporte les documents de Cour qui lui sont adressés. Plus tard, je les reçois directement de différents avocats de Buckingham, Hull, Lachute, Montréal et d'autres endroits.

Ayant été colporteur pendant de nombreuses années, j'ai l'avantage d'être connu de presque toute la population de mon territoire. Comme huissier, mon approche en est d'autant facilitée et les gens auxquels j'ai affaire sont moins mal à l'aise et moins malheureux. Ainsi, je peux discuter avec eux de leurs problèmes et souvent les aider, ce qui me plaît beaucoup.

Une fois, l'un de mes bons amis me prévient que je vais probablement avoir à exécuter deux mandats d'arrestation contre deux jeunes gens *partis sur une brosse*, qui ont fracassé la vitrine d'un hôtel et menacé le propriétaire. Celui-ci aurait porté plainte à la Cour. Je sais que ces deux garçons sont des fiers-à-bras, surtout l'un d'eux, mais je connais bien les familles qui sont de braves gens. Cependant je n'hésite pas à croire l'avertissement de mon ami, à savoir que les deux jeunes se sont vantés qu'ils ne se rendraient pas facilement et que ça prendrait plus qu'un homme pour les arrêter. Il me conseiller d'amener quelqu'un avec moi. Je le remercie et lui dis: «On verra.» Habituellement, lorsque je prévois du trouble,

je me fais accompagner par un recors. Mais, étant donné que les jeunes messieurs se sont glorifiés que ça prendrait plus qu'un homme pour les arrêter, je décide de partir seul et de leur en imposer.

Je me rends au domicile du plus fantasque, en prenant comme toujours la précaution de mettre des menottes dans ma poche et mon revolver dans le tiroir à gants de mon auto, lequel sert surtout à impressionner. Je n'ai pas eu le temps de descendre de mon auto que 'X' sort sur la galerie et, les manches relevées, les bras croisés, me dit d'un ton arrogant: «Qu'est-ce que vous voulez?» Je descends de ma voiture et lui lis le mandat d'arrestation que j'ai à exécuter. Il répond: «Tu m'embarqueras si tu es capable.» Prenant les menottes, je saute sur la galerie pour le saisir mais il se précipite dans la maison, où je le suis. Ses parents me disent: «Monsieur Whissell, ne faites rien, il va vous écouter.» Le jeune homme, qui était allé se cacher dans le salon, me dit en me voyant fâché: «Monsieur, je me suis trompé, j'ai mal agi, je vais vous écouter et vous suivre.» Il me demande si je lui permets d'aller changer ses vêtements dans sa chambre en haut. Ma réponse est: «Oui, je te fais confiance.»

En prenant la route, je l'informe que je dois arrêter au domicile de son ami afin d'exécuter un mandat d'arrestation contre lui également. «Je suis seul, dis-je au jeune 'X', mais je te préviens: si vous me causez le moindre ennui, je ne réponds pas de votre sécurité.» Mon prisonnier répond: «Monsieur, si mon ami veut vous faire du trouble, fiez-vous à moi, je vais l'en empêcher.» Chemin faisant, je permets à l'un d'eux d'arrêter dans un restaurant pour s'acheter un paquet de cigarettes. Tout se passe sans anicroche. Ils me posent plusieurs questions sur les procédures auxquelles ils doivent faire face, ce à quoi je réponds avec bienveillance.

Un après-midi, un nommé Masson, détective de Montréal, vient chez moi et s'informe si je connais monsieur Z, contre qui il a un mandat d'arrestation. Sur ma réponse affirmative, il me dit qu'il arrive de son domicile et que sa mère a répondu qu'il était parti en automobile pour Ripon et devait revenir d'un moment à l'autre. Monsieur Masson me demande de l'accompagner afin d'identifier l'individu. Il stationne son automobile au coin d'une rue du village où son homme ne pouvait faire autrement que passer pour retourner chez lui. Après quelques minutes d'attente dans l'auto, j'avertis le détective que l'automobile qui traverse le pont et vient vers nous est celle de monsieur Z. Il descend immédiatement et barre la route.

L'automobiliste s'arrête forcément et monsieur Masson s'empresse de le menotter et de lui lire le mandat d'arrestation. Après l'avoir transféré dans son automobile, le détective me demande de surveiller le prionnier pendant qu'il va téléphoner. À son retour, il me demande si je veux me charger de conduire son prisonnier à la prison de Hull. Nous nous rendons chez moi pour prendre mon automobile. Monsieur Masson change lui-même ses menottes contre les miennes et je pars en direction de Hull avec l'homme arrêté.

Nous sommes à peine sortis du village que ce dernier, que je connais intimement, me dit: «Ernest, enlève-moi ça, tu n'es pas pour me laisser menotté plus longtemps, je vais étouffer.» Sans hésiter, j'enlève les menottes. Le pauvre homme ne dit: «Le détective me prend pour un bandit; tu me connais, toi, Ernest, je n'ai jamais tué personne et je n'en tuerai jamais.» Dans mon for intérieur, je sais très bien que si le détective l'a considéré comme dangereux, c'est qu'il avait été mal renseigné par un citoyen influent du village qui aime les châtiments exemplaires pour quiconque a le malheur d'être pris à faire un faux-pas. Dans ces cas-là, ses références ne sont jamais favorables. Lorsque monsieur Masson m'avait demandé de l'accompagner, il m'avait dit qu'il devait arrêter un homme dangereux; c'est la raison pour laquelle il avait procédé si sévèrement.

Rendus à Hull, je permets à monsieur Z de téléphoner à un avocat avant d'entrer dans la prison. Il obtient sa liberté sous cautionnement et revient bientôt chez lui.

Un jour, le juge de paix me téléphone pour me demander d'aller chez lui rencontrer deux détectives. Ceux-ci reviennent bredouilles du domicile d'un individu contre qui ils ont un mandat d'arrestation. Ce dernier est sorti de sa maison avec une carabine et les a sommés de ne pas franchir la barrière; ils ont dû rebrousser chemin. L'un des détectives me dit: «Le juge de paix nous dit qu'il croit que vous pouvez faire l'arrestation vu que vous connaissez bien l'homme en question. Qu'est-ce que vous en pensez?» Je demande: «Si j'arrête monsieur Y, qu'est-ce que je vais en faire?» Ils répondent ensemble: «Amenez-le-nous et on s'arrangera bien avec.»

Ma réplique ne tarde pas: «Si je vais l'arrêter, je veux le conduire moi-même à Hull; autrement je ne suis pas intéressé. Je ne suis pas pour arrêter cet homme sous de fausses représentations, c'est-à-dire vous le livrer ensuite. Il faut que je dise la vérité. Je ne lui laisserai jamais l'impression que c'est moi qui le conduirai à Hull et, au contraire, vous le livrer rendu ici. Je suis dans le commerce depuis plusieurs

années, j'ai affaire avec la plupart des gens de la région et je n'ai jamais manqué à ma parole. J'ai toujours estimé et respecté tout le monde sans exception; je pense que je passe pour un homme honnête sur qui on peut se fier. Rien ne me fera agir autrement. Je tiens à l'opinion que les gens ont de moi et, pour ce faire, je dois continuer à mériter la confiance de tout le monde en étant juste et loyal envers tous.» Après avoir parlementé, les deux détectives téléphonent à leur supérieur et obtiennent la permission de me remettre le mandat pour aller conduire l'inculpé à Hull moi-même. Ils me disent qu'ils comprennent bien ma situation.

En arrivant au domicile de l'accusé, je frappe à la porte et il me crie: «Rentre, mon Whissell, je suppose que tu viens pour m'arrêter.» Je réponds: «Cela dépend de toi; je suis venu parce que je pense que c'est dans ton intérêt. Tu me connais, tu sais que moi, si je peux t'aider, je vais être heureux de le faire. De toute façon, tu vas être arrêté. S'il le faut, ils vont prendre la force, ils peuvent venir à dix hommes. Chose certaine, qu'il arrive quoi que ce soit, ils vont t'avoir. La résistance que tu opposes ne peut qu'augmenter la gravité de ton cas.»

Il m'invite à m'asseoir, approche une chaise pour lui au bout de la table et dit: «Où sont-ils, ces deux écoeurants-là?» Je lui raconte exactement ce qui s'est passé chez le juge de paix. Il se lève et dit: «Je vais te suivre, mon Whissell, mais je ne veux pas arrêter chez le juge de paix à Saint-André-Avellin ni avoir affaire à d'autres que toi. Je veux que tu me conduises à Hull parce que je sais que tu vas me permettre de téléphoner.» Monsieur Z est familier avec la loi; il a été *actionné* plusieurs fois et a subi plusieurs procès, toujours d'ailleurs pour la même infraction à la loi régissant la chasse. L'accusation actuelle est beaucoup plus grave: celle d'avoir tiré sur un garde-chasse. C'est probablement exagéré; il a dû vouloir lui faire peur tout au plus. Je sais que s'il avait vraiment voulu tirer sur le garde-chasse, il ne l'aurait pas manqué: c'est l'un des meilleurs tireurs de toute la région.

Arrivés à Hull, il téléphone au bureau de son avocat afin de lui demander de se rendre immédaitement au Palais de justice où il l'attendrait. La secrétaire l'informe que son patron est justement là pour préparer la plaidoirie d'une cause. Je rejoins l'avocat par téléphone, le mets au courant que monsieur Z est sous arrêt avec moi et qu'il veut le voir sans faute en entrant. «Je le connais bien, répond mon interlocuteur, je vais être avec lui dans quelques minutes.» Après la rencontre des deux hommes, monsieur Z me dit: «Tu peux me laisser, mon avocat va arranger mon affaire; je ne resterai pas *en dedans*. Je vais

coucher à Hull cette nuit et retournerai chez moi demain.» Je conduis alors mon prisonnier au bureau des gardes, où son avocat l'attend.

Sur le chemin du retour, je réfléchis à toute cette affaire qui aurait pu tourner au tragique si la force avait été utilisée au lieu de la compréhension. Une fois de plus, je constate que la confiance qu'on inspire représente une grande force.

Pendant la guerre de 1939-45, je dois accomplir une tâche ingrate. Un monsieur, sachant que je suis huissier de la Cour supérieure, vient à mon bureau me faire part qu'il s'est fait voler cinquante dollars. Il veut récupérer son argent mais sans se servir de la Loi car la personne qu'il soupçonne est son neveu de Fassett, déserteur de l'armée. «Je ne comprends pas cela, dit-il, c'est un garçon honnête, mais il est si mal pris... il est recherché par la police militaire. Avant-hier soir, il est venu se réfugier chez nous pour la nuit. Il a dit à ma femme qu'il partirait très à bonne heure le lendemain matin pour aller chez un parent à Boileau, où il croyait avoir de l'ouvrage dans le bois et serait moins exposé à se faire découvrir par la police qui le recherche. Pendant la veillée, il a dû avoir connaissance que sa tante avait déposé son porte-monnaie dans un tiroir. Il est parti avant qu'on se lève et, ayant sans doute besoin d'argent, il a dû prendre le porte-monnaie qui contenait cinquante dollars. Nous nous sommes aperçus ce matin que le porte-monnaie manquait. Ce pauvre malheureux, s'il nous avait mis au courant, ma femme et moi, nous ne l'aurions pas laissé mal pris. J'aime bien mon neveu mais je suis trop pauvre pour perdre cinquante dollars. Je voudrais bien ravoir mon argent.»

Après l'avoir écouté avec compassion, je lui dis que la seule solution est de le faire arrêter mais l'oncle indulgent refuse de se servir de la Loi. Il craint que son neveu ne soit remis à la police militaire s'il a affaire aux tribunaux. De plus, sa femme l'a bien prévenu de ne pas recourir à la Loi. Voulant aider ces braves gens, je leur suggère de me donner une procuration m'autorisant à percevoir leur argent, qu'ensuite je ferai tout mon possible pour localiser leur neveu et lui expliquer qu'il ne sera pas traduit devant les tribunaux s'il consent à remettre les cinquante dollars. L'oncle et la tante sont heureux de cette manière de procéder et me remettent le document nécessaire en disant: «On vous paiera votre trouble.»

Tôt le lendemain matin, je pars en automobile pour Boileau, accompagné d'un recors. Vers les dix heures et demie, je frappe au domicile qu'on m'a indiqué comme étant le refuge du conscrit. Une jeune femme dans la trentaine ouvre la porte

et je lui demande: «Est-ce que par hasard vous n'auriez pas vu monsieur X dans les parages? Je tiens à vous dire tout de suite que la raison pour laquelle je veux le voir n'a rien à faire avec la police militaire. J'ai un message très important qui peut l'en protéger.» La dame se rappelle de moi comme colporteur et me fait confiance: «Il travaille à couper du bois dans la forêt chez notre voisin. Il se trouve de l'autre côté de la rivière à environ quatre arpents. Vous pouvez prendre notre chaloupe pour traverser et, de l'autre côté, vous n'avez qu'à longer la rive. Vous entendrez le bruit de la scie ou de la hache et sa voix lorsqu'il commande le cheval.» Accompagné de mon recors, je suis ces instructions.

Nous suivons un petit sentier longeant la rivière, en faisant bien attention de ne pas faire de bruit. Après avoir marché quelques centaines de pieds, nous entendons un homme qui commande à son cheval: «Wo! Hue! Dia!» Nous avançons à pas de loup et je vois, à cent cinquante pieds de moi, l'homme que je cherche. Mais il m'a aperçu et, vite comme l'éclair, il se sauve à pleines jambes dans la forêt. Aussi rapide que lui, je le suis sur un bon bout mais, à un certain moment, je le perds de vue. Il s'est sûrement caché dans les broussailles. J'arrête puis je crie, l'interpellant par son nom: «Sauvez-vous pas, je suis Ernest Whissell de Saint-André-Avellin et je veux vous voir pour quelque chose de très important pour vous. Il n'est pas question de vous arrêter, c'est pour vous aider à ne pas tomber dans les mains de la police militaire. Sortez, je sais que vous êtes caché.» Je n'entends aucun bruit mais je répète souvent: «N'ayez pas peur, c'est pour votre bien.» Je le vois soudain, debout derrière un arrachis; il ne bouge pas et me regarde, tout tremblant, les yeux hagards. Je reste où je suis et lui dis: «Ne craignez rien, je ne suis pas de la police militaire; j'ai simplement affaire à vous pour autre chose. Je suis envoyé par votre oncle de Saint-André-Avellin où vous avez couché dernièrement. Après votre départ, votre tante a constaté que son porte-monnaie contenant cinquante dollars était disparu; ils sont certains que c'est vous. Ils ne veulent pas vous faire du trouble avec la loi mais ils veulent leur argent. C'est pour ça que je suis venu.»

Le jeune homme m'avoue son délit, expliquant qu'il n'avait pas un sou pour manger. «Je ne suis pas un voleur, dit-il, mais je ne peux pas travailler n'importe où. Si j'étais pris par l'armée, je ne sais pas ce que je ferais. Mon oncle et ma tante ne perdront rien. J'ai dépensé trois piastres; voici le porte-monnaie avec la balance de quarante-sept piastres. Ici je mange et je suis bien traité; c'est une place de sécurité pour

moi.» En me remettant le porte-monnaie, il ajoute: «Dites à mon oncle qu'il va recevoir trois piastres aussitôt que je pourrai, ainsi que l'argent pour les frais. Remerciez-le pour moi.» Je lui montre la procuration signée par son oncle pour me permettre de collecter son argent et lui dis qu'il est bien chanceux d'avoir eu affaire à des parents qui l'estiment et ont un grand coeur. Ils auraient bien pu le faire arrêter mais ne l'ont pas fait afin de ne pas l'exposer devant les tribunaux qui l'auraient immédiatement livré à la police militaire.

Le rapport que je fais ensuite rend l'oncle et la tante très heureux. Celle-ci essuie une larme en disant: «C'est un bon garçon, on aurait aimé pouvoir l'aider, mais on n'en a pas les moyens. Nous sommes contents de ravoir notre argent sans avoir exposé ce neveu à tomber entre les mains de la police.»

Au cours de l'hiver, j'ai un pénible devoir à accomplir. Monsieur Y, que je connais bien, vient me voir vers sept heures, en compagnie d'un voisin, et me raconte que son garçon dans la vingtaine est malade mentalement. Ses crises sont de plus en plus rapprochées. «Nous avons passé la nuit dernière, dit-il, à le surveiller avec l'aide des voisins; il empêche tout le monde de dormir et nous menace. Cela énerve beaucoup ma femme qui est gravement malade. Elle passe son temps à pleurer. Je suis venu te voir pour te demander si tu peux, comme maire et huissier, faire quelque chose pour nous aider.» Je réponds qu'il faudrait l'hospitaliser afin de le faire soigner et qu'il faut une autorisation du médecin de famille. À la demande de monsieur Y, j'appelle le docteur Bourgault: il me dit qu'il doit voir le patient. Je lui offre de faire le trajet avec moi dans mon autoneige et suggère qu'il serait peut-être mieux d'apporter un calmant car le patient est agité. Il accepte et me dit qu'il a tout ce qu'il faut.

Arrivés sur les lieux, nous voyons le patient qui monte et descend sans cesse l'escalier en trois ou quatre sauts, et essaye d'effrayer les gens présents sans toutefois les toucher. Je conviens avec le docteur d'attendre l'occasion de le saisir par en arrière pour le tenir immobile pendant qu'il lui fera la piqûre. Nous sommes obligés, quelques amis voisins et moi, de le contrôler par la force durant une dizaine de minutes en attendant que le médicament fasse effet. Sa pauvre mère me dit: «Monsieur Whissell, ne lui faites pas mal, c'est un si bon garçon; prenez-en bien soin.» Elle se met à pleurer: «C'est mon enfant et je l'aime.» C'est un spectacle bien triste. Ces gens sont mes amis et du bien bon monde, c'est émouvant de voir un beau grand jeune homme affecté par une telle maladie. Je suis vraiment bouleversé.

Rendus au village, je lui loue une chambre à l'hôtel Danis et engage un homme responsable pour le surveiller toute la nuit. Le docteur Bourgault fait son admission à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu où je dois le conduire le lendemain.

De bonne heure le matin, je téléphone pour m'informer du patient. Gustave Danis répond qu'il est très calme, il est en train de déjeuner et semble tout à fait normal; il ne s'est pas réveillé de la nuit. Je dois alors me rendre à Papineauville avec mon autoneige afin de prendre le train de Montréal. Je dis au jeune homme qu'il doit aller à Montréal voir un médecin pour se faire soigner. Il ne se souvient de rien de la veille, me suit de bonne volonté et paraît être un homme normal. Après les formalités d'usage, je lui dis: «Vous allez être bien ici, il y a de bons médecins qui vont vous soigner. Je vais donner de vos nouvelles à votre mère en arrivant.» Je lui serre la main en lui souhaitant bonne chance et ce n'est pas sans émotion que je le vois s'éloigner dans le long corridor, en compagnie de deux infirmiers.

Je prends le train de retour le même soir et, dès le lendemain matin, je me rends chez ses parents les informer que le voyage s'est fait sans incident, que leur garçon s'est comporté de façon absolument normale et qu'il était de très bonne humeur quand je l'ai quitté. Ils me remercient chaleureusement. Madame Y, particulièrement, ne cesse de manifester son contentement du comportement du malade.

Lorsque quelqu'un me demande de conduire un patient à Saint-Jean-de-Dieu, c'est pour moi un travail des plus pénible, surtout moralement. Mais je me dis toujours que ces pauvres malades ont besoin de quelqu'un qui soit compréhensif et sympathique, quelqu'un qui les prenne en pitié et les aime. Je sens un besoin, un désir d'essayer de les soulager et de leur faire du bien, ce qui n'est pas toujours facile car leur maladie les empêche de raisonner. Au moins, sans qu'ils ne le sachent trop, je prends tous les moyens possibles pour essayer de diminuer leur anxiété.

J'en arrive à être reconnu dans la région comme l'homme de confiance qui ne recule devant aucun obstacle, quel que soit l'état des malades: mélancoliques, dépressifs, anxieux, agités, résistants, furieux. Personnellement, je suis toujours attristé devant les malades mentaux et il m'arrive de subir certains inconvénients, même physiques. Mais j'éprouve une grande compensation à la pensée de pouvoir leur venir en aide par des conseils ou des mots d'encouragement, par de petites attentions qui peuvent les distraire ou les valoriser. Je suis

heureux quand je réussis à calmer leurs inquiétudes ou leur anxiété; c'est pour moi une véritable récompense.

Un cas auquel je pense assez souvent: celui de madame Z qui doit retourner à Saint-Jean-de-Dieu. Après y avoir été hospitalisée quelques années, elle avait reçu la permission de faire un séjour dans sa famille. Elle se comporte normalement pendant un certain temps mais la récidive de sa maladie a rendu sa liberté impossible. Désespéré, son mari vient me voir et explique qu'elle doit être hospitalisée de nouveau. «Depuis quelques jour, dit-il, ce n'est pas vivable chez nous. Elle pense que tout le monde lui en veut, elle accuse les enfants d'être complices avec moi pour lui faire du mal et la faire renfermer une autre fois. Elle m'en veut à mort, je n'ose plus mettre les pieds dans la maison, craignant de l'envenimer. J'ai téléphoné à l'hôpital et les médecins m'ont dit que c'était un essai qu'ils avaient fait, espérant que la guérison apparente continuerait comme cela se produit dans certains cas. Mais ils m'ont aussi dit qu'ils ne sont pas surpris et qu'il n'y a rien d'autre à faire que de l'hospitaliser de nouveau.»

Dans une situation semblable, cela devient un problème épineux, pour son mari, de la conduire à Saint-Jean-de-Dieu. Il me demande si je peux m'en occuper, sachant que je suis habitué à faire face à des cas de cette nature. Il me prévient qu'elle va certainement refuser de me suivre et de monter dans mon auto. C'est une femme de stature imposante et elle est forte. Si elle se met à résister, elle peut causer du trouble. Il me conseille d'arriver dans la maison sans que sa femme me voie car elle peut essayer de se sauver. Je lui dis: «Je vais aller la conduire. Je t'assure que je n'aime pas cela mais je vais le faire quand même pour toi. Je comprends ton malheur et je sympathise avec toi.»

Le lendemain avant-midi, je me rends, accompagné d'un recors, au domicile de monsieur Z. J'ouvre la porte sans frapper et nous entrons rapidement. En nous voyant, la pauvre femme se précipite vers l'escalier menant en haut. Mais je la saisis au bas des marches et, avec l'aide de mon recors, nous la maîtrisons et réussissons, non sans difficultés, à l'asseoir sur le siège arrière de l'auto. Je m'assois près d'elle pour la surveiller, mon recors barre les portes et prend le volant.

Une fois dans l'auto, elle se calme un peu. Je lui prodigue toutes sortes de paroles encourageantes: je vais la conduire à un bon médecin, elle va guérir et revenir bientôt dans sa famille, et ainsi de suite. Elle ne cesse de répéter: «Monsieur Whissell, je ne veux pas retourner à Saint-Jean-de-Dieu, je suis maltraitée, on mange mal, c'est ennuyant.» Elle continue à

m'implorer tout en me serrant un poignet de toutes ses forces. J'essaie de l'encourager mais elle ne répète que ses paroles de crainte et me serre de plus en plus fort en me suppliant: «Pas à Saint-Jean-de-Dieu!» Dans ma main engourdie, la circulation du sang est gênée, cela devient intolérable mais je n'ose pas me dégager. Je lui redis: «Je vous conduis dans un hôpital où un médecin va vous soigner. On ne vous y gardera pas longtemps, prenez ma parole.» En me serrant le poignet, elle insiste et m'implore de ne pas la conduire à Saint-Jean-de-Dieu: «Je ne veux pas retourner là, ils sont méchants pour moi.» Je réplique: «Ce ne sera pas les mêmes.» Au bout d'une quinzaine de minutes, elle lâche mon poignet; j'ai la main blanche et ankylosée. Je m'arrange pour qu'elle ne puisse pas recommencer à me serrer ainsi. Le reste du voyage se passe plus calmement mais elle fait vraiment pitié.

Sachant par son comportement qu'elle se rebifferait en reconnaissant l'hôpital, j'y téléphone en entrant à Montréal afin de prévenir le bureau d'admission des difficultés que je prévois à l'arrivée de la patiente. J'avais barré les portes de l'automobile et mon recors n'a eu aucun ennui avec elle durant mon absence. Une demi-heure plus tard, nous franchissons la barrière de l'hôpital; madame Z reste calme jusqu'au moment de descendre de l'auto. Lorsqu'elle voit deux infirmiers qui nous attendent, elle me dit: «Vous m'avez trompée, c'est Saint-Jean-de-Dieu ici.» Ils doivent utiliser la force pour la rentrer dans l'hôpital mais ces hommes ont de l'expérience: ils en viennent à bout sans la rudoyer. En quittant les lieux, je songe à la grande souffrance morale que cette femme subit. Cependant je suis heureux d'avoir réussi à l'apaiser pendant le trajet. J'ai hâte de communiquer la nouvelle à sa famille.

Après quelques années comme huissier, je connais pas mal les rouages de la loi. Depuis très longtemps, je suis dégoûté de la façon d'agir du juge de paix du district. À la moindre plainte, il conseille de faire comparaître en Cour et, là, il affiche une autorité impitoyable. Il adopte un air hautain et supérieur; c'est à croire qu'il prend plaisir à humilier les gens. Il se complaît à faire de grands discours, revenant sur la morale, l'exemple à donner et l'esprit de justice, et finit toujours par une condamnation exemplaire, même pour les moindres délits.

Une fois, entre autres, il condamne à six mois de prison à Hull un pauvre père de famille accusé d'avoir, au cours d'une *brosse*, volé une poule pour se faire un bouillon afin de se rétablir l'estomac. Une autre fois, un jeune homme dans la vingtaine, qui travaille à la charcuterie de son père, est accusé d'avoir voulu embrasser une jeune fille venue acheter de la

viande. Il la connaissait bien et ne l'avait pas molestée. Après lui avoir fait une morale sévère et humiliante, le juge de paix le condamne à trois mois de prison. Les procès sont publics, la famille est humiliée et le condamné reste avec un dossier judiciaire. Je trouve cette méthode ignoble et inhumaine. Lorsque j'apprends qu'un accusé peut refuser d'être jugé par un juge de paix, je me promets bien de faire cesser ces procès abusifs.

Un jour, le juge de paix en question me confie un mandat d'arrestation contre un homme qui, à mon avis, a commis un délit mineur. C'est un brave homme, de revenus modestes et qui a une famille à sa charge. Celui-ci me dit: «J'ai entendu parler du juge de paix, il paraît qu'il est très sévère. Je vais certainement écoper de plusieurs mois de prison. C'est de valeur, je ne suis pas un voleur, c'est la première fois que je prends quelque chose qui ne m'appartient pas. J'en avais besoin et je n'avais pas d'argent pour m'en acheter. J'avais l'intention de le remettre après m'en être servi.»

Sans le lui dire, je sais qu'il a raison de craindre un jugement exemplaire, et je suis certain que le châtiment pour cette accusation serait mineur si la cause passait devant un juge de la Cour du magistrat à Hull. Sachant que je peux me fier à la discrétion de cet homme, je lui confie: «Je vais te dire quoi faire, mais que cela reste entre toi et moi. Tout à l'heure, le juge de paix va te lire un document et, lorsqu'il va te demander si tu acceptes d'être jugé par lui, tu répondras: «Non». Dis que tu veux être jugé par un juge de la Cour de Hull et que tu refuses de l'être par lui. Il va être obligé de te laisser partir avec moi pour Hull et, là, je te dirai quoi faire.» C'est ce qui se produit.

Rendus à Hull, je laisse mon automobile sur le terrain de stationnement du Palais de justice et je recommande à mon prisonnier de ne parler à personne en m'attendant. Je vais voir monsieur Simon, greffier, et lui explique toute l'affaire. Celui-ci me dit, en nommant un certain juge, de revenir avec le prisonner vers quatre heures; je pense que la comparution pourra avoir lieu dans la chambre du juge. Puis il ajoute: «Dites à votre prisonnier de plaider 'coupable'. Il sera probablement condamné à cinq dollars d'amende plus les frais, et libéré sur-le-champ vu que le propriétaire a repris sa marchandise. Il pourra retourner chez lui ce soir.» Quand je mets mon homme au courant de ce qui se passerait, il ne peut pas le croire. Il est si heureux qu'il se met à pleurer comme un enfant et me dit: «Jamais plus, du reste de ma vie, je ne ferai quoi que ce soit pour être arrêté. Je viens de vivre un enfer.»

Je remplis les fonctions de huissier pendant une vingtaine d'années. J'exécute des centaines de mandats d'arrestation, de sommations, de subpoenas, de brefs de saisie avant ou après jugement, de perquisitions, et le reste, sans compter les nombreux transports de malades mentaux. Je ne crains jamais ceux avec qui j'ai affaire: je suis en santé, physiquement assez fort et j'ai l'avantage de posséder une volonté, une détermination et une patience pratiquement sans limites. Je considère que l'homme en face de moi, qu'il soit gros ou petit, fort ou faible, est mon égal; seul celui qui a tort est plus faible. En qualité d'exécuteur de la Justice, c'est moi le plus fort, c'est pourquoi je ne m'en laisse pas imposer.

Durant mes fonctions de huissier, il m'arrive des dizaines de fois d'empêcher des gens de s'engager dans des procès qui auraient pu les ruiner. Je comprends que les gens que je rencontre à titre de huissier sont mal pris, ont des problèmes qu'ils ne peuvent pas solutionner eux-mêmes et je me sens un peu obligé de les secourir, sans quoi je ne serais pas heureux. Je ne peux pas faire de miracles mais je suis bien placé pour leur venir en aide. Pendant la crise économique, la plupart des gens sont pauvres, plusieurs ne peuvent remplir leurs obligations.

Avant d'exécuter une saisie, je peux passer une heure ou plus avec la personne en cause et nous arrivons presque toujours à trouver une forme d'arrangement que j'expose à l'avocat du demandeur. Par exemple, je dis au défendeur: «Tu dois cent dix dollars plus les frais qui sont de vingt-deux dollars, ce qui fait cent trente-deux dollars. Quel montant peux-tu donner par mois sans priver ta famille de l'essentiel?» Souvent, il regarde sa femme et lui demande: «Qu'est-ce que tu en penses?» et elle répond courageusement: «En ménageant davantage, on pourrait rencontrer un paiement de quinze dollars par mois.» Insistant sur l'importance de faire honneur à leur engagement, je les laisse en disant que je vais proposer cet arrangement à l'avocat du demandeur et lui expliquer qu'il n'y a pas d'avantages à exécuter la saisie puisqu'elle couvrirait à peine les frais. Après avoir communiqué avec leur client, les avocats refusent rarement l'arrangement, ce qui évite des frais supplémentaires à ces pauvres gens. Dans certains cas, lorsque la partie adverse refuse l'entente proposée, je prête l'argent nécessaire pour régler la dette avant la saisie et ce, à des conditions de paiement convenables.

Dans le cours de mes fonctions de huissier, une seule saisie m'oblige à exécuter la vente, et bien malgré moi car je fais l'impossible pour essayer d'éviter la saisie, mais sans succès.

L'origine du litige est au sujet de l'usage d'un passage qu'un cultivateur veut continuer d'utiliser sur la propriété de son voisin. Celui-ci, alléguant qu'il subit des dommages, défend l'usage du dit passage qu'il clôture. Les deux viennent me voir afin de connaître mon opinion sur leurs droits. N'ayant pas la compétence pour aider ni l'un ni l'autre, je leur conseille de consulter un avocat. Quelques jours plus tard, le cultivateur propriétaire du passage vient me montrer la sommation qu'il a reçue, lui enjoignant d'ouvrir son chemin. Je réponds qu'il est mieux de voir son avocat, Paul Raymond. Il s'agit d'un ami et j'ai l'occasion de lui parler de la cause en question; il m'informe que celle du défendeur est bonne et qu'il la gagnera.

Le demandeur, que je connais bien, est pauvre et n'a pour tout bien que sa ferme. Persuadé qu'il n'a aucune chance de gagner le procès, je vais le voir afin d'essayer de le convaincre d'abandonner sa poursuite. Je lui explique que son voisin est dans son plein droit et qu'il n'y a jamais eu aucun document légal concernant un droit de passage. Le demandeur a une épouse malcommode et têtue; elle finit par me dire que je protège les intérêts du voisin et que je suis contre eux. Elle ajoute: «Nous n'avons pas besoin de vos conseils, nous avons un avocat et des amis beaucoup plus connaissants que vous.» Je réplique: «C'est peut-être vrai mais, moi, je suis convaincu que si vous plaidez cette cause vous allez la perdre. Je n'ai aucun intérêt personnel dans toute cette affaire mais je suis chagriné de vous voir aller à la ruine. Les frais de cour vont vous faire perdre votre terre.»

Ces pauvres gens perdent leur procès à la Cour de Hull; leur ferme est saisie et vendue aux enchères pour payer les frais encourus. C'est le voisin défendeur qui l'achète. La famille victime de ce revers me garde rancune, malgré ma bonne volonté pour le leur éviter. Par contre, je crois que mon comportement envers tous les gens avec qui j'ai à traiter est toujours compris, même par ceux qui doivent payer d'une façon ou d'une autre pour leurs erreurs. Ils savent que je compatis à leur infortune, et notre estime mutuelle n'en est jamais changée.

Système d'égout

Un jour de l'été 1938, vers deux heures de l'après-midi, je suis dans mon bureau à l'arrière de mon restaurant-épicerie Petite-Nation. J'entends Denis Boyer demander une eau minérale, puis répéter nerveusement sa demande à deux ou trois reprises: «Ma digestion ne marche pas, *saint père de*

calice, si ça continue, ces maudits troubles d'égout vont me faire mourir. J'ai jamais eu autant de tracas de toute ma vie.» Il demande si je suis dans les environs et le commis lui indique qu'il me trouvera dans mon bureau. En entrant, il ne prend pas le temps de s'asseoir et dit: «Ernest, je viens te voir pour te vendre mes égouts, je suis décide de vendre, ils sont en train de me faire mourir. Je ne digère plus et je ne dors plus. Tu sais certainement les tracas et les inquiétudes que j'ai. Tu connais bien l'histoire de mes égouts, c'est ton père qui les a bâtis.»

En effet, au début de 1920, mon père qui est manufacturier de tuyaux de ciment propose au conseil de la paroisse de construire un réseau d'égout public dans la rue Sainte-Julie, à partir du pont et allant du côté nord. La situation hygiénique est plutôt lamentable. Les maisons sont desservies par des toilettes extérieures, *bécosses*, dont les fosses sont creusées et se dirigent souvent dans un fossé sans issue, dégageant des odeurs insupportables jusqu'à ces centaines de pieds à la ronde. Le conseil accepte la résolution. Mon père obtient une charte provinciale lui donnant l'exclusivité pour les services d'égout de la paroisse. Il commence les travaux le 2 août de la même année.

C'est une entreprise d'envergure par rapport aux moyens financiers dont mon père dispose. Malgré un commerce assez lucratif pendant les années d'après-guerre, mon père n'a jamais amassé beaucoup d'argent. Il réinvestissait suivant sa philosophie: «Celui qui ne travaille que pour lui ne produit pas grand-chose de valable durant la vie qui est de courte durée.»

Deux ans après la construction des égouts, mon père, ayant besoin d'argent, vend son réseau d'égout à Denis Boyer pour la somme de huit cents dollars, avec faculté de réméré et obligation, en cas de rachat, de payer tous les frais encourus pour l'entretien. Au bout de deux ans, monsieur Boyer et mon père font le bilan du réseau; le coût de rachat s'élève à treize cent soixante-cinq dollars. Ne pouvant payer ce montant, mon père fait à monsieur Boyer une vente finale pour cette somme, incluant une clause de gratuité pour son abonnement aux égouts tant que sa propriété sera à son nom.

Il y a dix-huit ans, les travaux de creusage, pose de tuyaux, etc. se faisaient en suivant les accidents de terrain et sans suivre un plan d'ingénieur. Tout le creusage était effectué avec des pelles à main et le nivelage de la pose des tuyaux, avec un niveau ordinaire. Lorsque le sol était mou, on installait une planche de bois franc de huit pouces par deux, sous le joint des tuyaux. C'est par ces moyens aussi frustes les uns que les

autres que le niveau de gravité était suivi. Il est donc fort compréhensible qu'il ne s'écoula pas une décennie avant que de sérieuses difficultés n'embarrassent le propriétaire: une planche de bois avait pourri et le joint des tuyaux s'était affaissé, le niveau de gravité était perturbé, occasionnant l'obstruction de l'égout et le refoulement des eaux polluées dans les caves des abonnés. Pauvre propriétaire! Le creusage à la petite pelle recommençait parfois à deux ou trois endroits différents avant de localiser le joint défectueux; les dommages dans les caves devaient être réparés. Je pense que seule l'estime qu'on avait pour monsieur Boyer — homme plein de bonne volonté — empêchait les menaces grondantes d'éclater.

Me remémorant rapidement toute l'histoire des égouts, je comprends le découragement du pauvre homme qui est en face de moi. Il continue: «Je ne vois que toi qui peux prendre cela en main sans trop de troubles.» Je lui dis: «Je ne suis pas en trop bonne position pour acheter, je viens de bâtir un deuxième restaurant qui m'a coûté assez cher et il me faut de l'argent pour faire marcher mes affaires.» Presque désespéré, monsieur Boyer répond: «Je ne te demande pas d'argent comptant, tout ce que je veux c'est de me débarrasser au plus maudit. Tu ne peux pas refuser mes conditions, je vais pratiquement te les donner, les égouts. Je te les offre pour quinze cents dollars payables cent dollars par année sans intérêt, et tu ne me feras le premier paiement que dans un an jour pour jour.» Je lui dis que je vais y penser et lui donner une réponse le soir même.

Je sais que, lorsque les égouts bloquent et refoulent dans les caves, c'est généralement au bas de la côte. Je commence par aller visiter Hermas Berthiaume et mon oncle Willie Whissell qui avaient souvent des dégâts dans leurs caves. Je leur explique qu'il est possible que j'achète le réseau d'égout, qu'aussitôt je commencerai la construction en neuf et que leurs dégâts cesseraient. Mais ils doivent me promettre de patienter et me laisser le temps voulu. Prenant ma parole que les travaux débuteraient immédiatement, chacun d'eux est d'accord avec moi. Je calcule que les dépenses de construction seront assez élevées et je me cherche un associé. Je vais voir le docteur L'Allier; il me dit qu'il n'est pas intéressé à un placement, la pratique de sa médecine prend tout son temps et il n'aime pas brasser des affaires. Je rencontre ensuite Alex Deschambault, beurrier, et lui raconte la transaction que j'ai en tête pourvu que je me trouve un associé. Il me dit: «Je ne connais rien dans la construction d'égouts. Je serais intéressé à condition que tu te charges de la construction, de l'administration et de la comptabilité.» Nous décidons de nous associer

à cinquante pour cent dans les dépenses et je prends les responsabilités de la construction, de l'entretien et de la collection, entre autres.

Le soir même, Denis Boyer, Alex Deschambault et moi nous rendons chez le notaire Fréchette pour passer le contrat qui comprend le transfert de la charte initiale. Dès le lendemain je calcule les quantités nécessaires à la reconstruction du réseau: onze cents pieds de tuyaux de douze pouces, trois cents pieds de tuyaux de six pouces ainsi que quatre cent cinquante blocs à *man-holes* (bouches d'égout), le tout en béton. Mon père fabrique ces matériaux à Lachute. La production marche au ralenti, vu la crise, et il n'emploie qu'un homme. Je sais qu'il n'a pas la marchandise en main. Mais il a de nombreuses années d'expérience dans ce domaine et je suis certain qu'il pourra, dans un délai raisonnable, manufacturer les produits dont j'ai besoin.

Il est très heureux d'apprendre que j'ai acheté le réseau d'égout en société avec Alex Deschambault car il conserve un intérêt particulier pour ces égouts qu'il a été le premier à construire. Content qu'ils reviennent entre mes mains, il dit: «Toi et Alex, vous allez pouvoir investir l'argent nécessaire afin de donner au public un service d'égout conforme aux exigences auxquelles ils ont droit.» Il affirme qu'il peut me livrer une certaine quantité de tuyaux d'ici une quinzaine de jours et qu'après il pourra me fournir au fur et à mesure de mes besoins. «Si on peut s'organiser ainsi, ajoute-t-il, cela ferait bien mon affaire, et la vôtre également car je vous ferai un prix spécial: quatre-vingt-dix sous pour les tuyaux de douze pouces par trente pouces de longueur, et quarante sous pour les tuyaux de six pouces de même longueur; les blocs de seize par huit par trois pouces te coûteront vingt sous, livraison comprise.»

J'achète des pelles, des pics, et j'apporte de la croûte pour étançonner la tranchée au besoin. Quelques semaines plus tard, je commence à transporter des tuyaux, la plupart du temps pendant la nuit. Nous prenons le niveau du terrain pour déterminer la gravité que chaque feuille de tuyau doit avoir afin de conserver la profondeur voulue pour égoutter toutes les caves. Le creusage commence vers la fin de juillet 1938, en partant de la rivière vers le nord et longeant le trottoir afin d'éviter l'ancien égout qui est en dessous. Je me lève tôt pour préparer mon commerce de gros, crème glacée, Coca-Cola, fruits et légumes, puis je me rends aux travaux d'égout.

J'ai une dizaine d'hommes sur le chantier sous la surveillance de mon contremaître, Maxima Gratton. En commençant ils

creusent, à la petite pelle, une tranchée d'environ sept pieds de profondeur par vingt-quatre à trente pouces de largeur. Pour garder l'égout en profondeur suffisante, il faut conserver une gravité de un huitième de pouce par feuille de tuyau de trente pouces de longueur. Après avoir posé à peu près cent cinquante pieds, nous constatons que le sol est *sourceux* et il se produit des éboulis, ce qui nous retarde souvent de plusieurs heures. Les hommes doivent sortir la terre de la tranchée et, pendant que les poseurs installent les tuyaux, ils continuent à creuser de petites longueurs à la fois, qu'ils étançonnent à mesure. Au bout d'une centaine de pieds, le terrain semble raffermi; les travailleurs creusent avec l'espoir de continuer dans du terrain solide mais ils étançonnent de temps en temps, selon le jugement du contremaître. Après trente jours, nous sommes rendus au bas de la côte de la beurrerie, à environ cinq cents pieds du début. Sur ce circuit, il y a les entrées des maisons de chaque côté de la rue et deux bouches d'égout.

Au commencement du creusage dans la côte, la terre semble ferme et le contremaître ne juge pas nécessaire d'étançonner. Soudain un éboulis se produit et deux hommes sont enterrés jusqu'aux épaules; ils sont vite dégagés mais cela cause un peu d'émoi. Comme nous devons creuser jusqu'à près de vingt pieds en haut de la côte afin de garder la profondeur pour égoutter les caves qui sont dans la baissière à environ cinq cent pieds plus loin (caves où existent les troubles importants du présent égout), le contremaître me dit: «Nous ne pourrons pas continuer sans nous servir d'échafauds à l'intérieur de la tranchée pour permettre aux hommes de sortir la terre sans s'exposer à des accidents.» Dans le plus profond de la tranchée, il y a deux échafauds: au fond, un homme met la terre sur la première tablette d'un échafaud et un autre la reprend et la transfère sur une tablette d'un échafaud plus élevé; le dernier homme l'envoie à l'extérieur.

Comme ce creusage se fait à la pelle à main et au pic, la glaise bleue que l'on rencontre dans la côte rend le travail plus compliqué: au fond de la tranchée, un homme pique la terre et l'autre la sort. Il faut creuser trois cents pieds de tranchée avec deux échafauds. J'ai entrepris un travail de grande envergure mais j'ai de bons hommes et nous prenons le temps qu'il faut. Un peu plus loin, nous trouvons du sable mouvant (*quick sand*) et l'embouchure de la tranchée a parfois de six à huit pieds de largeur. À certains endroits, la terre sortie de la tranchée obstrue complètement la rue. J'obtiens la permission des propriétaires riverains de détourner le trafic dans leur cour. Certains jours, les hommes ne réussissent à poser qu'une seule

feuille de tuyau; le maintien de la gravité est de plus en plus difficile.

Un matin, vers la fin des travaux, je suis sur le chantier en train de regarder travailler les hommes. Je me sens fiévreux et faible; j'ai le frisson. J'arrive chez moi et dis à mon épouse que je ne me sens pas bien et lui demande d'appeler le docteur L'Allier qui vient aussitôt. Me voyant grelotter, il prend ma température et déclare: «Dans ton lit, tout de suite, cela presse, tu fais cent cinq degrés de température.» En montant me coucher, je lui demande si cette fièvre va durer longtemps. Il répond: «Quelques jours.» Tout ce qui me préoccupe, c'est la promesse faite à monsieur Berthiaume et à l'oncle Willie de rendre le nouvel égout jusqu'à leur domicile cette année. «Il faut que je voie à mes travaux d'égout et que je sorte», dis-je au docteur qui réplique: «Tu as un bon contremaître, ça va marcher quand même. Repose-toi, tu en as grandement besoin.»

Cette maladie, en apparence bénigne au début, me force à garder la chambre pendant trois semaines. Le médecin me dit plus tard que mon état l'avait inquiété. Aussitôt que j'ai la permission de sortir, je me rends chaque jour sur le chantier, en marchant lentement. Bientôt l'ouvrage est terminé. Alex me déclare: «Je pense que les travaux ont été plus compliqués que nous le pensions. Je suis bien content que ce soit fini, c'est peut-être là que tu as pris ta pneumonie.» Et moi de répondre: «Ce qui m'a le plus inquiété, c'était de compléter les travaux jusque chez monsieur Berthiaume et l'oncle Willie, comme je le leur avais promis.»

Environ deux ans plus tard, j'apprends que mon associé souffre de cancer et est condamné. Cet homme est plus âgé que moi, mais je suis ami avec lui depuis ma jeunesse et cette nouvelle me peine beaucoup. Il meurt à l'âge de cinquante et un ans, au mois de mars 1941. En vertu de son testament, sa femme devient copropriétaire du réseau d'égout avec moi. Je continue à voir à l'administration jusqu'en juin 1950. Madame Deschambault, constatant qu'il faut exécuter des travaux assez dispendieux, offre de me vendre sa moitié au prix qu'elle a coûté à ce jour. Je lui paye sa part, quatre mille huit cent trente-cinq dollars de capital, aux conditions suivantes: quinze cents dollars comptant, cinq cents dollars un mois plus tard, mille dollars payables le premier octobre et le reste, mille huit cent trente-cinq dollars, payable en versements annuels et consécutifs de cinq cents dollars, sauf le dernier qui sera de trois cent trente-cinq dollars; le tout sans intérêts. J'absorbe la moitié de la dette, soit mille cent soixante-cinq dollars; je

fais les travaux nécessaires et continue l'entretien du réseau au nord du pont.

Dans la partie sud du village, la Corporation de Saint-André-Avellin (Grand village) n'a pas de réseau d'égout public. Certains résidents déversent leurs égouts directement dans la rivière mais la grande majorité utilise un ruisseau. Celui-ci longe le trécarré de l'emplacement de plusieurs résidents qui ont toujours été incommodés par cette stuation, sauf pendant les mois d'hiver. Au printemps, les courants d'eau rapides provoqués par la crue des eaux nettoient le fond du ruisseau. Mais dès que l'eau est basse, les excréments s'accumulent et répandent une odeur nauséabonde qui devient insupportable durant les chaleurs. Les riverains sont obligés de fermer les portes et fenêtres; même d'autres gens du voisinage doivent le faire lorsque le vent souffle de leur côté.

Un soir particulièrement chaud de juillet 1949, il est encore question de l'impossibilité d'ouvrir la porte pour laisser entrer un peu d'air, toujours à cause de l'odeur répugnante qui vient du ruisseau à soixante-quize pieds de la maison. Monsieur Gourd me dit: «Tout le monde se plaint mais personne ne fait rien. Nous pensions qu'après l'annexion des deux villages il y a deux ans, nous aurions un réseau d'égout mais le conseil se dit trop pauvre pour en construire un.» Il ajoute: «Tu as fait les égouts de l'autre côté du pont, il y a dix ans, tu devrais leur offrir d'en construire de ce côté-ci.» Je lui réponds que j'y penserais.

Quelque temps plus tard, je vais à une séance du conseil et je fais aux élus l'offre de construire un réseau d'égout dans la partie du village au sud de la rivière Petite-Nation. Un de mes amis, ingénieur, à qui j'en ai parlé, m'a dit que le meilleur moyen serait de passer le *main* (l'égout principal) dans le ruisseau qui traverse le village pour se jeter dans la rivière; c'est le même qui reçoit actuellement la plupart des égouts du village. Je pourrais poser un tuyau de six pieds de diamètre sur une longueur d'environ sept cents pieds afin de recevoir les tuyaux d'égout desservant les entrées des particuliers.

Ce système passant par le ruisseau coûte bien cher et, sous prétexte que, si plus tard le conseil devait l'acheter, cela occasionnerait une dette trop élevée, les membres du conseil refusent, à toute fin pratique, de laisser passer dans le ruisseau un tuyau de six pieds de diamètre. Quant à la pose de tuyaux ordinaires le long des rues, le conseil est divisé et décide de consulter la population. Il lui demande donc, par un référendum au printemps de 1950, d'approuver la construction

d'un réseau d'égout par Ernest Whissell dans le cours de la même année.

La population ayant donné son approbation, je commence immédiatement et engage suffisamment d'hommes pour finir avant les gelées. Je m'occupe moi-même des travaux, appuyé par quelques hommes compétents. Souvent je suis à l'ouvrage jusqu'à minuit pour construire les bouches d'égout. Afin de m'éclairer, j'obtiens du propriétaire le plus rapproché la permission de raccorder une extension électrique à son courant et, avec un homme, je pose des blocs de ciment. Parfois nous réussissons à compléter une bouche d'égout dans la même soirée, ce qui signifie, en moyenne, quatre-vingt-dix blocs *embouffetés* sur une circonférence de cent huit pouces par dix pieds de hauteur.

Le creusage ne se fait pas sans certaines difficultés car, à certains endroits, les tranchées ont la largeur de la rue, les éboulis dûs au sable mouvant n'en finissent plus. On doit protéger l'embouchure du dernier tuyau posé par un coffrage de bois de vingt pouces de largeur sur vingt pouces de hauteur et cinq pieds de longueur, fermé à une extrémité, afin de pouvoir creuser et installer le nouveau tuyau à niveau, et ainsi de suite pour une vingtaine de feuilles de tuyau.

Une *calvette* de ciment recouvre le ruisseau dans la rue Saint-André. Rendus là, il faut creuser sous la *calvette* pour passer le tuyau d'égout; les hommes rencontrent un obstacle au bout de leur pelle. On s'aperçoit que c'est une pierre et on commence à la déterrer, mais elle est trop grosse pour qu'on puisse l'enlever. La journée achève; je dis aux hommes de creuser de l'autre côté de la *calvette* et qu'on s'occupera de la pierre le lendemain. J'ai une idée mais je n'en souffle mot à personne. Je ne peux éviter la pierre pour passer les tuyaux de l'égout et conserver la gravité et le niveau.

Tôt le lendemain, je prépare une charge de dynamite qui suffira pour réduire la pierre en plusieurs morceaux. Il n'y a aucun danger d'endommager les bâtiments environnants car la tranchée a de huit à neuf pieds de profondeur. Je me dis que, si j'avertis les voisins, la plupart vont s'énerver inutilement. À cette heure matinale, presque tous ces gens sont encore au lit; ils en seront quittes pour un réveil prématuré quoique un peu brusque. Avec un homme, je recouvre la tranchée de madriers et, suivant mon expérience, je place la charge au bon endroit puis allume la mèche. Au bruit de la détonation, tout le monde se demande ce qui se passe. J'explique qu'il n'y avait pas d'autre moyen d'enlever la pierre obstruant le passage des égouts. À quelques-uns qui se plaignent de vitres brisées, je

dis de faire réparer les dégâts et que je paierai la facture. Très peu ou à peu près pas de gens ne font une réclamation. Lorsque les hommes arrivent au travail, ils sont bien contents de pouvoir sortir sans difficulté la pierre en morceaux. À la fin de l'automne, le réseau d'égout est terminé tel que convenu et les abonnés sont généralement heureux d'avoir ce service pour un coût minime.

Cinq ans plus tard, le conseil de la corporation, en assemblée régulière, discute de la possibilité d'acheter le réseau d'égout. Il délègue le maire, un conseiller et le secrétaire pour me faire part de leur intention. Ceux-ci me disent qu'ils pourraient procéder par expropriation mais qu'ils croient préférable de transiger de gré à gré. Je suis de leur avis en autant que les parties intéressées soient justes et raisonnables et je dis que je leur soumettrai un prix après avoir fait faire l'évaluation des égouts.

Le prix que je propose au conseil quelque temps plus tard est jugé convenable, ce que je désirais, et le marché est conclu à la satisfaction des contribuables, semble-t-il. L'année suivante, je suis mis en nomination au fauteuil de la mairie et je suis élu.

Activités municipales

Au printemps de 1937, à mon retour d'un voyage d'affaires à Montréal, j'apprends qu'il y a eu appel nominal pour le choix de candidats comme conseillers de la municipalité et que j'ai été élu sans opposition afin d'occuper le siège d'un conseiller sortant, Osias Bourgeois, cultivateur, qui ne veut pas se porter candidat de nouveau. Mon proposeur est Delphis Bourgeois, âgé de soixante-seize ans, marchand et maître de poste durant de nombreuses années; il a été appuyé par Osias Bourgeois. Il s'agit de la municipalité de Saint-André-Avellin qui se compose de la partie du village située au nord de la rivière Petite-Nation, Val Quesnel (Petit village) annexée à la partie rurale de la paroisse en 1912. L'autre partie (Grand village), la Corporation, est administrée par son propre conseil.

Je travaille de quinze à dix-heures par jour afin de pouvoir remplir mes nombreuses occupations, mais cela ne m'est pas un empêchement à accepter le poste. Comme la loi l'exige, je prête serment d'accomplir mes fonctions avec honnêteté et dévouement.

Au cours des premières séances du conseil, je me contente d'observer et je n'émets aucune opinion. Je constate plusieurs irrégularités dans le fonctionnement de l'administration. La dette de la paroisse est de quelque trente mille dollars. Un

prélevé de temps, c'est-à-dire une journée de travail d'homme par mille dollars d'évaluation, avait été établi précédemment et, malgré cette taxe spéciale, la dette ne baisse pas. Un certain nombre de contribuables se plaignent qu'il y a de l'injustice dans l'application du prélevé de temps. Avec l'assistance de quelques conseillers, je fais une enquête discrète et constate que ces plaintes sont fondées. Durant une séance du conseil, j'attire l'attention sur les plaintes reçues mais le maire et certains conseillers ne me prennent pas au sérieux. Avec ironie, le maire me répond que beaucoup de contribuables chialent sans raison. Les trois conseillers dissidents et moi continuons à accumuler des preuves avec l'aide de plusieurs contribuables écoeurés du régime municipal.

Au printemps de 1939, le mandat de deux ans du maire et les mandats de trois conseillers, dont le mien, prennent fin. Comme candidat à la mairie, nous voulons proposer l'un des conseillers sortants qui a coopéré à l'enquête. Il craint de subir une défaite car les adversaires ont une grosse organisation. Je l'assure qu'il n'a rien à craindre puisque nous allons organiser une campagne comme il n'y en a jamais eue dans la municipalité. Il me fait confiance et accepte. À l'appel nominal, le mercredi précédant l'élection, le maire sortant et notre candidat choisi sont mis en nomination au siège du maire, ainsi que moi-même et deux autres candidats aux sièges de conseillers.

Pendant quatre jours, la campagne électorale bat son plein. Le dimanche, à la sortie de la messe de dix heures, j'annonce sur le perron de l'église que, le soir même à huit heures, une assemblée publique concernant l'administration municipale aura lieu à l'hôtel de ville, que vers sept heures des camions passeront dans les rangs de la paroisse pour transporter tous ceux qui veulent y venir, et qu'après l'assemblée les camions ramèneront chacun chez eux. C'est la première fois qu'une telle assemblée se déroule. Jusqu'à maintenant, les campagnes électorales municipales se faisaient de porte en porte. Les cabaleurs pouvaient raconter aux électeurs ce qu'ils voulaient bien, suivant leurs intérêts.

Les camions se remplissent sans égard aux opinions et, vers huit heures, la salle de l'hôtel de ville est remplie à capacité: environ trois cent cinquante personnes, et autant à l'extérieur. Avant mon annonce officielle sur le perron de l'église, des bruits ont circulé que, au cours de l'assemblée, des fiers-à-bras tenteraient de casser l'assemblée et de m'empêcher de parler. Nous avons engagé trois gardes spéciaux assermentés pour faire face à toute éventualité.

Le candidat en nomination pour la première fois à la mairie n'aime pas parler en public. Je lui dis: «Tu n'as pas besoin de faire un discours, mais il faut que tu te présentes à l'assemblée et demandes à la population de t'appuyer, que tu dises que tu seras un maire impartial et que la dette va baisser. Tu finis en les remerciant d'avance pour la confiance qu'ils te feront demain lors du scrutin.» L'assemblée commence à huit heures et quart. Le président présente le nouveau candidat à la mairie et celui-ci se comporte comme je le lui avais conseillé.

Je suis le deuxième orateur. Je dis aux assistants que je suis très heureux de venir causer de politique municipale avec eux. Je sais d'avance que je ne ferai pas plaisir à tout le monde mais, consciencieusement, je me dois de mettre la population au courant de la situation financière de la paroisse, qui n'est pas trop bonne à cause d'une mauvaise administration, du favoritisme, une perception incorrecte du prélevé de temps par l'inspecteur qui a sans doute beaucoup d'amis à protéger. Je sais que, depuis longtemps, c'est le désir de la population d'avoir un inspecteur pour chaque rang et qu'il en sera ainsi si le nouveau candidat à la mairie est élu.

Au plus fort de mon discours, certains citoyens, se sentant visés, s'avancent, les poings fermés, vers l'estrade où je parle et me font des menaces. Je continue à parler bien calmement. Il y a une bousculade dans la salle mais je ne bronche pas. Durant l'escarmouche, je vois passer la tresse de cheveux postiches d'une dame, une autre se fait déchirer son manteau, les unes crient et essaient de se frayer un chemin vers la sortie. On s'échange des menaces et les poings sont levés. Les gardes spéciaux interviennent aussitôt et le calme se rétablit.

Je n'arrête pas de parler et continue en tenant compte que je m'adresse à une population à soixante-quinze pour cent pour le parti politique provincial de l'Union nationale, en n'oubliant pas que je suis d'allégeance libérale. J'explique que la politique municipale et la politique provinciale sont deux politiques différentes; qu'il n'est pas nécessaire d'appuyer le parti provincial au pouvoir pour être bon administrateur dans le domaine municipal et, par certaines réformes, donner à la population qu'on représente, soit comme maire, soit comme conseiller, une administration juste tant au point de vue économique qu'administratif. J'incite fortement l'auditoire à voter lundi, sans égard au parti de l'Union nationale, pour le nouveau candidat à la mairie et pour moi comme conseiller s'ils veulent avoir une administration saine, libérée de tout favoritisme et de toute injustice, qui conduira la paroisse à la prospérité. Si, au contraire, ils aiment mieux la partisanerie,

l'Union nationale que le bien-être de leurs concitoyens, ceux-là avec qui ils vivent tous les jours, et même s'ils aiment mieux le parti de l'Union nationale qu'ils ne s'aiment eux-mêmes, dans ce cas je leur dis de voter pour l'ancien maire et pour mon adversaire. La foule applaudit chaudement. Mon discours a duré une heure et quart; les contribuables ont, pour la première fois, beaucoup appris sur l'administration de leur paroisse.

Ce discours fougueux de ma part n'est pas sans motivation personnelle. Au cours du mandat que je viens de terminer, j'ai souvent désapprouvé et même critiqué les tactiques de l'administration. Certains citoyens n'ont pas aimé les réformes que je préconisais. Ce n'était pas un secret qu'ils feraient l'impossible pour me faire battre. Je savais que la lutte serait difficile.

Comme je suis reconnu libéral publiquement, c'est un atout pour mes adversaires de nommer à mon siège de conseiller un candidat ayant du prestige dans l'Union nationale; le président de l'association de ce parti est donc choisi. Notre député, ministre des Travaux publics, veut appuyer mon adversaire. La grosse batterie du parti se met en branle: le patronage et les promesses de subventions pour des bouts de chemins, des ponceaux, etc., se multiplient. Rien n'est négligé pour que mon opposant soit élu. Les ordres viennent du ministre lui-même qui n'a pas oublié que je n'approuve pas la politique de l'Union nationale et, qu'au moment des élections, je m'y oppose catégoriquement en dénonçant le patronage, le favoritisme qui sont à l'encontre de mes principes.

En dehors de la politique, mon adversaire est pour moi un grand ami. Je ne tiens jamais rancune à ceux avec qui j'ai des divergences d'opinion politique et même à ceux qui peuvent parfois démontrer de la vengeance par des moyens dénotant de la haine. Je les trouve plutôt à plaindre car ils ne doivent pas être très heureux plein de haine envers leur prochain. Dieu recommande à l'homme: «Tu aimeras ton prochain comme toi-même.» Quant à moi, je pense toujours qu'en vertu de ma pauvre nature, je n'ai pas les moyens de haïr qui que ce soit. Mais, en face de l'injustice, je suis un opposant acharné.

Notre organisation commence tôt le lendemain matin: il faut surveiller les bureaux de votation afin qu'il ne s'y passe pas d'irrégularités. Il est important de faire la vérification de la liste électorale, surtout vers la fin de la journée, pour savoir qui n'est pas venu voter, confier le transport de ces gens à notre système de voitures chargées de véhiculer les votants de leur domicile au bureau de scrutin, et bien faire attention de n'oublier personne. Les candidats ou leurs représentants se

tiennent dans la salle. S'il se présente un votant qui ne sait ni lire ni écrire, c'est le président d'élection, généralement le secrétaire de la paroisse, qui lui explique confidentiellement où mettre sa croix suivant son intention.

Au dévoilement du scrutin, l'ex-conseiller candidat à la mairie est élu avec une forte majorité; je suis réélu à mon siège de conseiller par une majorité de dix votes. Fort de la confiance témoignée par la population, la nouvelle administration corrige les anomalies qui existaient sous l'ancien régime et prend les dispositions susceptibles d'apporter la prospérité à la paroisse, en respectant les mesures en vue d'éteindre la dette.

Jockey

Au début des années 1940, les courses de chevaux attelés à des *selqués* et les régates sont des divertissements très populaires. Étant fournisseur de crème glacée et de liqueurs douces, j'en profite pour joindre l'utile à l'agréable. Mon assiduité aux courses m'amène à m'intéresser de plus près aux chevaux de course. À Chénéville, j'achète de monsieur Currens un cheval ambleur du nom de Mona Gratton avec son *selqué* et son attelage. Mon beau-père construit une remorque et je commence à suivre les compétitions presque chaque dimanche dans les régions environnantes du Québec et de l'Ontario. Je garde ma bête dans l'écurie de monsieur Gourd qui, ayant toujours aimé les chevaux, prend grand plaisir à s'en occuper. J'apprends les notions de jockey mais, la plupart du temps, je 'ramasse les chapeaux' (arrivé dernier), ce que je n'apprécie guère. J'entretiens l'espérance de m'acheter un bon cheval, d'avoir du succès et je continue la saison.

L'été suivant, je rencontre à Chénéville monsieur McTavish, propriétaire du célèbre Gus Hanover dont la marque de 2.06 est remarquable, compte tenu de l'état des pistes de courses. Je suis accompagné de Lionel Angrignon, Aldège Whissell, Gustave Danis ainsi que de Grégoire Laniel, un connaisseur de chevaux depuis une cinquantaine d'années. D'une chose à l'autre, il est question de la valeur de Gus Hanover et de son prix. Son propriétaire en demande deux mille dollars; après une consultation avec mes amis, je décide de l'acheter aussitôt. Gus Hanover doit participer à trois courses dans l'après-midi et il est entendu que monsieur McTavish le conduira.

Le première course commence. Le principal concurrent de mon cheval se nomme Stannien et appartient à monsieur Dubreuil de Saint-Jérôme. Au premier tour dans le troisième détour, Gus Hanover est dépassé par Stannien, mais il reprend

le terrain perdu durant le dernier quart du premier tour et la demie du deuxième tour. Au troisième détour, Stannien le dépasse encore et arrive un nez d'avance à la broche d'arrivée. Je ne suis pas content et demande des explications au jockey. Il déclare que, ne voulant pas prendre le risque d'estropier le cheval, il l'a retenu au troisième détour de la piste qui est très mauvaise à cet endroit. Je suis désappointé. Durant toute la course, la foule a manifesté en faveur de mon cheval et a été déçue de sa défaite.

Pour la deuxième course, n'écoutant pas les conseils de monsieur McTavish, je décide de conduire le cheval moi-même. Lorsque vient l'appel de la deuxième course de Gus Hanover, la foule délire d'enthousiasme en entendant Urbain Chéné annoncer que le cheval sera alors conduit par son nouveau propriétaire. Stannien ayant remporté la première course, il a l'avantage de prendre la première position, qui est la pôle (intérieur de la piste); je me trouve donc en deuxième position pour le départ. Gus Hanover est un cheval plein de coeur et sans malice. Il a une grande qualité: il ne casse jamais, mais il est dangereux par sa vitesse. En tournant au départ, il se mâte sur les pattes arrière et tourne d'un seul bond, faisant ranger le *selqué* de trois à quatre pieds. C'est dangereux pour un jockey qui ne le connaît pas. Il part très vite et je prends la pôle. Au troisième détour, il ralentit de lui-même et tombe en deuxième position. Je suis Stannien jusqu'au dernier *stretch* et, là, je tire à côté et commande Gus Hanover assez rudement; il dépasse Stannien et prend une longueur d'avance à la broche d'arrivée.

Les mille à douze cents personnes présentes manifestent bruyamment leur satisfaction. Il en est de même pour la troisième course, que Gus Hanover gagne avec encore plus d'avance. D'après monsieur McTavish, j'ai pris des risques considérables de faire du tort à mon cheval pour l'avenir. Je suis quand même heureux d'avoir remporté ces deux courses et d'avoir empêché mon cheval de subir une défaite à l'avantage d'un cheval inférieur. Je vends Mona Gratton et ne garde que Gus Hanover; me voilà un mordu des courses.

Monsieur Gourd continue d'héberger mon cheval et de le nourrir convenablement; je paye de bonnes factures pour des aliments de première qualité. J'engage Jos Rocque; il s'occupe des soins physiques du cheval: brossages, bandages de pattes pour la nuit après des frictions avec de l'Absorbine, exercices journaliers, entre autres. Je suis présent aux courses un peu partout dans les environs: Vankleek Hill, Hawkesbury, la piste

du cheval blanc de East Templeton, Lachute, Saint-Jérôme, Saint-André-Avellin, Richelieu à Montréal.

Peu de temps après, je vais faire courser Gus Hanover à Malone, États-Unis, où mon cheval avait été inscrit par son ancien propriétaire. C'est une compétition qui rapporte des bourses aux gagnants et dure trois jours; les règlements des courses sont suivis à la lettre. Je conduis Gus Hanover pour trois courses et il remporte une deuxième et une troisième bourses, ce qui représente une assez grosse somme. Elle n'est cependant pas suffisante pour couvrir les dépenses encourues: déplacement, pension du cheval, hébergement personnel avec ma femme et mon beau-père, par exemple. Nous éprouvons tous une grande satisfaction du comportement de mon cheval dans une course aussi importante.

Pendant les quatre années que je suis jockey pour mon cheval, il ne m'arrive qu'un seul accident. Les propriétaires de pistes de courses ont l'habitude, afin de faire égoutter la piste détrempée par la pluie, de creuser de petites rigoles en travers de la piste sur les bords. Ils doivent les remplir soigneusement avant une course. À la piste de East Templeton, l'une de ces rigoles a été oubliée. Lors de la première course, au moment où je prends la pôle, la roue gauche de mon *selqué* passe dans la rigole et le fait rebondir. Je perds l'équilibre et tombe sur la piste. Mon cheval continue et les sept autres chevaux qui me suivent m'évitent de justesse. Je me relève et cours vers les écuries, espérant rattraper Gus au tour suivant. Mais il passe tout droit et, instinctivement, s'arrête après être parvenu le premier à la broche d'arrivée. N'étant pas conduit par un jockey, il est automatiquement déclassé.

De mon côté, je ne ressens aucune douleur mais, en quelques minutes, ma cheville droite enfle au point qu'on est obligé de couper mon bas, et devient très douloureuse. Un médecin de l'assistance m'examine et me conseille de faire radiographier ma cheville. À l'hôpital Sacré-Coeur de Hull, j'apprends que je me suis fait une entorse mais qu'il n'y a pas de fracture. J'en suis quitte pour marcher avec des béquilles pendant deux semaines. J'engage André Boyer pour conduire mon camion et effectuer mes transports, de Montréal, Ottawa ou Lachute, afin de continuer à bien servir mes clients.

La dernière année que je suis propriétaire de mon cheval de course, j'engage monsieur McTavish qui s'occupe de son entretien et de le faire courser. Nous partageons moitié, moitié les profits et les dépenses; au bout d'un an, je lui vends Gus Hanover pour deux mille dollars, le même prix que je l'avais payé. Je fais le bilan de mes activités pendant cinq années

dans le domaine des courses et constate que l'aventure finit avec un déficit de plus de cinq mille dollars. Je n'éprouve aucun regret. J'ai satisfait un désir que je caressais depuis longtemps, en plus de prendre de l'expérience dans les rouages du fonctionnement des courses et du *gambling* qui y existe, ce que j'ignorais totalement avant.

Ce sport m'a coûté passablement cher mais j'ai acquis une expérience salutaire pour tout homme faisant des affaires avec le public.

Agriculteur

Un soir de septembre 1937, monsieur Gourd me montre une lettre qu'il vient de recevoir au sujet d'un compte de funérailles dû depuis quelques années et pour lequel on lui avait dit qu'il serait payé aussitôt que la ferme paternelle serait vendue. «Je pensais bien ce montant perdu, la famille est déménagée en Abitibi après le décès de la mère et je n'avais plus entendu parler d'eux. Lis cette lettre; ils écrivent qu'ils viennent à Saint-André-Avellin régler leurs affaires, vendre la ferme et me payer.» Je réponds que je connais la terre des Saint-Jean à la côte Saint-Pierre. «Les bâtiments sont à peu près inutilisables, le sol est pauvre et négligé. S'ils ne trouvent pas à la vendre, nous pourrions l'acheter à deux; ce n'est sûrement pas un gros montant à débourser.» Mon beau-père réplique: «On va attendre et voir ce qui va se passer.»

En retournant chez moi, j'entretiens déjà l'espérance de réaliser un rêve de toute ma vie: posséder une ferme et la travailler à mon goût. Lorsque mon père avait vendu sa ferme pour ouvrir son usine de béton au village, j'avais neuf ans. Tous les souvenirs du travail sur une ferme à cet âge sont beaux: semailles, récoltes, battage du grain, élevage du bétail, tonte des moutons, boucheries, essouchage, labours, coupe du bois de chauffage, temps des sucres, enfin la grande liberté. En arrivant chez moi, je prends ma femme par la taille et, faisant un *swing*, je lui dis tout joyeux: «Je pense que je vais pouvoir réaliser un rêve que j'entretiens depuis toujours.» Puis je lui raconte la possibilité d'acquérir cette ferme. Me prenant plus ou moins au sérieux, elle répond: «Je me demande bien ce que vous pouvez faire avec une ferme, papa et toi.»

Le 4 octobre suivant, le marché est conclu chez le notaire Fréchette pour la somme de huit cents dollars. Monsieur et madame Gourd ne sont pas trop enthousiasmés en voyant l'état des bâtiments abandonnés et le sol en friche, mais ce n'est pas un investissement important. «Vous semblez si

heureux!, me dit madame Gourd; c'est une belle place pour les pique-niques, pas loin du village, vous pourrez entailler quelques érables et faire un peu de sucre.» Monsieur Gourd me dit: «Ernest, arrange-toi avec, je ne veux pas entendre parler de travaux. Si cela te plaît, je suis bien content.»

La ferme a une superficie de cent vingts acres. Le sol est infertile, il ne pourrait même pas produire le foin nécessaire pour entretenir quelques animaux. Par contre, la petite montagne tout près de la maison et des bâtiments est de toute beauté; les quelque cent vingt-cinq érables qui s'y trouvent peuvent être exploités. Mon père se propose bien de m'aider à bâtir une petite cabane à sucre au printemps et d'entailler les érables afin de faire du sirop.

Sucrerie

En effet, dès qu'il est possible, mon père, monsieur Gourd et moi construisons une belle petite cabane à sucre, utilisant le bon bois de la démolition d'une des vieilles bâtisses. Pour la couverture, nous faisons un rang de planches espacées de quelques pouces que nous recouvrons d'un autre rang, aussi espacées afin de couper les joints. Au cours de l'hiver, j'ai acheté dans un encan un équipement de seconde main: une bonne petite bouilloire, quatre cents chaudières et des chalumeaux. Mon père, qui s'y connait bien, fait les entailles au moyen d'un vilebrequin avec une mêche appropriée. Sur certains gros arbres, il perce de trois à quatre entailles. La cueillette de l'eau n'est pas facile. Nous la faisons à pied, parfois dans des bancs de neige de deux à trois pieds, avec quelques grosses chaudières. Il faut monter la pente assez à pic de la montagne pour rejoindre les plus beaux érables qui se trouvent dans le flanc.

Notre première récolte nous rapporte cinquante-deux gallons de beau sirop. Nous en donnons à quelques parents et amis et, après avoir fait une bonne provision, nous vendons les quelques gallons qui restent à un dollar et cinquante le gallon, soit le prix du marché.

Engrais chimiques

Ayant l'agence de la C.I.L. pour les matières explosives, j'achète de cette compagnie une tonne d'engrais chimique (2-12-10) au prix de détail de trente-deux dollars. Je l'entrepose dans la vieille écurie. De bonne heure au printemps, j'ai ce qu'il faut pour engraisser le terrain, semer de l'avoine et de l'orge et

un peu de patates. À l'automne, j'avais fait labourer une partie du terrain afin de le cultiver et j'y avais fait épandre de la chaux. Au moment des semences, je fais rajouter les engrais chimiques suivant les instructions d'un agronome, c'est-à-dire, pour les patates, les étendre à la main dans le sillon de façon à ce qu'ils ne soient pas en contact direct avec le germe et, pour le grain, à la volée comme pour l'ensemencement.

Des cultivateurs avoisinants et plusieurs que je connais sont sceptiques car c'est un procédé relativement nouveau et peu connu dans la région. Mais, moi, j'ai confiance et trouve logique que le sol, autant que les humains, ait besoin de se récupérer. Ces opinions diverses augmentent mon anticipation des récoltes. Chaque semaine, je compare les rangs de patates que j'ai semées avec de l'engrais chimique et ceux qui ne renferment que du fumier. La différence se manifeste dès le lever; les plants sont plus verts, plus vigoureux et plus hauts. Lors des récoltes, les rangs semés avec l'engrais chimique rapportent au moins vingt-cinq pour cent de plus et la qualité est supérieure.

Mon employé, Julien Louisseize qui habite la maison avec son épouse, est bien content des résultats. Il a travaillé tout l'été et il s'intéresse à la ferme autant que moi. J'ai acheté une paire de chevaux et une arroseuse à patates. C'est lui qui s'est occupé de la culture des patates, des arrosages d'insecticides, renchaussages et autres travaux. Il entretient les fossés, les clôtures, coupe du bois de chauffage, commence la démolition des vieilles bâtisses. À l'automne il fait les labours.

Dans la pièce que je veux labourer, je dois enlever les racines de quelques vieilles souches de pin. Ce n'est rien de nouveau pour moi, c'est presque un plaisir d'employer de la dynamite. J'achète une cinquantaine de tonnes de chaux livrée en vrac par un camion qui la dépose en plusieurs tas au milieu de la pièce à chauler. D'après l'agronome, il en faut environ deux à trois tonnes par arpent. Le chaulage est un travail long et pénible car il se fait à bras d'homme avec une pelle, et après les labours d'automne afin que les pluies imbinent les cristaux et que la gelée les décompose. Pour se rendre aux limites de la pièce, on met environ une demi-tonne de chaux dans un *stump boat* (traîneau bas rudimentaire à lisses de bois rond attelé à des chevaux pour transporter des objets lourds sur terre).

Les résultats de la culture avec des engrais chimiques étant satisfaisants, plusieurs cultivateurs manifestent le désir de s'en procurer pour la prochaine saison. Je décide de prendre l'agence de la C.I.L. pour la distribution des engrais chimiques dans mon territoire.

Au début de mars, je commence à offrir aux cultivateurs de leur vendre de l'engrais chimique. Pour ce faire, je me rends dans une localité le dimanche et, sur le perron de l'église à la sortie de la messe, j'annonce à la classe agricole que je représente la compagnie C.I.L. comme vendeur d'engrais chimiques et que ceux qui sont intéressés peuvent venir me voir à tel local, généralement à l'hôtel du village. Tout le monde me connaît et, plusieurs ayant entendu dire que j'avais une bonne récolte sur une terre sablonneuse ruinée après avoir été abandonnée depuis plusieurs années, viennent me rencontrer afin d'obtenir des renseignements sur l'engrais chimique et le coût.

Je leur dis que c'est trente-deux dollars la tonne et leur explique mon procédé, insistant sur l'importance de chauler le sol si c'est nécessaire. Ce que tout agronome leur dira car les engrais chimiques ne donnent pas leur plein rendement pour la culture du grain si le terrain est acide. Quant à moi, après avoir chaulé mon terrain avec deux à trois tonnes par arpent, j'ai étendu deux cents livres d'engrais chimique (2-12-10) par arpent pour le grain et j'ai eu une récolte qui se compare presque à celles sur les terres fortes. Pour la patate, il ne faut pas appliquer de chaux; les engrais chimiques (2-4-8) donnent un bon résultat surtout si on les protège contre l'échaudement en les arrosant avec une solution spéciale. Certains demandent s'ils peuvent en acheter moins qu'une tonne et en commandent une demi-tonne, un quart de tonne et même simplement un sac de quatre-vingts livres.

Ce printemps-là, je visite Ripon, Chénéville, Montpellier, Notre-Dame-de-la-Paix, Saint-Émile-de-Suffolk et ma paroisse. La plupart des gens n'ont jamais entendu parler de l'engrais chimique avant d'avoir eu vent de mon expérimentation. Plusieurs n'en achètent qu'une petite quantité, pour en faire l'expérience. J'en vends une vingtaine de tonnes de différentes catégories.

Agrandissement de terrains cultivables

L'année suivante je veux intensifier mes cultures et labourer une plus grande étendue de ma ferme. Jugeant que le sol est propice pour qu'un camion y circule et traîne les machines aratoires, j'achète un camion Willys de seconde main afin de tirer une charrue à deux oreilles, au talon de laquelle j'attache solidement le bout d'un madrier de chêne de deux par huit pouces et environ trois pieds de longueur sur lequel se tient le préposé à la direction de la charrue sans qu'il n'ait à marcher

pour suivre le camion. Je fais installer un projecteur à l'arrière du camion afin d'éclairer la charrue, ce qui me permet de labourer à la noirceur. Après ma journée de travail, je me rends sur la ferme avec un homme expérimenté, Jean-Paul Boyer, fils de cultivateur, pour surveiller la charrue et nous labourons parfois de quatre à cinq arpents, jusqu'à minuit ou une heure du matin.

Un soir, voulant terminer une pièce, nous persistons assez tard. Jean-Paul suit sur son madrier attaché à la charrue lorsque, soudain, j'entends un bruit insolite à l'arrière du camion, en même temps que je ressens un contre-coup. Je mets les freins, saute en bas du camion et j'aperçois, à côté du camion, Jean-Paul qui se relève abasourdi. La pointe de la charrue avait accroché une racine de souche de pin restée dans la terre à notre insu. Nous en sommes quittes pour une bonne peur. Le camion avançait à quatre ou cinq milles à l'heure et Jean-Paul n'a heureusement aucune blessure. La pointe de la charrue est brisée et nous devons remettre au lendemain soir le labour des quelque trente pieds qui restent à faire.

Quand le chaulage de cette nouvelle pièce est terminé, on attend au printemps prochain pour les engrais chimiques et l'ensemencement qui se fera au moyen d'une semeuse à chevaux, après quoi il restera à passer la herse à finir et les semences seront finies.

Au cours de l'hiver, Paul Louisseize et sa femme Agnès, qui ont remplacé Julien, font pas mal de bois de chauffage et prennent soin d'en ranger une belle cordée près de la cabane à sucre. Ils abattent des arbres pour les faire scier en bois de planches. Paul prépare tout l'équipement afin d'entailler les érables dès le temps venu. Les chaudières achetées l'année précédente sont en assez bon état; il n'y a que quelques chalumeaux à remplacer. Ce couple aime la nature et la vie de ferme. Ils gardent des oies et des poules qui leur fournissent de beaux oeufs. J'arrête toujours à la ferme quand j'y passe. Cette ancienne maison est encore assez confortable et on y trouve beaucoup de vie: les chattes et leurs petits sont traités comme des amis, chaque chat a son petit nom, le chien me connaît bien et est très affectueux.

Au printemps, il est étonnant de constater la popularité de l'engrais chimique, surtout dans Notre-Dame-de-la-Paix, région à terre pauvre et sablonneuse où, auparavant, on pouvait à peine garder quelques animaux, faute de récoltes pour les nourrir l'hiver. On y voit les cultivateurs remonter leurs fermes peu à peu. La culture se spécialise de plus en plus vers la patate. À l'automne, certains se construisent des

caveaux pour conserver leur récolte et la vendre lorsque le marché est plus lucratif. Quelques-uns se groupent dans le but d'acheter l'engrais chimique au *char* directement de diverses compagnies autres que la C.I.L. dont j'ai l'agence exclusive, ce qui est une grande économie pour eux. Il est à prévoir que cette région du Petit-Nord pourra devenir l'une des plus prospères du district.

Paul et Agnès sont des travailleurs hors pair et jouissent d'une très bonne santé. Ils sont fiables et je peux toujours compter sur eux. C'est un vrai plaisir pour moi de prendre intérêt et de travailler à la ferme à travers mes nombreuses occupations.

Il est devenu presque une habitude pour ma mère, mes beaux-parents et d'autres membres de la famille d'organiser des pique-niques sur la montagne; mon père n'y manque jamais quand il n'est pas à son usine de Lachute. Les enfants anticipent ces journées avec joie. Durant l'été de 1938, mon frère Georges fait des études à New York après son retour d'Anticosti et sa famille séjourne chez ma mère en attendant leur départ pour l'Ouest. Les pique-niques sont nombreux cet été-là. Ma mère et mon père sont au comble du bonheur avec leur petite-fille Marlene, trois ans, et le bébé. Ma grand-mère de quatre-vingts ans est toute joyeuse et l'une des premières à monter. Chacun prépare sa part et je les conduis dans mon gros camion.

La semaine du 13 juillet est assombrie par le mort de mon jeune cousin Thomas, quinze ans, fils aîné de l'oncle Willie, qui était toujours un boute-en-train de ces réunions. Le pauvre garçon s'est noyé en jouant avec d'autres sur des billots dans la rivière Petite-Nation à l'arrière du moulin à scie. Mon oncle et ma tante sont inconsolables; très estimés, ils reçoivent beaucoup de sympathie. Ce décès met pratiquement fin aux pique-niques de famille pour la saison.

Les récoltes dépassent toute espérance, la démolition des vieux bâtiments va bon train et on empile une bonne quantité de planches utilisables. Il est dans mes projets de bâtir une grange et une grande écurie afin de garder des vaches de race canadiennes. Paul et Agnès ont bien hâte car ils aiment les animaux. En attendant, ils prennent bien soin des deux chevaux, des quelques vaches et moutons logés l'hiver dans la vieille écurie presque en ruines. Agnès garde dans la maison une petite agnelle qu'elle apprivoise et c'est bien amusant. Chaque automne, je laboure et chaule une nouvelle pièce, c'est très encourageant. Monsieur Gourd est tout surpris et content de constater les profits qu'on tire de la ferme mais il ne manque

pas, ni madame Gourd surtout, de faire la remarque: «Au prix de quel travail!»

L'été de 1939 ramène la distraction des pique-niques. Cette fois, il manque à ma mère sa petite Marlene à qui elle s'était tant attachée, mais Yvon et Suzanne comblent le vide sans difficulté. Au début d'août, ma mère a organisé une grande réunion de famille sur la montagne. Tante Éva, tante Belange et oncle Maurice de Montréal sont en vacances chez moi. Odette doit venir avec son fiancé, Marcel Gougeon et ses parents qui ont hâte de rencontrer les miens, oncle Willie a accepté de venir. Le samedi matin, veille du pique-nique, ma grand-mère est tout excitée: elle a ses deux filles auprès d'elle et Odette y sera. Elle a bien hâte au lendemain matin. Vers les neuf heures trente, elle est assise dans la cuisine et parle justement de tous ces projets avec l'oncle Maurice; soudain, elle porte la main à sa tête en disant un «Ha!» de douleur et meurt subitement en moins de dix minutes. Nous sommes tous consternés. Odette, avertie par téléphone, arrive le soir même avec Marcel. La mort frappe directement notre foyer pour la première fois.

Mon père qui, à ma connaissance, n'a jamais aimé faire face à aucune mortalité, tient à sa solidude plus que jamais dans le cas du décès de sa mère. C'est la mienne qui me prévient et demande que je m'occupe de tout. Étant entrepreneur de pompes funèbres, c'est la moindre des choses pour moi.

Achat de lots dans le cimetière

Lorsque vient le moment d'acheter un lot au cimetière pour la famille, j'en acquiers quatre adjacents de douze pieds par douze pieds chacun, formant une superficie de vingt-quatre par vingt-quatre pieds. Mon intention est de pouvoir rendre service à l'occasion en revendant l'un de ces lots à certaines gens qui n'en ont pas et sont obligés d'utiliser le charnier pendant l'hiver en attendant le dégel pour pouvoir creuser une fosse. Au printemps, le curé prévient les familles concernées que l'inhumation des défunts déposés dans le charnier se fera à une certaine date. Ce transfert des corps, du charnier au cimetière, est toujours pénible; c'est le renouvellement de chagrins et de réunions des familles dans leur malheur. Cette situation cause souvent des problèmes de déplacement sérieux et onéreux aux familles habitant en dehors de la paroisse. J'en ai été témoin à plusieurs reprises.

J'ai aussi entendu dire qu'il y a plusieurs années ceux qui avaient un lot dans le cimetière pouvaient s'exempter de

déposer leurs défunts dans le charnier, à condition qu'ils fassent ouvrir une route menant à leur lot souvent recouvert de quatre à cinq pieds de neige, et d'y faire creuser une fosse dans la terre gelée, au pic et à la pelle à main. À un certain moment, à la suite d'erreurs commises en empiétant sur un lot voisin pour creuser une fosse — les bornes étant difficiles à localiser —, le curé et les marguilliers ont décidé, avec raison, qu'aucun lot ne serait vendu pendant les mois d'hiver.

La mort de ma grand-mère affecte les vacances de mes tantes chez mon père. Mais, comme toute sa famille, elles éprouvent une grande consolation à penser que cette femme âgée de quatre-vingt-un ans est décédée sans avoir souffert d'une maladie et, de surcroît, entourée de ses filles qu'elle ne voyait qu'une ou deux par année. La mort l'a ravie en plein bonheur.

Dès l'hiver suivant, il se présente le cas d'une famille à qui j'ai l'occasion de rendre service. Le défunt est un ancien résident de la paroisse qui habite Montréal avec sa famille. Celle-ci veut faire chanter son service religieux et le faire inhumer à Saint-André-Avellin. Informée par le curé que le corps doit être déposé dans le charnier jusqu'à l'inhumation au printemps, elle est consternée et me raconte sa déception. Personne ne consentira à faire inhumer le père sans être présent, l'épouse du défunt, âgée et malade, insistera pour revenir, plusieurs perdront leur salaire durant leur absence, les frais de déplacement sont importants pour cette famille de classe moyenne. À ce moment, je leur dis que j'ai un lot dans le cimetière des Quatorze, que je peux le leur vendre au prix que je l'ai payé et qu'ils peuvent inhumer la dépouille mortelle immédiatement. Au printemps, je ferai transférer le lot à leur nom.

En 1941 j'achète une ferme de quarante à cinquante arpents, d'un fermier qui désire une terre plus grande. Je n'exploite pas cette terre qui pourrait peut-être servir de pâturage, mais les clôtures ne sont pas en bon ordre et j'en ai suffisamment grand pour le moment. Je la vends deux ans plus tard à l'un de mes concitoyens qui l'achète pour l'occuper comme fermier dans le but de se protéger contre la circonscription.

Le 16 mai 1942, j'achète la terre voisine de la mienne du côté sud, de l'hôtelier de Chénéville, Omer Strasbourg, pour la somme de cinq cents dollars. C'est une terre abandonnée mesurant cent vingt arpents et je me propose de la remonter comme je l'ai fait pour l'autre. J'aurai ainsi une superficie de deux cent quarante arpents dont cent cinquante cultivables.

Engagée depuis un an environ pour aider ma femme, Aline Lauzon est considérée par nous tous comme un membre de la famille. Venant d'une famille de fermiers, elle connaît la vie rurale et me dit qu'il serait bien agréable, pour les enfants et elle, d'aller faire des pique-niques et même de s'organiser afin de coucher dans la maison de la nouvelle ferme, bien propre et en bon état. Les enfants sont tout heureux du projet. Les nuits ne se passent pas toujours sans de petits incidents: une vache s'approche pour brouter l'herbe, un chien du voisinage hurle, c'est même moi qui arrête un soir afin de vérifier s'ils sont bien mais, constatant qu'ils sont couchés, repars sans entrer, et d'autres faits de cette nature. C'est une expérience toute nouvelle pour les enfants; ils s'en donnent à coeur joie et me suivent partout: chargements de foin, champ de blé d'Inde et, surtout, auprès des petits veaux et cochons. Ils vont faire des pique-niques tout près dans la montagne qui est toujours la grande attraction.

Quelques années plus tard, je vends la maison à monsieur Lecompte, électricien qui désire la faire transporter sur un lot que je lui ai vendu sur ma *Petite terre* au village. Il m'assure qu'il connaît ce genre de déménagement et s'occupera de préparer la maison pour la faire traîner sur la route publique jusqu'au village, en installant de gros troncs d'arbres qui serviront de lisses. Il est entendu dans le contrat qu'il voit à la préparation et à l'installation en vue du déménagement, et que je fournis les camions pour traîner la maison.

Le jour venu, celle-ci est engagée à une centaine de pieds sur la route publique, une des lisses s'écarte et la maison, qui peut s'écrouler, doit rester sur place en attendant de trouver un autre moyen de la transporter. La route est complètement bloquée. Heureusement, je suis vis-à-vis mon terrain; nous nous hâtons de construire un ponceau afin de dévier la route sur mon terrain, et un autre pour reprendre la route plus loin. Je propose à monsieur Lecompte de sectionner la maison: murs, planchers et couverture par panneaux pouvant être transportés par camion et rassemblés sur le lot.

La route est détournée pendant tout près d'une semaine, ce qui attire naturellement beaucoup de curieux. Mais la maison, une fois réassemblée, n'a subi aucun dommage.

Maladie et décès de mes parents

Nous sommes à la fin de janvier 1941. Un midi, mon père vient me dire que ma mère veut me voir; elle ne se sent pas bien depuis un certain temps et s'est couchée. Je me rends aussitôt

chez moi et monte à sa chambre. «Mon pauvre Ernest, dit-elle, il y a déjà quelque temps que je me sens faible, je maigris continuellement malgré que j'essaie de bien manger. Ça va de mal en pis, regarde comme mon ventre est enflé. Odette m'a dit que je pourrais entrer à l'hôpital Notre-Dame à Montréal; est-ce que tu pourrais venir me conduire?» Je lui demande quand elle aimerait partir. «Le plus tôt possible, répond-elle, car cela m'inquiète beaucoup. Le plus vite je verrai le médecin, le mieux ce sera.»

Pour que ma mère me parle ainsi, c'est sérieux. Elle est une femme moralement forte et d'un courage sans limite. Je lui propose de partir dès le lendemain matin, ce qui lui fait grand plaisir. Je reviens chez nous, le coeur bien gros de la voir aussi malade et surtout de l'entendre dire: «Je veux te demander de me conduire à l'hôpital.» Elle qui, sans qu'on ne le lui demande jamais, s'est imposé des privations et a fait tant de sacrifices pour nous. Elle a passé sa vie à s'inquiéter de notre bien-être, à prendre soin de nous au point de s'oublier totalement.

Le lendemain, ma mère, mon père, ma femme et moi partons pour Montréal. Ma soeur Odette, infirmière, nous attend en compagnie d'un médecin avec qui elle a communiqué. Celui-ci, après un court examen, fait hospitaliser ma mère. Ma soeur et moi choisissons une chambre privée, ce qui semble faire bien plaisir à mon père, demeuré plutôt serein et cachant son inquiétude. Nous revenons le soir même et attendons que ma soeur nous donne des nouvelles. L'après-midi suivant, nous apprenons que ma mère sera opérée le lendemain matin à huit heures, ce qui nous encourage. Nous attendons le téléphone avec anxiété le lendemain matin. En y répondant, vers une heure, je sais tout de suite qu'il se passe quelque chose de grave; la voix calme d'Odette ne peut cacher son émotion. Ma mère souffre d'une tumeur cancéreuse à un ovaire et le cancer a envahi tout l'abdomen. Le docteur Caumartin n'a rien pu faire, il a simplement refermé l'incision. Elle est condamnée et n'a que quelques mois à vivre. Une seule chose à faire: essayer de soulager ses douleurs.

Mon frère Georges, chirurgien en Alberta, arrive en avion le lendemain après-midi. Odette va le rencontrer et l'amène voir les radiographies prises au cours de l'automne à l'Institut du radium. Il passe le reste de la journée avec ma mère qui est au comble du bonheur de revoir son fils qu'elle ne voit pas souvent puisqu'il demeure si loin. Comme je l'avais convenu avec ma soeur, nous avons dit à ma mère que la convalescence serait longue mais que nous lui donnerions de bons soins et qu'elle reviendrait à la santé.

Le lendemain matin, chez Odette, je rencontre Georges et mon autre frère, Frank de Lachute. Georges nous dit que cette forme de cancer est très insidieuse et rapide; il affirme que les rayons X de l'automne ne laissent rien supposer. Nous sommes tous des plus malheureux et jugeons préférable de cacher la situation à mon père, pour le moment. Nous nous tenons presque constamment au chevet de ma mère, si heureuse de nous voir tous. Elle ne cesse de répéter: «Maintenant qu'on a trouvé mon mal et que j'ai été opérée, il ne me reste qu'à prendre des forces. Ça ne sera pas long que je vais retourner chez nous. Vous allez voir que je vais me soigner et ne traînerai pas longtemps.» Nous sortons de sa chambre, tristes à mourir.

Avant de retourner en Alberta, mon frère me dit: «Ernest, il ne nous reste pas grand-temps pour rembourser un peu la dette que nous avons envers notre mère et notre père. Moi, je demeure au loin mais, toi, tu es sur les lieux. Il faut que rien ne soit négligé pour elle, je veux qu'elle reçoive les meilleurs soins. Achète un lit d'hôpital et paye les gardes-malades qu'Odette va se charger d'engager car elle ne peut suffire toute seule. Tiens compte de toutes les dépenses et je t'en rembourserai la moitié.» Je réponds: «Mon cher Georges, tu me fais plaisir, c'est exactement la suggestion que je voulais te faire. Odette va se charger de l'organisation et nous allons agir de notre mieux.» Ma mère reste hospitalisée trois semaines et une infirmière privée s'occupe d'elle la nuit. Elle a hâte de revenir chez elle, pensant manger plus à son goût et mieux digérer car elle doit recevoir un sérum continuellement.

Je loue une ambulance de la maison Godin de Montréal pour la faire transporter, accompagnée de son infirmière, jusqu'à Saint-André-Avellin. En entrant dans la cuisine, sur la civière qui devait la monter dans sa chambre, elle regarde partout et dit à mon père: «Mon Dieu Seigneur, que je suis contente de rentrer ici.» Pauvre femme! Elle ne savait pas qu'elle n'y serait pas longtemps, mais elle vivait un grand moment de bonheur car elle avait l'espoir que la santé lui reviendrait un jour. Pauvre mère! En voyant la jeune fille qui restait avec elle depuis quelques mois, elle dit: «Ma bonne petite Marie-Rose, tu vas rester avec nous, n'est-ce pas?»

Lorsqu'elle entre dans sa chambre organisée avec un lit d'hôpital, table de chevet, cabaret à servir, bassine de lit, elle dit à mon père: «Je suis bien contente, je vais leur donner moins de trouble.» L'infirmière s'empresse de lui installer un sérum intraveineux, affirmant que c'est en attendant que son système digestif se rétablisse.

L'atmosphère est bien triste et sombre, pour nous de la famille qui sommes au courant qu'elle est condamnée. C'est pénible de la voir s'acharner à vouloir vivre, s'agripper à cette vie qui, bientôt, doit lui échapper. Mais elle ne le sait pas et l'espérance qu'elle a de revenir à la santé la rend moins malheureuse que si elle vivait consciente de la vérité.

Ma mère n'a pas le goût de manger car elle vomit presque aussitôt. Mais elle persiste à vouloir se nourrir afin de se renforcer. «Il faudrait que je mange, dit-elle souvent, si je veux prendre des forces; je sens que je m'affablis continuellement.» Un jour, elle dit à Odette, en ma présence: «Un petit steak saignant, j'aimerais cela et peut-être que je le garderais.» Et ma soeur de lui faire cuire un petit steak comme elle l'aime. Après en avoir mangé quelques bouchées, ma mère le vomit presque aussitôt. Elle répète: «Il faudrait que je digère ce que je mange, je ne pourrais jamais prendre de forces; il n'y a que le sérum qui me soutient.»

Elle a bien raison, cette pauvre mère, mais n'est pas au courant qu'il n'y a aucune guérison possible pour elle et que nous, sa famille, ne pouvons rien d'autre que d'apaiser ses peines morales et physiques par des paroles d'encouragement qui lui disent, avec affection, que ce que nous faisons pour elle n'est qu'une petite reconnaissance de tout ce qu'elle a fait pour nous dans le passé. Elle déclare toujours que c'est trop et que cela doit coûter bien cher. Un soir qu'elle me tient ces propos, je lui dis: «'Samère', laisse faire l'argent; pour le moment, c'est toi qui comptes pour nous.» Elle répond: «Vous êtes trop bons, vous pourriez en faire moins et ce serait suffisant. Je pourrais me passer de la garde-malade privée.»

Les jours et les semaines passent. Ma mère commence à être pas mal souffrante. La nuit, la garde-malade doit se lever pour lui donner des injections de morphine et d'atropine. Vers la fin de mars, ma mère dit à mon père: «La garde-malade et Odette ont besoin de se reposer. J'aimerais bien qu'Elzire (madame Hermas Berthiaume) puisse venir passer les nuits; avec elle, je me sentirais moins seule et plus à l'aise.» Ma mère est une femme plutôt gênée et madame Berthiaume est une amie de longue date qu'elle aime beaucoup. Lorsque mon père fait part à Elzire des désirs de sa femme, celle-ci s'empresse d'accepter: «Je ne ferais pas cela pour tout le monde mais cela me fait plaisir quand il s'agit de Marie-Louise, elle qui a été si bonne et charitable pour tout le monde.» On transporte un petit lit pliant dans la chambre; Elzire pourra ainsi s'y étendre pour se reposer tout en surveillant ma mère. Le même soir, elle arrive vers dix heures, à la plus grande satisfaction de ma mère, afin

de passer la nuit. Si elle voit que ma mère souffre, quelle que soit l'heure, elle va réveiller la garde-malade pour qu'elle lui fasse une injection.

Peu de temps après, Odette me confie: «Hier soir, 'samère' m'a dit qu'elle avait le goût de manger des fraises mais il n'y en a pas dans le village au mois d'avril.» L'après-midi même, je vais à Ottawa pour affaires et reviens tôt afin de lui en donner un beau panier. Elle est bien heureuse: «Je les mangerai dès demain matin. Tu n'avais pas besoin de te donner ce trouble, mais je suis bien contente.» Le lendemain, elle en mange trois ou quatre; une demi-heure plus tard, elle les vomit avec d'abondantes sécrétions et semble très souffrante. Afin de calmer ces douleurs, l'infirmière lui donne une injection et en profite pour se reposer. Elle reste environ une heure dans la chambre, puis va prendre une marche dans le village.

Cette infirmière, engagée récemment afin de remplacer l'autre qui veut prendre congé, n'a pas l'air trop sympathique mais elle a la réputation d'être une garde-malade compétente. Ma soeur, qui ne la connaît pas, va par hasard dans la chambre de ma mère et son attention est attirée par une feuille écrite restée sur le lit. Elle y voit, entre autres mots, le texte suivant adressé à une amie: «Je suis donc tannée; elle vomit souvent, mange une fraise et en vomit un plein *haricot*. J'ai bien hâte d'en finir avec elle. Je suis tannée et j'ai hâte qu'elle meure.» Ma soeur est stupéfaite; elle prend la lettre et, révoltée, vient me la montrer. Ma mère n'est pas sans ressentir l'attitude de cette personne si peu sympathique qui ne peut sûrement pas lui dire des paroles encourageantes et bienveillantes. À notre insu, cette infirmière demeure une source de cruauté mentale pour notre chère malade. Devant si peu de charité chrétienne et ces propos révoltants, nous décidons de la renvoyer sur-le-champ. Lorsqu'elle se présente dans la porte, Odette lui remet sa valise qu'elle a préparée, un chèque pour ses services et lui dit d'aller attendre à l'hôtel Petite-Nation la voiture qui la conduira au train. Devinant sans doute l'indiscrétion de ma soeur, elle ne prononce pas un mot et tourne le dos. Odette téléphone à garde Auger, une de ses amies qui, étant libre, arrive par le train le soir même.

Notre médecin de famille, le docteur Gérard Chagnon qui habite presque en face, vient tous les jours. Chacune de ses visites est un réconfort pour ma mère. Il écoute patiemment et avec compassion ses réflexions de détresse et inquiétudes, et essaye de l'encourager: c'est une maladie longue à guérir mais, avec les sérums continuels, si ses forces reprennent il y a toujours de l'espoir. Il ne lui prescrit que des calmants car il

sait trop bien que sa présence ne peut servir que de traitement moral. Chaque jour, ma mère attend sa visite, il le sait et ne manque jamais de venir. Nous estimons tous cet homme charitable et humain; mon père met toute sa confiance en lui.

Malgré ses souffrances, ma mère conserve l'espérance et dit à mon père; «Tu vas m'avoir à tes côté tout l'été, à Lachute. Pendant que tu travailleras le ciment, je m'occuperai du jardin. C'est le plus bel endroit pour une convalescence. Je te ferai un peu d'ordinaire et la petite Marie-Rose pourra venir avec nous.» Mon père l'écoute et l'approuve mais, chaque fois qu'il sort de sa chambre, il se dirige, soucieux, vers la cave ou va dehors et commence à scier du bois ou à se livrer à une autre occupation, comme pour effacer ses doutes intérieurs sur un si beau projet, même en ne sachant pas que sa femme est condamnée. Un jour qu'il rencontre le docteur, il lui demande: «Ne pouvez-vous donc rien faire? Elle ne prend pas de mieux, elle a encore maigré. Si cela continue, elle va mourir.» Le pauvre docteur sait qu'il ignore la vérité et se contente de lui dire qu'il ne faut jamais désespérer.

Le dimanche après-midi, Frank, le plus jeune de ses garçons, qui demeure à Lachute, vient comme d'habitude la voir avec sa femme Annette et leurs trois jeunes enfants, Madeleine, Gilles et Jacques. Le soir, elle me dit: «Frank est encore venu aujourd'hui. Que Madeleine est donc belle et fine! Les petits gars sont beaux et en santé, ça va faire de beaux hommes. J'espère que je vivrai assez vieille pour les voir grands. Dis à Yvonne de ne pas se gêner pour emmener les enfants. Ils ne sont pas venus depuis mercredi; j'aime ça les voir, ils ne sont pas tannants et je les aime tant. Ma petite Marlene, qui était si attachée à moi, doit avoir bien grandi; elle doit m'avoir oubliée dans l'Ouest. Bookie, lui, était trop jeune pour se rappeler de moi.» Lorsque je lui réponds que Georges espère venir avec toute sa famille, durant l'été, un sourire réjoui apparaît sur sa pauvre figure amaigrie.

Depuis quelque temps, ma femme vient souvent lui rendre visite, seule. Elle lui demande à quel endroit exactement se situe sa douleur, quelle sorte de sensation elle ressent, etc., ajoutant qu'elle aussi a souvent du mal dans le ventre, qu'il ressemble à celui de ma mère et que cela l'inquiète. Ma pauvre mère lui répond en toute franchise: «Pourquoi n'allez-vous pas vous faire examiner, c'est peut-être une tumeur que vous avez vous aussi. Plus c'est pris au début, mieux c'est. Le docteur Caumartin est bien bon.» Un certain jour, ma femme m'avoue qu'elle ressent les mêmes malaises que ma mère et aimerait, elle aussi, consulter ce médecin.

Le docteur Chagnon a diagnostiqué un fibrome à l'utérus et a dit qu'éventuellement elle aurait besoin de chirurgie, mais que rien ne presse. Cependant, ma femme, sachant que nous n'avons pas révélé la vérité à ma mère quant à son état, soupçonne que nous pouvons adopter le même comportement avec elle et devient de plus en plus nerveuse et obsédée. Elle manifeste un désir intense de consulter le docteur Caumartin. Celui-ci lui explique bien qu'il est certain qu'il s'agit d'une tumeur bénigne et qu'il n'y a rien de pressant. Mais, devant l'insistance de la patiente, il consent à l'opérer.

Dès les premiers vomissements qui se produisent presque normalement à la suite d'une anesthésie, ma femme se rappelle ceux de ma mère, qui n'ont jamais cessé, et la voilà prise de panique. Son système nerveux devient de plus en plus irrité. Elle fait des efforts inouïs à la moindre nausée ce qui, à un certain moment, provoque un léger filet de sang dans les sécrétions qu'elle vomit. Cette constatation devient pour elle, déjà anxieuse, une confirmation qu'elle fait du cancer tout comme ma mère et ne veut plus rien croire des explications du docteur, des gardes-malades, de nous tous.

Ma mère est en phase terminale et je ne peux pas négliger toutes mes occupations. J'engage donc des gardes-malades privées auprès de ma femme afin qu'elle se sente en sécurité, et je me partage, avec ma soeur Odette, entre nos deux malades, l'une à Saint-André-Avellin et l'autre à l'hôpital Notre-Dame. Nos déplacements se font après le souper: nous arrivons à l'hôpital vers sept heures et demie, en repartons à dix heures et arrivons chez nous à onze heures trente environ. Ma soeur Odette se couche souvent sur le siège arrière pour prendre un peu de repos afin de pouvoir rester auprès de ma mère mourante qui conserve toute sa lucidité.

La veille de la mort, Odette me raconte, sans manifester d'émotions — comme cela semble nous convenir d'après la nature de chacun de nous deux —, que notre mère lui a dit durant l'après-midi: «Odette, va donc chercher la canette de la machine à coudre; il arrive parfois parfois que le fil de la bobine casse en cousant. C'est une affaire de rien, je vais te montrer ce qu'il faut faire.» Elle se redresse sur ses oreilles, prend la canette et explique qu'un peu de poussière s'accumule à la longue et forme un petit *motton* au fond de la canette: «Il n'y a qu'à l'enlever avec une aiguille. Il n'y a rien de défectueux; ne dépense pas un sou pour faire réparer la machine à coudre.» Elle n'ajoute rien d'autre. Nous comprenons qu'elle aussi s'applique à cacher ses sentiments. C'est sa façon de faire ses adieux.

Elle demande Marcel à son chevet pour lui parler seule à seul. Elle veut lui recommander de prendre soin de sa fille unique et lui dit qu'elle est contente que celle-ci soit mariée avec lui car elle sait qu'il est bon. Avec mon père, elle a une longue conversation; parmi ses recommandations: vendre la vache car elle lui cause inutilement du trouble, faire attention à sa haute pression, et ainsi de suite. À Odette, ma mère demande de lui relire la longue lettre qu'elle a reçue de Georges peu de temps avant, dans laquelle il explique combien il regrette de ne pouvoir revenir la voir car les transports sont difficiles et il travaille bien fort. Il lui raconte qu'il va souvent visiter des familles à domicile. Chaque fois, surtout la nuit, il pense au docteur Baulne alors qu'il venait chez nous et il se souvient du bonheur qui se lisait dans la figure de sa mère quand le docteur arrivait pour nous soigner; cela lui fait oublier sa fatigue. Georges affirme qu'il est très heureux d'être médecin et assure sa mère, ainsi que son père, de toute sa reconnaissance. Cette lettre, ma mère l'a lue souvent mais ne semble plus en avoir la force. Elle la fait lire par garde Auger aussi, et dit toujours: «Pauvre Georges, il est si loin, qui aurait pensé qu'il n'aurait pas pu être là quand je serais si malade?»

Le 28 mai, ma soeur me téléphone vers une heure du matin, me dit que ma mère va très mal et que je dois y aller tout de suite si je veux la voir vivante. Les enfants sont sous la garde de leur grand-mère pendant que ma femme est à l'hôpital. Je couche seul à mon domicile, il ne me faut donc qu'un instant pour accourir chez nous. Ma mère est inconsciente. Nous sommes autour du lit: mon père, Odette, garde Auger, madame Berthiaume, espérant un moment où elle nous reconnaîtrait. Vers cinq heures, je reçois un téléphone d'André Boyer à qui j'avais demandé, la veille, d'aller à Ottawa à ma place pour chercher de la crème glacée. Il me dit qu'il n'a pas les clefs du réservoir à gazoline. Je descends aussitôt et, après le départ du camion, au moment de verrouiller le cadenas je m'aperçois que je n'ai pas mon trousseau de clefs. Je l'avais déposé sur l'aile du camion. Je pars dans mon automobile, espérant le trouver s'il est tombé sur la route. Au bout de trois milles dans ce chemin de gravier, j'aperçois le fameux trousseau; je n'en crois pas mes yeux. C'est important: il contient les clefs de toutes mes bâtisses, commerces, du garage, de l'entrepôt d'explosifs, de celui de crème glacée, de l'automobile et un certain nombre d'autres.

Je retourne en vitesse au chevet de ma mère. En passant à mon restaurant près de mon domicile, après le pont, j'arrête pour barrer le cadenas du réservoir et j'aperçois mon père,

assis, tout courbé sur une marche du perron. Il me dit: «Ta mère vient de mourir. C'était une grande femme; elle était courageuse et généreuse et son dévouement était sans pareil.» Je réponds que je pense que sa mort est une délivrance pour elle car elle a bien souffert et se voyait dépérir.

Peu de temps avant son décès, ma mère m'avait dit: «Ernest, ça ne peut pas durer longtemps, j'en perds tous les jours, je maigris continuellement, il ne me reste que les os et la peau. Je commence à penser que je dois mourir. J'ai tout fait; j'ai été opérée et ni remèdes ni bons soins ne me font du bien. Je crois que je vais mourir.» J'essaye de la rassurer: «Si Dieu le veut, tu pourras revenir à la santé quand même cela prendrait du temps. Il y en a d'autres qui ont déjà été bien malades et ils sont revenus à la santé. Tu peux, 'samère', être une de ceux-là.» À l'occasion de cette conversation, elle m'avait dit très sérieusement: «Ernest, j'ai une faveur à te demander. Si je meurs, me promets-tu de m'embaumer toi-même?» À quoi je réponds: «Voyons, 'samère', tu ne mourras pas.» Et elle insiste: «Mais si je meurs, me promets-tu de m'embaumer toi-même?» Alors, j'affirme: «Oui, si jamais il arrive que tu meures, je te promets de t'embaumer moi-même.» Satisfaite, elle réplique: «Je suis bien contente, je sais que tu es capable de faire cela pour moi.»

Environ quatre heures après son décès, j'entre dans la chambre afin de procéder à l'embaumement. Ma soeur me dit que garde Auger offre de m'assister. Je lui suis reconnaissant mais je préfère être seul. Parmi les centaines d'embaumements que j'ai faits, il y a eu des parents, des amis, des gens que je connaissais bien. Chaque fois, cela m'inspirait de profondes réflexions sur la mort. Si c'était une mère de famille, je pensais que cette dernière, avec son coeur de mère, avait aimé sans limite ses enfants et son époux avec dévouement et, comme chrétienne, elle avait aimé son prochain. Mes pensées étaient semblables auprès d'un père de famille. Lorsque j'étais en face d'un enfant, je songeais aux miens et à la douleur que les parents devaient éprouver. J'ai toujours eu des sentiments profonds de respect et de vénération pour toutes les dépouilles mortelles que j'ai embaumées.

Mais il m'est impossible de décrire les émotions ressenties auprès du cadavre de ma mère, dans la même circonstance. Elle m'avait dit: «Tu es capable...» Avait-elle mesuré l'ampleur du sacrifice demandé? Probablement que oui. Elle mesurait toujours notre valeur à la sienne. Je regardais ce pauvre corps décharné, squelettique qui a été cette mère si dévouée pour nous tous. Combien de nuits a-t-elle passé à nous consoler soit

pour un mal de dents, un mal d'oreilles, une maladie plus grave, nous entourant toujours d'affection, n'hésitant jamais à se lever pour nous faire prendre du sirop ou une pilule, nous frictionner avec de l'huile camphrée ou un autre médicament, et souvent même uniquement pour nous rasséréner.

J'observe ses mains inertes qui ont tant travaillé, nous ont pressé tant de fois sur son coeur avec tendresse et amour; ses seins atrophiés qui m'ont allaité jusqu'à l'âge de sept mois, ainsi que mes frères et ma soeur. En plus du bien-être procuré à leur bébé, c'était une formule de contrôle des naissances que beaucoup de mères avisées employaient. Tant qu'une femme nourrissait son bébé, elle ne *partait pas pour la famille*. Nous sommes tous nés à seize mois d'intervalle, sauf la dernière naissance qui fut précédée de fausses couches.

En faisant ces réflexions, j'en arrive aux incisions des veines et des artères. Le sang provoque un moment d'hésitation mais je revois le regard suppliant de ma mère, j'entends sa voie affaiblie: «J'ai une faveur à te demander... Me promets-tu?... Je suis bien contente... Je sais que tu es capable.» Lorsque je soutire le sang du coeur, c'en est presque trop. Ce coeur qui n'a battu que par amour, angoisse et dévouement pour les siens. Je la regarde et la revois comme avant sa maladie: son regard approbateur, son sourire satisfait, son enthousiasme habituel. Pauvre mère! tu serais heureuse si tu savais que j'accomplis ton désir. Tu ne sais pas quelle abnégation cela me demande mais j'ai la consolation d'avoir exécuté tes dernières volontés. Toi, tu n'as jamais reculé devant aucun des désirs de tes enfants, en autant qu'il t'était possible d'y acquiescer.

La mort de ma mère à l'âge de cinquante-sept ans, quelque pénible qu'elle soit pour nous tous, était la seule issue. Il ne nous reste qu'à prouver toute notre affection à notre père afin d'alléger sa peine beaucoup plus grande qu'il ne le laisse voir car c'est un homme qui a une pudeur exceptionnelle de ses émotions. Quelques jours après les funérailles, il retourne à son usine de béton à Lachute, où Frank travaille avec lui. La femme de celui-ci est très sympathique et fait tout ce qu'elle peut pour lui rendre la vie aussi heureuse que possible. Ses petits-enfants, qu'il aime beaucoup, sont une grande source de distractions pour lui. Les espièglerie de ses deux petits-fils le font rire bien souvent et il apprécie les cajoleries de sa petite Madeleine si douce et attirante.

Le lendemain des funérailles de ma mère, je vais voir ma femme à l'hôpital et lui annonce la triste nouvelle, ce qui n'améliore pas son état d'anxiété. Elle répète à ses infirmières que la mort l'attend elle aussi et qu'elle n'est pas dupe de nos

cachotteries. C'est un fait qu'elle ne digère pratiquement rien, ses vomissements sont spasmodiques, par conséquent elle devient sous-alimentée et amaigrie. Cela, à son point de vue, accentue la ressemblance de sa maladie avec celle qui a mené sa belle-mère à la tombe. Après un mois d'hospitalisation, le docteur croit que son retour dans le milieu familial, la vue de ses enfants et l'affection constante de ses parents et de son mari accéléreront sa convalescence.

Au début, la vue de ses enfants qu'elle aime tant ne lui apporte que tristesse car elle les voit bientôt orphelins. Madame Gourd lui prépare toutes sortes de petits plats appétissants qu'elle aime mais elle refuse de s'alimenter, craignant d'aggraver son cas. Je garde les enfants à la maison, sous la surveillance d'une gardienne responsable. Yvon a dix ans, Suzanne en a neuf et Monique, cinq; ils sont tous trois très raisonnables et vont tous les jours visiter leur mère chez leur grand-mère. Souvent les grands-parents les gardent à coucher. Après un certain temps, Yvonne cesse de vomir et commence à manger légèrement; cela l'encourage et la rassure. Sa convalescence, prolongée par l'inquiétude qu'elle entretient en pensant que son cas est aussi incurable que celui de ma mère, s'achemine vers la guérison. Elle se rend bientôt à l'évidence que nous ne la trompions pas.

Au début de septembre, nous déménageons dans le maison de mon père. Celui-ci vient passer une fin de semaine de temps en temps à Saint-André-Avellin mais il est triste et fait bien pitié. La mort de sa femme a terrassé cet homme fort et lui a pratiquement enlevé toute joie de vivre. Comme d'habitude, il ferme l'usine à Lachute pour les mois d'hiver, vient séjourner avec nous et prend la chambre qu'il a occupée avec ma mère pendant presque toute sa vie. Il aime beaucoup les enfants, tout comme taquiner ma femme et notre aide Aline. Durant l'hiver, il se plaint d'une mauvaise digestion et de douleurs à l'estomac. Au début de mai, il rend visite à Odette et l'en informe; elle prend rendez-vous pour une radiographie. À notre grande surprise, le docteur Jutras de l'Hôtel-Dieu de Montréal diagnostique une tumeur cancéreuse de l'estomac qui ne peut être opérée. Il retourne à Lachute et doit consulter un médecin qui suivra son cas.

Bien malheureux, nous nous attendons à le voir dépérir et mourir à petit feu. Mais sa tumeur évolue de façon très rapide et, le 27 juin 1942, à l'âge de soixante ans, il meurt subitement d'une embolie pulmonaire, exactement treize mois et un jour après le décès de ma mère. Mon frère Georges vient pour les funérailles. Au cours des quelques jours qu'il passe avec nous,

nous en profitons pour régler les dépenses occasionnées par la maladie de notre mère. Il demande si sa part de copropriétaire sur la maison de mon père équivaut à la moitié des déboursés entraînés par la maladie de ma mère et le décès de nos parents. Nous ne faisons pas plus de calculs et le notaire prépare une quittance pour la moitié de la valeur de la propriété qui revenait à Georges.

Durant l'été, je bâtis un garage en blocs de ciment, avec mon oncle Willie et quelques employés, au bout de la grande cour en arrière de ma nouvelle résidence, pour y loger mon camion, mon automobile et mes grands congélateurs à crème glacée. À part les deux larges portes roulantes à l'avant, une porte d'entrée sur le côté facilite l'accès aux congélateurs. Je laisse le corbillard et l'ambulance dans le garage de monsieur Gourd. La construction est terminée en quatre à cinq semaines, à ma grande satisfaction car je suis très occupé: la mairie, mes restaurants, mes commerces en gros de liqueurs douces, crème glacée, fruits et légumes, le réseau d'égout, les encans, les fonctions de huissier, les frais funéraires, et quoi encore.

Nouvelle grange-étable

Quelques mois avant la mort de mon père, j'avais commencé la construction d'une belle grange-étable pour y loger mes chevaux, mes vaches de race canadienne et leurs veaux, et celles que je veux acheter. Mon père était au courant de mon projet et m'approuvait en tous points. Il faisait la comparaison avec le temps où il était cultivateur et se montrait enchanté des changements. Il suivait les travaux avec intérêt et grand plaisir.

Je construis une bâtisse de soixante par trente pieds à comble français, ce qui donne un grenier au-dessus de la partie étable de trente-cinq par trente pieds en plus d'un carré à foin de treize par trente pieds et d'une batterie de douze par trente pieds. C'est une construction de bonne apparence, avec des fondations en ciment. Le carré de la grange et de l'étable est en blocs de ciment, le comble français en planches de pin planées et peinturées, la couverture en tôle ondulée. Un équipement intérieur des plus moderne: onze entre-deux doubles avec carcans de métal et abreuvoirs automatiques pour les bêtes à cornes, et deux entre-deux, l'un double et l'autre simple pour les chevaux. Mon troupeau prend de l'importance car j'ai gardé la progéniture des trois premières vaches achetées et les veaux femelles ont reproduit à leur tour. À la fin de l'été,

j'achète deux vaches qui vêleront bientôt et un jeune taureau pur canadien pour la reproduction l'été prochain.

Lorsque je rentre les animaux dans l'étable, je pense à mon père avec regret; il était si content quand j'avais commencé les travaux. Il ne les suivit pas longtemps puisqu'il est mort au mois de juin. J'étais justement sur le toit en train de poser de la tôle avec des hommes lorsqu'on vint m'apprendre sa mort subite à Lachute. Comme le temps est un grand maître! La vie doit continuer. J'ai ma petite famille et je trouve chez mes beaux-parents la compréhension et l'affection des miens que je viens de perdre.

Vente des restaurants

En 1942, Aldège Whissell, employé pendant neuf à dix ans à mon magasin et restaurant, me quitte pour ouvrir à son compte un commerce de restaurateur situé tout près. C'est un homme aimable et bien connu: il se fait bientôt une grosse clientèle. Peu de temps après, Joseph Lafortune, mon premier employé et homme de confiance, me quitte à son tour car il a la possibilité d'acheter une boucherie-épicerie presque en face. Malgré une situation difficile, j'ai compris et respecté leur décision.

Pendant environ deux ans, je m'accommode d'employés qui, en dépit de leur bonne volonté, n'ont pas assez d'expérience pour que je puisse les laisser administrer le commerce sans m'en mêler. Cela devient une surcharge pour moi car mes nombreuses occupations augmentent de jour en jour. Ce n'est pas un secret que je souhaite vendre ce commerce.

Eugène Lanthier et son épouse, propriétaires d'une ferme au pont du Merisier, me disent qu'ils aimeraient bien venir habiter au village. Ils m'offrent d'échanger leur ferme avec son roulant et les animaux contre un commerce, plus un certain montant d'argent. Le marché est conclu en 1944. Il s'agit d'une terre d'une superficie d'une soixantaine d'arpents; j'y fais un peu de culture de grain mais je m'en sers surtout comme pâturage pour mes taurailles.

Construction d'un silo

J'ensemence environ six arpents de blé d'Inde à vaches, ce qui me donne, avec le foin récolté, suffisamment de fourrage pour l'hivernement. J'entrepose le blé d'Inde à l'intérieur de la grange, dans des silos de lattes, mais les résultats sont décevants. L'ensilage gèle et forme un bloc qu'on est obligé

de casser avec un pic et une hache, et de laisser dégeler dans l'écurie avant de le donner aux animaux. Une bonne partie moisit et n'est pas utilisable. Déçu, je demande dès le mois de juin à Conrad Blais, qui habite tout près de ma ferme et fait des blocs à silo à l'occasion, s'il peut m'accommoder. Je veux construire un silo assez grand pour entreposer tout mon blé d'Inde; il me faut environ douze cents blocs de huit par huit et vingt pouces de longueur. La dimension du silo sera de quarante-deux pieds sortis de terre et de huit pieds dans le sol par douze pieds de diamètre.

À l'automne, j'ai enfin le temps de commencer à construire un silo permanent avec l'aide d'un employé, Euclide Bourgeois, de Paul et de son épouse Agnès. Celle-ci possède autant de force et d'habileté que n'importe quel homme et préfère de beaucoup tout travail extérieur à celui de ménagère. Euclide et Paul préparent le mortier, me fournissent les blocs pesant chacun soixante livres. Rendus à une certaine hauteur, ils se servent d'une poulie; madame Louisseize tire les joints. Le corps du silo est parachevé, de même que les six portes, mais il reste à faire la couverture. Le blé d'Inde, ensilé de justesse avant que les gelées ne l'affectent, est d'une qualité supérieure. Les plants ont de dix à douze pieds de hauteur et les épis mesurent une douzaine de pouces de longueur. Mes seize vaches à lait de race pure canadienne me rapporteront un revenu assez important.

Je ne peux négliger mes nombreuses occupations, et la couverture n'est terminée qu'au début de septembre. Il fait très froid et je dis à Euclide que nous attendrons au printemps pour poser le mât commandé à Hermas Berthiaume. Grimpeur reconnu pour son sens de l'équilibre, Euclide se charge joyeusement, malgré le froid glacial, d'installer sans tarder la pôle de quatre pieds au bout de laquelle brille une boule recouverte de peinture aluminium.

Après les Fêtes, constatant que les blessures que je me suis infligées aux mains pendant les travaux du silo — et que j'ai plus ou moins négligées dans ma hâte — ne guérissent pas malgré mes soins, je décide de consulter le docteur Bourgeault. Il me dit: «Qu'est-ce qui se passe? ces plaies sont remplies de pus. Je vais faire venir de la pénicilline qu'on peut donner en injections, et vous en faire une série. Autrement il sera difficile et très long de vous guérir.»

Dès huit heures le lendemain soir, il me donne une injection dans la cuisse et dit qu'il doit répéter ces injections à toutes les quatre heures pendant deux jours. Lorsque je retourne à minuit, madame Bourgeault, une femme sympathique et

généreuse, m'offre de dormir sur le *chesterfield* en attendant l'heure de la prochaine injection car il fait un froid sibérien. J'accepte sans me faire prier et téléphone à ma femme pour l'informer que je rentrerai après l'injection de huit heures le lendemain matin. Mes mains commencent à se cicatriser rapidement. J'étais presque désespéré et je ne taris plus d'éloges sur le traitement prescrit par le docteur Bourgeault.

Porcherie

Depuis que j'ai commencé à cultiver ma deuxième terre, je garde sans encombrement seize vaches à lait, six taures et un taureau de race pure canadienne également. En plus du grain et du blé d'Inde, j'ensemence en patates une vingtaine d'arpents. Les deux truies que j'avais achetées au début m'ont rapporté une vingtaine de cochonnets dont les femelles ont reproduit à leur tour, après six mois, chacune une portée et ainsi de suite. La vieille porcherie n'est plus suffisante.

L'agronome qui visite ma ferme me donne un feuillet de modèles de porcheries modernes, et me voilà emballé pour construire une porcherie neuve. Nous sommes au début de 1946. Paul et Agnès sont tout heureux de mon projet. Agnès me dit: «Si vous voulez acheter d'autres fanaux Aladin, nous pourrions travailler plus tard le soir.» Nous commençons la construction selon les données d'un modèle choisi dans le feuillet: vingt-cinq par quarante pieds avec fondations et plancher en béton coulé, carré en blocs de ciment avec comble français et couverture de tôle ondulée. À l'intérieur, les parcs sont séparés par une rangée de tuyaux galvanisés retenus à chaque coin par un tuyau vertical fixé dans une base de ciment et munis d'abreuvoirs automatiques. Du grenier pouvant contenir un *char* de moulée, un homme peut alimenter les porcs directement au moyen des chutes qui vont aux trémies dans chaque parc.

Dès que la construction est terminée, nous y installons une quinzaine de truies d'élevage, ce qui peut rapporter deux cent cinquante à trois cents cochonnets par année. Cinq à six mois plus tard, j'ai une centaine de porcs à vendre; ils font le poids exigé pour la catégorie A qui se vend vingt-huit dolars les cent livres. Eugène Bisson, commerçant d'animaux, doit venir en prendre possession au cours des jours suivants. Mais, le lendemain, il me prévient honnêtement que les employés de l'abattoir de l'est de Montréal sont en grève et qu'il est déçu de ne pouvoir acheter mes cochons immédiatement, tel que prévu.

Il me recommande de les soigner juste pour les entretenir afin qu'ils prennent le moins de poids possible.

La grève dure sept semaines. Le poids de mes cochons les classe dans les catégories B et C qui se vendent dix-neuf dollars les cent livres au lieu de vingt-huit dollars: une perte d'environ deux mille dollars.

Construction dans le village

Au cours de l'année 1947, monsieur Gourd achète aux enchères du conseil de la Corporation un terrain situé sur la rue Principale, juste à côté de la résidence de René Chéné où est le bureau de poste. Quelques jours plus tard, oncle Willie, qui exploite une boucherie du côté de Val Quesnel, me dit: «Si j'avais su que ce terrain était à vendre et si j'avais eu l'argent, cela m'aurait bien intéressé. C'est le plus beau site du village, proche de l'église, de la banque, du bureau de poste et du couvent.» J'estime cet oncle comme s'il était un frère aîné.

Quand mon père prit charge de ses jeunes frères et soeurs et de sa mère devenue veuve, Willie avait trois ou quatre ans; lorsque je naquis huit à neuf ans plus tard, ce petit garçon fut naturellement très heureux de voir un bébé dans la famille. On m'a souvent raconté qu'il ne me refusait jamais rien, ma mère trouvait qu'il me gâtait trop. Il jouait toujours avec moi et m'emmenait souvent avec lui. Il n'y avait jamais rien de trop beau ni de trop bon pour moi; il prenait toujours ma part. Je me souviens que j'avais pour lui beaucoup d'affection et d'attachement. Ces sentiments existent encore.

Je lui dis donc que monsieur Gourd a acheté ce terrain pour faire un placement et je ne pense pas qu'il ait l'intention de construire. Il y a peut-être moyen de faire des affaires avec lui; je vais lui en parler. Lorsque je raconte cette entrevue à mon beau-père, j'ajoute combien cela me ferait plaisir de bâtir à oncle Willie une bonne maison avec une boucherie annexée, s'il veut me vendre le terrain qu'il vient d'acheter. Monsieur Gourd répond: «Tu sais que Willie est un ami que j'estime beaucoup. Cela me fait plaisir et ne me dérange pas.» Le marché est conclu. J'apprends la nouvelle à mon oncle Willie et à ma tante, qui sont des plus heureux. J'explique que je leur vendrai la bâtisse exactement au prix qu'elle aura coûté et à des conditions qui leur conviendront.

Deux mois plus tard, la boucherie-épicerie est terminée et la maison, habitable. Mon oncle et sa famille emménagent aussitôt. Il s'occupe de la finition intérieure pendant ses temps libres, ma tante le seconde au comptoir du commerce. Les deux

sont des gens affables et sympathiques, et l'entreprise devient bientôt prospère. Mon oncle est renommé pour sa bonhomie et sa générosité: rares sont les enfants qui ne sortent pas avec une friandise qu'il leur a donnée. Il a une philosophie presque proverbiale. Combien de fois ne répète-t-il pas: «Mon vieux, travaille ou travaille pas, ça dépend, travaille et dépense tout ou ne travaille pas et dépense rien, à la fin de l'année il y a souvent à peine trente-cinq cents de différence.»

En novembre 1947, Henri Lecompte — avec qui j'avais déménagé la maison de ma ferme, non sans difficultés — vient me voir et offre de me vendre sa maison pour le montant qu'il a payé à ce jour. Il veut déménager et a besoin d'argent comptant. C'est un marché avantageux pour les deux parties car il a fait plusieurs améliorations d'électricité dans la maison et elle a ainsi pris de la valeur. À peine quelques jours après le marché, je la revends à Lucien Lanthier avec un certain profit et celui-ci est également satisfait.

Vente de ma ferme

Eugène Chabot demeure en face de ma ferme et je l'engage à l'occasion. Il me dit qu'il est intéressé à acheter ma ferme si je peux faire des conditions qui lui conviennent. Il m'offre comme comptant un lot de terre de cent vingt arpents du côté ouest, voisin de mes fermes, sur lequel se trouve une vieille maison de pièces que je peux louer l'été à l'occasion et un poulailler isolé de trente par dix-huit pieds construit avec deux rangs de planches *embouffetées*, ainsi qu'un autre lot de trente-cinq arpents environ, du côté est de la route, borné par le Petit lac Simon où est situé l'hôtel Le Vieux Pin. Tout cela représente quatre-vingts arpents cultivables et le reste en boisé.

Je demande à réfléchir. De prime abord, je ne suis pas tenté de vendre des propriétés sur lesquelles j'ai tant travaillé et où j'ai eu tant d'agrément. La main-d'oeuvre devient difficile pour les travaux de ferme et j'ai confiance en cet homme que je connais bien. C'est un travailleur acharné, il est honnête, bon et doué pour les travaux agricoles; de plus, il est secondé par son épouse qui de grandes qualités et ambitionne aussi de réussir. Nous concluons donc le marché en janvier 1948 et il prend possession de la ferme immédiatement. Paul et Agnès ne sont pas trop désappointés car, depuis quelque temps, ils songent à aller s'établir sur un lot de la Couronne dans le nord du Québec, à Laforce.

Le printemps suivant, n'ayant pas besoin du poulailler, je le déménage par panneaux pour construire une maison au village sur un de mes lots de la *Petite terre*. Une maison confortable que je loue à Joseph Legris qui l'achète après un certain temps.

Culture de patates

Puisque les labours de la pièce du côté ouest ont été faits à l'automne, j'y ensemence des patates avec des engrais chimiques comme je l'ai fait pour mes anciens terrains. Aux récoltes, j'achète un tracteur et une *combine* à patates des plus moderne qui peut cueillir les patates du sol, les classer suivant la grosseur et les empocher. C'est une des premières dans la région. Il n'est plus nécessaire de ramasser les patates à la main. Avec un homme pour conduire le tracteur qui tire la *combine*, une personne de chaque côté du premier pont pour enlever les cotons et un homme solide pour enlever la poche remplie qui pèse de quatre-vingts à cent livres, la déposer sur le sol à quatre pieds du rang et remonter sur la tablette pour accrocher une poche vide au dalot — tout cela pendant que le tracteur tire la *combine* —, on réussit à cueillir de sept à huit cents poches de patates par jour.

Vers quatre heures et demie, la *combine* est remisée, les sacs sur le champ sont ramassés dans une *waguine* tirée par le tracteur et transportés dans les caveaux ou les caves, où ils sont vidés. En plein temps de récolte, le travail se termine tard dans la veillée et dure quelques semaines. L'ensemencement en patates de ce terrain devient une routine chaque printemps.

Au cours de l'hiver de 1952, j'apprends que mon ami Eugène Chabot, qui a acheté ma ferme, est atteint d'un cancer grave; sa femme est inquiète et bien triste. J'arrête souvent le voir. Il est doué d'un courage édifiant. Deux semaines avant sa mort, je le vois sur son tracteur en train de herser le terrain qu'il vient de semer. Je remonte dans mon automobile en songeant combien les desseins de Dieu sont insondables. Moi, si en santé et lui, arraché à la vie si cruellement à l'âge de trente-sept ans.

Au mois de novembre 1954, madame Chabot m'offre de reprendre ma terre moyennant une certaine compensation pour les travaux d'amélioration et me dit qu'elle connaît un homme de Pointe-Gatineau, Adélard Rochon, intéressé à acheter la ferme. Ce dernier signe un contrat d'achat le 27 novembre 1954. Trois jours plus tard, il m'informe sans explications qu'il n'est plus intéressé; cependant, il connaît un cultivateur du lac Cayaman, au nord de Maniwaki, qui fera probablement des marchés avec moi. Le 1er décembre suivant,

je passe donc un contrat de vente notarié avec l'homme en question, Albert Paquette.

Motorisation des corbillards

Une douzaine d'années avant que je ne devienne propriétaire unique de la maison funéraire Whissell & Gourd, nous avions fait l'acquisition du premier corbillard motorisé dans la région, vers 1938. C'était un véhicule usagé de marque Buick qui fut échangé contre un plus moderne et plus luxueux en 1942. Trois ans plus tard, nous avons eu l'occasion d'acheter un autre corbillard Buick usagé mais beaucoup plus luxueux et en très bon état, de la maison McAvoy d'Ottawa. Pour les quelques cas d'ambulance que nous avons, nous transformons ce dernier corbillard en ambulance; c'est un véhicule construit pour les deux usages. En 1949, nous achetons de la maison Godin de Montréal notre première ambulance: un Mercury 1947 en très bon état. La population que nous desservons semble satisfaite de ce service modernisé.

En mai 1950, après les accords intervenus entre monsieur Gourd et moi, soit l'échange de sa part du commerce contre la maison que j'ai achetée de ma tante à la suite de la mort de l'oncle Willie, je deviens propriétaire à part entière de tout l'équipement funéraire.

Je suis débordé par mes autres entreprises. L'aide constante de mon fils Yvon, dans les frais funéraires et une partie de la comptabilité, m'est des plus précieuse. Celui-ci décide d'aller suivre un cours d'embaumeur afin de me seconder dans cette tâche. En même temps, au mois de juillet 1951, j'engage Gustave Louisseize qui, malgré sa santé déficiente, devient en peu de temps un aide inestimable. Son dévouement et sa disponibilité sont sans bornes. Lorsque ses absences pour cause de santé se prolongent, mon fils redouble d'ardeur afin de le remplacer. Ces deux hommes de valeur me permettent de m'occuper plus librement de mes obligations. L'année suivante, je fais l'acquisition de mon premier corbillard neuf: un Cadillac de l'année, des plus somptueux. Je suis en mesure de satisfaire les clients les plus exigeants.

Les services ambulanciers sont de plus en plus en demande. En 1954, j'achète, à des conditions avantageuses, une ambulance Pontiac 1951 équipée des accessoires les plus modernes. Un an plus tard, j'achète une automobile Cadillac décapotable, de l'année, pour mon usage mais surtout pour les convois funéraires. Je la fais équiper de façon à y installer un *rack* à fleurs. Avec les services de mes salons mortuaires à

Saint-André-Avellin, Papineauville, Notre-Dame-de-la-Paix, Ripon et mon projet pour un salon à Chénéville, la maison funéraire Whissell & Gourd de Saint-André-Avellin peut maintenant donner entière satisfaction à tous les citoyens, quel que soit leur état financier. L'embaumement, le salon mortuaire, le corbillard, le landau à fleurs (souvent garni de fleurs artificielles fournies par l'entreprise si la famille le désire), l'apparat du cortège funèbre sont identiques, peu importe le prix du cercueil choisi.

Avant l'établissement d'un salon mortuaire, dans la paroisse de Chénéville comme dans toutes les autres environnantes, les familles, lors d'un décès, s'adressaient au marchand général ou à une autre industriel qui vendait des cercueils et louait les accessoires nécessaires pour exposer un corps, de même que le corbillard pour le transporter à l'église et, de là, au cimetière. À Saint-André-Avellin, c'était chez Arthur Gourd; à Ripon, chez le marchand général Oscar Quesnel; à Montpellier, chez Armand Faubert; à Notre-Dame-de-la-Paix, chez Hilaire Richer; à Chénéville, chez Joseph Vézeau; à Namur, chez Émile Favier qui avait un moulin à scie et à Saint-Rémi-d'Amherst, chez monsieur Turcot, menuisier. Les cercueils, sauf rare exception, étaient fabriqués par les vendeurs ou par un de leurs employés.

À l'avènement de l'embaumement, les gens discutent entre eux des avantages et des désavantages. Plusieurs refusent catégoriquement de laisser toucher au corps de leur défunt. D'autres notent sur leur testament une défense formelle de faire embaumer leur corps. Toutes sortes de suppositions concernant la méthode d'embaumer circulent d'oreille à oreille: les corps sont éventrés et vidés, les yeux remplacés par des bourrures, c'est une profanation de découvrir le corps tout nu, et le reste, et le reste. Un certain nombre de familles apprécient de pouvoir garder leur défunt avec une apparence intacte, le temps qu'elles le désirent. J'ai la chance d'être avantageusement connu dans toute la région depuis les débuts de mon colportage de porte en porte, une dizaine d'années auparavant, et les gens me font de plus en plus confiance. Lorsqu'on s'adresse au vendeur de cercueils, on demande de faire venir l'embaumeur Whissell de Saint-André-Avellin.

Peu à peu, les gens s'adressent directement à notre maison funéraire à Saint-André-Avellin pour avoir l'embaumeur, et souvent téléphonent directement chez moi et demandent d'emporter tout ce qu'il faut pour la chambre mortuaire. La plupart du temps, on me demande d'exposer la dépouille dans le cercueil plutôt que *sur les planches*. En peu de temps, les

familles constatent le confort et le bien-être apportés par l'usage des salons mortuaires.

À la mairie

Mon mandat comme conseiller et celui du maire prennent fin au printemps de 1941. Quelque temps avant les élecctions, le maire me dit: «Ernest, tu vas te présenter au fauteuil de maire; je suis fatigué et je n'ai pas beaucoup de temps libre pour la politique. J'ai une grosse famille et je ne veux pas la négliger.» Je réponds que j'aimerais qu'il reste en fonction car notre épquipe fonctionne bien et il faut de bons hommes à la mairie. Il réplique: «Si je pensais que le conseil en souffrirait, je ne quitterais pas. Mais je sais qu'avec toi comme maire, l'administration va continuer à être aussi bonne, sinon meilleure. Tu as un avantage car tu as plus d'instruction et tu connais tout le monde.» Je lui fais remarquer qu'il n'y a pas seulement l'instruction qui compte. Un bon jugement est plus important et il n'en manque pas. C'est un homme intelligent et intègre qui a beaucoup d'expérience. Sur son insistance, j'accepte d'être porté candidat à la mairie.

Mon élection comme conseiller en 1939, face aux influences politiques provinciales qui avaient été mises en jeu, est considérée comme une victoire écrasante. Mes adversaires ne me font aucune opposition car ils savent qu'à l'exception d'un groupe restreint de contribuables, la grosse majorité de la population est en ma faveur. Je suis donc élu par acclamation. Il n'y a aucun changement dans le mode d'administration de la paroisse et la situation financière continue de s'améliorer.

Depuis trois mois, ma mère est alitée et condamnée à mourir. Elle est résignée et, malgré ses souffrances, s'intéresse à tout ce qui me concerne. C'est donc elle que je vais informer la première, en sortant de l'hôtel de ville. Ce n'est pas sans une grande émotion que je lui apprends la bonne nouvelle. Elle me dit, d'un ton triste mais rempli de fierté: «Tu as été élu conseiller à trente et un ans et te voilà maire à trente-cinq ans. Et, en plus, élu par acclamation. Je suis bien contente, je te félicite, tu le mérites bien et la population te fait confiance avec raison. Nous aussi, ton père et moi, t'avons toujours fait confiance. Nous savions que tu réussirais dans la vie, tu as toujours été travailleur, économe et honnête. Ton père et moi sommes bien contents de nos enfants.» C'est le 16 mai: elle se souvient que c'est mon anniversaire de naissance et me dit: «C'est un beau cadeau pour ta fête.» C'est aussi avec une

grande tristesse que je sors de chez moi. Ma pauvre mère meurt douze jours plus tard.

Lors du terme de mon mandat comme maire, en 1943, je suis réélu par acclamation. À l'appel nominal pour l'élection de mai 1945, je suis de nouveau proposé comme candidat au fauteuil de maire. Mes adversaires politiques décident de nommer un canadidat pour me faire la lutte. Ma campagne électorale n'est pas compliquée; je ne crains pas d'expliquer honnêtement à la population que l'administration est bonne. J'expose la situation financière de la paroisse: la dette est presque éteinte et les contribuables n'ont pas pour autant été surchargés de taxes. Et j'ajoute: «Si vous trouvez que la paroisse est bien administrée et si vous voulez que cela continue, vous n'avez qu'à voter pour moi. Excusez ma comparaison mais je trouve qu'elle est logique: quel est celui parmi vous qui, lorsqu'il a un bon cheval, cherche à l'échanger contre un autre sans trop savoir s'il fera l'affaire?»

La population sérieuse et intelligente comprend et elle veut conserver un conseil municipal soucieux d'une saine administration. Le jour du scrutin, je suis élu avec une majorité confortable et nous continuons, les conseillers et moi, de mener la barque à bon port.

En 1947, des contribuables de Val Quesnel (Petit village) et de la corporation (Grand village) demande l'annexion des deux villages sous un même conseil incorporé. Ainsi, Val Quesnel serait séparé de la partie rurale (municipalité). Je suis contre cette annexion et démissionne comme maire afin de pouvoir travailler à défendre mon opinion au référendum qui a lieu au printemps de 1947. La population vote en majorité pour la séparation des rangs et la formation d'un seul village qui doit se constituer un nouveau conseil.

Mes activités personnelles sont surchargées et je décide de ne plus m'occuper de politique municipale. À l'appel nominal, un groupe de jeunes m'ont proposé comme candidat à la mairie du village. Je prends cette affaire plus ou moins sérieusement et ne m'en occupe pas. Je passe la journée du scrutin sur ma ferme à la côte Saint-Pierre, veillant sur deux truies qui mettent bas. L'une d'elles a la mauvaise habitude, lorsqu'elle cochonne, de ne pas accepter ses cochonnets, ce qui demande une surveillance constante. J'oublie les activités des élections au village.

Je suis dans l'enclos de cette truie qui vient de mettre bas et commence à être moins agitée et moins nerveuse. Elle semble accepter ses petits à mesure que je les lui présente. À ce moment, j'entends les klaxons d'une dizaine d'automobiles

qui entrent dans la cour, et un chant: Il a gagné ses épaulettes. Mes supporteurs m'annoncent que je suis élu maire des deux villages annexés. Ils m'enlèvent ma salopette, la lancent sur la couverture et me font monter dans une automobile décapotable afin de me conduire en parade, et en chantant, à travers les rues du village.

Tout au cours de la journée, un nombre imposant de jeunes se sont occupés de l'organisation de mon élection: cabale, porte à porte, discours en ma faveur, alléguant que j'avais toujours été un bon maire et que, malgré mon indifférence, si j'étais élu j'accepterais d'être maire de nouveau. Le résultat du scrutin me donne une majorité de deux voix. La soirée finit par un rassemblement à l'hôtel Danis. J'accepte le poste avec assez d'enthousiasme.

Mon fils est content et m'encourage; il a maintenant dix-sept ans et va à l'université d'Ottawa. Il m'apporte une aide précieuse pendant ses vacances: il s'occupe du transport de la crème glacée d'Ottawa et en assure la livraison chez mes clients. Il va aussi à Lachute chercher le Coca-Cola nécessaire pour servir ma clientèle. Il est sérieux, travaillant et fiable. Je suis sans inquiétude quand c'est lui qui voit au camionnage des matières explosives venant de Beloeil.

Différend avec le curé

Au cours d'un été, deux artistes d'une troupe de théâtre avantageusement connue font une tournée provinciale afin de présenter une pièce. En arrivant à Saint-André-Avellin, ils s'adressent au curé, comme c'est la coutume, pour obtenir son approbation. Très souvent, les autorités religieuses de plusieurs villages s'opposent à toute représentation de cinéma ou de pièces théâtrales considérées comme immorales et malsaines pour la communauté catholique.

Les deux artistes, Jacques Auger et Laurette Larocque, savent qu'il est bon d'obtenir le consentement du curé afin d'avoir du succès. Malheureusement, ils ne sont pas trop bien accueillis par celui-ci, sous prétexte qu'il n'y a pas grand-chose de bon, au point de vue moral pour ses paroissiens, dans les pièces de théâtre. Les deux artistes font valoir les qualités de celle qu'ils veulent jouer avec leur troupe et qu'elle n'a rien d'immoral. Laurette Larocque persiste, essaie de le convaincre. Le curé, pas toujours commode malgré ses grandes qualités, s'impatiente et lui dit: «Madame Larocque, vous seriez mieux d'aller enlever le rouge que vous avez sur les lèvres et le noir autour de vos yeux avant de nous offrir la représentation de

pièces de théâtre peut-être douteuses. De toute façon, je n'ai pas de temps à perdre pour ce genre de conversation.» Il met ses visiteurs pratiquement à la porte.

En désespoir de cause, ces derniers décident de s'adresser au maire et viennent me voir à mon bureau. Ils me racontent dans les détails leur entrevue avec le curé. Je leur dis que si la pièce n'est pas immorale, je ne vois pas de raison, de la part de qui que ce soit, de s'opposer à ce qu'elle soit jouée ici, à Saint-André-Avellin. La population a besoin de loisirs honnêtes et, personnellement, je suis en faveur de toute bonne représentation de théâtre ou de cinéma. Je leur offre la salle de l'hôtel de ville avec ses trois cents chaises et un piano. Ils sont réjouis et ne tarissent pas de remerciements. Assurant que je ne serai pas désappointé, ils demandent la permission d'afficher des pancartes afin d'annoncer la pièce qui sera jouée le samedi soir suivant.

Mes occupations sont nombreuses au début de la saison d'été. Tout marche à plein: distribution en gros du Coca-Cola, de la crème glacée dans tout le Nord ainsi que des fruits et légumes, vente des matières explosives, fonctions de huissier de la Cour supérieure, ma ferme où je m'occupe de l'élevage de vaches et cochons et de la culture des patates, sans compter l'entretien du réseau d'égout du village. Je dois aller à Ottawa en camion une fois par semaine pour la crème glacée, et à Montréal au moins chaque vendredi afin de m'approvisionner de fruits; chemin faisant, je transporte le fromage en meules de trois fromageries. Je commence à charger à deux heures du matin: fromagerie d'Henri Charron de Valençay, d'Alex Deschambault puis de Raoul Lacoste du rang Sainte-Julie. J'arrive à Montréal vers sept heures et demie et stationne mon camion dans la rue des Communes, le premier à la barrière de l'entrepôt — pas encore ouvert — afin d'être aussi le premier à faire décharger mon camion et de ne pas perdre de temps à attendre car, à l'ouverture des barrières, cinq ou six camions sont déjà arrivés. Ce transport me rapporte vingt sous la meule et j'en charge cent vingt par voyage, en moyenne.

Une fois le camion vidé, je pars vers le marché Bonsecours et j'arrête à un petit restaurant pour manger un ou deux hot dogs et boire un Coke avant d'aller m'approvisionner de légumes chez les cultivateurs du marché. Puis je passe chez différents fournisseurs de fruits en gros. Je suis bien content lorsque j'arrive chez Séguin les Bananes et qu'ils me disent: «Si tu veux aller directement au bateau, il y en a un qui vient d'arriver et n'est pas déchargé. Les régimes *monkey* te coûteront trois pour un dollar mais les bananes sont vertes.»

On me remet une facture pour cent cinquante régimes. Après les avoir laissé mûrir, je les vends une piastre la tresse contenant environ cinq douzaines de bananes.

Profitant de mon absence du vendredi, le bon curé fait transporter les trois cents chaises et le piano de l'hôtel de ville dans le soubassement de l'église. J'apprends le fait à mon retour. Étant le président du comité des loisirs, le curé est roi et maître de la situation. Par contre, j'ai donné ma parole et il n'est pas question que je recule d'un seul pas même s'il me faut acheter trois cents chaises et un piano. La population est enchantée d'avoir l'occasion d'assister à une pièce de théâtre. La nouvelle des ordres du curé de vider la salle de l'hôtel de ville se répand vite. Les téléphones m'arrivent de part et d'autre pour savoir si cela est vrai, si la pièce va être annulée. Plusieurs des interlocuteurs sont ahuris et vont même jusqu'à suggérer de me prêter des chaises. La solution est trouvée: je saute sur l'occasion et dis à l'un, qui le dira à l'autre, que mon camion va passer partout où l'on pourra prêter des chaises pour la soirée du samedi, et qu'elles seront remises dès le lendemain.

À cinq heures de l'après-midi, la salle de l'hôtel de ville est remplie de chaises. Madame veuve Mathilda Boyer nous offre son piano et, à l'arrivée de la troupe, tout est prêt pour la représentation. Et c'est un succès: salle entièrement pleine, il y a même des spectateurs debout à l'arrière et sur les côtés. La pièce terminée, tous sont très contents et souhaitent que d'autres spectacles soient souvent présentés. À la fin de la soirée, j'invite la troupe d'artistes, qui se compose de neuf personnes, à prendre des rafraîchissements au salon bleu de mon restaurant Val Quesnel où j'ai fait préparer un léger goûter par monsieur et madame Charron. Cela plaît beaucoup aux artistes sûrement fatigués de leur soirée. Vers une heure du matin, ils partent pour aller coucher dans une localité assez éloignée de Saint-André-Avellin. Ils doivent y présenter la pièce le dimanche soir. En partant, madame Larocque me dit: «Notre demande pour venir a commencé de façon déplaisante mais, grâce à vous, tout a bien fini. Nous vous remercions ainsi que la population pour tous les chambardements que l'organisation de la salle a causés.»

Le lendemain, mon camion fait la tournée du village et chacun récupère ses chaises. Quelques hommes forts se chargent de retourner le piano. À peu près partout où nous allons, les gens disent avoir bien aimé la pièce; d'autres, qui n'ont pu y aller, déclarent qu'ils ont su que c'était bien beau et souhaitent pouvoir y assister une prochaine fois. Enfin la

grande majorité de la population est contente et désire que de tels spectacles se renouvellent.

La semaine suivante, je suis en train de faire des réparations avec mon beau-père, à mon restaurant Petite-Nation (qui deviendra plus tard Le Vieux Chaudron). Le curé entre, apparemment de bonne humeur: «Bonjour, ça travaille, ça travaille!» Je me lève et réponds: «Eh oui! quand on n'est pas riche, il faut travailler pour vivre.» Après quelques échanges de paroles banales, il me dit: «Mon Whissell, je suis venu te voir afin de te demander quelles sont tes qualifications pour te prononcer sur ce qui est moral ou immoral, et de qui as-tu appris la théologie?» Après un moment de réflexion, je lui réponds: «Je suis assez intelligent pour différencier ce qui est bien de ce qui est mal, et ma conscience me défend de faire le mal. Quant à la théologie, je ne l'ai jamais étudiée mais je crois que je suis né avec. Celui qui est instruit, monsieur le curé, même jusqu'au bout des ongles, s'il manque de jugement, par entêtement ou par son mauvais caractère, alors son instruction et son intelligence ne valent pas cher. De toute façon, monsieur le curé, si jamais dans l'avenir il se présente d'autres occasions nous permettant de recevoir des troupes théâtrales de qualité, sachez d'avance qu'avec moi elles seront les bienvenues. Et j'espère que votre comportement de vendredi dernier ne se répétera plus. Votre attitude a été plutôt mal vue par au moins quatre-vingts pour cent de la population.» Le curé me quitte en disant: «C'est moi qui ai la charge de diriger les âmes de mes paroissiens, et je sais ce que j'ai à faire.»

Peu de temps après, je le rencontre à son presbytère par affaire; il s'attarde à jaser avec moi environ une heure et est très agréable. Homme intelligent, c'est un interlocuteur intéressant. Il n'est pas rancunier et ne nourrit aucune haine envers personne, du moins je ne le crois pas. C'est alors le commencement de plus de liberté dans notre paroisse. Le curé permet au vicaire de présenter des films bien choisis et tolère même des troupes de théâtre réputées. Il est sans doute heureux que cela plaise à la population.

Encanteur

Un jour du mois de juin 1942, je rencontre Joseph Napoléon Vallière, l'encanteur attitré de la région. Il me dit qu'il ne se sent pas bien et me demande de faire un encan qu'il a accepté pour le samedi suivant. «Tu as la parole facile, tu es habitué à parler en public. Je vais t'expliquer comment on procède, ce n'est pas difficile. Cela se fait sur les lieux mêmes. La

marchandise est classée et, lorsqu'on te l'apporte, tu n'as qu'à la *crier*. Le dimanche avant, tu fais la criée sur le perron de l'église pour annoncer l'encan. Tu commences par la vente des pièces de moindre valeur; tu réserves les plus beaux morceaux pour la fin dans le but de garder l'assistance présente. Tu fais valoir la marchandise, tu attires l'attention sur ce qu'elle peut avoir de plus attrayant et essaye d'obtenir le plus haut prix possible. Ne finis pas la vente si tu vois que quelqu'un semble intéressé même s'il n'a encore rien dit; vante encore les qualités. Parfois on a des surprises de surenchère. Tu as du jugement, je sais que tu n'auras pas de trouble.»

Le jour venu, je me rends sur les lieux, avec mon secrétaire qui marque à mesure le nom de l'acheteur, l'article vendu et le prix. Lorsqu'une liste est complétée, elle est remise au propriétaire ou à son représentant afin de permettre aux acheteurs d'aller acquitter le coût soit d'un, soit de plusieurs articles dont ils viennent de prendre possession. Le nom de l'acheteur étant sur cette liste, il lui est impossible de quitter les lieux avec la marchandise sans l'avoir payée. La vente terminée, mon secrétaire et moi allons finir la perception de l'argent et balancer les comptes avec celui qui nous a engagés. Le tarif est parfois basé d'après un pourcentage: par exemple, deux pour cent pour le roulant, les animaux et les gros morceaux; dix pour cent pour la pacotille, ou à prix fixe, vingt-cinq dollars plus ou moins suivant l'importance de l'encan.

Cette journée est, pour moi, différente et intéressante. Monsieur Vallières me demande de continuer car la maladie le mine. Il mourra deux ans plus tard. Cette activité, qui débute comme un passe-temps nouveau, durera une quinzaine d'années. Je deviens le crieur officiel de tous les encans de la région.

Boulangerie

Depuis plusieurs années, deux boulangeries ne sont pas de trop pour desservir la paroisse de Saint-André-Avellin dont la population se chiffre à environ deux mille habitants. Les fermes sont occupées par des cultivateurs qui ont presque tous une nombreuse famille, et les ménagères boulangent elles-mêmes de moins en moins.

Napoléon Labrosse, deuxième boulanger depuis assez longtemps, meurt à l'âge de soixante-quinze ans en 1942. Son épouse, Émélie Hays, est la cousine de mon père, nous l'appelons toujours ma tante Minnie et l'aimons beaucoup.

Sa santé est chancelante et son fils aîné n'est pas intéressé dans la boulangerie qui est mise en vente. Je l'achète après avoir demandé à un boulanger actuellement sans emploi s'il veut y travailler. Jean-Charles Leclerc accepte avec plaisir. Cela fait bien son affaire de travailler à Saint-André-Avellin, sa place natale, d'autant plus qu'il peut occuper le logement adjacent avec sa famille. Monsieur Labrosse, malade depuis un certain temps, avait fermé la boulangerie.

J'achète un bon cheval, que je paye cent dollars, et ce qui manque pour recommencer à faire fonctionner la boulangerie. Je confie l'entreprise à Jean-Charles. Sa femme, travaillante et habile, lui donne souvent un coup de main: envelopper le pain, le classer, répondre à la clientèle, faire la tenue de ses livres, par exemple. J'arrête souvent et constate que tout va bien. Le couple est heureux et emballé. Un an et demi plus tard, mon ami me dit: «Si tu voulais me vendre la boulangerie, j'aimerais bien cela l'acheter. Je n'ai pas beaucoup d'argent comptant mais je te ferais des paiements chaque mois, suivant le rendement de la boulangerie en profits.» Connaissant les dépenses et les revenus, je peux évaluer le montant des paiements et lui vends à des conditions convenables. Il honore facilement ses versements. Plus tard, lorsqu'il vend, il me rembourse la différence tout en réalisant un gain appréciable et, de mon côté, je rentre dans mon argent.

Comité de bienfaisance

Lorsque le premier entrepôt de dynamite, situé dans le rang Sainte-Madeleine, dut être déménagé sur la *Petite terre*, le lot vacant d'à peu près un arpent fut vendu à Edmond Nault (Guisou) qui convoitait ce terrain, à environ un quart de mille de chez lui, pour se faire un jardin. Il continua à habiter avec son père, Joseph Nault, frère de Michel, mon grand-père maternel, et se contenta de faire un peu de culture maraîchère sur son petit terrain.

En 1939, l'une des filles de Joseph Nault, Estelle, se marie avec John Lévesque et continue d'habiter avec ses parents en face du rang Sainte-Madeleine. Trois à quatre ans plus tard, la petite famille vit à l'étroit dans la maison paternelle. Edmond (Guisou) permet à son beau-frère de bâtir sur son petit terrain un *shack* d'environ quinze par dix-sept pieds carrés, avec deux fenêtres et une porte vitrée de vingt pouces carrés. Un tuyau sert de cheminée pour la fournaise au milieu de la place; il n'y a aucun service d'égout ni d'électricité.

Jack Lévesque sait que ma mère est la cousine de sa femme et il me demande d'être, avec mon épouse, parrain et marraine d'un bébé qu'ils attendent au début de janvier. Jack et sa femme sont de braves gens, honnêtes et très pieux. Il a eu un bras coupé en travaillant dans un moulin à scie dans le nord de l'Ontario et est considéré comme un homme ne pouvant fournir le rendement d'un travailleur normal. De ce fait, il reçoit un salaire inférieur bien qu'il soit travaillant, rempli de courage et de bonne volonté.

Le 9 janvier 1946, nous sommes *de cérémonie* pour un beau gros garçon nommé Ernest comme son parrain. Nous partons en autoneige. Dès mon entrée dans la maison, je suis saisi à la vue de ces petits enfants blottis autour de leurs parents dans cette petite cabane. Je suis hanté par la pensée de la condition presque inhumaine dans laquelle vivent ces gens. Je consulte des amis et nous décidons de former un comité de bienfaisance afin de bâtir, dans le village, une maison confortable pour cette famille. Je m'engage à fournir le terrain.

La maison d'un étage, en papier brique, est montée sur un solage de béton de vingt-cinq par vingt-deux pieds. Chaude et confortable, elle comprend trois chambres à coucher, une cuisine et une chambre de bains. Les services d'eau courante, d'égout et d'électricité font le bonheur de la famille Lévesque, en plus de la proximité de l'église, des magasins, des écoles et du moulin à scie de Paul Duquette où Jack travaille.

Le comité de bienfaisance se compose de Lionel Angrignon, Arthur Bourgeois, Jean Berthiaume, vicaire, Marguerite Baulne, Gérard Chagnon, Théo Charron, Théophile Corbeil, Gustave Danis, Paul-Émile Duquette, J.J.O. Fréchette, Lucien Valois, Charles-Auguste Montreuil, Roland Saint-Denis, Philippe Simard, Albert Tittley, vicaire, Omer Villeneuve, Aldège Whissell et moi-même.

Entrepôt

Je connais Lionel Perrier qui a une boutique de forge dans les limites de Val Quesnel. Il n'a plus la santé pour continuer à exercer son métier et me dit, un jour, qu'il aimerait bien s'établir sur une terre mais qu'il doit vendre sa boutique auparavant. Il me demande si je vendrais ma terre du pont du Merisier que j'ai eue d'Eugène Lanthier en échange de mon restaurant. C'est l'ancienne terre d'Alexis Berthiaume. Je lui dis qu'elle est à vendre et m'informe du prix qu'il demande pour sa boutique. Nous en arrivons à un accord sur le prix

et les conditions du marché, et je prends possession de sa boutique en échange de ma terre.

Cette boutique est une bâtisse à deux étages, de quarante par quarante pieds, bien utile comme entrepôt. Dans une partie du deuxième étage, monsieur Perrier s'était construit un logement plus ou moins confortable qu'il habitait en ayant toujours l'intention de déménager. Je loue ce logis à un couple dans la soixantaine, monsieur et madame Albert Pilon qui sont arrivés assez récemment dans le village. Homme âgé et en mauvaise santé, Albert Pilon est pratiquement invalide. Sa femme, un peu plus jeune, travaille comme aide domestique à la journée afin de gagner sa vie et celle de son mari. Elle vient à l'occasion travailler à mon domicile, et ma femme trouve qu'elle fait pitié. Elle a eu cinq enfants, a été mal logée et a souvent travaillé fort, même enceinte. Tout en parlant, elle mentionne l'état du logis qu'elle occupe. C'est très difficile à chauffer, elle doit monter du bois pour le poêle, il arrive que l'eau gèle dans la pompe à bras, les cabinets d'aisance sont dehors. La pauvre femme travaille presque plus fort chez elle que lorsqu'elle va en service.

Trouvant cette situation inhumaine, je pense pouvoir leur bâtir, sur un de mes lots de la *Petite terre*, une petite maison qui ne coûterait pas tellement cher car j'ai en main pas mal de bois de construction que je n'ai pas payé cher. Je parle du projet avec madame Pilon, personne fiable et de parole malgré son peu d'instruction. «C'est bien certain, me dit-elle, que j'aimerais cela avoir une petite maison à moi, être logée confortablement, avoir l'eau courante et les toilettes dans la maison mais, que voulez-vous, nous sommes trop pauvres.» Je lui réponds: «Cela n'a pas d'importance, madame Pilon, je vais vous bâtir et vous me paierez le prix que cela aura coûté, et suivant vos possibilités; je ne vous demande pas de comptant.» Elle réplique: «Je n'ai pas d'argent mais je crois que je pourrais vous donner cent cinquante dollars par année.»

Lorsqu'elle prend possession de la maison, qui a coûté mille trois cents dollars, je lui donne une promesse de vente. L'année suivante, à la même date qu'elle avait pris possession de sa maison, elle arrive, jase un peu avec ma femme et demande si je suis là. Elle passe alors dans mon bureau, le regard pétillant de joie, et sort de son corsage un petit sac de coton blanc attaché avec une épingle à ressort. «Comptez cela», me dit-elle. Je déplie les billets et l'apparence de certains démontre qu'ils ont été entassés depuis longtemps. Il y a exactement cent cinquante dollars. Elle revient à la même date de chaque année suivante, disant: «Si je ne tombe pas malade, je vais

pouvoir vous faire mon paiement tous les ans, finir par vous payer ma maison et être chez nous. Toute notre vie, nous avons été à loyer et pas toujours dans des châteaux.» Au bout de huit ans, je lui remets une quittance notariée que je lui recommande de faire enregistrer.

Quant à l'ancien logis en haut de la boutique de forge, je le convertis en entrepôt, boutique, remise ou à d'autres fins et je le loue à l'occasion.

Carré de maison levé en un jour

Vers 1947, je signe un contrat avec Adélard Fournier de Duhamel pour lever le carré d'une maison qu'il veut construire. Son solage est prêt, je n'ai qu'à fournir et poser les blocs et installer les boîtes de châssis. Je réalise qu'il est très difficile de trouver le temps de m'en occuper. Je téléphone à mon frère Frank, propriétaire de Whissell Ciment Blocs de Lachute, ancienne usine de mon père, pour lui demander s'il pourrait faire cette *job*. Il me dit qu'il est débordé de travail: «Je ne veux pas te laisser mal pris. Je peux te donner une journée d'ouvrage avec une équipe de cinq hommes. Si on commence très à bonne heure, on peut monter le carré dans une journée à condition que tous les matériaux nécessaires soient sur les lieux quand on commencera.» Venant de tout autre homme, cette proposition m'aurait laissé perplexe mais je sais que mon frère est doué d'une force herculéenne, qu'il est ingénieux et reconnu pour sa vivacité peu commune. De plus, il s'assure toujours d'avoir des hommes habiles et compétents pour travailler avec lui.

Je lui dis que les blocs et les boîtes de châssis sont rendus sur place ainsi que les échafauds, madriers et la chaux détamée pour faire le mortier. Frank me répond au téléphone: Demain matin, de bonne heure, je serai là avec mes hommes.» Et le lendemain soir, la maison est prête à recevoir la couverture.

Construction d'autres maisons

En 1948, Raoul Louisseize, célibataire d'un certain âge qui habite le rang Sainte-Madeleine dans Notre-Dame-de-la-Paix, me dit qu'il veut s'établir, avec sa mère veuve et âgée, dans le village de Saint-André-Avellin. Il demande si j'accepterais de lui bâtir une maison, vu que j'ai de l'expérience dans la construction et que lui n'y connaît rien. Il me décrit ce qu'il désire et, après avoir fait un plan, je promets de lui donner une estimation sous peu.

Quelques mois auparavant, Alcide Therrien, propriétaire d'un moulin à scie à Duhamel, m'a offert de me vendre tout le bois de sciage qu'il a dans sa cour: planche, deux par quatre, deux par six, deux par huit, le tout pêle-mêle et de différentes qualités. Il cesse l'exploitation de son moulin et veut vendre ce bois provenant des cultivateurs qui payaient les frais de sciage de leurs billots avec du bois de sciage. Je vais donc voir monsieur Therrien; il me vend le reste du bois d'assez bonne qualité qu'il a dans sa cour. Ce bois, rendu sur les lieux de la construction, me revient à environ quinze dollars les mille pieds, à part le coût du planage et de *l'embouffetage*. J'engage Lionel Berthiaume et son frère Eddy pour la menuiserie, je paye les services de l'électricien et du plombier, et d'autres frais. Raoul Louisseize me paye la facture au montant de deux mille cinq cents dollars; il est bien content de n'avoir eu à s'occuper de rien pour sa maison. Quant à moi, je ne fais pas de millions mais l'achat des matériaux à des conditions exceptionnelles me laisse une compensation pour mon dérangement.

Après la campagne électorale, je recommence à fréquenter un petit groupe d'amis avec qui je joue aux cartes le soir lorsque mes loisirs me le permettent. Nous jouons pour de l'argent mais chacun prend bien garde de ne pas dépasser ses moyens. Si j'ai affaire à un ami moins fortuné, chef de famille, qui pourrait se laisser entraîner par l'appât du jeu, je suis le premier à mettre fin à la partie. Un de mes compagnons, Louis Périard, commerçant d'animaux à qui j'ai déjà vendu une maison, l'a revendue et a acheté un terrain sur lequel il veut se construire. Un soir, après la veillée, il demande si je veux lui faire un prix pour bâtir une maison, disant que tous ceux pour qui j'en ai construit sont satisfaits et qu'il a confiance en moi. Mes conditions lui conviennent et je commence aussitôt les travaux. Je viens de finir la maison de Raoul Louisseize, il me reste pas mal de bois et les menuisiers Berthiaume sont libres. Environ deux mois plus tard, Louis emménage avec sa famille dans sa nouvelle demeure située dans les limites de Val Quesnel.

Au cours des travaux, Ferdinand Larose, cultivateur de Notre-Dame-de-la-Paix, vient visiter la maison et demande si je pourrais le construire sur un lot dans son village. Mes menuisiers étant libres de nouveau, nous commençons aussitôt et la maison est parachevée avant l'automne, à la grande satisfaction de monsieur et madame Larose bien contents de déménager avant l'hiver.

Chalet au Petit lac Simon

Sur mon terrain de trente-cinq arpents du côté est de la route menant au Petit lac Simon, avec droit de passage sur l'entrée conduisant à l'hôtel Au Vieux Pin situé au bord du lac, il reste deux ou trois lots de soixante par cent pieds dans le boisé qui longe la grève. Je me propose de vendre ces lots afin d'y bâtir des chalets d'été, tout en me gardant un passage de vingt pieds qui se rend au lac. Je construis une route transversale à une centaine de pieds de la grève pour desservir ces lots et je cultive le reste du terrain jusqu'à la route.

En haut du boisé, sur le coin de mon chemin transversal et de la route conduisant à l'hôtel, je bâtis un chalet de trois pièces, en bois *embouffeté* avec une couverture en papier bardeau. Splendien Charlebois, propriétaire de l'hôtel, me permet de connecter un tuyau à son réseau d'eau alimenté par un puits. Avec l'électricité et l'eau courante, c'est assez confortable. Constatant que j'ai très peu de temps pour en jouir et que ma famille est plus ou moins intéressée, je le loue chaque été par l'intermédiaire de mon ami Splendien qui, finalement, l'achète pour loger son personnel. Je lui vends en plus une superficie de terrain de deux cents par quatre cents pieds sur laquelle il fait un terrain de base-ball.

Au secours d'une orpheline

Durant l'été de 1947, je reçois un téléphone de madame Olivier Demers de Ripon. Elle me demande de passer à son domicile car elle a besoin de me voir à titre de huissier. Je connais ces braves gens depuis les débuts de mon colportage. Monsieur Demers, un bon menuisier, avait une cage à écureuil comprenant à l'intérieur un cylindre roulant que l'animal peut faire tourner; je l'admirais chaque fois que je passais chez lui. Il m'avait offert de m'en fabriquer une semblable, ce qui me fit bien plaisir. Je lui payai le prix demandé et l'installai dans mon restaurant. Chaque automne, je suis certain de trouver chez madame Demers une bonne provision de bas et de mitaines de laine bien tricotés et même avec des fantaisies de couleur. J'en donne à mes amis et parents et il m'en reste à vendre.

Lorsque j'arrive, je trouve le couple assis dans la cuisine et m'attendant anxieusement. Madame Demers s'empresse de me raconter toutes les difficultés qu'ils ont à élever la petite fille qu'ils gardent depuis sa naissance. Elle ajoute: «Nous avions bien hâte que vous arriviez pour vous parler avant qu'elle ne revienne du village. Elle ne nous écoute plus du tout

et n'en fait qu'à sa tête. Nous avons tout essayé: punitions, privations de distractions, menaces et même quelques petites corrections corporelles. Elle part sans dire où elle va et revient quand ça lui plaît, elle menace de déserter et elle n'a que quatorze ans. Nous perdons le contrôle et pensons la placer. Pouvez-vous nous aider?»

J'écoute avec compassion ces deux pauvres vieux qui, dans leur naïveté, exigent que la petite adapte son mode de vie au leur. Je réalise vite qu'ils ne sont pas en mesure de comprendre les aspirations d'une adolescente de quatorze ans. J'ai vu la fillette à l'occasion et elle me paraît une enfant normale, délurée et intelligente. Je songe à mes deux filles et me demande comment elle agiraient dans un milieu aussi fruste quoique bien intentionné. Je réponds donc que, selon moi, Jeanne-d'Arc est intelligente et bénéficierait certainement d'être soustraite à son milieu, envoyée dans un pensionnat où elle recevrait une bonne éducation et une bonne instruction qui lui permettraient de gagner sa vie plus tard. Je dis que je vais communiquer avec les religieuses du couvent de Saint-André-Avellin car je les connais bien.

Je m'en vais rejoindre Jeanne-d'Arc là où sa grand-mère croit qu'elle peut être, et je lui fais comprendre qu'elle est en train de gâcher sa vie si elle continue à rester chez ses grands-parents et refuse d'aller à l'école. Elle est intelligente et peut s'instruire; plus tard elle en sera bien contente. Je lui propose de l'emmener chez moi, lui disant que j'ai deux filles de son âge et que je vais l'aider à s'acheter des vêtements et tout ce qu'il lui faut afin de devenir pensionnaire au couvent de Saint-André-Avellin. Elle ne manifeste aucune réticence et semble plutôt impressionnée d'avoir affaire à moi.

Les religieuses l'accueillent pendant quatre ans dont la dernière année à l'École Normale. Pendant les vacances, ses grands-parents sont heureux de la recevoir. Elle continue de revoir le jeune homme avec qui elle s'était liée d'amitié pendant son adolescence et l'épouse à dix-huit ans. Ce sont deux jeunes gens sérieux pour leur âge, tenaces et travailleurs. Plus tard, ils commencent à se bâtir dans le village de Ripon où Lionel travaille comme journalier. Au bout de huit ans, la maison est confortable quoique non terminée. Ils ont cinq enfants en bonne santé et décident de déménager à Hammond, Ontario; Lionel y travaillera à longueur d'année comme bûcheron à la forêt Larose.

J'achète leur maison, prends charge de leur hypothèque et leur rembourse la balance de la vente en argent comptant, ce qui leur permet de défrayer le déménagement et de s'installer

dans leur nouvelle localité. Une douzaine d'années plus tard, je rencontre Jeanne-d'Arc et Lionel. À force de persévérance, ils sont devenus assez prospères et sont très heureux car ils sont propriétaires d'un joli bungalow. Leurs cinq enfants sont tous instruits et gagnent honorablement leur vie.

Déboires en politique et suite heureuse

Je cesse de fumer

Lors d'une livraison de patates, un des employés que je vois souvent trouve que je suis amaigri et que j'ai l'air fatigué. Il s'inquiète de ma santé. Je lui dis, en allumant une cigarette, que je suis un peu fatigué mais pas malade. «Combien de cigarettes fumez-vous par jour?», demande-t-il. Je réponds: «Je ne sais pas au juste; trois à quatre paquets de vingt. J'ai cessé trois ou quatre fois pendant des périodes assez longues mais je recommence toujours.» Il réplique: «Mon ami, — permettez-moi de vous appeler ainsi — j'étais un fumeur comme vous. J'ai dû aller voir un médecin pour des malaises assez sérieux qui avaient succédé à de l'amaigrissement et de la fatigue et il m'a dit qu'il n'y avait rien à faire si je ne cessais pas de fumer. Je tenais à ma santé. Vous voyez comme je suis toujours actif. J'ai suivi les conseils d'un ami: manger des raisins secs sans noyaux accompagnés d'amandes de noix, les mâcher jusqu'à ce qu'ils ne goûtent plus rien et cela, aussi longtemps qu'il me prenait des goûts de fumer.»

Je suis son conseil et garde constamment des raisins et des noix à ma portée. Au bout de quelques mois, ce n'est plus de la cigarette mais des raisins dont je ne peux plus me passer. Je me sens beaucoup moins fatigué et j'engraisse de quelques livres mais cette habitude devient pour moi presque comme une drogue. Le docteur Chagnon me conseille de remplacer ces friandises par des *bâtons forts*, ce que je fais durant quelques mois en diminuant graduellement. Je n'ai jamais fumé depuis. Cette période est comme un mauvais rêve.

À travers toutes mes affaires, je m'occupe de politique provinciale et fédérale depuis de nombreuses années.

Politique provinciale

Au gouvernement provincial, j'ai toujours appuyé le Parti conservateur. En 1935, je fais la campagne comme orateur avec le candidat de Papineau, Roméo Laurin; il est élu avec une bonne majorité. Un an plus tard, le Parti conservateur est devenu l'Union Nationale. Ayant Maurice Duplessis comme

premier ministre, le gouvernement de l'Union Nationale est affaibli par les malaises occasionnés par le *mariage* Duplessis-Gouin. Après avoir réussi à se débarrasser de son affiliation avec Gouin, Duplessis déclenche une élection générale en 1936, à laquelle je participe encore très activement. Il est élu ainsi que Roméo Laurin, nommé ministre des Travaux publics dont le budget est largement favorisé. Il fait profiter son comté de nouvelles routes et de ponts qui ne sont pas sans nécessité et requièrent l'utilisation d'une grande quantité de matières explosives. Certains de ces travaux ont lieu dans ma région.

Lésé dans l'obtention de contrats

Étant le seul vendeur de dynamite depuis de nombreuses années dans la région, c'est-à-dire entre Buckingham et Lachute, je représente la compagnie C.I.L. et m'attends à vendre de la dynamite. J'apprends que les travaux de voirie de la côte des Pruches sont commencés et qu'il y a dynamitage. N'ayant reçu aucune demande pour des explosifs, je me pose des questions. J'apprends que le gouvernement achète la dynamite d'un agent de la C.I.L. à Buckingham, à cinquante milles des travaux alors que j'en suis à quinze milles à peine. Le transport est fait par un organisateur du parti conservateur à Chénéville; l'organisateur de Saint-André-Avellin est son acolyte. Deux et deux font quatre.

De complicité, les deux, n'ayant pas l'agence pour notre région, sont allés voir le représentant de C.I.L. à Buckingham et ont obtenu une ristourne sur les explosifs qu'ils vendraient au gouvernement dans leur région. Cette manigance sauve les apparences du côté du gouvernement qui, normalement, doit encourager les distributeurs locaux et rend légale la distribution de la dynamite. C'est du patronage pur et simple. Je m'empresse d'en informer le ministre; il est absolument d'accord avec moi et m'assure qu'il va corriger la situation. Je reviens confiant chez moi.

Trois semaines passent et aucun changement ne se produit. Je communique par téléphone avec le bureau du ministre à Buckingham: «Il n'est pas à son bureau... Il a été retenu à Québec... Il est en conférence... Il sera ici en fin d'après-midi... Il n'est pas encore rentré...» J'appelle ainsi pendant deux semaines et finis par obtenir un rendez-vous à son bureau. Le ministre adopte une attitude presque pathétique car il multiplie ses regrets et exprime sa compréhension. Il explique qu'il se trouve dans une situation très embarrassante et qu'il lui est pratiquement impossible d'intervenir vu qu'il doit

beaucoup de reconnaissance aux trois personnages impliqués. Le représentant de la C.I.L. à Buckingham a fourni une somme appréciable à sa caisse électorale et a été l'un des piliers de son élection dans la partie sud du comté. Quant aux deux organisateurs du nord du comté, ils reçoivent du distributeur de Buckingham deux dollars pour le transport de chaque caisse vendue. De plus, leurs cotisations à sa caisse électorale a largement contribué à sa victoire dans le nord du comté. Leur arrangement n'a rien d'illégal et il ne peut pas l'empêcher même s'il constate qu'il me porte préjudice.

«Je comprends votre mauvaise position et la raison de votre tolérance à cette injustice, lui dis-je. Mais je m'aperçois également qu'en politique il y a une balance pour les marques de reconnaissance aux supporteurs sincères qui n'ont que leur temps, leur dévouement et leur sincérité à fournir, et pas trop trop de piastres. Je m'aperçois aussi que vous débutez en politique en vous entourant d'hommes peu scrupuleux qui savent où et comment placer une piastre pour la faire profiter et n'hésitent pas à poser des gestes conduisant à des injustices dégoûtantes. Cette atmosphère ne convient pas à la conception que je me fais de la politique: à l'avenir, je combattrai votre parti politique.» Nous nous quittons avec courtoisie l'un envers l'autre.

Allégeance libérale au provincial

À l'élection de 1939, je fais la campagne pour le candidat libéral Lapierre. L'Union Nationale du premier ministre Duplessis est invincible et Roméo Laurin est réélu député et nommé ministre des Travaux publics. Nous sommes en temps de guerre et la prospérité règne. Quantité de travaux publics se font au profit de la population rurale: routes, ponts, rénovation des chantiers forestiers, électrification rurale et ainsi de suite. Toutes ces améliorations rendent le parti de l'Union Nationale de plus en plus populaire. Lors de l'élection suivante, en 1944, je fais campagne comme orateur auprès du candidat libéral, l'avocat Arthur L'Abbé, réputé pour son intégrité. Défait, il se représente en 1948 mais, malgré l'intensification de la campagne, les libéraux sont encore vaincus.

Candidat libéral au fédéral

Jusqu'en 1935 j'avais toujours voté pour Henri Bourassa, le candidat indépendant. Mais en face de la tiédeur de son

comportement envers ses électeurs, je fis comme plusieurs de ses supporteurs et donnai mon vote au candidat franc libéral, Maurice Lalonde de Mont-Laurier qui fut élu avec une bonne majorité. Je fis campagne à ses côtés, ainsi qu'aux élections suivantes de 1939 et 1945 auxquelles je participai activement comme orateur. Il fut élu à chaque élection. Étant donné l'état de guerre du Canada, l'élection au fédéral a été retardée par décret jusqu'en 1945.

En 1949, étant président du comité libéral au fédéral pour la partie sud du comté Labelle depuis deux ans, je suis mis en nomination comme candidat à la convention libérale fédérale et je suis élu pour représenter ce comté. Le candidat du Parti conservateur fédéral est l'avocat Henri Courtemanche qui pratique à Mont-Laurier. Il est aussi le gendre du ministre de la Santé dans le gouvernement provincial de l'Union Nationale, le docteur Albini Paquette de Mont-Laurier.

Yvon, mon fils de dix-sept ans, me suit depuis quelques années dans mes activités politiques. Il se renseigne et s'intéresse à tout. Je suis relativement surpris d'apprendre qu'il est monté sur l'estrade dans un village du Nord et a soutenu l'intérêt des auditeurs durant une bonne demi-heure jusqu'à ce que l'orateur arrive. Il est opportuniste et confiant en lui-même. J'avais assisté à certains débats auxquels il participait à l'université d'Ottawa et je le trouvais bon orateur. Mais de là à faire face au public en temps d'élection, appuyer un parti et dérouter les huées des adversaires, je suis surpris et flatté.

Lorsque je me présente au fédéral en mai 1949 comme candidat libéral dans le comté Labelle, je m'attends à de l'opposition normale. Je ne songe même pas à mes antécédents en politique provinciale. Ma campagne est intensifiée dans le Nord où se trouve, à mon point de vue, la plus forte opposition du Parti conservateur. Mon fils a pris de l'expérience et me seconde efficacement; il fait toute la campagne avec moi. Il est extraordinaire pour ouvrir les assemblées et soutenir l'intérêt des auditeurs par son talent d'improvisateur lorsque les orateurs principaux et moi-même sommes retardés. De plus, je peux souvent me reposer lorsqu'il conduit ma voiture, la nuit surtout car je me sens en sécurité avec lui au volant.

Le comté Labelle, au fédéral, est un grand territoire presque subdivisé en une partie nord et une partie sud. Cette situation est due aux mauvaises communications routières dans un comté si étendu qui comprend un comité politique pour le sud et un pour le nord. Lors du choix d'un candidat fédéral, les deux parties manifestent un intérêt particulier à nommer

un candidat qui habite sa région. De mémoire, je crois que le député Henri Bourassa fut le seul qui n'ait pas habité le nord du comté. Au gouvernement provincial, cette région forme deux comtés: la partie nord garde le nom de Labelle et la partie sud s'appelle Papineau. Il ne s'écoule pas beaucoup de temps avant que mon adversaire ne bénéficie des avantages et des *connections* de son beau-père, ministre de la Santé dans le gouvernement provincial de l'Union Nationale.

Une quinzaine de jours après le début de la campagne, je suis à Mont-Laurier lorsque l'un de mes supporteurs m'apprend que la veille, à l'assemblée du parti conservateur pour Henri Courtemanche, à Saint-André-Avellin, l'organisation de l'Union Nationale s'est manifestée ouvertement en sa faveur. Je comprends vite que le ministre des Travaux publics, avec qui j'avais eu des différends en 1936 et que j'avais combattu aux côtés du candidat libéral à chacune de ses élections, est sorti de son domaine provincial qui est l'Union Nationale. Il n'a pas hésité à entraîner sa grosse batterie électorale en faveur du parti conservateur fédéral, de connivence sûrement avec son collègue de l'Union Nationale provinciale dans Labelle, le ministre de la Santé, Albini Paquette, beau-père de mon adversaire. Je fais donc face à une double organisation des mieux structurées: d'une part la fonction de député fédéral est en jeu, et d'autre part on ne tient pas à ce que j'acquière l'autorité de dénoncer certaines manigances et certains patronages, ce qui pourrait devenir gênant.

Quelques amis ayant des emplois pour le gouvernement provincial, qui dans Labelle, qui dans Papineau, me confient qu'ils ne peuvent travailler pour moi sans s'exposer à perdre certains octrois et même leur gagne-pain. Mes adversaires font même valoir le danger de contrarier le ministre provincial de la Santé en n'élisant pas son gendre au fédéral. Ce ministre tient en main le pouvoir de faire construire ou agrandir les hôpitaux dans la province et de donner des subventions. De plus, ils insistent sur les avantages d'élire son gendre qu'il pourrait favoriser d'octrois, étant l'ami du ministre des Travaux publics au provincial.

Je multiplie mes déplacements et les discours sont de plus en plus véhéments car ils dénoncent l'ère de dictature que le comté traverse et que la prospérité qu'elle apporte est payée chèrement par un état presque d'esclavage. Je m'en tiens à la vérité et j'ai l'impression que la population est dégoûtée du régime actuel; presque partout où je fais des assemblées, la salle est comble. Vers la fin de la campagne, constatant sans doute que leurs calomnies, menaces et promesse perdent de

leur efficacité, mes adversaires décident d'employer la violence pour troubler mes assemblées.

Un soir, au lac Saguay, pendant mon discours, je m'aperçois qu'il y a du brouhaha dans l'assistance et que des discussions animées s'amorcent. Je vois une trentaine de costauds à moitié ivres mais je continue à parler sans m'en occuper. Les bousculades se transforment en coups de poings et les escarmouches se poursuivent à l'extérieur. Le président de l'assemblée me souffle à l'oreille: «C'est la *gang* de la Lyon's Construction sur les chantiers de l'hôpital de Mont-Laurier, sûrement envoyée par Paquette.» Je fais remarquer aux auditeurs: «Ne croyez-vous pas qu'il faut être désespéré pour en arriver à des manoeuvres semblables? Mais la dictature honteuse et malhonnête de nos adversaires ne nous ralentira pas.» Les applaudissements font vibrer la salle.

Comme c'est la coutume, après l'assemblée je m'attarde dans la salle afin de rencontrer des partisans que mes proches organisateurs me présentent. J'apprends qu'il y a pas mal de dégâts à l'extérieur: on a renversé des automobiles, brisé des vitres et il y a eu panique. L'un de mes organisateurs, inquiet, me dit: «J'ai appris que certains individus vous attendent à la sortie pour vous faire un mauvais parti. Ils sont tous à moitié saoûls, ce sont de vrais sauvages; on ne sait jamais ce qui peut arriver.» Je n'ai pas le choix: je dois retourner à Mont-Laurier. Je sors calmement. Je n'ai aucune crainte mais je prends quand même la précaution de cacher, sous mon imperméable à ma portée, une grosse lampe de poche d'une quinzaine de pouces de longueur.

Le lendemain, à Mont-Laurier, un informateur me dit que la bagarre de la veille n'est pas accidentelle. Les contremaîtres de la construction à l'hôpital ont reçu l'ordre de déléguer un groupe de fiers-à-bras, bien traités au gin ou au scotch, pour suivre mes assemblées et prendre n'importe quel moyen afin de semer la panique. Les assemblées de la fin d'une campagne sont déterminantes.

Pour mes dernières assemblées régionales dans le nord du comté, à Ferme-Neuve et à Mont-Laurier, le comité central de Montréal envoie quatre lutteurs professionnels comme gardiens de la paix. Ceux-ci circulent dans la salle, vêtus de façon à ce que leur musculature soit en évidence. Ce sont des colosses de six pieds et deux pouces ou plus, pesant dans les deux cent cinquante livres. Aucun incident, même mineur, ne se produit. C'est une assemblée monstre, bien que nombre de citoyens se soient abstenus d'y assister soit par crainte qu'il n'y ait du désordre, soit par protection personnelle. Une partie

de la population est écoeurée de ce règne de dictature de l'Union Nationale du gouvernement provincial, mais celui qui ne veut pas subir les foudres de ce régime sans scrupules a tout intérêt à se plier à ses exigences.

Le soir des élections, le 19 juin 1949, j'écoute les résultats à la radio chez moi avec ma famille et quelques amis. Dès le début des rapports, je mène avec une majorité. Mais, lorsque les résultats du haut du comté commencent à rentrer, le nombre de votes en faveur de mon adversaire augmente. Le résultat final donne une très faible majorité à mon adversaire. Je pense que la population du sud du comté s'attendait à me voir sortir victorieux de cette lutte et plusieurs se sont abstenus d'aller voter, craignant des réprimandes coûteuses du parti provincial. Je suis reconnu pour mon intégrité et mon dévouement dans le domaine des affaires publiques, j'ai été en politique municipale pendant douze ans dont huit dans le fauteuil de la mairie à Saint-André-Avellin. Il semble donc évident que si je remplis la fonction de député, je consacrerai tout mon temps à la bonne administration du comté.

L'organisation du nord du comté a sans doute les mêmes opinions mais mes adversaires ont senti le besoin de s'assurer que je n'aie pas tous les votes que la population m'y avait donnés. Le soir même de l'élection, un téléphone venant de Mont-Laurier m'apprend que cinq boîtes de scrutin sont introuvables: celles des *polls* où le Parti libéral est sûr de la majorité. Le lendemain, j'apprends nombre d'irrégularités et de menaces dont les électeurs ont été victimes le jour du vote dans la partie nord du comté.

Ma défaite n'est pas due aux votes de la partie sud du comté, malgré la grosse batterie de l'Union Nationale du provincial qui a réussi à m'enlever des voix grâce à des promesses de *patroneux* quand ce n'étaient pas des menaces dissimulées. C'est quand même un réconfort moral pour moi de constater que mon adversaire a obtenu une très faible majorité, alors qu'il me fallait lutter contre deux ministres influents du gouvernement provincial qui s'étaient acharnés à causer ma défaite, et alors que je devais me faire accepter dans la région nord du comté où j'étais à peine connu.

Le lendemain de ma défaite, seule ma déception dépasse mon étonnement. Malgré ma constitution robuste, je suis fourbu. J'ai maigri de dix livres pendant les six semaines de ma campagne, faite dans des conditions de transport des plus difficiles. J'ai parcouru tout près de dix mille milles, tenu quarante-trois assemblées politiques, jusqu'à deux et même

leur efficacité, mes adversaires décident d'employer la violence pour troubler mes assemblées.

Un soir, au lac Saguay, pendant mon discours, je m'aperçois qu'il y a du brouhaha dans l'assistance et que des discussions animées s'amorcent. Je vois une trentaine de costauds à moitié ivres mais je continue à parler sans m'en occuper. Les bousculades se transforment en coups de poings et les escarmouches se poursuivent à l'extérieur. Le président de l'assemblée me souffle à l'oreille: «C'est la *gang* de la Lyon's Construction sur les chantiers de l'hôpital de Mont-Laurier, sûrement envoyée par Paquette.» Je fais remarquer aux auditeurs: «Ne croyez-vous pas qu'il faut être désespéré pour en arriver à des manoeuvres semblables? Mais la dictature honteuse et malhonnête de nos adversaires ne nous ralentira pas.» Les applaudissements font vibrer la salle.

Comme c'est la coutume, après l'assemblée je m'attarde dans la salle afin de rencontrer des partisans que mes proches organisateurs me présentent. J'apprends qu'il y a pas mal de dégâts à l'extérieur: on a renversé des automobiles, brisé des vitres et il y a eu panique. L'un de mes organisateurs, inquiet, me dit: «J'ai appris que certains individus vous attendent à la sortie pour vous faire un mauvais parti. Ils sont tous à moitié saoûls, ce sont de vrais sauvages; on ne sait jamais ce qui peut arriver.» Je n'ai pas le choix: je dois retourner à Mont-Laurier. Je sors calmement. Je n'ai aucune crainte mais je prends quand même la précaution de cacher, sous mon imperméable à ma portée, une grosse lampe de poche d'une quinzaine de pouces de longueur.

Le lendemain, à Mont-Laurier, un informateur me dit que la bagarre de la veille n'est pas accidentelle. Les contremaîtres de la construction à l'hôpital ont reçu l'ordre de déléguer un groupe de fiers-à-bras, bien traités au gin ou au scotch, pour suivre mes assemblées et prendre n'importe quel moyen afin de semer la panique. Les assemblées de la fin d'une campagne sont déterminantes.

Pour mes dernières assemblées régionales dans le nord du comté, à Ferme-Neuve et à Mont-Laurier, le comité central de Montréal envoie quatre lutteurs professionnels comme gardiens de la paix. Ceux-ci circulent dans la salle, vêtus de façon à ce que leur musculature soit en évidence. Ce sont des colosses de six pieds et deux pouces ou plus, pesant dans les deux cent cinquante livres. Aucun incident, même mineur, ne se produit. C'est une assemblée monstre, bien que nombre de citoyens se soient abstenus d'y assister soit par crainte qu'il n'y ait du désordre, soit par protection personnelle. Une partie

de la population est écoeurée de ce règne de dictature de l'Union Nationale du gouvernement provincial, mais celui qui ne veut pas subir les foudres de ce régime sans scrupules a tout intérêt à se plier à ses exigences.

Le soir des élections, le 19 juin 1949, j'écoute les résultats à la radio chez moi avec ma famille et quelques amis. Dès le début des rapports, je mène avec une majorité. Mais, lorsque les résultats du haut du comté commencent à rentrer, le nombre de votes en faveur de mon adversaire augmente. Le résultat final donne une très faible majorité à mon adversaire. Je pense que la population du sud du comté s'attendait à me voir sortir victorieux de cette lutte et plusieurs se sont abstenus d'aller voter, craignant des réprimandes coûteuses du parti provincial. Je suis reconnu pour mon intégrité et mon dévouement dans le domaine des affaires publiques, j'ai été en politique municipale pendant douze ans dont huit dans le fauteuil de la mairie à Saint-André-Avellin. Il semble donc évident que si je remplis la fonction de député, je consacrerai tout mon temps à la bonne administration du comté.

L'organisation du nord du comté a sans doute les mêmes opinions mais mes adversaires ont senti le besoin de s'assurer que je n'aie pas tous les votes que la population m'y avait donnés. Le soir même de l'élection, un téléphone venant de Mont-Laurier m'apprend que cinq boîtes de scrutin sont introuvables: celles des *polls* où le Parti libéral est sûr de la majorité. Le lendemain, j'apprends nombre d'irrégularités et de menaces dont les électeurs ont été victimes le jour du vote dans la partie nord du comté.

Ma défaite n'est pas due aux votes de la partie sud du comté, malgré la grosse batterie de l'Union Nationale du provincial qui a réussi à m'enlever des voix grâce à des promesses de *patroneux* quand ce n'étaient pas des menaces dissimulées. C'est quand même un réconfort moral pour moi de constater que mon adversaire a obtenu une très faible majorité, alors qu'il me fallait lutter contre deux ministres influents du gouvernement provincial qui s'étaient acharnés à causer ma défaite, et alors que je devais me faire accepter dans la région nord du comté où j'étais à peine connu.

Le lendemain de ma défaite, seule ma déception dépasse mon étonnement. Malgré ma constitution robuste, je suis fourbu. J'ai maigri de dix livres pendant les six semaines de ma campagne, faite dans des conditions de transport des plus difficiles. J'ai parcouru tout près de dix mille milles, tenu quarante-trois assemblées politiques, jusqu'à deux et même

trois dans la même journée selon les localités, et je n'ai dormi que quelques heures par jour, suivant les événements.

Un ami m'invite à son chalet afin de me changer les idées. C'est un endroit calme et paisible au bord d'un lac peu fréquenté. Je me couche en arrivant, ne me lève qu'à l'heure du souper et me couche pour la nuit vers neuf heures. Nous nous levons tôt le matin et faisons de l'équitation. Il y a des endroits très pittoresques dans les environs: nous montons les chevaux quatre à cinq heures par jour et ne rentrons que pour le souper, puis nous couchons de bonne heure. Après trois jours, je reviens chez moi en assez bonne forme, si ce n'est de l'irritation et des douleurs musculaires aux cuisses. Mes affaires n'ont pas été négligées. Je me replace vite dans mes occupations habituelles, rassasié de la politique, à la grande satisfaction de ma famille.

Le Parti libéral ayant été porté au pouvoir, le patronage du comté me revient à titre de candidat défait. Je représente la population auprès des ministères pour l'obtention d'octrois en vue de différents travaux publics: bureaux de poste, ponts, quais, etc. Au cours des quatre années pendant lesquelles je m'occupe du comté, je constate que le travail d'un député dans son comté n'est pas de tout repos. Celui qui a une carrière, un métier ou un commerce assez rentable pour lui permettre de faire une vie aisée et de vivre entouré de sa famille, aurait grand tort d'envier la fonction de député. Ma défaite du 19 juin 1949 a été pour mon plus grand bien, celui de ma famille et de mon commerce.

J'ai eu connaissance, un peu plus tard, qu'un certain député de l'opposition n'a pu résister à la tentation de poser des gestes plus ou moins honnêtes afin d'augmenter ses revenus. N'eût-ce été de la protection d'amis et de parents influents en politique, le scandale auquel il avait participé l'aurait conduit à l'emprisonnement. Nommé au Sénat par l'Honorable Diefenbaker afin d'étouffer sa honte, il n'eut même pas l'honnêteté nécessaire pour y demeurer. On l'obligea à donner sa démission et il dut retourner à sa profession afin de gagner sa vie.

Autres mortalités dans ma famille

À la fin de l'été de 1949, mon oncle Georges, qui a soixante et quatre ans, est mal en train depuis assez longtemps. Les médecins recommandent son hospitalisation au sanatorium Saint-Laurent de Hull où il pourra prendre le repos nécessaire à la guérison de la tuberculose dont il souffre. J'arrête pour le

visiter quelquefois en passant et je suis bien ému de le voir s'éteindre en pleine lucidité. Une fois, il me dit: «Ernest, je ne veux pas mourir ici, peux-tu venir me chercher avec ton ambulance?» Je l'encourage et lui affirme qu'il ne faut jamais désespérer, qu'il peut compter sur moi.

Au mois de janvier, son épouse, ma tante Éva me dit qu'elle aimerait bien que j'aille la chercher, qu'elle peut s'organiser pour en prendre soin. Elle sait qu'il est condamné et elle fait bien pitié. Lorsque j'arrive à sa chambre, l'oncle Georges me regarde avec un éclair de joie dans ses grands yeux bleus qui semblent encore plus grands dans le visage amaigri de ce colosse que j'ai toujours admiré. Au bout d'un moment, il me dit: «Te voilà! Je savais que tu ne m'abandonnerais pas.» Sur le chemin du retour, je parle peu; il est plutôt somnolent. En arrivant devant la porte de sa demeure, il se soulève et dit: «Enfin je suis rendu chez nous.» Il ajoute: «Je te remercie bien en attendant...» Des situations semblables me bouleversent toujours mais, en face de cet oncle qui nous aime tous et est si généreux, j'ai peine à cacher mon émotion. Il est inhumé auprès de sa mère, ma grand-mère Mathilda Hay, dans l'un de mes lots que je vends à ma tante afin qu'elle n'ait pas à le faire déposer dans le charnier.

Ma tante a de bons enfants qui l'aident à supporter son chagrin. Ses deux filles, Georgette et Lucienne, habitent dans le village. Son fils Eddy, hôtelier important de Rouyn, Abitibi, la visite assez souvent et l'entoure toujours de petites attentions délicates. Elle continue son métier de couturière et garde avec elle un soeur, un neveu ou une belle-soeur qui remplissent le vide de son existence.

Un an plus tard, en mars 1950, mon oncle Willie qui n'a que cinquante-sept ans meurt à la suite d'une brève maladie. J'en suis très peiné d'autant plus qu'il semblait si heureux dans la nouvelle maison qu'il habitait depuis 1947. Ma tante est très courageuse et ne se laisse pas écraser par son chagrin. Elle fait l'inventaire de son commerce. Après avoir payé tous ses fournisseurs, il lui reste quelques dollars. Elle désire s'installer à Montréal afin d'avoir plus de facilité pour faire instruire son jeune garçon de quinze ans, Paul-Yvan. Elle me demande si je veux acheter sa maison et la boucherie adjacente; j'y consens sans hésiter. Ma tante part pour Montréal et se confie à ma soeur Odette qui lui procure un peu de sécurité morale pour commencer à vivre dans cette grande ville inconnue. Quelques semaines plus tard, elle habite une chambre convenable dans une famille que ma soeur connaît bien et commence à travailler

à l'hôpital Notre-Dame comme aide au service des repas des malades.

À la fin de juin, ma cousine Rolande, institutrice dans la région rurale de Saint-André-Avellin, va retrouver sa mère et se trouve un emploi pour le mois de septembre dans une école tout près de Montréal. Mon jeune cousin Paul-Yvan, demeuré chez une grand-tante jusqu'à la fin de son année scolaire, les rejoint au cours de l'été et continue ses études à l'école Saint-Stanislas-de-Kostka à Montréal. Ma tante, femme dégourdie et d'un courage à toute épreuve, se familiarise rapidement avec la routine de l'hôpital. Graduellement, elle occupe des postes entraînant de plus en plus de responsabilités jusqu'à ce qu'elle soit aide-garde-malade.

Un après-midi, j'arrête à la boutique de mon beau-père; il répare un fauteuil avec sa femme. Celle-ci me dit: «J'ai entendu dire que votre tante Fabiola est partie pour Montréal avec sa famille et qu'elle vous a vendu sa propriété. Arthur et moi avons pensé qu'il nous plairait d'aller demeurer dans cette maison: c'est une belle place centrale, tout proche de l'église.» Je sais que cette dernière raison est très importante pour madame Gourd qui assiste à la messe presque chaque matin. Monsieur Gourd renchérit: «Il y a une belle cave où je pourrais transférer tous mes outils et ma meule pour affiler les lames de *clippeurs*.» Or il fait ce travail depuis presque quarante-cinq ans; je comprends que cela lui tienne à coeur d'être installé pour l'exercer sans avoir à sortir de la maison. Mes beaux-parents me proposent d'acheter la maison et de me payer avec la demeure qu'ils habitent, la boutique et le garage. Le marché est conclu et ils continuent même à exploiter le commerce d'épicerie-restaurant de l'oncle Willie, mais ne gardent pas la boucherie.

Par la même occasion, mes beaux-parents me disent que, vu que je suis pratiquement le seul à m'occuper des frais funéraires, ils aimeraient se retirer du commerce et me le vendre. Ils me font un prix et des conditions faciles. Je suis désormais l'unique propriétaire de l'entreprise qui continuer de se nommer 'Maison funéraire Whissell & Gourd'.

Je transforme leur ancienne maison en deux logis et la boutique, qui a deux étages, en cinq petits logements aussitôt loués. Environ deux ans plus tard, ces derniers sont rasés par les flammes: le feu prend dans un des logements du deuxième étage, habité par un jeune couple et leur bébé. Ils avaient placé une chaufferette électrique près du berceau et, en bougeant, le bébé a probablement fait tomber une couverte qui a pris feu au contact de la chaufferette. Les flammes se répandent

rapidement, c'est un sauve-qui-peut. Les pompiers ne peuvent que contenir les flammes et empêcher qu'elles ne se propagent aux bâtisses voisines. Le printemps suivant, je construis, sur les mêmes fondations, une bâtisse à deux grands logis.

Vers le même temps, Adélina Legault me demande d'aller la voir et me propose d'acheter sa maison de la rue Principale près de la rue Saint-François-Xavier; elle se sent trop vieille et malade pour continuer à tenir maison seule. Elle veut plutôt aller demeurer avec sa tante, madame Hector Desormeaux qui habite avec son fils Paul et sa fille Emela. Après discussion concernant les conditions et le prix, j'achète la maison. Je la convertis en deux logements, un en bas et un en haut, que je loue pendant quelques années. Puis je la vends à Hervé Boyer qui la transforme en restaurant.

En 1939, à l'occasion du décès de ma grand-mère, quand j'ai acheté plusieurs lots dans le cimetière en vue d'accommoder des familles qui ne possédaient pas de lots et pourraient être obligées d'employer le charnier pour leurs défunts, je ne pensais pas qu'ils serviraient à six membres de ma propre famille dans les douze à quinze ans à venir. Le 28 mai 1941 et le 27 juin 1942, c'est la perte de ma mère et de mon père puis, en février 1949, la mort de mon oncle Georges Whissell.

La mort de mon frère Frank

La mortalité la plus imprévue est sans doute celle de mon jeune frère Frank. À l'âge de quarante-deux ans, il meurt subitement le 13 décembre 1951 dans une région de la Lièvre, à Poltimore au nord de Buckingham où il avait une entreprise forestière. Ma belle-soeur Annette m'informe de la triste nouvelle et demande si je peux m'occuper des démarches d'usage. À mon tour je demande à Romuald Mallette de se rendre avec le fourgon à Buckingham où je le rencontrerai en compagnie du docteur Lucien Bourgeault, coroner, de mes deux neveux Gilles et Jacques de ma nièce Madeleine avec son époux. Le fourgon a une panne à Masson et, pendant qu'il est dans un garage, je passe sans le voir. Rendu à Buckingham, je pense que mon chauffeur a peut-être décidé de se rendre à Poltimore et je continue. Arrivé là, je m'informe du sentier qui se rend au lac Bouleau où mon frère fait chantier.

Le cultivateur à qui je m'adresse répond qu'il n'est pas facile de s'y rendre. Il fait nuit et je lui demande de m'accompagner, que je paierai son déplacement. Il répond qu'il ne saurait accepter d'argent dans des circonstances aussi pénibles et il nous accompagne. Nous parcourons un ou deux milles en

automobile avant d'arriver au sentier où, suivant le guide, il faut marcher environ quatre milles pour nous rendre au lac Bouleau. Il fait un froid sibérien; nous marchons le plus vite possible et arrivons au camp environ une heure et demie plus tard. Un ami de mon frère, monsieur Tessier, est resté auprès de sa dépouille. Frank semble dormir paisiblement couché dans son lit. Deux chaussons de laine couvrent sa poitrine; à côté de son chevet, le docteur remarque une tasse contenant une potion contre l'indigestion. Après les examens d'usage, il déclare qu'il s'agit d'une mort naturelle: il est probablement mort dans son sommeil.

Il y a un plat de macaroni dans le réchaud sur le poêle; Frank avait fait le souper pour les hommes qui rentraient vers cinq heures. Madeleine prend un petit crucifix suspendu à la tête du lit. Monsieur Tessier raconte que Frank était plus essoufflé depuis quelques jours et, en accompagnant les hommes sur le chantier, il arrêtait à tout moment pour se reposer. Ce jour-là, il semblait triste et lui avait dit: «Je vais rester à la cabine et j'irai vous rejoindre plus tard.» Le matin, il les avait regardés partir et leur avait fait signe de la main jusqu'à perte de vue. Vers trois heures, monsieur Tessier, inquiet de ne pas voir Frank arriver à l'ouvrage, retourne à la cabine et devient de plus en plus anxieux car il ne voit aucune fumée sortir du tuyau qui sert de cheminée. Frank n'étant pas dans la cuisine, il va dans sa chambre et le trouve mort dans son lit. Lorsque les hommes arrivent et apprennent la nouvelle, ils retournent chez eux, laissant monsieur Tessier avec le pauvre défunt, et se chargent d'avertir la famille.

Avec l'aide du mari de Madeleine et du guide, j'improvise un brancard fait de deux gaules et d'une couverture de laine attachée avec de la broche à foin, j'y dépose le cadavre et nous prenons la route du retour. Le guide et moi nous tenons à l'avant du brancard et monsieur Tessier à l'arrière, suivis du docteur Bourgeault et de mes neveux et nièce. Le froid est encore plus rigoureux, la nuit claire et la lune pleine. Nous marchons d'un bon pas malgré notre fardeau, mais il faut arrêter souvent pour nous reposer car le sentier est très accidenté: côtes, bas-fonds, bancs de neige où nous enfonçons. À mi-chemin, nous entendons des voix et apercevons monsieur Mallette et son compagnon. Nous changeons le brancard improvisé contre la civière et reprenons silencieusement notre marche lugubre.

La dépouille est exposée au salon funéraire Ménard de Lachute et le service religieux est célébré dans l'église Saint-Philippe-d'Argenteuil. Puis le corps est inhumé au

cimetière de Saint-André-Avellin, dans le lot où reposent ma mère et mon père. Mon frère Georges arrive de l'Alberta pour les funérailles. Cette mort prématurée de notre jeune frère nous affecte tous profondément.

Ma tante Belange

Le premier de l'an 1952, je reçois un téléphone de tante Éva, soeur de mon père, qui habite Chicoutimi avec sa soeur Belange et son beau-frère, l'oncle Maurice Courtemanche. Elle demande si je peux me rendre immédiatement à Chicoutimi. Tante Belange est mourante, oncle Maurice est malade au lit et elle-même, très fatiguée, ne peut plus tenir le coup. Je réponds que je prends le train le soir même.

J'arrive à Chicoutimi assez tôt le lendemain matin. Tante Belange est dans le coma et oncle Maurice, retenu au lit par une pneumonie. Il avait été hospitalisé et insiste pour revenir à son domicile quand tante Yvonne de Sudbury était arrivée pour les secourir. Celle-ci fait face à une situation très pénible et, malgré son dévouement inlassable, ne parvient pas à détourner le destin. Ma tante Belange meurt quelques heures après mon arrivée. Quoiqu'il s'attende à la mort de sa femme, mon oncle est atterré et me remet tout en main.

Il est entendu que la dépouille de ma tante sera exposée et inhumée à Saint-André-Avellin. Moi-même entrepreneur de pompes funèbres, il m'est facile de prendre les arrangements nécessaires avec la maison funéraire Blackburn de Chicoutimi pour que le cercueil puisse être mis dans le train le soir même afin de faire le transfert dans le train pour Papineauville le lendemain matin.

Mon oncle écrasé par la douleur est bien attristé à la pensée que son état ne lui permet pas d'accompagner la dépouille de sa femme. Il est en voie de rétablissement mais craint les risques qu'un tel déplacement comporte. Afin de le conduire à la gare, je demande l'ambulance de Chicoutimi et m'assure que mon ambulance sera à la gare de Montréal à notre arrivée. La dépouille sera exposée dans un petit salon du couvent des Soeurs de la Providence; j'y ai pris des arrangements spéciaux. Après le service religieux, elle sera inhumée dans un de mes lots que mon oncle achète. Celui-ci passe quelques jours de convalescence chez moi et retourne à Chicoutimi en compagnie de sa belle-soeur, tante Éva qui y demeure depuis nombre d'années.

Avant de partir, mon oncle veut absolument payer mon déplacement et les frais occasionnés par la mort de ma tante.

Je refuse et lui dis: «Si vous saviez comme je suis heureux de vous rendre service! Je n'oublie pas les années passées chez vous quand j'étais jeune. Rien ne pourra jamais compenser ce que vous et ma tante avez fait pour moi. J'aurais seulement souhaité pouvoir vous témoigner ma reconnaissance dans des circonstances moins tristes. J'ai bien de la peine que ma tante ne soit plus là mais je veux que vous sachiez que vous serez toujours le bienvenu à Saint-André-Avellin et j'espère que vous reviendrez aux vacances de l'été prochain.»

Retour à la mairie

Lorsque j'ai démissionné en 1949 afin de me lancer dans la politique fédérale, Wilfrid Séguin, marchand et maître de poste, a occupé le fauteuil de la corporation. Il n'a rempli qu'un mandat, ayant dû se retiré à cause de maladie. À partir de 1951, Albert Bricault, cordonnier depuis une trentaine d'années, accomplit les fonctions de maire jusqu'à sa mort le 20 novembre 1955, à l'âge de soixante ans. Les conseillers me demande de le remplacer jusqu'à la fin du terme, soit le mois de mai 1957.

Un seul homme agit comme secrétaire pour le conseil de la corporation et pour celui de la municipalité. Il a été nommé en 1939 au cours de mon deuxième mandat comme conseiller et c'est un ami personnel que je considère très compétent. Lors de mon mandat en remplacement de monsieur Bricault, j'ai des démêlés avec ce secrétaire au sujet de son parti-pris pour la municipalité, qui est préjudiciable aux intérêts du village dont je suis maire. Au cours d'une assemblée spéciale des deux conseils, les interventions répétées mal à propos de ce secrétaire me harcèlent et me mettent dans l'obligation de lui dire publiquement de se mêler de ses affaires, lui rappeler qu'il est employé, qu'il n'a pas été élu par la population comme administrateur et que son rôle se limite à celui de secrétaire. Mon ami n'apprécie guère ma remontrance et se promet de me faire regretter mes paroles qu'il considère comme une insulte.

Les élections de 1957 sont pour lui l'occasion toute trouvée de se venger. Il démissionne de son poste de secrétaire et se fait proposer comme candidat au fauteuil de maire de la corporation afin de me faire la lutte. Malheureusement pour lui, le résultat des élections me donne une majorité de cent une voix sur une population votante d'environ quatre cents personnes. Je suis désolé de voir mon ancien ami quitter les lieux sans dire un mot à qui que ce soit. Je ne lui tiens aucune rancune et lui conserve mon estime malgré nos dissensions.

Après avoir rempli mes fonctions comme maire jusqu'en mai 1959, je me représente à la nomination et fais face à un candidat qui a l'appui absolu de mes adversaires en politique des années quarante, regroupés pour me faire la lutte. Je les défais avec une majorité de cent sept voix.

je ne m'occupe pratiquement plus de politique provinciale, ni fédérale, mais je suis reconnu comme un libéral. Le député provincial de l'Union Nationale, ministre des Travaux publics, le même qui avait appuyé le candidat contre lequel j'avais fait la lutte à titre de candidat du parti libéral fédéral en 1949 — et contre qui j'ai toujours travaillé auprès de ses adversaires en temps d'élections — vient me voir. Il me réitère son désir de me voir adhérer à son parti: «Je suis au courant de ton influence dans la région. Je suis prêt à faire bénéficier ton village des octrois dont il a besoin, à condition de recevoir de la reconnaissance. Au lieu de travailler contre mon parti, sois sympathique...»

Après réflexion, ayant toujours à coeur les intérêts des paroissiens, j'accepte de rester neutre en politique provinciale à condition que le conseil reçoive les octrois avant les élections. Un des premiers octrois que la corporation reçoit est l'argent nécessaire pour la construction d'une belle route de gravier d'environ trois quarts de mille, conduisant du chemin à la *dam* où sont les sources d'eau et le système de pompage de l'aqueduc du village, et pour la construction d'un nouveau barrage de ciment afin de remplacer l'ancien qui est en bois et à demi pourri. Peu de temps après, la corporation reçoit un montant d'argent suffisant pour exécuter certains travaux d'égout, puis le gouvernement fait le recouvrement en asphalte de quelques rues du village. Tous ces travaux sont exécutés dans les plus brefs délais avant les élections: la corporation reçoit la valeur d'une cinquantaine de mille dollars. Lorsque les travaux sont terminés, il reste la somme de quinze cents dollars sur les octrois obtenus. Ce montant est déposé au compte de banque de la corporation.

Pendant la période électorale au provincial, le ministre des Travaux publics me demande de faire des discours en sa faveur. Je peux difficilement le lui refuser, vu sa générosité pour ma corporation. Mais, malgré son insistance, je refuse carrément de parler dans ma paroisse et celles du Petit-Nord. J'assiste comme orateur à trois assemblées: Buckingham, Gatineau et Masson. Le ministre est réélu sans difficulté.

Aux élections municipales de 1961, je suis encore sur les rangs à l'appel nominal mais, cette fois-ci, pratiquement sans supporteurs et ayant affaire à un adversaire qui est mon

ancien organisateur pour le Parti libéral. Lui et les autres de ce parti ne m'ont pas pardonné mes activités politiques avec l'Union Nationale même s'ils sont tous au courant que mes raisons étaient motivées par les intérêts de la corporation. Presque tous mes anciens supporteurs me font une lutte acharnée, à la grande satisfaction de mes adversaires de toujours qui veulent se débarrasser de moi, ce qu'ils n'ont jamais pu réaliser. Je les gêne dans l'accomplissement de leur politique que la population n'a jamais acceptée.

Il me répugne de m'adresser publiquement à la population pour lui exposer les motifs de mon comportement. Je me contente, avec l'aide de mon fils Yvon, de faire du porte à porte et d'expliquer la situation. Le jour du scrutin, une organisation monstre me fait face. Mes amis me disent: «Si on travaille et si on vote contre toi, ce n'est pas parce que tu n'as pas toujours été un bon maire; tu as probablement été le meilleur maire que Saint-André-Avellin n'ait jamais eu. On ne peut accepter ton abandon du Parti libéral, c'est une trahison.» À ces arguments je réplique qu'en dehors des intérêts pour la population que je représente, ma considération et mon estime envers le Parti libéral se sont depuis longtemps refroidies et que mon attitude a été adoptée après de mûres et sérieuses réflexions. Suivant mon jugement et ma conscience, j'ai bien agi et, si c'était à recommencer, je me comporterais de la même façon.

Le soir du dévoilement du scrutin, la population décide de me remplacer comme maire: elle élit mon adversaire avec une majorité de quarante votes. Je ne considère pas cette défaite humiliante, elle n'est pas due à mon incompétence en tant qu'administrateur ni à mon manque de dévouement. Comme d'habitude, les vainqueurs se réunissent à l'hôtel Royal, propriété d'Aldège Whissell. Au début de la soirée, le nouveau maire me téléphone pour m'inviter, avec mon fils Yvon, à me joindre à eux; il dit que tous seraient heureux de nous y voir. Mon arrivée est chaleureusement applaudie. Parmi mes anciens supporteurs, certains paraissent attristés, d'autres, peu joyeux, réfléchissent peut-être aux résultats du verdict, se demandant si ma défaite comme maire ne serait pas à l'encontre de l'intérêt général de la population. Les fanatiques du Parti libéral sont manifestement contents de ma défaite.

Je ne garde rancune à personne et continue à jouir de l'estime de tous; je leur rends la pareille en mettant de côté les divergences politiques. Durant la soirée, je suis prié de prendre la parole. Je le fais volontiers, y allant de mes remerciements, regrets, remerciements et même d'une offre au nouveau maire pour mes renseignements ou conseils s'il le juge à propos. Dès

le lendemain matin, le maire se présente à mon bureau afin de prendre certains renseignements.

À peine quelques semaines après cette défaite qui m'avait attristé, je m'aperçois que je suis libéré d'un grand fardeau car je m'étais donné corps et âme à mes fonctions de maire. J'ai plus de temps à consacrer à ma besogne qui pourrait occuper à plein temps deux ou trois hommes et je peux entreprendre d'autres activités qui m'intéressent. Je suis toujours à la disposition de ceux qui continuent à affluer à mon bureau pour des renseignements, des conseils, faire remplir différentes formules, demander des pensions, de l'aide du service social et quoi encore. Au cours de mes fonctions de huissier de la Cour supérieure, les gens sont habitués à me consulter souvent concernant des questions légales et mes conseils leur ont parfois évité des frais d'avocats.

Incendie au salon mortuaire

Trois ans après la mort de tante Belange, la deuxième épouse de mon oncle Maurice m'informe par téléphone que celui-ci est décédé après une courte maladie. Dans son testament, il a stipulé que sa dépouille soit exposée à Saint-André-Avellin et inhumée dans son lot du cimetière après le service religieux. Elle fait les démarches nécessaires pour faire transporter le corps à Papineauville et me demande si je peux m'occuper des arrangements, ajoutant qu'elle paiera les frais encourus.

Le matin des funérailles, je suis seul au salon avec Rémi Calvé en attendant l'heure d'ouverture. Remisant le camion au sous-sol du salon, l'employé de Coca-Cola sent la fumée qui sort par la porte en haut de l'escalier et crie aussitôt: «Le feu est pris en haut.» Nous accourons à l'arrière et, en ouvrant la porte, apercevons les flammes qui lèchent les murs de toutes parts, juste en arrière du mur où est le cercueil. Refermant vivement la porte, nous courons au cercueil afin de le sortir avant que les flammes ne l'atteignent. Il est impossible de retourner à l'intérieur de la bâtisse. Nous déposons le cercueil sur une galerie voisine et je vais sortir le corbillard afin d'y placer le cercueil. L'alarme a été donnée et les pompiers, malgré leurs efforts, ne réussissent pas à contrôler les flammes. La bâtisse est complètement rasée en peu de temps, et les assurances ne couvrent pas la perte.

Lorsque je dépose le cercueil dans la fosse, j'ai encore *souleur* à la pensée que la dépouille de mon oncle Maurice aurait pu brûler dans cet incendie.

J'avais construit le salon mortuaire, deux ans auparavant, sur un emplacement de la rue Saint-Denis que j'avais acquis de monsieur Gourd en même temps que ses autres bâtisses en échange de l'ancienne maison de l'oncle Willie. Dès que les évaluateurs ont terminé leurs estimations, j'engage une équipe d'hommes pour déblayer les ruines. Voyant que les fondations sont intactes, je commence immédiatement à reconstruire tout en apportant quelques modifications à l'intérieur et à la couverture.

Je suis pressé de rebâtir car je ne veux pas priver mes concitoyens de l'usage d'un salon mortuaire auquel ils sont habitués et qu'ils apprécient grandement. Mes menuisiers et moi travaillons jusqu'à une dizaine d'heures par jour, et même plus longtemps quand nous sommes rendus à la finition intérieure. Mes autres occupations passent après et je ne dors souvent que quatre à six heures par nuit. Deux mois plus tard, le salon est prêt à recevoir la clientèle: il est encore plus beau et plus confortable que le précédent.

Mort du curé Yelle

Au cours de l'été de 1955, le chanoine Yelle monte en chaire et, d'une voix presque émue mais remplie de satisfaction et de fierté, apprend aux paroissiens que la dette de la fabrique est entièrement payée. Il a relevé le défi des années 1930 concernant la dette excessive de l'église. Cette nouvelle est un soulagement aussi bien pour le curé que pour les citoyens qui se rappellent les années de crise qu'ils ont traversées en ayant à faire face au paiement du prélevé de l'église.

Le curé, âgé de soixante-seize ans, prend sa retraite peu de temps après. Il est en assez bonne santé, jouit de sa résidence d'été au lac Simon et va souvent dans son ancienne paroisse de Sainte-Cécile-de-Masham. Il conduit son automobile et profite de sa liberté. Malheureusement, il meurt dans un accident de la route à Gracefield, le 3 mai 1956. Il était né à Napierville le 4 février 1979. Il est inhumé dans le cimetière de Saint-André-Avellin, paroisse où il a passé vingt-neuf ans de vie active comme curé. Le curé Réal de Varennes, qui a déjà été vicaire de la paroisse, le remplace.

Achat d'un domaine à Duhamel

En janvier 1955, je reçois un téléphone de Marin Filion de Duhamel. Il me demande de me rendre chez lui en ambulance pour une dame Bertha Sylvia Koppinen qui habite un chalet à

un quart de mille de chez lui. En m'y conduisant, nous passons un petit pont de quarante-cinq pieds qui traverse la rivière Petite-Nation. Nous suivons une route étroite et très bien entretenue, en pleine forêt, avant d'arriver à l'entrée d'un superbe chalet. Un serviteur vient ouvrir la porte qui nous fait face et donne sur la cuisine. La façade de ce chalet immense situé sur un cap débouche sur le petit lac Poisson Blanc.

La malade inconsciente est couchée sur un divan devant un énorme foyer de pierre. En revenant à Saint-André-Avellin, j'arrête au bureau du docteur Gérard Chagnon; il fait un examen sommaire de la patiente dans l'ambulance et me dit de la transporter à l'hôpital de Buckingham. Je remarque que la dame porte une montre-bracelet sertie de nombreuses pierres qui me paraissent être des diamants et trois bagues garnies de très grosses pierres semblables. Je dis au docteur que, la dame étant inconsciente et seule, je ne veux pas prendre la responsabilité de ces bijoux. Il m'approuve et j'enlève les bijoux, avec le docteur comme témoin, puis arrête chez moi pour les confier à ma femme. Rendue à l'hôpital, la malade est toujours inconsciente. Alors je confie à la garde-malade une note à lui remettre dès qu'elle sera consciente: «Madame Koppinen, je vous ai enlevé vos bijoux de crainte que vous ne les perdiez, ils sont chez moi en toute sécurité. À votre sortie de l'hôpital, arrêtez chez moi et vous pourrez en prendre possession. Bien à vous, Ernest Whissell.»

Environ huit jours plus tard, madame Koppinen arrive chez moi en taxi, s'identifie et me demande si je suis bien Ernest Whissell. Sur ma réponse affirmative, elle entre et me montre la note que je lui avais laissée. Elle ne cesse de me remercier de tout ce que j'ai fait pour elle. Je lui remets les bijoux et, en les mettant, elle dit: «Cette montre et ces bagues sont des souvenirs d'un être très cher et qui n'est plus. Ce sont des bijoux de grande valeur.» Elle demande combien elle me doit pour le transport en ambulance; je réponds que c'est trente dollars. Elle me présente un billet de cinquante dollars et, me voyant sortir vingt dollars afin de lui rendre le change, elle me dit de garder le tout car à ses yeux le service que je lui ai rendu est inestimable. Puis elle part en me remerciant encore chaleureusement et prend le taxi qui l'attend, celui d'Émile Saliba de Chénéville.

Deux à trois semaines plus tard, celui-ci me téléphone et dit que madame Koppinen aimerait me voir aussitôt que possible. Je lui demande s'il sait à quel sujet. Il répond qu'il croit que c'est à propos de son chalet et de son domaine qu'elle veut vendre pour ensuite retourner dans son pays, la Finlande. Je

déclare à monsieur Saliba que je ne suis pas intéressé à acheter cette propriété qui doit coûter beaucoup trop cher pour mes moyens. Il réplique que madame Koppinen insiste et ne veut vendre sa propriété à personne d'autre que moi; elle désire être payée comptant et est certaine qu'elle n'aura pas de trouble avec moi en qui elle a confiance. C'est à moi qu'elle veut vendre même si c'est à meilleur marché qu'à quelqu'un d'autre; elle désire faire affaire avec moi.

Je ne prends pas la chose au sérieux. Au bout de quelques jours, madame Koppinen téléphone elle-même et demande si monsieur Saliba m'a fait son message. Je réponds que oui mais j'avais été trop occupé et, d'ailleurs, je ne pense pas pouvoir acheter sa propriété trop dispendieuse pour mes moyens. Elle insiste pour que je passe la voir afin de parler d'affaires et nous prenons rendez-vous pour le lendemain après-midi. Je me rends à Chénéville dans mon auto et, de là, en autoneige jusqu'au chalet car la tempête de la veille a rendu les routes impossibles. Lorsqu'elle nous voit arriver, monsieur Saliba et moi, elle dit: «Je ne pensais pas que vous pourriez vous rendre. Entrez vite vous réchauffer et prendre un verre.» Nous parlons de choses et d'autres. Madame Koppinen est une femme instruite, bien éduquée, élégante et belle en plus.

En arrivant au chalet, l'architecture extérieure du toit m'avait intrigué: elle semblait représenter différents pignons en forme d'étoiles ou de pentagone. Nous sommes dans la pièce où elle était lors du transport en ambulance: une grande salle carrée avec une porte en angle à chaque coin. Entre chacune, de larges portes doubles vitrées auxquelles sont suspendues de somptueuses tentures de velours rouge, donnant accès à d'autres pièces. La maîtresse de maison m'invite à visiter.

Les portes aux quatre angles conduisent à quatre chambres à coucher très bien meublées, les larges baies vitrées donnent sur la salle à manger à gauche, sur un solarium à droite et en face, sur le vestibule de l'entrée principale, face au lac. Dans le solarium, elle fait soulever une trappe dans le plancher et nous descendons dans une cave de sept pieds de hauteur. Avec un contentement visible, elle fait observer les fondations de quinze pouces d'épaisseur en béton armé; au centre se trouve une grosse fournaise à huile isolée d'amiante et de tôle avec un registre. Un réservoir à huile de mille gallons est enfoui dans la terre tout près de la maison; le système à air chaud est contrôlé par un thermostat. Une porte dans les fondations, à gauche, conduit à l'extérieur. De plus, une autre petite cave de quinze par vingt pieds sous la remise à bois sert d'atelier

pour les menues réparations. La cuisine communique avec une dépense spacieuse et la remise à bois.

Au deuxième se trouve une salle de bains avec toilettes en plus d'une grande chambre à deux lits. Par les fenêtres du deuxième étage, la vue est magnifique; cela me donne une idée de la grandeur du lac tout entouré de montagnes. Madame Koppinen me montre le grand escalier qui conduit au quai en avant de la maison, à droite un hangar pour le yacht et la chaloupe. Dans la pente qui descend au lac, deux petits chalets bâtis en bois rond comme la demeure principale: l'un sert de buanderie, l'autre est à l'usage des employés. Une pompe électrique munie d'une pointe alimente le réseau de l'aqueduc. À une centaine de pieds sur la route en arrivant se trouve un garage solidement bâti, le long duquel une route conduit à un poulailler et à un jardin. Pour descendre au hangar à bateau, on utilise un long escalier de bois de pièces qui suit la pente escarpée au centre de laquelle une jolie bâtisse à pignon sert de *bécosse*. Le tout est situé sur un lot de quatre-vingt-dix-sept acres de terrain en forêt quasi vierge dont la coupe de bois n'a pas été faite depuis au moins cinquante ans.

De retour dans le living-room, madame Koppinen demande ce que je pense de la propriété. Je lui dis que je n'aurais jamais imaginé qu'un domaine aussi spacieux et luxueux puisse exister dans une localité aussi isolée que Duhamel. «Je veux retourner en Finlande au printemps pour y rester, dit-elle. Je veux récupérer tous mes biens, vous vendre ma propriété et recevoir de l'argent comptant. Je peux vous vendre tout ce qui est ici, l'ameublement compris, à très bon marché.» Avec un peu d'appréhension, je demande: «Madame, quel est ce 'bon marché'?» Elle me fixe un montant qu'elle désire obtenir comptant; pensant avoir mal compris, je lui fais répéter son prix. Souriant, elle le répète en affirmant qu'elle sait que ses biens valent plus que cela mais ce prix fait son affaire et elle est heureuse de me vendre à moi. «Si vous acceptez, dit-elle, je ferai venir un notaire dès demain après-midi; j'ai hâte de régler ce marché.»

Le lendemain, nous signons le contrat devant le notaire J.J.O. Fréchette, avec les clauses suivantes: elle garde les meubles neufs encore emballés et d'autres auxquels elle tient, de même que le yacht Peterborough et le moteur de dix forces; elle se réserve le privilège de demeurer dans le chalet jusqu'au premier mai et s'engage à l'entretenir et à le chauffer convenablement. «Le réservoir à huile est vide, me dit-elle, faites-le remplir et, quand je partirai, je paierai l'huile que j'aurai dépensée.»

À la fin d'avril, elle téléphone pour me demander de passer vérifier l'état dans lequel elle laisse la propriété et régler sa consommation d'huile à chauffage. Quand j'arrive, plusieurs hommes chargent un gros camion de déménagement. Elle me dit de mesurer l'huile dans le réservoir afin de me payer. Je réponds: «Madame Koppinen, si vous étiez partie lorsque j'ai acheté, j'aurais été obligé de chauffer mon chalet à mes frais; je n'ai pas de compte à vous charger pour l'huile.» Sur ces entrefaites, le camionneur entre et dit qu'il n'y a plus de place pour embarquer le bateau. «Monsieur Whissell, me dit-elle, vous ne m'avez pas fait payer l'huile à chauffage, je vous donne mon bateau et le moteur.» Depuis que j'ai rencontré cette dame quand je l'ai transportée en ambulance, j'ai eu maintes fois l'occasion d'entendre parler de son amour intense de la vie et de sa grande générosité. Lors de son départ, c'est la troisième fois que je la rencontre.

Ma famille est anxieuse de voir le chalet, elle a peine à croire la description que j'en ai faite. Dès la fin de semaine, je les emmène tous visiter le domaine: ils sont au comble du bonheur et s'organisent pour y passer tout l'été. La femme d'Yvon avec Suzanne et Monique y passent la majeure partie de leurs temps libres; ma soeur Odette et son mari y viennent pour un mois de vacances. J'arrête souvent souper avec eux ou me reposer, c'est un si beau site. Malheureusement, ma femme, dès sa première visite, est très incommodée par les moustiques innombrables à cette époque de l'année; elle doit même aller consulter un médecin qui lui dit qu'elle est allergique aux piqûres d'insectes. N'étant pas particulièrement attirée d'avance par la villégiature, ma femme reste craintive des moustiques et se prive souvent de nous accompagner.

Salons mortuaires dans les villages environnants

Dans toute la région, à part Saint-André-Avellin où il y a un salon funéraire, les défunts sont exposés à domicile. Le convoi funèbre en part pour le service religieux à l'église et de là pour le cimetière. Lorsque la distance le permet, le directeur de funérailles marche en avant, trois porteurs suivent de chaque côté du corbillard, puis vient la famille, les parents et amis. Souvent le célébrant du service religieux accompagne le cortège au cimetière.

Un jour, après une cérémonie religieuse de funérailles à Papineauville, le curé marche à mes côtés pour se rendre au cimetière. Il me dit: «Monsieur Whissell, vous devriez bâtir

un salon funéraire à Papineauville. Actuellement, un bon pourcentage de la population fait partie de votre clientèle. Si vous aviez un salon, vous auriez toute la population avec vous; la majorité des citoyens désire les services d'une maison funéraire et vous êtes l'homme tout désigné.» Je réponds que j'y ai déjà songé mais que je ne vois pas d'emplacement convenable. Le curé Racan réplique que l'ancienne imprimerie située tout près de l'église serait un endroit idéal pour un salon mortuaire. L'ennui c'est qu'elle n'est pas à vendre; elle est occupée par le fils célibataire de l'ancien propriétaire. Il est malade et vit seul; il veut y demeurer jusqu'à sa mort. «Je vais aller le visiter, me dit le curé, et voir s'il y a quelque chose à faire.»

Au bout de quelques jours, le curé Racan me téléphone et demande d'aller le rencontrer au presbytère. Il me raconte qu'il a vu monsieur Picard; le seul problème: il ne veut pas s'en aller en pension. Depuis la mort de son père, il a toujours été seul et s'est bien arrangé, il fait ce qu'il veut, aime sa liberté et veut la garder. Il consentirait à vendre s'il pouvait avoir un petit logis pour être chez lui: une cuisine et une chambre à coucher suffiraient à ses besoins. «Mais, monsieur le curé, il n'y a aucun problème, lui dis-je, je suis propriétaire d'une petite maison à un égage que j'ai achetée de Sam Girard il y a deux ans, justement sur la rue Jeanne-d'Arc, à une centaine de pieds de l'imprimerie. Et elle n'est pas occupée dans le moment.»

Suivant la recommandation du curé, je vais immédiatement rencontrer monsieur Picard. J'entre par l'ancienne porte principale de l'imprimerie et me rends tout au fond où il a aménagé une petite pièce de douze pieds carrés qui lui sert de cuisine et de chambre à coucher. Il est malade et me fait pitié. Je le mets au courant de ma conversation avec le curé et lui dis que j'ai une petite maison qui ferait peut-être son affaire. Il connaît l'ancienne maison de Sam Girard et me dit qu'elle serait bien assez grande pour lui car l'imprimerie est beaucoup trop grande et bien difficile à chauffer. Je l'invite à venir la visiter avec moi. Satisfait de l'état de la maison, il la trouve juste assez grande pour ses besoins. Après avoir discuté, nous en venons à une entente et passons un contrat chez le notaire Boulais de Papineauville. Monsieur Picard semble bien heureux. Je l'aide à déménager puis je prends possession de l'ancienne bâtisse.

Celle-ci est en *clabord* et mesure cinquante par trente-cinq pieds; de longues galeries de bois ornées de découpures longent la façade aux deux étages, comme c'était la vogue au début

du siècle. Je les enlève et recouvre les murs extérieurs de papier brique. Je fais un mur de division au rez-de-chaussée et finis un côté en un salon mortuaire assez attrayant. Puis je construis deux logements à l'étage supérieur de même qu'un autre, voisin du salon en bas. Le salon a une entrée individuelle tout comme les logis.

Mon employé permanent dans les frais funéraires, Gustave Louisseize, est un homme très adroit et d'une rapidité extraordinaire. Il vient souvent nous donner un coup de main. En moins de trois mois, tous les travaux sont terminés. Je suis bien satisfait des ouvriers de Papineauville, un monsieur Robinson et un monsieur Dupuis que j'avais engagés. Je confie l'entretien du salon à Émile Brazeau, bedeau de l'église de Papineauville.

Plusieurs citoyens du village de Ripon me disent qu'ils aimeraient bien eux aussi avoir un salon mortuaire dans le village. Encouragé par les résultats de ma construction à Papineauville, je demande à Aurèle Mantha et Rock Dufresne de Ripon s'ils veulent m'aider à bâtir un salon mortuaire. Ils m'objectent qu'ils ne sont pas de vrais menuisiers. Je leur dis que je ne le suis pas moi non plus mais, qu'à nous trois, je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas réussir.

J'ai un emplacement que j'avais acheté de Josaphat Larose quelques années auparavant et qui me semble bien situé pour un salon mortuaire. Nous commençons immédiatement les travaux. Ayant pris de l'expérience à Papineauville, j'ai beaucoup d'agrément à travailler avec ces deux hommes adroits et rapides autant que moi. Je finis un logis de quatre pièces avec une salle de bains, à l'étage, pour loger le préposé à l'entretien du salon, Josaphat Larose et son épouse. Dès le début de l'automne, la population de Ripon jouit des services d'un salon mortuaire.

Environ un an et demi plus tard, un restaurant appartenant à monsieur Broussière et situé à une vingtaine de pieds du salon, prend feu. En très peu de temps, il est rasé par les flammes de même que ma bâtisse. Ni monsieur Larose ni moi n'avons le temps de sauver quoi que ce soit. Nous sommes sidérés. Je ne me laisse pas abattre; j'ai une bonne santé qui me permet de travailler souvent dix-huit à vingt heures par jour sans inconvénients. Aussitôt que les ajusteurs me le permettent, je déblaie les ruines et recommence à construire une bâtisse d'un étage, sur les mêmes fondations. Ne pouvant avoir les mêmes menuisiers que lors de la construction du premier salon, j'engage Émilien Saint-Pierre. Environ deux mois plus tard, un nouveau salon est à la disposition des

citoyens de Ripon. Monsieur Larose achète une maison tout près, où il reprend son métier de barbier, y tient un restaurant et continue de s'occuper de l'entretien du salon funéraire.

Repos et voyage en Alberta

Au cours de juillet 1957, ma soeur de Montréal m'apprend qu'elle est organisée avec son mari et ses deux enfants de douze et quinze ans, pour aller passer un mois en Alberta, chez mon frère Georges qui demeure à cinquante milles au nord d'Edmonton. Ils voyagent une dizaine de jours aux États-Unis, du Sault Sainte-Marie vers l'ouest en traversant le Wyoming, Yellowstone Park, etc., et remontent en Alberta par le Montana. Le voyage se fait dans une Chevrolet neuve achetée à Oshawa; ils la revendront à un garagiste en Alberta, au même prix qu'ils l'ont payée, ce qui économise trois cents dollars pour le transport de l'auto. Ils reviendront en avion.

Il va sans dire que je suis fortement sollicité de les accompagner. Ma femme n'aime pas voyager et décide de rester à la maison tout en m'encourageant vivement à prendre ces premières vacances de ma vie. Elle trouve que j'ai l'air fatigué et m'avoue être inquiète; Georges, étant médecin, pourrait m'examiner et ce voyage serait un repos pour moi. En mon for intérieur, je reconnais qu'elle a raison. Depuis un certain temps, je ne me sens pas bien comme d'habitude et j'ai de la misère à faire face à mes obligations. Je serais des plus heureux de discuter de mes problèmes avec mon frère; je me décide à partir.

Trouvant trop long le trajet avec Odette et Marcel, je choisis de voyager par le train. Le parcours dure trois nuits et deux jours. Je loue une chambrette où je peux aller me reposer quand je le veux. La nourriture est excellente et les paysages sont très beaux, surtout au nord du lac Supérieur que nous longeons le jour. Je passe la majeure partie de mon temps dans le *char* à dôme observatoire. Le temps ne me paraît pas long et j'arrive relativement reposé à Edmonton. À Wetclock, je descends dans un hôtel vers deux heures; je m'identifie et décide de surprendre mon frère. Je demande donc à l'hôtelier de faire venir le docteur Whissell pour un malade. Georges n'est pas au courant de ma visite et répond à cet appel sans trop d'empressement, croyant avoir affaire à un voyou comme cela se produit parfois. Il arrive avec son fils aîné dans la grande salle plutôt sombre où je suis assis à une table dans un coin. Sur l'indication de l'hôtelier, il se dirige vers moi et ne me reconnaît que rendu à une dizaine de pieds. Il ne peut

en croire ses yeux de me voir là. Nous ne nous étions pas vus depuis les obsèques de Frank en 1951.

Notre joie est indescriptible. Il m'emmène à son domicile. Sa femme est folle de joie d'avoir de la visite de l'Est; toute sa famille est contente de me connaître. Nous visitons son ranch, ses fermes et les alentours. Nous n'en finissons plus d'avoir des choses à nous raconter: de vraies retrouvailles. Sauf les quelques brefs séjours de Georges dans la famille à Saint-André-Avellin, presque toujours dans des circonstances pénibles, nous ne nous étions pratiquement pas revus depuis le pensionnant à Saint-Jérôme.

Je lui raconte mon état de fatigue anormal depuis quelque temps. Il me dit: «On va voir à cela facilement. Demain tu va venir à ma clinique et je vais t'examiner.» Quelques jours plus tard, ayant les résultats de mes radiographies, il me déclare: «Je ne crois pas qu'il y ait quelque chose de grave dans ton cas.» L'après-midi, il me montre tous les clichés, m'explique qu'il n'y a rien d'anormal et nous passons à son bureau. «Je suis bien content pour toi, dit-il, je pense que tes troubles proviennent d'un surménage prolongé. Es-tu capable de prendre deux à trois mois de repos et de ne pas t'occuper de tes obligations habituelles? Va donc à ton chalet, engage quelqu'un qui te plaît pour te faire une bonne nourriture. L'idéal serait un couple: la femme tiendrait la maison et, avec l'homme, tu pourrais t'occuper de travaux dans le bois autour de ton chalet comme passe-temps. Je serais bien surpris que tu ne te rétablisses pas aussi bien qu'avant.» Lui-même se fait remplacer à l'hôpital où il est chirurgien. Lorsqu'Odette arrive, nous allons passer une semaine à Banff et visitons les Montagnes Rocheuses.

Quand je reviens chez moi, tout le monde trouve que j'ai l'air reposé et en pleine forme. Je mets en pratique les conseils de mon frère et vais passer quelques mois au chalet. J'engage monsieur et madame Philippe Robillard, très agiles bien qu'ils aient environ soixante-quinze ans. J'ai beaucoup d'agrément à travailler dans le bois, je suis très bien nourri et me couche de bonne heure. Au début de l'automne, je reprends mes activités avec autant de vigueur qu'avant.

Salon funéraire à Notre-Dame-de-la-Paix

Évidemment je suis sollicité pour donner les services d'un salon mortuaire dans les paroisses environnantes. Durant le printemps de 1958, j'entends dire qu'une maison pratiquement neuve, dans le village de Notre-Dame-de-la-Paix, est à vendre

parce que son propriétaire, Philippe Locas, est déménagé à Montréal. Je communique avec lui et passe à son domicile dans la métropole. Après avoir discuté du prix et des conditions, j'achète la maison. En peu de temps je fais les transformations intérieures nécessaires pour l'utilité d'un salon mortuaire. Et voilà un autre village que je peux desservir à la satisfaction de la population.

L'un après l'autre, les marchands m'approchent bientôt pour m'offrir leur stock d'entrepreneur de pompes funèbres. Après en avoir parlé avec monsieur Gourd, les transactions se font rapidement. Mon beau-père fait des cercueils solides et madame belle-mère, qui est habile, l'aide à les recouvrir et à finir l'intérieur, souvent de satin ou de pluche violette ou grise; le travail est bien fait. Nos parures de chambre funéraire sont plutôt luxueuses et le tout ne se vend pas plus cher que chez le marchand local des autres municipalités.

Salon funéraire à Chénéville

En 1959, je n'ai pas encore réussi à exécuter mon projet de construction d'un salon à Chénéville. La population en manifeste de plus en plus le désir car les dépouilles mortelles doivent être exposées à domicile. Au début de l'été, Urbain Chéné, maire de Chénéville, me téléphone et dit qu'il veut me parler d'affaires aussitôt que possible. Il est Grand Chevalier de Colomb et affirme: «J'ai un projet à te proposer qui, je crois, serait dans l'intérêt des Chevaliers de Colomb et ferait ton affaire.» Je réponds que j'arrêterai chez lui le lendemain car j'ai justement affaire à Duhamel.

Urbain Chéné est l'un de mes bons amis. Après avoir parlé de choses et d'autres, il me dit: «La fabrique doit bâtir un presbytère neuf et l'ancien, qui date des débuts de la paroisse, sera vendu pour un dollar à condition qu'il soit déménagé immédiatement. Cette bâtisse est en très bon état et le conseil des Chevaliers de Colomb serait intéressé à l'avoir comme local. Nous avons un bel emplacement à proximité, où nous pourrions le déménager. Mais notre problème majeur est le manque d'argent. Nous avons calculé que cinq mille dollars suffiraient pour le déménagement et les réparations à faire sur place. Le conseil a pensé que tu pourrais être intéressé à nous prêter l'argent à un taux d'intérêt raisonnable. En retour, nous te signerions un bail pour dix ans au prix de trois cents dollars par année, avec l'accord que l'usage de la bâtisse comme salon mortuaire serait ta priorité. Le conseil des Filles d'Isabelle ainsi que nous-mêmes aurions seuls l'usage de la

salle quand elle ne te servira pas à des fins funéraires. Les divisions intérieures seraient faites pour convenir aux besoins d'un salon mortuaire. Ainsi tu n'aurais pas à bâtir toi-même et tu aurais l'usage d'un salon à ta convenance, chauffé, éclairé, toutes taxes payées. Tous les Chevaliers sont d'accord pour que la bâtisse serve aussi de salon funéraire.»

Le projet me convient d'autant plus que le terrain est bien situé et qu'il y a deux grands parcs de stationnement tout près. Je vois l'avantage et pour moi et pour les Chevaliers de Colomb: j'accepte le marché.

La cave est creusée et le solage aussitôt construit. En peu de temps, la bâtisse est déménagée et les travaux de réfection commencent. Lors d'une rencontre, monsieur Chéné me confie qu'il pense que les travaux vont coûteront plus cher que prévu. L'ancienne bâtisse est munie d'un système de chauffage à l'eau chaude et les travaux de plomberie sont compliqués et onéreux. Ma réplique est celle-ci: «Vous avez fait du bon travail à date, continuez. C'est un bon investissement et je vous prêterai l'argent nécessaire pour finir l'ouvrage.» Lorsque tous les travaux sont terminés, l'emprunt s'élève à huit mille dollars. Je paye les tapis et les tentures, ainsi que les deux lampadaires à l'entrée du salon. Le conseil des Chevaliers de Colomb peut s'enorgueillir d'être propriétaire d'une bâtisse de grande valeur historique. C'est l'une des plus anciennes maisons de Chénéville et en excellent état par surcroît.

Salon funéraire à Saint-Rémi-d'Amherst

Quelques années auparavant j'avais reçu, au cours de l'hiver, une demande du curé Poirier de Saint-Rémi-d'Amherst pour m'occuper du cadavre gelé depuis quelques jours d'un homme célibataire trouvé mort dans sa petite maison. Le lendemain, je ramène dans un cercueil le corps embaumé et l'expose dans une petite salle inoccupée de l'ancienne école. Les gens sont épatés à la vue du corps embaumé, du cercueil tout recouvert de coton gris et des services qui accompagnent les funérailles d'un si pauvre homme. Cela me fait connaître de la population et mes services commencent à être en demande dans ce village. Certains gardent la coutume d'exposer le défunt à domicile mais d'autres réclament l'usage de la petite école fournie gratuitement par la paroisse.

J'ai bien connu le curé Poirier à Duhamel où il a eu une cure. Une fois entre d'autres, j'avais eu l'occasion de le visiter à titre de huissier afin d'effrayer de jeunes gamins qui s'amusaient à casser ou couper des branches d'arbres, et même tout l'arbre,

dans une petite montagne en face du presbytère. C'est comme protecteur de l'environnement et pour éduquer les jeunes que le curé se mêlait de les corriger. La vue du huissier de la Cour supérieure, faisant les remontrances appropriées et même des menaces en cas de récidive, les impressionnait beaucoup. La plupart du temps, leur petit jeu ne se renouvelait pas pendant le reste de la saison.

Au printemps de 1960, le curé Poirier me téléphone pour demander si je peux aller le rencontrer à l'hôtel Jean-Marie Thomas, le dimanche après-midi suivant. Les principaux responsables de la paroisse aimeraient parler de la possibilité d'un salon funéraire convenable, malgré la faible population de la paroisse. Il y aura le maire et les marguilliers, les commissaires de la commission scolaire, les dames de Sainte-Anne, les marchands et d'autres personnes.

Le dimanche suivant, mon fils Yvon et moi nous rendons à l'hôtel Thomas. Tous savent que l'investissement en vue d'un salon mortuaire convenable ne peut être rentable pour servir une si petite agglomération. On me dit: «Monsieur Whissell, si vous nous bâtissez un salon funéraire, vous ne le regretterez pas.» Certains me suggèrent de charger cent dollars de plus par funérailles, ce que j'élimine vite en affirmant que nos prix sont uniformes partout où nous faisons affaire. Le curé mentionne qu'il y a un très bel emplacement dans le village, près d'un restaurant, d'un magasin général et de l'église; le propriétaire n'a jamais voulu le vendre pour aucune considération. Il se charge de rencontrer l'homme en question et de lui faire valoir l'intérêt de toute la population en ayant un salon mortuaire, et que le seul emplacement désirable est le sien. Il est convaincu que, pour une bonne cause comme celle-ci, le propriétaire vendra à des conditions raisonnables.

Constatant l'enthousiasme de tous ces braves gens, je dis au curé de voir le propriétaire du terrain, Joseph Zantz et de lui offrir cinq cents dollars, de me téléphoner s'il y a une possibilité de marché et me dire la date où nous pourrions nous rencontrer à Saint-Jovite pour le contrat. Le surlendemain, le curé Poirier me téléphone: monsieur Zantz est prêt à me vendre l'emplacement.

Les travaux commencent dès la semaine suivante. Mes employés sont presque tous de Saint-Rémi-d'Amherst. Mon principal ouvrier est monsieur Roy du village; il est dans la soixantaine avancée mais possède de l'expérience et une force physique exceptionnelle. Le maçon est monsieur Dion, du village également. J'achète à Brébeuf les blocs de béton pour le solage et le carré de la bâtisse qui mesure quarante-cinq

par vingt-cinq pieds. Je transporte de Saint-André-Avellin beaucoup de matériaux que j'ai en entreposage; le reste est acheté sur place autant que possible.

J'ai beaucoup d'agrément à faire cette construction qui dure environ trois mois; la population est heureuse et témoigne son intérêt et son enthousiasme tout au cours des travaux. Je sais que ce salon ne sera jamais rentable mais c'est agréable de voir tous les habitants d'un village essayer par tous les moyens de montrer de la reconnaissance. La population de Saint-Rémi-d'Amherst est formée de gens fiers et solidaires.

Vente de mes fermes

Au milieu de mes activités, je cultive toujours des patates dans mon terrain de la côte Saint-Pierre. À l'automne de 1958, j'ai une récolte sans précédent: j'obtiens un rendement de vingt-cinq à trente pour un. Les patates passent à la largeur des ponts de la *combine*; une poche de quatre-vingts livres se remplit à tous les vingt-cinq à trente pieds de chaque rang. La journée terminée, c'est une curiosité de voir toutes ces poches remplies bien alignées dans le champ. Les passants arrêtent regarder le fonctionnement de cet arrache-patates qui sépare les petites des grosses avant de les empocher: une nouveauté dans la région.

Le curé de Varennes reçoit un jour la visite du curé Racan de Papineauville et l'emmène voir la cueillette des patates dans mon champ. «C'est tout simplement merveilleux, me dit le curé Racan, je me demande bien où vous allez mettre toutes ces patates.» Je réponds que c'est justement mon problème. La cave de ma ferme est remplie tout comme celle de mon salon mortuaire à Saint-André-Avellin et je commence à entreposer dans la cave du salon à Papineauville, mais ce ne sera pas suffisant pour toute ma récolte. Le curé Racan déclare que la cave de l'église de Papineauville est grande et que, si cela peut m'accommoder, je pourrais l'utiliser pour entreposer le reste de ma récolte. Je ne me le fais pas dire deux fois et j'y dépose cinq mille poches.

Ma récolte entière dépasse vingt mille poches. Pendant les mois de novembre, décembre et janvier, j'en vends douze à treize mille bien que le marché pour la patate ne soit pas avantageux. Vers la fin de janvier, le curé Racan me demande, à l'occasion de funérailles, si mes patates resteront encore longtemps dans la cave de l'église. Cela commence à répandre de mauvaises odeurs et de vieilles paroissiennes qui assistent à la basse messe s'en plaignent. Il a raison car les patates dans

une cave non climatisée commencent à dégager une odeur désagréable après le mois de janvier. Je l'assure que je l'en débarrasserai le plus tôt possible.

Au début de février, une grève des chemins de fer paralyse tous les transports. Les patates du Nouveau-Brunswick et de l'Île du Prince-Édouard ne sont plus livrées dans le Québec et l'Ontario. En peu de jours, il y a une forte demande pour la patate du Québec. À mon grand bonheur, leur prix monte en flèche: de un dollar à deux dollars soixante-quinze la poche. Je transporte mon classificateur dans la cave de l'église de Papineauville; j'engage des hommes et nous empochons des patates jour et nuit afin de les écouler avant que la grève ne finisse. Le curé Racan me dit qu'il est bien content que je réalise un profit appréciable mais qu'il ne l'est pas moins d'être débarrassé de mes patates. Je fais remettre la cave dans l'état où je l'ai prise et remercie le curé tout en le rassurant pour la prochaine récolte car j'ai bien l'intention de prévoir des entrepôts suffisants.

Durant l'été de 1959, Albert Paquette, qui avait acheté mes fermes du côté nord, me fait part qu'il est malade et désire vendre afin de reprendre son ancienne terre à bois où il aurait moins d'ouvrage. Il dit que, si je suis intéressé, il me donnerait la préférence. Je rachète donc mon ancienne ferme. Peu de temps après, je reçois la visite de Paul-Eugène Bérard de Saint-Henri-de-Mascouche dont la soeur est mariée avec un cultivateur du voisinage, monsieur Turcot. Il déclare que ma ferme est le genre de terrain qu'il veut dans le but de faire de la culture maraîchère. Je lui fais un prix global pour tout le terrain (trois cent-soixante acres) qui m'appartient dans la côte Saint-Pierre ainsi que les bâtisses et tout le roulant, mais je me réserve trois arpents de largeur sur le littoral du lac jusqu'au chemin public, environ trente-cinq arpents. Il est satisfait des conditions et, le 28 octobre 1959, nous passons un contrat chez le notaire.

Lac artificiel

N'ayant plus de travaux de ferme, je décide, au printemps de 1960, de mettre à exécution un projet que j'ai dans la tête depuis longtemps. Mon entreprise d'ambulancier et d'entrepreneur de pompes funèbres est bien organisée, j'ai de bons employés qui me permettent de m'en occuper beaucoup moins. Je songe à faire un lac artificiel sur ma *Petite terre* dans les limites du village à l'entrée du rang Sainte-Julie. Elle appartenait à mon père lorsque j'avais une dizaine d'années et

je l'ai achetée beaucoup plus tard. C'est là que nous nous sommes tant amusés, mes frères et moi. Nous allions jouer dans le sable, pêcher de la belle petite truite saumonée dans le ruisseau, aider mon père et ma mère pour leurs cultures maraîchères en haut de la pente qui descendait dans les marécages boisés. Nous y avions aussi tant de plaisir à faire sauter des souches à la dynamite car, alors, c'était sur l'ordre de mon père.

Ce terrain a une superficie d'environ dix acres dont les deux tiers sont un bas-fond marécageux au milieu duquel coule un ruisseau assez rapide, alimenté par d'innombrables sources qui rendent son eau très limpide. Le marécage est tout couvert d'aunages à travers desquels poussent plusieurs sapins et épinettes. Je veux l'utiliser pour faire un lac artificiel. C'est un travail qui me plaît, sans compter le plaisir que j'éprouve à contribuer à l'embellissement de mon village. De plus, la reconnaissance que manifestent les résidents des alentours en apprenant qu'ils seront débarrassés des maringouins et du bruit monotone et ennuyeux du coassement des grenouilles, me fait bien plaisir.

Trois hommes prennent environ un mois pour défricher le terrain et couper les arbres qu'ils transportent au moulin à scie, après quoi ils font brûler les tas de branches et d'aunages. Pour creuser dans ce terrain, je sais qu'il faut une pelle mécanique spéciale munie d'un long câble d'acier au bout duquel se trouve la pelle déplacée au moyen de poulies (*dry line*). Je fais faire le creusage par un contracteur de Masson, monsieur Clément. Il constate la nature du sol et me dit: «Cette pelle est puissante mais très pesante (environ quinze tonnes), elle va enfoncer et ne pourra pas fonctionner. Il va falloir faire des pontages pour la supporter, c'est-à-dire trois tapis de douze pieds de largeur en billes de bois dur de huit à neuf pouces de diamètre et de douze pieds de longueur. Une tige de fer de un pouce est passée dans chaque bille à chaque extrémité et au centre pour les réunir.»

Je transporte les billes nécessaires chez le forgeron Oscar Calvé et lui explique ce qu'il faut faire. Lorsque les trois pontages sont terminés, je les ramène sur les lieux. Chaque pontage pèse environ trois mille livres. La pelle sera placée sur un pontage, et un autre pontage placé en avant au moyen de la pelle qui l'accrochera et le mettra en place au fur et à mesure qu'elle devra avancer. En attendant, je construis, à l'extrémité ouest du marécage, un barrage en béton armé de vingt-cinq pieds de longueur par un pied d'épaisseur et douze pieds de hauteur qui va du sud au nord. Un peu au sud du centre du

barrage où passe le ruisseau, j'installe un système de portes à coulisses (*drop*) qui peuvent être enlevées ou rajoutées suivant le niveau d'eau qu'on veut contrôler.

Deux semaines plus tard, monsieur Clément arrive avec sa pelle et semble satisfait des pontages. La terre provenant du creusage est déposée en prolongement du barrage de chaque côté; rendu à la partie est, la terre du dragage est déposée du côté nord de l'excavation afin de relever le terrain le long de la route du rang Sainte-Julie. La largeur du marécage où se trouve le barrage est de deux cent quarante pieds, augmente jusqu'à trois cent cinquante pieds en allant du côté est, sur une distance d'environ deux cents pieds, rétrécit graduellement jusqu'à vingt pieds et finit au déversement d'un ruisseau qui continue dans les terres. La longueur totale de la partie creusée est de huit cents pieds à peu près. Les travaux de creusage durent environ trois semaines. Une bonne partie de ce temps sert au déplacement des pontages, parfois difficile lorsqu'ils sont calés dans le sol. Ce n'est pas *d'avance* et c'est loin de diminuer le coût des travaux.

Lorsque ceux-ci sont terminés, je suis anxieux de faire monter l'eau. Je pose d'abord une porte et, le lendemain matin, je suis tout heureux de constater que l'eau a monté d'un pied. Je rajoute une deuxième porte et, le matin suivant, le niveau de l'eau a un pied de plus. Je continue ainsi chaque jour, jusqu'à sept à huit portes, tout en surveillant le barrage qui ne montre aucun signe anormal. C'est une vraie merveille. L'eau est limpide et la vue de ce lac remplaçant le marécage me réjouit; elle fait aussi l'admiration de tous ceux qui y passent. Je continue à poser les portes qui restent, toujours une à la fois et en surveillant attentivement l'état du barrage. Le dernier jour, je retourne voir mon lac et mon barrage. À une vingtaine de pieds à droite du ruisseau, j'aperçois une fuite d'eau sortant du sol à une dizaine de pieds du barrage. En quelques secondes il s'en élève un jet d'eau de quatre pieds et, moins d'une minute après, le barrage s'effondre sur une longueur d'une trentaine de pieds au nord du barrage de ciment.

Sous la pression, l'eau déborde sur tout le terrain en bas du barrage et couvre même de deux pieds la rue Bricault, emportant sur son passage des piles de planches qui étaient dans la cour du garage Lacoste. Elle envahit les caves des maisons sur le parcours de la débâcle, charroyant avec le courant presque tout leur contenu. Certains effets sont emportés jusqu'à la rivière Petite-Nation, à deux mille pieds du lac. C'est un désastre. J'accours vers la rue en passant par la route plus élevée à gauche du ruisseau. Mon premier souci est

de m'informer s'il quelqu'un a été blessé. Heureusement, personne n'était sur le parcours de la débâcle; c'est pour moi un grand réconfort. Les dommages matériels, je peux les payer et c'est ce que je m'empresse de faire. Je vois chaque résident affecté. Certains refusent tout dédommagement, en affirmant que c'est une malchance et qu'ils étaient personnellement heureux du projet que j'exécutais. Je m'assure que chacun soit indemnisé à sa satisfaction.

J'ai investé assez d'argent et de temps dans ce projet que je ne suis pas prêt à l'abandonner. Je reprends mon courage et demande les services d'un ingénieur. Il m'explique pourquoi le barrage avait cédé. Un sol marécageux est généralement composé d'une couche de terre noire d'environ trois pieds d'épaisseur et repose sur de la glaise pure imperméable. L'eau du lac, rendue à une dizaine de pieds de profondeur, s'est infiltrée entre la terre noire et la glaise sous la pression du poids de l'eau et a finalement trouvé une issue en bas du barrage. Je lui dis que je veux bâtir un barrage qui résistera à la pression de l'eau ete que je veux la garantie qu'une catastrophe comme celle qui vient de m'arriver ne se répète pas. Après avoir pris les mesures du lac et calculé le poids de l'eau, il affirme: «Je vais vous tracer un plan auquel vous pourrez vous fier.»

Une *foutine* doit soutenir le barrage. Sur une longueur de deux cent quarante pieds par quatre pieds de largeur, il faut enlever la couche de terre noire de trois pieds environ qui couvre la glaise, et une épaisseur d'un pied de celle-ci sur toute la surface. Je bâtis une forme de deux pieds de hauteur par trois pieds de largeur en *plywood* de trois quarts de pouce et la remplis de béton armé de trois mille livres au pouce carré. Des tiges de fer de trois quarts de pouce par dix pieds de hauteur sont disposées verticalement tous les douze pouces jusqu'au fond de la *foutine* pour servir d'armature à la muraille du barrage. Aussitôt que le ciment est suffisamment durci, je construis sur le centre de la *foutine* une forme de dix pieds de hauteur par un pied d'épaisseur pour recevoir le béton armé de tiges de fer de trois quarts de pouce posées horizontalement. Ces travaux prennent tout près d'un mois et nécessitent mille sacs de ciment.

Il me reste un autre projet à réaliser. Après la débâcle quelques mois auparavant, en décidant de reconstruire mon barrage j'avais imploré le Seigneur en mon for intérieur et lui avais promis d'ériger une croix au centre du lac. Vu la qualité du sol, j'enfonce au milieu des pilotis qui serviront pour les fondations en béton armé d'une hauteur d'environ douze pieds.

Sur cette base, j'installe une croix de fer forgé de douze pieds de hauteur, que j'ai commandée de Jean-Louis Larouche, natif de Saint-André-Avellin et résidant alors à Hull. Considérant que j'étais un ancien concitoyen, monsieur Larouche ne me charge que cent vingt-cinq dollars pour cette magnifique croix. Je n'ai pas à acheter le corpus.

Lorsque j'avais ma ferme dans la côte Saint-Pierre, où il y avait une érablière, madame Gourd, nous accompagnant une fois en pique-nique, m'avait fait observer le point du haut de la montagne en direction du village et avait dit: «Ce serait un bel endroit pour ériger une croix.» J'avais répondu: «C'est mon avis, on va essayer d'y voir avant longtemps.» En allant à Montréal je m'étais informé, chez un sculpteur italien, du prix d'un corpus de grandeur normale et de bonne qualité pour l'extérieur. Il m'avait déclaré qu'il faudrait trois mois afin d'en fabriquer un et que c'était dispendieux. Après marchandage, j'en avais commandé un au coût de cent soixante-quize dollars. L'ayant reçu au cours de l'hiver, je l'avais entreposé. À travers toutes mes occupations, je n'avais jamais trouvé le temps favorable pour mettre le projet à exécution. C'est donc ce corpus que je pose sur la croix, bien solidement avec des bandes de cuivre.

Une semaine après la coulée du béton du barrage, j'enlève les formes afin de transporter de la terre le long de la muraille. L'ingénieur m'avait recommandé de mettre une terre qui se foule facilement, sur une largeur d'une dizaine de pieds de chaque côté du barrage et de deux pieds par dessus pour le protéger contre la pression de l'eau.

L'un de mes amis, Théo Charron, est propriétaire d'un terrain à environ cent cinquante pieds du barrage. Ce sol est de terre jaune et de sable, exactement le genre dont j'ai besoin. Je sais qu'il a l'intention de vendre des lots destinés à la construction de maisons familiales et qu'il n'est probablement pas intéressé à vendre de la terre au voyage. Mais je sais aussi qu'il faudra éventuellement en enlever pour niveler le terrain. Je suis bien à l'aise de lui demander de m'en vendre car je le connais bien. C'est un homme de principe, honnête, travailleur, économe et prospère dans son entreprise de quincaillerie et de commerce de bois de construction. Il comprend aussitôt l'avantage, pour lui, de niveler son terrain qui prendra ainsi de la valeur et l'avantage, pour moi, d'économiser sur le transport de la terre de remplissage. Il me dit de prendre ce qu'il me faut et qu'il ne me chargera pas un sou à condition que je laisse le terrain bien nivelé. Je suis bien content car je fais une économie de cinquante pour cent sur le remplissage.

Trois à quatre verges de terre peuvent être transportées par un bulldozer sur une si faible distance à chaque chargement. Je n'ai pas besoin d'un camion ni d'une pelle mécanique.

Je fais mettre la terre le long de la muraille, en commençant par le côté sud (côté du terrain de monsieur Charron). Dès le deuxième voyage, le bulldozer, en passant par dessus la première terre déposée, foule celle-ci et ainsi de suite pour fouler chaque voyage; la terre se trouve donc à être foulée pendant le transport. Lorsqu'un côté du barrage est rempli, il en va de même pour l'autre côté puis deux pieds de terre sont rajoutés sur toute la surface du dessus. Nous transportons au moins deux mille cinq cents verges de terre, travail qui dure au moins une dizaine de jours. Le projet se réalise tel que mentionné sur le plan de l'ingénieur. Je procède au remplissage du lac de la même manière que la fois précédente mais, cette fois-ci, je me sens en sécurité et avec raison.

L'année suivante, je creuse le ruisseau étroit et tortueux dans lequel se déverse l'eau du lac en bas du barrage, et je l'élargis à vingt pieds. J'emploie la terre enlevée pour relever le niveau du terrain marécageux de chaque côté jusqu'à la rue Bricault à cent cinquante pieds plus loin. Afin de contrôler le niveau de l'eau, je bâtis à quatre pieds de la rue une petite *dam* d'environ quatre par cinq pieds, au centre de laquelle je pose des coulisses afin de monter ou d'abaisser deux portes sur lesquelles est posée une grille pour empêcher la truite de descendre le ruisseau où je n'ai aucun contrôle et là où tout le monde peut pêcher. Je suis certain que, d'ici quelques années, il y aura dans mon lac de belles truites saumonées pesant de deux à trois livres.

Mon projet de transformer le marécage en lac artificiel est réalisé. J'y ai consacré une partie de l'été et mes déboursés se chiffrent à près de dix mille dollars.

Lot familial au cimetière

En 1958, je vais voir le curé Réal de Varennes pour acheter un emplacement qui couvrirait quatre lots adjacents les uns aux autres car je désire faire ériger un monument pour tous les membres de ma famille: ma femme et moi, mon fils Yvon et son épouse, mes deux filles Suzanne et Monique et leurs époux, mes beaux-parents, monsieur et madame Arthur Gourd, ma soeur Odette et son époux ainsi qu'une tante célibataire, Éva, soeur de mon père. J'explique au curé de Varennes que je veux un terrain assez grand pour y transférer les dépouilles de mon père, de ma mère et de mon frère Frank — inhumées dans un

lot voisin que je me propose de vendre après l'exhumation — ainsi que les restes de la dépouille du frère de mon père, Adorice, mort lors de l'épidémie de grippe espagnole en 1918, cette dernière exhumation étant le grand désir de sa fille, ma cousine Marguerite de Sudbury.

Le curé me montre le cadastre du cimetière à l'extrémité du village dans le rang des Quatorze et me dit de choisir les quatre lots qui peuvent me convenir. J'en achète au fond du cimetière près de la montagne, sur une superficie de vingt-quatre pieds par vingt-quatre pieds.

Je fais un dessin du monument que je désire sur ce lot. Le monument doit être posé sur des fondations de vingt-quatre pieds de longueur par deux pieds de largeur et huit pieds et six pouces de profondeur. Au centre se trouve une croix d'environ sept pieds de hauteur sur laquelle repose un corpus; une statue de quatre pieds est placée de chaque côté: celle de la Vierge Marie et celle de l'apôtre saint Jean. À quelques pouces des statues, deux pierres tombales distancées l'une de l'autre d'une quinzaine de pouces, pour inscrire les noms des défunts. Enfin, à chaque extrémité, une urne d'une vingtaine de pouces de hauteur. Ce modèle semble plaire à la famille.

Je demande à mon ami Gustave Louisseize de communiquer avec la maison Martel et Fils de Vankleek Hill, manufacturier de monuments dont il est le représentant dans la région. Monsieur Martel vient me voir quelques jours plus tard, avec monsieur Martel à qui je remets mon plan en lui demandant de me soumettre une estimation, lui disant que je m'occuperais des fondations. Peu de temps après, il revient avec un plan qu'il a fait préparer par un architecte: la réplique de mon modèle, à part quelques modifications dans les proportions. Il me suggère d'employer du granit gris pour la croix et la base de quinze pouces de hauteur et dix-huit pouces de largeur, du granit noir de Suède pour les quatre pierres tombales. Les statues et le corpus doivent être en marbre de Carrare et les urnes à chaque bout, en béton. Il me donne également les dimensions des fondations et me fait un prix raisonnable. Je montre le tout à mes beaux-parents et à mon fils Yvon; ils sont d'accord pour le projet et me fournissent chacun cinq cents dollars.

Je donne la commande immédiatement et fais moi-même les fondations, en béton d'une capacité de trois mille livres au pouce carré. Ses dimensions sont de vingt-quatre pieds de longueur, deux pieds d'épaisseur et huit pieds et six pouces de profondeur; le tout nécessite quinze verges cubes de béton. Vers la fin de l'érection du monument, je fais la remarque à

monsieur Martel que ce serait parfait s'il y avait au centre du lot un trottoir en pierres convenant au monument, allant de celui-ci jusqu'au bas du lot et finissant par trois marches. Il approuve mon idée et dit qu'il s'en charge. Trois jours plus tard, un beau trottoir avec trois marches de pierres de granit noir de Suède et de granit gris est en place. Le tout a coûté dans les cinq mille dollars.

Le 22 septembre 1963 j'ai la douleur de perdre ma belle-mère, madame Arthur Gourd, née Rosa Laniel de Saint-Thomas, Lefaivre, Ontario. Toute la famille est fort éprouvée. Cette femme qui a vécu les dernières années de sa vie en étant affectée par la maladie qui l'a rendue misérable, a toujours été lucide et nous a toujours manifesté, malgré ses afflictions, beaucoup d'affection et d'attachement. Naturellement, c'est moi qui m'occupe de tout dans les circonstances. Je réalise alors l'avantage d'un lot familial qui peut accommoder tous mes proches.

Rénovation de l'équipement des pompes funèbres

Je suis fier de la marche de mon entreprise de frais funéraires et je n'épargne rien pour la faire prospérer. Je dessers quinze municipalités. Dans les paroisses où il n'est pas rentable de bâtir un salon mortuaire, je loue un local car je veux donner de bons services à tous les citoyens du Nord, quelle que soit leur population.

Vers les années soixante, je me procure les accessoires les plus modernes pour une chambre mortuaire: somptueuses tentures, support luxueux pour le cercueil, prie-Dieu, crucifix, candélabres, trépieds pour les fleurs, petites tables pour déposer les cartes de condoléances et les livres-souvenir, une affiche illuminée portant l'identité du défunt, la date et l'heure des funérailles afin de remplacer l'ancien crêpe mortuaire à la porte extérieure. Ces fixtures sont à la disposition de toutes les familles des défunts, quel que soit le prix du cercueil choisi. Je garde l'ancienne parure, qui est encore belle, pour les cas où il se présenterait deux décès en même temps.

En 1961 j'échange le corbillard Cadillac, acheté en 1952, contre un modèle de l'année; il est splendide. En 1962 j'échange mon automobile Cadillac décapotable, qui sert de voiture à fleurs pour les funérailles, contre un modèle de l'année, de toute beauté. L'année suivante j'achète une ambulance neuve, le dernier modèle en montre. Elle est très confortable et pourvue des accessoires les plus modernes.

J'ai toujours de bons employés, dont mon fils Yvon à qui je peux confier toutes les responsabilités sans avoir aucune inquiétude.

Élevage de bovins et entreprises immobilières

Depuis la vente de mes fermes, je pense souvent à l'agrément que j'éprouvais dans la vie de fermier: élevage de bétail, semences, cultures, et le reste. Lorsque je rencontre Paul Louisseize qui a travaillé sur ma ferme de la côte Saint-Pierre pendant une douzaine d'années, bien des souvenirs reviennent à ma mémoire. Je n'avais pas eu de ses nouvelles depuis son départ, environ quinze ans auparavant. Il m'apprend qu'il s'était établi à Laforce dans le nord du Témiscamingue, sur un lot de la Couronne, et qu'il y avait travaillé durement. Quand il s'est brisé une jambe, il n'a pas pu continuer et a décidé de revenir à Saint-André-Avellin. Il s'est bâti un *shack* sur un terrain appartenant à Conrad Séguin, à l'entrée du rang Sainte-Julie. Il me demande s'il peut déménager son habitation sur un terrain près de mon lac; je le lui permets sans hésiter.

Lorsque je vais à mon lac, j'arrête souvent jaser avec lui. Il s'ennuie beaucoup à ne rien faire et mentionne souvent le bon temps passé à la côte Saint-Pierre. Sachant combien il aime les animaux, je le comprends bien. Un jour, je lui dis plus ou moins sérieusement: «Comment aimerais-tu avoir une couple de vaches qui vêleraient au printemps?» Il répond qu'il aimerait bien cela mais se demande bien où l'on pourrait les hiverner; quant à lui, il serait prêt à prendre soin, ce serait un désennui. Quelques jours plus tard, j'ai l'occasion d'acheter d'Émile Lafontaine de Chénéville deux belles vaches Red Poll pure race, fécondées par un taureau Aberdeen Angus pur sang enregistré. Je les paye chacune deux cents dollars.

En apprenant la nouvelle, Paul est très heureux et me dit que ça ne serait pas long pour leur bâtir un abri pour l'hiver. Il est entendu que je fournis les matériaux nécessaires ainsi que la nourriture pour l'hivernement. Je vais souvent voir mes deux vaches qui sont en bonne santé. Paul passe la majeure partie de son temps à les étriller, les brosser et entretenir l'abri proprement. C'est toujours un plaisir pour moi de constater les bons soins que mes vaches reçoivent, et le bonheur de Paul. Au printemps de 1963, ces deux vaches de couleur rouge donnent naissance à deux beaux veaux mâles tout noirs comme leur père. Je les mets en pâturage avec leurs veaux sur un terrain que j'avais acheté quelques années auparavant, tout

près du village en sortant vers le nord. C'est l'ancien terrain où j'ai moi-même participé à des courses sous harnais avec mon fameux Gus Hannover.

Ayant décidé de bâtir une petite étable près de mon lac, j'achète une vache et un taureau Aberdeen Angus pur sang enregistré que je mets dans le même pâturage que mes autres animaux. Au cours de l'été, je consacre presque tous mes temps libres à construire l'étable avec Paul. C'est une bâtisse de dix-huit pieds par quatorze très confortable: isolation, électricité, eau courante pour les abreuvoirs, entre autres commodités; un entre-deux simple est prévu pour un cheval que Paul veut se procurer. À l'automne, je fais abattre mes veaux de deux cent soixante-quinze livres chacun et je les vends à bon prix. Les vaches et le taureau sont déménagés dans l'écurie. Paul s'est acheté une jument, ce qu'il désirait depuis longtemps.

Au printemps, mes animaux sont remis en pacage dans le même terrain. Au mois d'août 9164, je reçois la visite de Jim Greig, cultivateur de Thurso qui, ayant appris que je voulais acheter des animaux à boeuf, m'offre quatre vaches et un veau qu'il veut vendre. Le lendemain, je me rends à sa ferme en compagnie de Paul, bien content de venir voir ces animaux avec moi. De belles bêtes de race Herferd que j'achète sans tarder au prix de neuf cents dollars. Ces bêtes étant au pâturage, monsieur Greig dit qu'il va les renfermer dans l'étable et que je pourrai en prendre possession le lendemain matin. Sur le chemin du retour, Paul déclare: «Tu as fait un bon marché, elles ne sont pas cher; tu aurais été mieux de les payer, il peut changer d'idée.» Je réponds que, s'il connaissait Jim Greig comme moi, il saurait que sa parole vaut un contrat. En me quittant, Paul dit qu'il faudrait y aller de bonne heure le lendemain. Je m'aperçois qu'il est inquiet et a hâte que ces animaux soient rendus dans notre pâturage. Le lendemain, nous partons vers huit heures. Après avoir payé monsieur Greig, les animaux sont chargés dans mon camion et ma remorque. À onze heures, ils entrent dans mon pâturage où sont les autres bêtes.

Avec cet achat, je possède un troupeau de douze têtes: sept vaches, quatre veaux et un taureau. Je n'ai pas suffisamment de terrain pour entretenir autant d'animaux. Je loue, pour une période de cinq ans à cent dollars par année, une ferme à l'exception des bâtisses, tout près du village dans le rang des Quatorze; elle appartient à la succession Arthur Boyer. Je m'engage à entretenir les clôtures et faire les fossés nécessaires

pour l'égouttement du terrain, et d'autres petits travaux d'entretien.

Mon étable ne suffit pas à loger mon troupeau. Au cours de l'été de 1964, je construis non loin de ma petite étable une bâtisse de quarante pieds par vingt-deux, munie d'un chariot à fumier sur toute la longueur, avec l'électricité et l'eau pour les abreuvoirs ainsi qu'un éventail afin de climatiser l'écurie. Avec cette deuxième étable, je suis en mesure d'hiverner trente-cinq têtes.

À l'automne de la même année, je rencontre un monsieur MacMillan de Gatineau qui s'occupe de l'élevage de bovins de race pure. Je lui dis que j'ai une douzaine de bêtes de races mélangées et que j'aimerais bien me monter un troupeau de race Herferd pure enregistrée. Monsieur MacMillan répond: «Monsieur Whissell, j'ai six belles taures d'un an et demi et un jeune taureau du même âge, tous des Herferd enregistrés. Dans deux ans, ces six taures peuvent avoir des veaux pur sang, ce qui vous permettrait dans peu de temps de vous bâtir un troupeau pur sang enregistré.» J'achète les sept bêtes au coût de deux cent vingt-cinq dollars chacune. Je vends le taureau Aberdeen Angus et il me reste ainsi un troupeau de dix-huit têtes que j'hiverne. Sur mes deux terres et celle que je loue, je récolte suffisamment de foin et de grain pour nourrir mes animaux.

Au printemps de 1965, je n'ai plus assez de pacages. Près du village, je loue une autre ferme sans les bâtisses, de madame Évana Provost dans le rang Sainte-Julie non loin du coin du rang Sainte-Madeleine. Je signe un bail de cinq ans, au coût de cent dollars par année. Les frais d'entretien des clôtures et du pont d'une vingtaine de pieds qui traverse la crique à Bourgeois sont à ma charge. Le prix de location de cette belle grande ferme est relativement minime. Mais, pour la remettre en ordre, il me faut faire des réparations importantes sur le pont où je suis obliger de passer et consacrer beaucoup de temps à l'entretien de la clôture en très mauvais état. Je n'ai jamais guère compté mon travail ni mon temps: travailler de quinze à dix-heures par jour ne me dérange pas quand c'est nécessaire.

En juin de 1965, je reçois un téléphone d'une dame Goyer de Montréal, qui est à Duhamel. Son frère, Aldège Poulin, est décédé et elle me demande si je peux prendre charge des frais funéraires. Sachant que le défunt était célibataire, je demande à mon tour qui sera responsable des frais occasionnés par le décès. Elle répond que son frère a fait un testament en faveur de son oncle Aurèle Nault mais que celui-ci refuse d'accepter

la succession. Je lui suggère de se rendre chez le notaire à Saint-André-Avellin afin d'ouvrir ledit testament et de prendre les arrangements en conséquence. Elle s'informe si je pourrais les rencontrer chez le notaire dans trois quarts d'heure. Comme je l'avais prévu, ce dernier propose à l'héritier de céder ses droits à sa nièce mais madame Goyer refuse et me dit: «Monsieur Whissell, si mon oncle se départit de ses droits à l'héritage et vous les transfère, accepteriez-vous de vous occuper des funérailles et de tout sans que nous ne soyons dérangés?» Sur ma réponse affirmative, le notaire prépare un acte notarié signé par Aurèle Nault comme quoi il renonce à la succession et à tous les droits d'héritage de la part d'Aldège Poulin et qu'il me transfère ses droits. Je garde la propriété et, quelque temps plus tard, Royal Tremblay de Duhamel me demande de la lui vendre. J'accepte et les frais funéraires me sont ainsi remboursés.

En prévision de mes besoins pour l'année suivante, j'achète de madame Adélard Rossignol, à l'automne de 1966, une petite ferme de vingt-cinq à trente acres, voisine de la ferme que je loue de mademoiselle Provost, du côté du village. La petite grange est en bon état et me sera bien utile.

Au printemps de 1967, j'engage Napoléon Rousseau car mon ami Paul Louisseize ayant fait une crise cardiaque, il doit ralentir ses activités et a besoin d'aide. Monsieur Rousseau est un cultivateur expérimenté qui a passé sa vie sur une ferme à Notre-Dame-de-la-Paix. Il demeure voisin de mon étable, près de chez Paul Louisseize, et est bien content de reprendre le travail de fermier sans obligations personnelles. Cet homme de soixante-sept ans est travaillant et robuste pour son âge.

Peu de temps après, je reçois du gouvernement provincial un avis que ma propriété dans la côte du Poisson Blanc à Duhamel doit être expropriée sur une largeur d'une trentaine de pieds pour permettre l'élargissement de la route. J'avais acheté ce terrain avec une petite maison située tout près de la route, une quinzaine d'années auparavant, de madame Calixte Villeneuve. Pendant l'hiver, la maison sans aucun confort est pratiquement inhabitable; l'été, je la louais dix dollars par mois.

Le département des expropriations me paye douze cents dollars pour trente pieds de terrain sur une largeur d'environ deux arpents, comprenant la vieille maison dont je suis ainsi débarrassé tout en réalisant un certain profit.

Au cours d'une visite à mon salon de Notre-Dame-de-la-Paix où un défunt est exposé, je déplore une fois de plus le manque de terrain en avant du salon. Il fait très chaud et les visiteurs

sont rassemblés sur le trottoir pour prendre l'air. Le vaste terrain à l'arrière de la bâtisse est absolument inutile; je décide de mettre à exécution un projet que j'ai depuis longtemps: reculer la bâtisse d'une quarantaine de pieds. Je communique avec Victor Carrière, un expert dans ce genre d'ouvrage. Après avoir examiné les travaux à faire, il me dit qu'il n'y a aucune difficulté, la bâtisse étant solide. Il me suggère d'engager Victor Cregheur, un homme compétent dans cette sorte d'entreprise, pour travailler avec lui. Je demande à Paul Louisseize, mon employé, d'aller sur place comme manoeuvre. Trois jours plus tard, la bâtisse est levée de deux pieds et reculée de quarante pieds, prête à recevoir le solage, qui prend quelques jours. Le travail est parfaitement exécuté. Je profite des circonstances pour transformer le garage attenant en une grande pièce qui servira de fumoir. Le tout est vraiment une amélioration qui s'imposait.

Vers le même temps, j'ai l'occasion d'acheter deux petites maison, l'une à Papineauville et l'autre à Chénéville. Dans le premier cas, les deux soeurs de Césaire et Damien Saint-Denis, hommes célibataires qui meurent à peu d'intervalle, m'offrent en paiement des deux funérailles la petite maison de peu de valeur appartenant aux défunts. Je la loue dix dollars par mois et, quelques années plus tard, la vends à Édouard Blois. Et à Chénéville, Philias Villeneuve, dont l'épouse est décédée récemment, me demande si je suis intéressé à acheter sa maison car il veut aller demeurer à Montréal où sont ses filles. Je suis d'accord et, après avoir loué la maison quelque temps, je la vends à Jacques Brazeau, sans argent comptant mais selon des paiements mensuels qui lui conviennent.

Ne voulant pas que se répète la situation d'avoir à exposer les défunts de deux familles différentes dans le même salon à Papineauville, je convertis le logis du rez-de-chaussée adjacent au salon en un autre salon complètement séparé, avec une entrée indépendante; j'ajoute une salle de toilettes et je laisse le fumoir à l'étage supérieur au service des deux salons. Je fais recouvrir les murs extérieurs en stuc. Cette rénovation semble réjouir la population de Papineauville.

Mon fils quitte l'entreprise funéraire

Chaque fois que je le pouvais, j'aimais emmener mon jeune fils Yvon avec moi pour différentes affaires, d'autant plus qu'il était intéressé à tout et démontrait une compréhension et un jugement peu communs pour son âge. À douze ans, il savait déjà conduire une automobile aussi bien qu'un homme. Mon

beau-père s'amusait beaucoup avec son petit-fils et, depuis quelques années déjà, il le laissait pratiquer avec sa voiture dans les champs de la ferme de la côte Saint-Pierre. Dès qu'Yvon eut quinze ou seize ans, je pouvais en toute sécurité lui faire confiance car il s'occupait souvent du transport de la crème glacée d'Ottawa à Saint-André-Avellin et de la livraison dans le Petit-Nord. Un peu plus tard, il me fut très utile pour le transport du Coca-Cola de Lachute à Saint-André-Avellin et la livraison chez mes clients. Il se faisait souvent accompagner d'un ami, Paul-Albert L'Allier, et le travail se doublait ainsi d'un agrément.

Après son baccalauréat, mon fils veut faire ses études en droit mais sa santé ne le lui permet pas: il doit abandonner les études. En 1951, il se rend à Montréal pour suivre un cours d'embaumeur et commence à s'occuper activement des frais funéraires. De plus, il me seconde dans mon commerce. Il se marie en septembre 1953 et, trois ans plus tard, je suis le grand-père d'une mignonne petite-fille que j'adore. Quelque temps avant son mariage, il prend le commerce de Coca-Cola tout en continuant à travailler pour moi dans le domaine des frais funéraires et de l'ambulance; de mon côté, je quitte mes commerces de distribution de crème glacée et de fruits en gros.

Sept ans plus tard, voulant parfaire ses connaissances dans sa profession d'embaumeur, Yvon suit des cours de thanatologie à l'université de Montréal et revient diplômé avec la mention 'grande distinction'. Doué d'un courage à toute épreuve et d'un esprit de travail inlassable, ses nombreuses occupations lui causent du surmenage, à mon insu, et peu à peu sa santé est affectée. Son médecin lui conseille de diminuer ses activités. C'est avec regret que je dois accepter qu'il cesse de s'occuper des frais funéraires et des services ambulanciers au cours de l'année 1967; il continue cependant de se charger d'une partie de ma comptabilité. Gustave Louisseize, qui travaillait aux frais funéraires avec lui depuis 1951, est bien initié et Yvon sait que celui-ci pourra le remplacer tout en restant sous ma surveillance.

Mais bon sang ne peut mentir! Yvon commence à s'occuper de politique municipale; il a été élu conseiller, puis maire suppléant au fauteuil de monsieur Maheu. Il a du jugement et est bon administrateur. Je suis fier de lui.

L'année précédente, j'avais perdu un très bon employé, Maurice Richer qui était décédé presque subitement. Il fut remplacé par Robert Duchesneau qui arrivait tout juste de Fort MacMurray. En 1967, lorsque j'achète une nouvelle Cadillac dont je me sers toujours comme voiture privée et

landau à fleurs pour les funérailles, je pense au plaisir que Maurice aurait eu à le conduire car il était toujours fier des améliorations que j'apportais à mon équipement.

Trois employés extraordinaires

Madame Réal Provost du rang Saint-Louis, qui jusqu'à maintenant louait sa ferme depuis la mort de son mari, vient me voir en 1967. Elle constate que sa ferme perd de la valeur parce qu'elle est mal entretenue et mal exploitée, et elle veut la vendre. Je vais visiter la terre: le terrain accidenté ne peut être cultivé qu'avec l'aide de chevaux, mais il y a une belle petite montagne et trois ruisseaux circulent. Tout est vraiment dans un état d'abandon quasi total. Les clôtures doivent être renouvelées, la vieille maison abandonnée est inhabitable, la grange a besoin de réparations majeures, les trois ponceaux sont complètement démolis et les fossés, disparus. Sachant que je peux surmonter ces obstacles, je rencontre madame Provost, nous en venons à une entente et j'achète la ferme.

Dès la même année, j'obtiens un octroi du gouvernement pour la location d'un bulldozer et je commence à aplanir le terrain du devant sur la moitié de ma terre qui est séparée au centre par une clôture. Après avoir construit le ponceau sur le ruisseau jaune, avec des tuyaux de béton armé de quarante-huit pouces de diamètre, je fais ma part de clôture du côté nord de la ferme. Je finis assez tôt pour le temps des labours afin de cultiver cette partie de terre au printemps suivant. L'automne venu, je coupe des cèdres sur le terrain de mon chalet à Duhamel et je prépare environ deux cents poteaux pour faire ma clôture. L'année suivante, aussitôt que la terre est dégelée, je continue le terrassement et les clôtures; celles-ci sont en broche maillée comme les premières. Le ruisseau Lepage qui se déverse dans le ruisseau jaune est beaucoup plus petit que les autres; je fais le ponceau sur ce ruisseau avec des tuyaux de béton armé de vingt-quatre pouces de diamètre. À l'automne, j'ai une belle pièce à labourer.

Au tout début du printemps de 1969, je fais le gros ponceau sur le crique noir qui reçoit les eaux des deux autres ruisseaux. Il me faut deux tuyaux de béton armé de six pieds de diamètre par huit pieds de longueur, que je me procure chez Vipond Cement à Ottawa où j'ai acheté les tuyaux pour les travaux précédents. Ces gros tuyaux, pesant chacun deux tonnes et demie, sont chargés dans mon camion par des employés de la compagnie et, moi, j'ai un bulldozer pour les mettre en place.

Les travaux des ponceaux en béton sont importants car la crue des eaux emporte chaque printemps les ponceaux faits de bois. Ce ponceau me permet d'atteindre le chemin de la montagne pour aller faire les clôtures et les fossés nécessaires sur la pièce du trécarré qui mesure environ vingt-cinq arpents. Comme elle n'a pas besoin d'aplanissement, je la laboure dès l'automne pour la cultiver l'année suivante. Après les semailles au printemps de 1970, mes hommes et moi nous attaquons à l'autre moitié de la ferme qui ne se rend qu'à la montagne. Aucun ruisseau ne passe sur cette partie mais le terrain est très accidenté. J'obtiens du gouvernement un octroi pour la location d'un bulldozer afin de continuer le terrassement de ma ferme. Il s'écoule deux autres années avant que je puisse cultiver tout le sol arable de ma ferme.

Au cours des cinq années passées à mes travaux dans le rang Saint-Louis, j'ai eu l'avantage d'avoir à mon emploi trois hommes plutôt extraordinaires, compétents, courageux, consciencieux et remplis d'ardeur: Napoléon Rousseau, Paul-Émile Louisseize et son frère Raoul. Faire une clôture sur une longueur de quarante arpents, dont une partie dans la montagne, creuser pour chaque poteau avec une tarière et à la petite pelle à bras d'homme, c'est un travail ardu. Souvent, lorsqu'il faut traverser le tuf, le creusage d'un seul poteau peut prendre une demi-heure ou plus. C'est long et fatigant, sans compter les poteaux sur le roc dans la montagne qui doivent être consolidés avec des cailloux ramassés plus ou moins loin et tassés autour du poteau jusqu'à une vingtaine de pouces de hauteur. Les travaux de terrassement ont nécessité cent cinquante heures de location du bulldozer, au coût de huit dollars l'heure moins quatre dollars l'heure octroyé par le gouvernement. Je considère que l'exécution de ces travaux est un bon investissement car le fond de terre est de bonne qualité et très fertile.

Jusqu'en 1968, je loue ici et là la machinerie aratoire dont j'ai besoin. Quelque temps après mon achat de la ferme du rang Saint-Louis, j'apprends qu'un voisin malade, Joseph Séguin, veut vendre ses machines agricoles: tracteur, presse à foin, charrue, monte-ballots pour le foin, *waguine*, herse à finir. Je vais le visiter; il est bien content de me vendre le tout pour trois mille dollars. Ce marché fait son affaire et la mienne. Quoique ce soient des machines usagées, elles sont en bonne condition. Dans la même année, j'achète un rateau et un moulin à faucher neufs ainsi qu'un tracteur neuf David Brown numéro 88 de Léonard Ménard de Plaisance.

Dans le moment, j'ai à mon usage environ cent cinquante arpents de terrain cultivable qui m'appartiennent et environ soixante-quinze arpents cultivables que je loue. Grâce à l'acquisition de ma terre du rang Saint-Louis, je serai sous peu en mesure de garder une trentaine de vaches avec leurs veaux et quelques taures et *steers*. Je suis content de mon entreprise d'élevage de bovins et je suis confiant de réussir.

Durant l'été de 1968, Édouard Louisseize que je connais intimement, et frère de Paul qui travaille pour moi depuis vingt-cinq ans, m'offre de me louer sa terre, à cinq milles du village dans le rang Sainte-Julie, à l'exception des bâtiments et de son jardin, pur une période de cinq ans moyennant cent cinquante dollars par année. Je dois voir à l'entretien des clôtures et des fossés, cultiver la terre de façon à conserver la richesse du sol qui est une terre assez pesante. J'accepte le marché car j'ai besoin de fourrage pour l'entretien de mon troupeau que je veux augmenter. Édouard Louisseize est un travailleur acharné, honnête et généreux. Le printemps venu, il me dit: «Ne t'occupe pas des fossés et des clôtures; je n'ai rien à faire, je les entretiendrai moi-même, je serai certain que ce sera bien fait. Les fossés surtout, c'est important pour l'égouttement du terrain.» Je n'ai pas d'objection, au contraire.

La première année, j'ensemence une vingtaine d'acres en avoine et en orge après avoir étendu sur le sol plusieurs tonnes de chaux et avoir ajouté deux à trois cents livres d'engrais chimique par arpent. À l'automne, j'obtiens une récolte qui dépasse toute espérance. La deuxième année, j'ensemence le terrain de la première année avec des graines de mil et de trèfle. Et je recommence le même procédé de la première année sur une autre superficie de vingt acres, soit chaux, engrais, semence d'avoine et d'orge. Ma récolte est extraordinaire: sur la section ensemencée de mil et de trèfle, j'en fais même une deuxième.

Pendant que j'utilise son terrain pour mes cultures, Édouard Louissezie s'occupe toujours des clôtures et des fossés et cette terre prend de la valeur. Avant la fin de notre bail, il me dit qu'il est malade et aimerait vendre sa terre. Mais le bail qu'il a avec moi est un empêchement majeur pour tout acheteur. Je réponds que, dès qu'il trouvera un acheteur convenable, je résilierai le bail car je ne veux pas lui causer de dommage. Il trouve à vendre à bon prix peu de temps après.

En 1968, j'avais engagé à temps partiel Raoul Louisseize, un autre frère de Paul; ils me proposent d'agrandir le *shack* de Paul avec un rallonge de dix-huit par quatorze pieds. Je fournis le matériel et l'aide que je peux. À la fin de l'été, tout en ayant

travaillé à temps perdu, les deux frères Louisseize ont une habitation à un étage de trente-deux pieds par quatorze, bien isolée, assez confortable, avec eau courante et toilettes, service d'égout et électricité. Raoul jouit d'une excellente santé et est très habile pour les travaux de ferme: labours, clôtures, fossés, semences, récoltes, et le reste. Il connaît bien les travaux de chantier.

À la fin de l'été de 1969, il me fait remarquer que sur ma terre du rang Saint-Louis il se trouve une vingtaine d'érables malades qu'il serait mieux de couper avant qu'un vent ne les renverse. De plus, ces arbres coupés donnent du bois de poêle ou de foyer de première qualité qui dure longtemps et produit beaucoup de chaleur. Certains arbres mesurent trente-six pouces sur la souche; j'aimerais bien les couper mais je ne suis pas organisé pour cela. Raoul me dit: «À nous deux, monsieur Whissell, on est capable de les couper et de transporter le bois au village dans votre camion; on pourrait retourner tous les soirs avec un voyage. J'ai une scie mécanique, vous avez des haches, des coins de fer; on devrait essayer.»

Quelques jours plus tard, nous commençons... chantier. Presque tous les matins, nous partons vers sept heures en camion avec l'outillage nécessaire, sans oublier un bon lunch. Une demi-heure après nous nous mettons en frais d'abattre un arbre. Il l'ébranche et le coupe en bûches de seize pouces de longueur et, moi, je fends les bûches et les charge dans le camion. Le soir, mon camion est généralement rempli, environ cinq cordes. Souvent un seul érable suffit à nous occuper toute la journée. Le soir, je *dompe* le voyage sur le terrain près de mon lac. Le lendemain, lorsque je ne peux pas retourner au chantier parce que je dois voir à d'autres occupations, Raoul en profite pour fendre certaines bûches que j'avais été obligé de laisser la veille ou que je n'avais fendues qu'en deux parties pour pourvoir les charger, et il corde le bois.

Au début de l'automne, nous avons coupé, fendu et cordé quatre-vingt-quinze cordes de bel érable de seize pouces de longueur. Raoul a soixante-dix ans et moi, soixante-deux. Trois ans plus tard, ce pauvre Raoul meurt accidentellement.

Grand deuil dans la famille

Mon beau-père avait continué à habiter sa maison après la mort de son épouse il y a six ans. Malgré son grand chagrin, il a démontré une énergie et un courage peu communs: tenir maison, faire son ordinaire et une vie normale, visitant ou recevant quelques amis à l'occasion, et surtout donner le

service de l'affilage des lames de *clipper* pour les cultivateurs. Il le fait depuis une soixantaine d'années et y tient sans doute car cela le met en contact avec beaucoup de gens. Il ne se passe pas un soir sans que ma femme ne lui téléphone longuement. Comme moi, ses petits-enfants le visitent souvent, surtout la famille d'Yvon qui habite presque en face. Un grand nombre de fois, ma bru lui envoie porter par un des enfants une petite friandise qu'elle pense lui être agréable. Il vit apparemment heureux et ne nous cause aucun souci.

Un matin d'avril de 1969, la voisine, sa locataire dans la même bâtisse, trouve étrange de ne pas entendre de va-et-vient du côté du logis de monsieur Gourd. Elle nous téléphone vers neuf heures et demie pour nous informer de son inquiétude. Je me rends aussitôt et le trouve mort dans son lit. Rien n'est dérangé sur sa table de chevet, ses couvertures sont rangées, ses pantoufles à côté du lit; il semble qu'il soit mort pendant son sommeil. Toute la famille est affligée. Nous étions habitués à voir cet homme que nous vénérions et aimions beaucoup et qui nous aimait aussi. Il ne se plaignait jamais et savait toujours nous donner de sages conseils au besoin.

Deux ans plus tard, le 9 décembre 1971, j'ai la douleur d'apprendre la mort de ma tante Éva, soeur célibataire de mon père, âgée de quatre-vingt-huit ans, hospitalisée au Centre d'accueil de Saint-André-Avellin depuis quelques années. Dès ma tendre enfance, j'ai toujours entretenu un respect et un attachement affectueux pour cette tante qui m'a souvent offert de petites gâteries lorsque j'étais jeune. C'est elle qui m'avait acheté un violoncelle. Malgré ses revenus plutôt modestes, elle nous donnait, à mon frère Georges et moi, pendant nos études, parfois une belle chemise, une cravate, des souliers ou autres articles qu'elle avait le don de choisir suivant nos besoins et la générosité de nous offrir. Je m'empresse donc d'appeler mon frère Georges en Alberta; il m'avait demandé de le prévenir lors de son décès car il tient à assister aux funérailles.

Du temps de son vivant, je visitais tante Éva assez souvent, surtout les dernières années où elle gardait la chambre. Elle s'intéressait toujours à la famille et la visite de l'un ou de l'autre la rendait heureuse. Un après-midi, je lui montrais la photographie de mon nouveau lot familial au cimetière des Quatorze, avec le monument portant les inscriptions de ma famille, y compris les noms de mon père, ma mère et mon frère. Je lui fais part de mon intention d'exhumer leurs dépouilles et de les transférer de mon ancien lot dans le nouveau. Ce projet lui plaît beaucoup. Après un moment de réflexion, elle

me dit: «Te serait-il possible de m'enterrer dans ce lot et d'inscrire mon nom sur le monument? C'est peut-être bien insignifiant, mais j'aimerais cela être inhumée avec Dalma, Marie-Louise et Frank.» Je réponds: «Il n'y a aucun problème, ma tante, vos désirs seront accomplis. De plus je mettrai votre cercueil dans une tombe métallique scellée; comptez sur moi. Mais il n'y a rien qui presse, j'espère que vous serez encore longtemps avec nous.» Elle a un sourire de satisfaction et dit: «Pauvre petit garçon, si tu savais. Je te remercie.»

Madame Jean-Marie Richer (Georgette Whissell), ma cousine qui est l'exécutrice testamentaire, me confie les tâches funéraires. Elle est au courant de ma promesse à tante Éva et consent à ce que la dépouille soit inhumée dans mon lot familial. J'expose la défunte au salon mortuaire; les nombreux visiteurs, parents et amis, même éloignés, qui viennent lui rendre un dernier hommage prouvent à quel point cette femme souvent solitaire a inspiré affection et reconnaissance par sa générosité et son grand coeur.

Lorsque je ferme le cercueil, je ne peux m'empêcher de penser que la génération de mon père s'est éteinte très jeune. Seule ma tante Éva a vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans; aucun des autres n'a dépassé soixante-ans, à l'exception de l'oncle Georges qui est mort à soixante-quatre ans. Du côté paternel, il me reste ma tante Éva, épouse de l'oncle Georges et ma tante Fabiola, épouse de l'oncle Willie qui mourut à l'âge de cinquante-sept ans, laissant une fille, Rolande et un garçon de quinze ans, Paul Yvan. J'ai rencontré celui-ci hier soir et je fus heureux d'apprendre qu'il occupait un poste important à l'hôpital Saint-Luc, comme comptable en charge du personnel. Sa soeur est institutrice à Montréal et toute la famille vit à l'aise sous le même toit.

Je me souviens du départ de ma pauvre tante pour Montréal après la mort de l'oncle Willie. Son seul souci était l'avenir de son fils et le bien-être de sa fille; son ardeur au travail et son jugement l'ont bien récompensée. La femme de mon oncle Georges est demeurée à Saint-André-Avellin après la mort de son mari. Elle n'avait plus d'enfant à charge; sa fille Georgette était mariée de même que son fils Eddy qui demeure à Rouyn et est en excellente position financière. Bonne couturière, elle eut jusqu'à ces dernières années une nombreuse clientèle qui lui permettait de mener une vie confortable et de pouvoir vivre aujourd'hui en sécurité. C'est une femme courageuse, honnête, tranquille, plaisante et joviale que tout le monde estime.

Exhumations

Aussitôt que la dépouille est exposée, je vais au presbytère et j'obtiens la permission du curé Sabourin pour l'exhumation. Dans mon lot familial, je fais immédiatement creuser, par le bedeau Gérald Dumouchel et son assistant Roger Lalonde, une fosse prête à recevoir la tombe métallique dans laquelle je transférerai les restes de mes trois défunts avant d'y déposer la tombe métallique de ma tante. Les fossoyeurs commencent à enlever la terre recouvrant les tombes à exhumer; rendus à une trentaine de pouces de profondeur, ils mettent plus de délicatesse en creusant.

Je suis accompagné de ma soeur Odette et de son mari, de mon fils Yvon et de mes deux filles Suzanne et Monique; le respect et l'émotion sont dans l'âme de nous tous. Il ne reste aucune trace de bois (chêne), seulement quelques pièces métalliques rouillées (poignées et ornements). Les premiers ossements que nous découvrons sont un fémur et un crâne que nous identifions par la grosseur comme étant ceux de mon père. Plus profondément, nous trouvons un crâne de plus petites dimensions: certainement celui de ma mère. Les os plus petits, vertèbres, mains, pieds, etc. sont détachés des squelettes car ces dépouilles sont inhumées depuis trente ans. Nous les déposons minutieusement dans la tombe métallique. Juste à côté, il reste à peine quelques morceaux de bois pourri et des ornements rouillés provenant du cercueil de Frank, malgré que celui-ci ne soit inhumé que depuis vingt ans. Nous identifions facilement son crâne, par une prothèse dentaire qui tient à sa mâchoire. Le reste du squelette est relativement facile à transférer dans la même tombe métallique de mon père et de ma mère. Je ferme la tombe mais ne la scelle pas car je veux pouvoir montrer ces restes à mon frère Georges, s'il le désire.

Le lendemain, après que Georges eût constaté l'exhumation, je scelle la tombe et la fais descendre dans la fosse où sera déposée celle de tante Éva.

Mon gendre engagé
pour les frais funéraires

Je tiens toujours à donner les meilleurs services à la clientèle de mon entreprise de pompes funèbres. J'ai mon corbillard depuis neuf ans et je veux le changer contre un plus moderne. J'achète donc un corbillard de l'année, le plus fonctionnel et le plus somptueux qui se fait. Il est muni d'une table tournante

(*three ways*) qui permet de sortir le cercueil sur une base chromée recouverte d'un tissu rouge vin, par la porte du côté droit, par celle du côté gauche ou par la porte arrière. Le printemps suivant, j'échange mon automobile personnelle que j'ai depuis quatre ans, une Cadillac servant comme landau à fleurs pour les funérailles, contre une Eldorado de toute beauté. Avec le nouveau corbillard, ce landau ajoute au cortège un apparat grandiose. Tout cet équipement est mis en marche quel que soit le coût des funérailles choisies; il profite au plus pauvre comme au plus riche.

Mon commerce de frais funéraires fonctionne très bien avec mes employés mais, depuis le départ d'Yvon, la responsabilité de l'administration n'étant plus partagée, la tâche devient trop lourde. Je songe au mari de Monique, Michel Shields qui est comptable et parfaitement bilingue. Il a travaillé durant une dizaine d'années à la compagnie Maclaren de Thurso où il est devenu, après quelques années, assistant-gérant du personnel des chantiers forestiers. Je n'entends dire que des éloges à son sujet; c'est un homme sobre, ponctuel, fiable et très sociable tout en étant ferme au besoin. Depuis quelques années, il a quitté la compagnie Maclaren pour s'engager à la compagnie Bonhomme Lumber de Papineauville où les conditions sont plus avantageuses.

Il y a environ un an, j'ai vendu ma propriété à Thurso que j'avais bâtie comme salon mortuaire et avec un logement pour ma fille Monique et son mari. À ce moment, Monique et ses enfants viennent habiter chez moi, dans la grande maison paternelle, et Michel n'a que huit milles à parcourir matin et soir pour se rendre à son bureau de Papineauville et en revenir. Quand je parle au jeune couple de la possibilité de me seconder dans les frais funéraires et les services ambulanciers, Michel est surpris mais trouve que mon idée a du bon sens. Il dit qu'il va voir à quitter sa position en donnant un délai raisonnable pour permettre son remplacement. Je l'engage officiellement le 17 octobre 1972. Yvon me remet la partie de la comptabilité dont il s'occupait depuis trois ans. Je me sens libéré, malgré que, naturellement, je doive consacrer encore du temps à initier Michel et l'aider au besoin.

J'ai toujours l'ancienne boutique achetée de monsieur Gourd, dans laquelle j'avais bâti cinq logements qui ont brûlé au début des années cinquante et où j'ai reconstruit deux logements pour les louer. Au cours de l'été, Lucien Tardif, qui a vendu sa terre dans le rang Saint-Louis, désire s'acheter une propriété au village et me demande si cette maison est à

vendre et à quel prix. Nous en venons à une entente et le marché est conclu.

Résidence actuelle

Depuis quelques années, les alentours de ma résidence (l'ancienne maison paternelle) se sont commercialisés. La maison que mon père avait construite pour l'oncle Georges en même temps que la sienne, juste à côté, est devenue une caisse populaire Desjardins. Sur le lot du côté nord de la maison, où était notre jardin, un bureau de poste est bâti. À côté, il y a la coopérative agricole et en face se trouve un bureau d'assurance assez important, voisin du magasin Jules A. Quesnel. Près de ce commerce, l'ancienne maison d'Eugène Séguin est occupée par une mercerie et un salon de coiffure; puis c'est le bureau du docteur Chagnon et le magasin de mademoiselle Paiement. La rue est continuellement encombrée par le stationnement et le va-et-vient des automobiles des gens qui viennent dans ces endroits publics.

Je songe sérieusement à m'établir dans un district plus résidentiel. Je propose à ma femme de bâtir un bungalow sur un terrain faisant partie des trente à trente-cinq arpents (l'ancien terrain des courses) que j'ai acheté de Léopold Désormeaux en 1960, dans le but d'en faire un développement domiciliaire. Je trace et fais la forme de la rue principale qui part de la rue Sainte-Julie ouest et se rend du côté nord jusqu'au pied de la montagne. Plus tard, elle prendra le nom de boulevard Whissell. À l'entrée, les maisons des filles de Wilfrid Séguin, celle de Simone Quesnel sont bâties; un peu plus loin, l'entrepôt de Coca-Cola, la résidence de Gaston Marcotte et celle de madame Cardinal. De l'autre côté, il y a le duplex de Gilles Lanthier et, plus loin, la maison de Gilles Charlebois et celle de Gaston Maheu.

L'emplacement plaît à mon épouse et nous choisissons un lot voisin de Simone Quesnel; il mesure cent quinze pieds de façade par deux cint cinquante pieds de profondeur. Je fais un plan de la maison que je désire et nous commençons à bâtir sans rien épargner pour le confort et un luxe raisonnable. À l'automne nous finissons les murs extérieurs et l'intérieur au cours de l'hiver afin d'emménager vers la fin de mai 1972.

Je vends un terrain voisin du mien, du côté nord, à Monique et Michel qui sont bien contents de se bâtir près de nous.

Poste de marguillier
et réfection du cimetière

En décembre 1970, je suis élu marguillier pour un mandat de trois ans. Ce n'est pas une lourde tâche car les affaires de la fabrique sont en bonne situation financière. Lors d'une assemblée, le curé Lucien Sabourin nous fait remarquer que le terrain du cimetière des Quatorze aurait grandement besoin d'être nivelé, il faudrait asphalter les allées carrossables, redresser plusieurs monuments et rafraîchir le gazon. Comme j'ai un peu d'expérience dans le terrassement, le curé et les marguilliers me demandent si j'accepterais de diriger les travaux à cette fin. J'accepte avec plaisir et bénévolement car c'est une amélioration à laquelle je pense depuis longtemps. Surtout à la fonte des neiges chaque printemps alors que mes employés et moi pataugeons dans la boue et l'eau pour faire les inhumations, sans compter les embêtements causés aux familles et à l'assistance.

Quand les travaux sont terminés, d'autres hommes voient au redressement et au rangement des monuments. Le projet des allées d'asphalte, de la clôture avec une barrière en fer forgé et une illumination est remis à plus tard. Lorsque le tout sera réalisé, notre grand cimetière des Quatorze sera sûrement classé parmi les plus beaux de la région.

Transactions immobilières

Un après-midi, je vais voir monsieur et madame Roméo Legault de Montpellier qui ont du trouble avec des ajusteurs du gouvernement à propos de l'expropriation de leur propriété située tout près du village. L'évaluateur leur offre une somme en dédommagement de la maison mais ne tient pratiquement pas compte de la valeur du terrain et des arbres. Je leur explique leur droit à cette valeur, ce qui les rassure quant au montant qu'ils ont le droit de retirer. Finalement ils sont satisfaits du règlement. Quelque temps plus tard, monsieur Legault vient me voir et demande si le terrain où j'ai mon vieil entrepôt est à vendre. Il se servirait du bois de la démolition pour se construire, ce qui lui coûterait moins cher.

L'ancienne boutique de forge désaffectée que j'avais achetée de Lionel Perrier en 1949 a été utilisée tour à tour comme logement d'occasion, remise à machinerie, entrepôt, fabrique de cages d'oiseaux et finalement, abri pour différents objets plus ou moins utiles. Seul le terrain a de la valeur; il est bien

situé en allant vers l'extrémité de la rue Sainte-Julie ouest et c'est l'un des seuls lots libres sur cette rue.

Je lui vends le tout pour la somme de deux mille cinq cents dollars. C'est loin d'être la valeur réelle car rien que dans la bâtisse il y a pour au moins mille dollars de bois. Mais je suis satisfait de ce prix qui permet à la famille Legault de s'installer confortablement. Ils sont ingénieux, travaillants et tireront profit de tout. Quelque temps après, la vieille boutique a été remplacée par une jolie maison qui fait le bonheur des Legault.

Vacances en Alberta

Avec mon épouse, je visite mon frère en Alberta. Ma soeur, qui aime beaucoup voyager, nous avait proposé de prendre trois semaines de vacances au début d'août 1973 et d'aller dans l'Ouest canadien en automobile avec son mari. Après réflexion, je peux m'organiser pour m'absenter. Ma femme est un peu réticente, elle n'est jamais tentée de quitter longtemps son foyer. Nos enfants surenchérissent les sollicitations d'Odette et de son mari Marcel, et nous partons dans ma Cadillac avec ce dernier comme chauffeur. C'est un vrai voyage de détente complète, aux heures qui nous plaisent. Ma soeur a tout organisé afin de prendre tous nos dîners en pique-niques; avant de louer notre motel, nous faisons un petit marché que nous entreposons dans notre glacière pour le lendemain midi.

Nous arrêtons à Sudbury et visitons un peu. J'aurais aimé saluer mon oncle Omer, frère de ma mère que je connais bien, mais il est absent. Je ne sais pas où habitent les autres parents de ma mère et nous continuons jusqu'au Sault Sainte-Marie afin de visiter ma cousine Marguerite Whissell Tregonning; nous y passons quelques heures très agréables. L'immense ferme qu'elle habite en été est magnifique et la température superbe. Nous sommes invités à rester quelques jours mais, comme nous voulons nous rendre jusqu'à Vancouver et rendre visite à Georges en revenant, nous n'avons pas assez de temps.

Mon frère nous rencontre à Calgary durant la fin de semaine; nous continuons vers Banff puis Vancouver en passant par la vallée du sud pour revenir par Rogers Pass dans les montagnes Rocheuses. Un midi inoubliable est celui où nous dînons dans un parc juste au pied du mont Robson sur lequel reflète un soleil radieux; il est bien tel que la photo dans nos géographies à l'école, «le plus haut mont du Canada».

Je trouve la ville de Westlock, où habite mon frère, bien changée depuis ma visite en 1957. Comme dans toutes les petites villes de l'Alberta, le progrès ne s'y est pas fait attendre

à la suite de la découverte du pétrole. Ma belle-soeur est réjouie de notre visite, surtout de la rencontre de ma femme qu'elle n'a pas vue depuis longtemps. Nous visitons toute la famille et je suis content de voir mon frère qui semble heureux, entouré de ses enfants et de plusieurs petits-enfants.

Le chemin du retour se fait un peu plus rapidement, nous avons moins de points d'intérêt à visiter. Nous revenons tous reposés et bien contents. Les deux femmes ont pris un peu de poids, c'est la seule ombre au tableau. Les bons repas chaque soir et surtout les bons desserts à la crème fouettée en sont responsables mais elles prétendent qu'elles n'ont rien à nous envier. Je me propose bien de renouveler des moments de détente comme ceux-là.

Mort d'un de mes bons employés

Je perds mon bon ami Napoléon Rousseau. En septembre 1974 il cesse de travailler, disant qu'il ne se sent pas bien depuis quelque temps. Il dépérit de jour et en jour et meurt au mois de septembre à l'âge de soixante-quinze ans. En peu de temps, j'ai ainsi perdu deux bons employés et amis.

Sur ma ferme de Saint-Louis que je cultive avec soin, mes récoltes font l'envie de mes voisins. Dès les débuts, j'y ai gardé une quarantaine de têtes de bétail en très bonne condition vu la qualité du pâturage. Au cours de l'été de 1974, j'ai un troupeau de soixante-douze bêtes, l'un des plus beaux de la région: trente vaches dont une quinzaine de Herford pures enregistrées, quinze taures et *steer* et vingt-sept veaux du printemps.

Après la mort de Napoléon Rousseau, je vends une partie du troupeau, sachant que je n'ai plus la main-d'oeuvre pour l'entretenir pendant l'hiver dans mon écurie près du lac. Au printemps suivant, je place mon bétail en pacage mais je n'ai plus autant d'agrément qu'avant. À l'automne, je décide de ne plus m'occuper d'élevage; je vends mes animaux à l'exception de trois vaches et d'un veau que Paul Louisseize garde pour l'hiver dans l'écurie près du lac. En même temps, il prend soin d'une petite jument appartenant à mon ami Omer Villeneuve qui le récompense pour ses services en l'aidant à l'entretien de l'étable. Le printemps suivant, je loue ma terre du rang Saint-Louis à Adélard Louisseize pour son pacage. Je place quelques-uns de mes animaux en pacage sur ma petite ferme achetée de madame Adélard Rossignol tout près du village, et d'autres sur mon terrain (ancienne piste de course).

Rénovation du salon mortuaire de Ripon

En 1958, lorsque j'avais rebâti hâtivement le salon funéraire de Ripon sur les mêmes fondations que celui qui avait brûlé, je n'avais pas songé à l'agrandir en même temps. Je l'ai regretté presque aussitôt mais il n'était pas question de recommencer pour le moment. En 1975, je réussis enfin à prendre le temps de remédier à cette lacune que je déplore. Je bâtis donc une rallonge de seize par vingt-cinq pieds qui sert de fumoir à l'extrémité duquel je construis un comptoir avec eau courante où est installée une cafetière dont les gens peuvent se servir à leur discrétion. La population de Ripon semble apprécier cette amélioration.

Premier long voyage outre-mer

Au mois de février 1974, mon frère téléphone et m'invite à me joindre à lui pour un voyage scientifique dont il fait partie avec une vingtaine de Canadiens, sous les auspices du doyen de l'université d'Edmonton. Le départ a lieu au début d'avril et le retour à la mi-mai; la destination est la Chine communiste. Il m'explique qu'il connaît bien l'organisateur et peut me faire accepter parmi le groupe à titre de thanatologue. Je suis des plus intéressé. Quelques jours après, je reçois des documents et des formules à remplir et retourner aussitôt.

J'arrive chez mon frère la veille du départ. À Vancouver, notre guide apprend qu'étant donné la grève des pompiers de l'aéroport, le départ pour Hong-Kong se fera le lendemain après-midi de Seattle, États-Unis, où nous nous rendrons par autobus. Georges décide de louer une automobile dans laquelle son ami Giovanni et moi arrivons assez tôt pour visiter Seattle avant le décollage de l'avion. Nous nous dirigeons vers le port et y apprenons que le fameux porte-avions américan Buckler Hill que les Japonais avaient tant essayé de détruire pendant la dernière guerre, est en chantier de démolition. Deux étages sont démantelés. Les innombrables plaques d'acier de diverses dimensions, allant jusqu'à huit pieds carrés et sept pouces d'épaisseur, empilées à perte de vue, donnent une idée de l'immensité de ce bateau. Nous montons un petit escalier et arrivons sur une immense plate-forme où se trouvent des tas de tuyaux et de fils de cuivre. Plus loin, nous apercevons des centaines de toilettes et de lavabos entassés les uns sur les autres.

Nous nous aventurons à l'étage inférieur: un vrai labyrinthe de corridors. Nous pouvons voir une grande pièce contenant

des lits superposés; un gardien nous aperçoit et nous prévient que personne n'est admis sur les lieux. Plaidant ignorance, nous nous excusons. Il se radoucit et dit que, quelque temps auparavant, un aventurier est resté perdu à l'intérieur pendant trois jours avant de trouver une issue; le porte-avions mesure dix-huit cents pieds de longueur. Quant à nous qui avons à peine entrevu ce mastodonte d'acier, il nous a estomaqués.

Rendus à l'aéroport, il ne nous est pas permis d'accompagner nos compagnons dans l'autobus qui les conduit directement à l'avion pour Hong Kong sur la piste. Les passeports, visas et cartes d'identité de chacun ont été approuvés en partance du Canada à Vancouver et non des États-Unis où nous sommes tous les trois. Après plusieurs pourparlers, nous réussissons à prendre possession de nos passeports. Il s'agit maintenant de trouver un moyen de transport afin d'arriver à Hong Kong d'ici deux jours pour nous joindre au groupe. Ce que Giovanni, expérimenté avec les agences de voyage, organise: Seattle à Anchorage, Alaska, puis Anchorage à Tokyo, Japon et, de là, à Hong Kong. Nous arrivons fourbus mais heureux de réintégrer le groupe à peine trois heures avant le départ pour Pékin car nous aurions manqué le voyage.

Après la vérification des visas à la frontière de la Chine communiste, le groupe monte dans un train plus ou moins délabré et y reste quarante-huit heures avant d'arriver à Pékin. L'hôtel où nous logeons est immense et dénué de tout luxe, sauf une espèce de poulie au plafond, au-dessus de notre lit, qu'il suffit de tirer pour faire descendre un moustiquaire entourant le lit complètement. La nourriture est abondante et assez variée mais elle a une saveur corrompue à laquelle je ne peux définitivement pas m'habituer. Seules les amandes ne me répugnent pas, je m'en fais une provision à chaque conférence où les amandes et le thé sont servis en abondance. L'étendue des rizières à travers presque tout le pays explique la nature de l'eau qui transmet l'odeur aux aliments.

L'attrait et le charme d'une visite de la Chine s'expliquent par l'antiquité de ses monuments et sa population paisible et courtoise. Lorsque nous descendons de l'avion en Thaïlande, en provenance de Pékin, je mange un filet mignon accompagné d'un bon grand verre de Coca-Cola froid. Georges et Giovanni ont à peine mangé la moité de leur portion que j'ai déjà vidé mon assiette et mon verre. Je veux commander une autre portion mais Georges me fait remarquer que ce serait malsain pour mon estomac de trop manger à la fois, vu que je viens pratiquement de passer dix jours de jeûne durant lesquels j'ai maigri de dix livres.

Nous visitons Singapour et la Malaisie. Notre avion part de Singapour, fait escale dans une des îles Philippines et nous descend à Hawaii pour un séjour de cinq jours. Après quoi nous prenons l'avion à destination de Vancouver et Edmonton. Nous avons parcouru vingt-huit mille milles en avion. Je passe quelques jours à Westlock et j'y ai la surprise d'une fête réunissant toute la famille de Georges pour célébrer mon anniversaire de naissance le 16 mai. Je suis content d'avoir fait ce voyage mais aussi de revenir chez moi.

Aide à une famille dans le besoin

Une famille secourue par un comité de bienfaisance formé de certains citoyens de la corporation depuis 1948, avait toujours habité la maison que nous leur avions bâtie sur un terrain qui m'appartient. Lorsque, en 1975, la maison nécessite trop de réparations onéreuses, le comité refuse d'y contribuer. C'est moi qui m'occupe de l'administration de la propriété pour le comité. L'occupant, Jack Lévesque, paye un petit loyer afin de défrayer les dépenses usuelles de taxes municipales et scolaires, taxes d'eau, d'égout et de vidanges, assurances et entretien général: vitres brisées, peinture, robinets défectueux et autres besoins. Je tiens minutieusement le bilan de chaque dépense et, à ce moment-ci, il reste quelques centaines de dollars en banque. Voulant régler la question, je fais remettre à chaque membre du comité, par le notaire Dufresne, un état des finances concernant ladite propriété, accompagné d'un montant réparti au prorata de la contribution de chacun lors de la construction de ladite maison. Chaque membre accepte le règlement proposé, renonçant ainsi à son droit sur la bâtisse qui, étant érigée sur mon terrain, devient ma propriété que je me propose de démolir au printemps. Monsieur Lévesque a décidé de déménager sa famille à Gatineau-Mills où il ne demeure que deux mois puis revient chez son beau-frère Edmond Nault.

Au cours de l'hiver, la famille Lévesque et le beau-frère Edmond ont des malentendus. Tôt au printemps, monsieur et madame Lévesque me demandent s'ils peuvent retourner habiter leur ancienne maison. Je leur fais remarquer qu'ayant été abandonnée, elle s'est détériorée davantage durant l'hiver et que je dois la démolir car il est trop onéreux de la réparer. Ils tiennent mordicus à revenir demeurer dans leur ancien logis et me disent: «Si tu veux fournir les matériaux, nous allons nous occuper de la main-d'oeuvre. À Montréal, nous avons des neveux qui travaillent dans la construction et qui sont prêts

à nous faire les travaux, de même que notre neveu André Boucher, menuisier ici à Saint-André-Avellin.»

Au grand plaisir des Lévesque, j'accepte leur proposition à condition que les travaux soient exécutés par des hommes qualifiés; je me fie à l'expérience et à la probité d'André Boucher que je connais bien. Quelques mois plus tard, la rénovation est terminée. Lorsque je vais rendre visite à la famille, Estelle est tout heureuse de me montrer les beaux prélarts que ses filles lui ont donnés. Plus tard, je fais recouvrir l'extérieur de la bâtisse de *clapboard* d'aluminium comprenant un isolant.

Voyage en Russie

À la fin d'avril 1975, ma soeur Odette, son mari, leur fille Louise et son mari planifient un voyage en Russie. Le départ a lieu au début de juin suivant. Les déplacements, hôtels, repas et visites, tout est organisé par le guide et nous n'avons à nous occuper de rien. C'est ce qui m'attire dans ce voyage car je présume qu'il ne sera pas fatigant. Nous nous joignons à un groupe de vingt-quatre personnes ayant un guide francophone. Je ne suis pas déçu. Le groupe est jovial et affable. Dès le début, nous sommes unis et solidaires, nous formons une véritable famille. À titre d'aîné du groupe, je reçois des attentions dont je ne sens guère le besoin, ou parfois des taquineries amusantes. Nous sommes cinq de la même famille et c'est toujours un plaisir de nous retrouver au déjeuner.

Nous allons coucher à Soustad et visitons Vladimir. Nous nous rendons à Leningrad en train puis visitons Moscou, ville des plus modernes, l'Ukraine, la Russie centrale et l'Asie mystique, partie de l'U.R.S.S. le plus au sud où l'influence arabe est encore évidente. Chaque pays a son charme et, malgré les diverges d'opinions politiques, mon impression est qu'il faut se respecter les uns les autres.

Voyage en Alberta et dans l'Arctique

Odette et son mari passent un mois chez Georges en Alberta. Celui-ci m'informe qu'il aimerait bien que j'aille les retrouver pour une dizaine de jours afin de me joindre à eux pour un voyage dans l'Arctique à bord de son avion particulier. Son pilote, qui a déjà été pilote de brousse pour les compagnies de pétrole de l'Arctique, connaît tous les points de repère jusqu'au pôle nord. C'est un voyage tout à fait privé, nous

irons à des endroits où aucun touriste n'a jamais été admis. Je ne me fais pas prier et prends l'avion pour Edmonton.

Carole, ma petite-fille de vingt ans, passe la période des vacances avec la fille aînée de Georges pour qui elle travaille afin d'apprendre la langue anglaise en même temps. Elle est bien contente de me voir et d'avoir des nouvelles de l'Est. Je passe quelques jours à visiter la famille puis nous partons pour Yellowknife. Georges décide que nous pouvons emmener Carole; elle est au comble du bonheur, ayant peine à croire qu'elle va faire un tel voyage, avantage inespéré pour elle.

De là, nous volons au-dessus de la *Tree Line* où il ne pousse plus d'arbres et continuons vers le nord-est en arrêtant pour manger, coucher et nous approvisionner d'essence pour l'avion dans les chantiers des compagnies d'huile. Nous passons le pôle magnétique au delà duquel une boussole ne fonctionne plus et nous survolons des glaciers à perte de vue jusqu'à Eureka sur l'île Ellsmere à quatre cents milles du pôle nord. Retour par Resolute et Ray Side (stations de compagnies de pétrole); dans tous ces endroits, la nourriture comporte un buffet élaboré, des fruits en abondance, des pâtisseries de toutes sortes et un menu chaud digne des meilleurs grands restaurants. Le soleil ne se couche jamais en cette saison de l'année mais il vente toujours et il faut porter des vêtements d'hiver. La première ville sur le chemin du retout est Inuvik, Yukon. De là nous allons visiter White Horse puis Dawson City, faisons un détour vers l'ouest jusqu'à Prince-Rupert et passons au-dessus des Îles Charlotte, Colombie-Britannique, avant de revenir à Edmonton. Le tout se passe comme dans un rêve merveilleux.

À la fin de septembre de la même année, une circonstance moins heureuse me fait retourner à Westlock: l'épouse de mon frère décède à l'âge de soixante-quatre ans. Je m'y rends avec ma fille Suzanne, Odette et son mari et ma belle-soeur Annette de Lachute. Ma cousine Marguerite de Sudbury vient avec l'un de ses fils, François. Chacun veut témoigner sa sympathie à Georges et à sa famille qui n'ont aucun parent dans l'Ouest. Les soeurs et le frère de Nelly y vont aussi. Cette femme jouissait de l'estime et de l'affection de tous.

Dévotion à sainte Brigitte de Suède

Le 9 août 1975, je reçois la visite de mon oncle Omer Nault de Sudbury, frère cadet de ma mère, marchand au gros et au détail d'objets de piété: statues, médailles, chapelets, entre autres. Parlant de son commerce, il fait allusion à une prière

qu'il trouve très belle, *Le secret du bonheur*, quinze oraisons (pater et ave) révélées par Notre-Seigneur à sainte Brigitte de Suède dans l'église de Saint-Paul à Rome. Il me dit que Jésus a accompagné cette révélation des plus magnifiques promesses en faveur de ceux qui accompliraient avec foi et piété la pratique de lire cette prière chaque jour pendant un an. Il nous offre deux dépliants, à ma femme et moi.

Le soir même, je récite ces quinze oraisons, pater et ave de sainte Brigitte; je prends aussi connaissance de toutes les promesses de Dieu dont mon oncle m'a parlé. Je suis épris d'une grande foi en cette belle prière qui me rapproche de Jésus. J'ai confiance que sainte Brigitte de Suède peut m'obtenir des faveurs et qu'après ma mort j'aurai une place au paradis. Je continue de réciter cette prière chaque jour.

Décès d'un bon ami et fidèle employé

Chaque automne depuis plusieurs années, un certain nombre de citoyens du village qui cultivent de petits jardins me téléphonent après la récolte du blé d'Inde. Ils me disent: «On a coupé notre blé d'Inde. Si vous désirez l'avoir pour soigner vos animaux, vous n'avez qu'à venir le chercher, cela nous débarrassera.» J'accepte toujours, c'est une économie et cela fait l'affaire de ceux qui me le donnent car, autrement, ils auraient à payer pour s'en défaire. À l'automne de 1976, je me rends avec mon tracteur et ma *waguine* chez les demoiselles Baulne pour rapporter leurs cotons de blé d'Inde.

Comme je passe devant chez Yves Charron où pensionne Paul Louisseize qui ne peut plus demeurer seul depuis qu'il a fait un infarctus, celui-ci m'interpelle et demande où je vais. Quand je le lui dis, il ajoute: «Attends-moi, ça ne sera pas long, j'y vais avec toi.» Je le préviens: «O.K. à condition que tu ne t'occupes de rien, tu sais que tu ne dois faire aucun effort.» Une fois sur place, il ramasse quelques cotons ici et là et je lui recommande encore de ne pas en prendre trop en même temps. Après le chargement, nous retournons au pacage afin de distribuer les cotons aux animaux. Paul me suit, debout dans la *waguine* et se tenant à l'échette. En passant au bout du boulevard Whissell qui donne sur l'un de mes pacages, il me crie: «Ernest, passe tout droit, on va aller soigner tes petites taures sur ta terre de Rossignol.» Je continue et, un quart de mille plus loin, à la barrière, je suis étonné de ne pas voir Paul venir l'ouvrir comme il le fait d'habitude. Je me retourne et ne le vois pas dans la *waguine* ni aux alentours.

Ma première idée est qu'il a dû tomber de la *waguine* durant le trajet depuis le boulevard. Je descends du tracteur et je l'aperçois, étendu sur le voyage de blé d'Inde; je constate à l'instant qu'il est mort. Pauvre Paul! Il m'avait si souvent répété qu'il voulait mourir en travaillant et ne pas donner de trouble à qui que ce soit: ses voeux sont exaucés. Je suis bouleversé. J'estimais cet homme à l'apparence rude et au caractère compliqué qui, dans le fond, était un coeur d'or, généreux et sensible. Son esprit de travail était inlassable et il était minutieux, fiable et honnête.

Quelque temps après la mort de Paul, Omer Villeneuve s'occupe lui-même de sa petite jument et me dit que si je désire garder quelques bêtes à l'automne pour l'hivernement, il se chargera d'en prendre soin car, seule dans l'étable, sa jument aurait froid. Je réponds que, Paul étant mort, j'avais pensé à me défaire du reste de mon troupeau mais, s'il veut s'en occuper durant l'hiver, je serais bien heureux de conserver un certain nombre de bêtes. Je dis aussi: «Je sais que je m'ennuierais sans animaux car cela me rappelle le temps où je possédais un troupeau assez important.» Je passais la plupart de mes temps libres à l'étable. L'automne pour *clipper* les bêtes, au moment de l'hivernement et tout au cours de l'hiver après les Fêtes pour assister les vaches dans la mise bas et ensuite pour suivre la croissance des veaux. J'en avais une vingtaine qui vivaient en liberté dans l'étable. J'étais toujours amusé de voir chaque veau courir et gambader et, finalement, aller téter à la mamelle de sa propre mère. Après avoir bu, ils se couchaient à côté de leur mère et même souvent dans la crèche. Je pouvais passer des heures à contempler ce spectacle; il y avait des leçons à en tirer. La nature a donné à ces vaches l'instinct de protéger leur petit et une certaine affection maternelle qu'on ne trouve malheureusement pas toujours chez les humains.

À la fin d'octobre, je vends tous mes animaux à l'exception des trois plus belles de mes taures. Omer est bien content. Connaisseur dans l'élevage des bestiaux, il est consciencieux et fiable et sait nourrir les animaux sans faire de gaspillage. De plus, il est de plaisante compagnie. Au printemps, je garde mes trois taures en pacage sur mon terrain situé au bout du boulevard Whissell et, à l'automne, je décide de les vendre.

Les frais funéraires formés en compagnie

Au retour de chacune de mes absences prolongées — voyage en Chine, 1974; voyage en Russie, 1975; vacances en Alberta

et voyage dans l'Arctique, 1976 — j'ai constaté que la bonne marche de mon entreprise de frais funéraires n'a nullement été entravée. Je songe de plus en plus à me libérer de cette charge. Depuis cinq ans déjà, mon gendre Michel Shields et ma fille Monique travaillent pour moi dans les frais funéraires et les services ambulanciers. Ils sont tous deux consciencieux et très dévoués, au point d'accepter de faire des sacrifices que nombre de jeunes de leur âge refuseraient. J'admire leur abnégation. De plus, Michel est comptable en administration et je peux me fier à lui pour presque toute ma comptabilité. Ils sont tous deux sociables et ont de l'entregent; je reçois souvent des félicitations à leur sujet. Je leur ai toujours payé un salaire raisonnable.

À l'occasion d'une des entrevues avec mon comptable, il est question des avantages que la formation d'une compagnie peut apporter concernant l'impôt. Michel et moi en discutons à différents intervalles et finalement, au mois de mai 1977, nos arrangements sont faits et la compagnie est formée à notre gré sous la raison sociale Whissell et Shields. Ma fille et mon gendre sont très encouragés. Quant à moi, malgré ma satisfaction, je ressens un peu de tristesse à me départir de la charge de cette entreprise pour laquelle je me suis tant dévoué depuis quarante-cinq ans. J'insiste pour continuer à conduire le cortège funèbre ce qui, à mon grand contentement, me met en contact avec la clientèle.

Aujourd'hui, à l'âge de soixante-dix-sept ans, je suis encore assidu et j'ai l'impression de rendre service quoique je ne me sente pas indispensable.

Chirurgie cardiaque majeure

Désordres de santé

J'ai eu soixante-neuf ans au mois de mai 1975 et je me considère en bonne santé. Mais, depuis quelque temps, je ressens de petits malaises à l'estomac. Mon médecin de famille est d'avis qu'ils peuvent dépendre de ma digestion, rien de plus, et il me donne des médicaments appropriés. Un an plus tard, il n'y a aucune amélioration. Lors d'une de mes visites, le docteur Bertrand me conseille, après un examen, d'aller voir un cardiologue. Il connaît de réputation le docteur Managan Wurzel, cardiologue à Hull, avec qui il communique et prend un rendez-vous pour moi.

Lors de ma première visite, celui-ci me fait les examens d'usage en cardiologie et dit que mon état général n'est pas mauvais sauf de l'hypertension, un excès de cholestérol et un peu d'angine de poitrine. Il me prescrit des médicaments contre l'hypertension, me conseille d'éviter le surménage et demande de revenir le voir dans quelques jours. Je vais le consulter deux fois par mois. Il suit mon état de santé pendant six mois, en variant les médicaments selon son jugement, et affirme que je peux faire des travaux légers qui n'exigent pas trop d'efforts.

Au printemps de 1976, je me fais bêcher un beau grand jardin tout près de ma maison; il mesure vingt par quarante pieds. Après avoir mis les engrais nécessaires, je sème des rangs d'oignons, de carottes, betteraves, radis, laitue, piments, un beau carré de concombres et une douzaine de plants de tomates. Dès la fin de juin, mon jardin fait ma fierté. Au mois de juillet, c'est avec la permission du docteur Wurzel que je fais un voyage en Alberta et dans l'Arctique. À l'automne, je fais tuer les quatre taures qui me restent et dont Omer Villeneuve avait pris soin dans mon étable, avec son cheval, l'hiver précédent. Elles avaient pacagé sur mon terrain au bout de ma rue. Je divise la viande entre les membres de ma famille.

Le cardiologue suit toujours mon état et me recommande de ne pas commettre d'imprudence. Au printemps de 1977, je sème mon grand jardin où j'avais eu tant d'agrément à récolter de beaux légumes. Mais, cette année, je ne ressens pas le

même enthousiasme; je sens souvent le besoin de me reposer. Lorsque je travaille sur mes fermes avec un homme: récolte des foins, réparation de clôtures ou autre ouvrage, je ne l'avoue pas mais cela me fatigue plus que normalement et je ralentis.

Construction d'un salon mortuaire à Plaisance

Certains citoyens de Plaisance me répètent souvent qu'ils aimeraient avoir un salon funéraire dans leur localité plutôt que d'être obligés d'aller à Thurso. Leurs demandes ont pour but leur confort et la prospérité que les visiteurs éventuels apporteraient aux différents commerces de Plaisance. Je finis par trouver le projet intéressant d'autant plus que je subis une concurrence dans mon propre territoire.

Au printemps de 1977, j'y entreprends la construction d'un salon mortuaire. J'achète un terrain tout près de l'église où il y a un parc de stationnement spacieux. Je fais faire un solage de huit pieds de hauteur pour recevoir la bâtisse préfabriquée que je commande. Dans le demi-sous-sol, j'ai veux construire un logement confortable. Je choisis un ameublement et des accessoires mortuaires des plus modernes. Je compte que les citoyens de Plaisance auront un beau salon mortuaire à leur disposition dès la fin de l'été. Il ne reste que le terrassement à faire.

Au début de juillet, mon frère Georges vient de l'Alberta dans son avion privé et il veut se rendre à l'île Anticosti où il a pratiqué cinq ans comme médecin au début de sa carrière. Il est accompagné de ses deux enfants qui sont nés sur cette île, Marlene et Georges junior avec son épouse. Ma soeur Odette et son mari sont du voyage et, naturellement, Georges s'attend à ce que je les accompagne. Ce voyage me tente beaucoup mais je ne me sens pas l'énergie de l'entreprendre, même en aussi bonne compagnie. Le cardiologue ne me le conseille pas non plus. Mon frère est ennuyé mais il comprend la situation et me dit de bien suivre les recommandations du médecin et de le tenir au courant.

Comme chaque jour depuis le commencement des travaux à Plaisance, je suis sur le chantier du matin au soir. J'aide les ouvriers au besoin, en essayant de ne pas fournir d'efforts. Le trottoir étant fait, il s'agit de transporter la terre pour le nivelage du terrain. Je décide de conduire le camion, ce qui ne me semble pas forçant; un journalier charge la terre avec mon tracteur. Lorsque je *dompe* la terre, je dois me reprendre à plusieurs reprises pour reculer le camion car le terrain est mou.

Vers la fin de la journée, je me sens mal à l'aise mais nous avons fini le terrassement et je suis bien content. Je commence à balayer le trottoir sur lequel un peu de terre est tombée. Soudain, je me sens faible; instinctivement, je m'assois sur le bord du trottoir et dis à Roméo: «Finis donc de balayer, les jambes me manquent. J'aimerais que le terrain ait l'air propre car c'est demain dimanche et les gens assistant à la messe vont remarquer la nouvelle construction en passant.» Puis je vais m'asseoir dans le camion et demande à mon employé Roméo Legault de me reconduire chez moi.

Quelques jours plus tard, nous avons trois funérailles dans la même journée: à dix heures, à une heure et à trois heures. J'aime conduire moi-même les funérailles et je le fais pour toutes les trois sans aucune fatigue. Le lendemain matin, je conduis un autre cortège à Saint-André-Avellin. Comme d'habitude je marche en avant du corbillard, à partir du salon mortuaire jusqu'à l'église, environ un quart de mille. Au bout de quelques minutes de marche, je ressens une légère douleur thoracique et une faiblesse dans les jambes. Je réussis à conduire le cercueil du corbillard jusqu'à l'avant de l'église, non sans me sentir très mal. Après quoi je retourne lentement à la sortie de l'église pour aller m'asseoir dans mon automobile qui sert de landau à fleurs.

Mon gendre Michel s'aperçoit que je ne suis pas bien; il vient me trouver et dit qu'il va me ramener chez moi. Je refuse, lui faisant remarquer que l'air extérieur m'a fait du bien, que je vais me reposer pendant le service et que je n'ai pas à marcher pour aller au cimetière. Ma douleur se calme et je finis les funérailles sans inconvénient.

Hospitalisation sous observation

Rendu à la maison, je téléphone au docteur Wurzel et lui explique mon comportement depuis les derniers jours. Il me dit de me rendre immédiatement à son bureau et de ne pas conduire mon automobile. Moins d'une heure après, j'y suis arrivé. Après l'électrocardiogramme, il demande à mon gendre Michel, assis dans la salle d'attente, d'entrer dans son bureau où il déclare qu'il désire m'hospitaliser durant quelques jours.

Je suis un peu surpris mais, sachant que le docteur Wurzel a des raisons pour agir ainsi, j'accepte en lui disant que je vais aller chez moi chercher des pyjamas, pantoufles, un rasoir et autres effets, et que je reviendrai aussitôt. Le docteur répond qu'il veut que je sois hospitalisé immédiatement et qu'il communiquera avec l'hôpital du Sacré-Coeur de Hull afin

qu'un cardiologue me reçoive à mon arrivée. «Il est question de votre vie, affirme-t-il, vous pouvez mourir à n'importe quel instant; je ne vous envoie pas à l'hôpital par plaisir. Votre cas est sérieux.» Je lui déclare: «Je suis bien prêt à faire tout ce que vous voudrez, docteur, car je ne veux pas mourir.» Michel et moi partons aussitôt pour l'hôpital de Hull.

Aussitôt arrivé, une infirmière m'amène dans le bureau du cardiologue qui m'attend. Ma pression artérielle est vérifiée, on me fait passer un électrocardiogramme et on prend des échantillons de mon sang pour le laboratoire. Je dois passer quatre heures sur une civière dans le corridor de la salle d'urgence en attendant qu'un lit soit libre. J'observe le va-et-vient des cas d'urgence: des personnes ensanglantées dans des accidents, des victimes de crises cardiaques, des malades inconscients et bien d'autres cas. Je constate qu'il y en a de pire que moi.

On me transfère sur le même étage dans une salle de six lits séparés par des paravents; ce sont des cas qui attendent un lit pour être hospitalisés. J'y couche trois jours et ce n'est pas de tout repos: certains gémissent sans cesse, d'autres sont souffrants, il y a presque toujours un signal lumineux qui s'allume pour quelqu'un qui veut de l'aide.

Après, je suis transféré dans une chambre semi-privée à deux lits dont l'un est occupé par un monsieur d'un certain âge, plutôt solitaire et déprimé. J'essaie de l'encourager mais il semble indifférent. Une fois, je suis en train de lire *Le secret du bonheur, les quinze oraisons, paters et aves de sainte Brigitte de Suède* et je lui en offre une copie, expliquant que la lecture de cette belle prière chaque jour m'est d'un grand réconfort. Il accepte et je le vois le lire et s'y intéresser. Il montre le livret à sa femme et à sa fille; elles me demandent où elles pourraient s'en procurer. Ayant l'habitude d'en apporter une vingtaine avec moi afin d'en distribuer gratuitement à ceux qui s' intéressent, je suis content de leur en offrir chacune un.

Le docteur Wurzel vient tous les jours et me dit qu'il veut me garder à l'hôpital pour suivre de près l'effet des remèdes qu'il me prescrit. Apparemment, ma pression artérielle est très instable et c'est un point important à régler dans mon cas. Je mange bien, je ne me sens pas affaibli d'aucune façon, je ne suis pas souffrant à l'exception d'une légère douleur au thorax de temps en temps. Je peux sortir de ma chambre à ma guise, aller dans le solarium où je rencontre d'autres patients et peux regarder la télévision comme passe-temps. On me fait passer un électrocardiogramme quatre à cinq fois par semaine, la

nourriture est bonne, ma famille vient me visiter presque tous les jours. Bref, mon séjour à l'hôpital n'est pas désagréable.

Quelques jours plus tard, mon voisin obtient son congé. En attendant l'arrivée de sa fille et de sa femme, il arpente nerveusement le corridor, s'approche de moi de temps en temps et me dit: «Ça leur prend bien du temps à s'en venir.» Le soir même, pendant que je suis dans la salle de toilettes, j'entends quelqu'un entrer dans la chambre: deux infirmières accompagnent un homme qu'elles ont peine à retenir. Il grogne sans cesse, leur dit de le laisser tranquille, qu'il peut s'arranger tout seul, et ainsi de suite. Me sentant un peu désappointé par mon nouveau voisin de chambre, je me rassure en espérant qu'il est peut-être sous l'effet de certains médicaments. Quand je retourne à mon lit, la lueur de la lumière de chevet ne me permet pas de distinguer la figure de mon compagnon. Il a fini par se calmer et se mettre au lit. Nous sommes couchés tous les deux depuis un certain moment et pas un seul mot n'a été échangé entre nous. Soudain, j'entends une voix ferme qui me dit: «Savez-vous, mon ami, qu'on n'est pas de grands jaseurs.» À quoi je réponds: «Pour le moment, c'est vrai, mais ça peut changer.» Alors nous nous identifions. Il se nomme Rolland Grand'Maître, représentant des ventes pour la compagnie Union Electric. Il habite la ville de Gatineau avec sa femme et ses deux filles.

Je m'aperçois vite que c'est un homme d'affaires averti avec qui j'ai beaucoup d'affinités. Il a toujours été très actif et supporte mal la maladie. Lorsqu'il a été transféré dans cette chambre, il venait de passer plusieurs jours à l'unité des soins intensifs, d'où sa mauvaise humeur en se voyant alité de nouveau. C'est un homme intelligent et très plaisant. Nous avons toujours à discuter de sujets dans lesquels nous avons chacun beaucoup d'expérience et nous devenons bientôt de grands amis. Il apprécie beaucoup, de même que sa femme, le livret de prières à sainte Brigitte. Plusieurs infirmières en connaissent l'existence et me demandent où elles peuvent s'en procurer soit pour elles-mêmes, soit pour leur mère, un parent ou un ami. Je leur en fournis de ma provision personnelle. Je dois demander à ma femme de m'en emporter quelques-uns car il m'arrive aussi d'en donner à des patients qui en désirent.

Aussitôt que mon ami Grand'Maître a la permission de se lever pour s'asseoir dans un fauteuil, il ne met pas de temps à venir avec moi dans les corridors, contrairement aux recommandations de son médecins. Nous passons de bons moments dans le solarium, à jaser, jouer aux cartes ou autre distraction. Le temps passe vite. Souvent une infirmière est

obligée de venir nous prévenir que le repas est servi: «Vite, les patients de la chambre joyeuse, dit-elle en souriant, c'est le temps de manger, votre repas va être refroidi.» Une fois, nous nous attardons avec un patient dans une petite salle d'attente à l'autre bout du passage, et le souper est complètement refroidi. L'infirmière nous dit, en faisant mine de nous gronder: «Vous n'êtes pas raisonnables; je ne peux pas vous laisser manger ce repas.» Elle enlève nos cabarets en nous prévenant qu'elle va les échanger. Mon compagnon déclare: «Ne pense pas, Whissell, qu'il n'y a pas encore du bon monde» puis, s'adressant à la jeune fille: «Si vous faites cela pour nous, vous ne le regretterez pas.»

Le lendemain matin, il téléphone à sa femme qui doit venir au cours de l'après-midi et lui demande d'apporter une grosse boîte de chocolats Laura Secord. «Monsieur Whissell et moi, lui dit-il, avons un cadeau à faire à une infirmière qui a été très bienveillante à notre égard. Nous désirons lui manifester un peu de reconnaissance.» À l'heure du souper, nous remettons notre cadeau à notre petite et jolie infirmière. Elle est surprise car elle n'avait pas pris au sérieux les propos de la veille. Nous avons la chance de l'avoir au service de notre unité pour le reste de notre hospitalisation.

Un soir, au bout d'une dizaine de jours, le docteur Wurzel me dit qu'il pense pouvoir me donner congé le lendemain matin. Je suis heureux d'apprendre cette nouvelle mais mon copain me dit, un peu triste: «Tu es chanceux de retourner dans ta famille; quant à moi, ce ne sera probablement pas avant quelques jours, peut-être une semaine. L'atmosphère ici ne sera plus la même sans ta présence.» Le lendemain vers neuf heures, mon médecin entre dans la chambre, tout souriant, et déclare: «C'est ce matin que vous sortez de l'hôpital.» Je l'informe que le matin même, vers sept heures et demie, j'ai ressenti une douleur aiguë et étrange dans l'estomac. Il répond: «C'est très important ce que vous me dites là; il ne faut pas l'ignorer.» Il demande immédiatement une chaise roulante afin que j'aille passer un électrocardiogramme. À la suite de quoi il décide de me garder sous observation encore quelques jours.

Retour à mon domicile

Le jour de mon départ, ce n'est pas sans amertume de part et d'autre que nous nous séparons, monsieur Grand'Maître et moi. Les dix jours d'hospitalisation que nous avons passés ensemble ne nous ont pas paru longs; une amitié profonde s'est

développée entre nous. Il me dit: «Aussitôt que je vais sortir d'ici, je vais passer mon temps à visiter mes amis car, d'après mes médecins, je ne pourrai plus travailler. J'irai te voir à Saint-André-Avellin pour une bonne jasette comme celles qui furent si agréables ici.»

Il vient en effet me visiter à deux reprises à la fin de l'été et au début de l'automne. Il s'informe toujours de mon état de santé comme s'il n'avait pas de troubles lui-même. Pourtant sa maladie est plus grave que la mienne. Il a fait un infarctus à l'âge de soixante-cinq ans et a beaucoup de difficultés à se rétablir. Son médecin le suit de très près. Il n'est pas question de chirurgie; son cas est très sérieux et il ne le sait que trop.

Projet d'un caveau dans le cimetière

Au début de l'automne de 1977, je prépare un plan et devis pour la construction d'un caveau, pour mon épouse et moi, dans mon lot du cimetière. Presque chaque jour je projette de commencer les travaux le lendemain mais, le lendemain, je n'éprouve ni le désir, ni l'énergie de les faire. Pourtant c'est un projet que j'ai bien à coeur, surtout vu l'état de ma santé. Je ne crains pas la mort mais j'ai encore *souleur* du souvenir de l'exhumation de mes parents.

Chirurgie cardiaque

Je ressens toujours de temps en temps des douleurs thoraciques et je continue de consulter le docteur Wurzel.

Nous sommes à la mi-décembre 1977. Lors d'une de mes visites, mon bon docteur me dit: «Monsieur Whissell, je ne vous ferai certainement pas plaisir mais, consciencieusement, je suis obligé de vous dire que moi, comme cardiologue, je ne peux plus rien faire pour vous.» Surpris, je réponds: «Qu'est-ce que je vais faire?» Il me déclare: «Il ne reste que la chirurgie cardiaque. Je ne suis pas sûr qu'un chirurgien en cardiologie accepte la responsabilité de vous opérer, à cause de votre âge, soixante-onze ans et sept mois. Vu votre bonne constitution exceptionnelle, le docteur Keon, un de mes amis, chirurgien en cardiologie, accepterait peut-être de vous voir en consultation. Si vous le désirez, je peux prendre un rendez-vous pour vous avec lui; il est chirurgien en chef du service de cardiologie de l'hôpital Civique d'Ottawa. Je lui enverrai votre dossier médical qu'il examinera avec soin, après quoi il aura une consultation avec cinq ou six chirurgiens en cardiologie qui étudieront votre cas autour d'une table ronde. S'ils sont tous

d'avis que votre constitution peut supporter l'intervention sans trop de risques, le docteur Keon acceptera de vous opérer. C'est un grand chirurgien très consciencieux. Si vous n'êtes pas opérable, il ne vous opérera pas. Il dit toujours qu'il ne veut pas de décès sur la table d'opération.» Je lui réponds: «Je constate que je n'ai pas le choix, j'irai consulter le docteur Keon s'il veut m'accorder un rendez-vous.»

Quelques jours plus tard, j'ai un rendez-vous au bureau du docteur Keon. Il me prescrit un cathétérisme du coeur qui est fait immédiatement et, sans doute pour me rassurer, il prend la peine de m'expliquer ce dont il s'agit. Cet examen qui dure environ une heure se fait sans anesthésie et est pratiquement sans douleur. «Dans la grosse artère de la cuisse, la fémorale, on va introduire un fil d'argent accompagné d'un fil électrique au bout duquel il y a une petite boule contenant une minuscule caméra qui va suivre l'artère jusqu'au coeur. Le courant électrique déclanche un flash pour permettre à la caméra de photographier l'état des artères environnant le coeur. La seule chose que vous allez ressentir c'est une légère chaleur dans l'abdomen lorsque la tige passera et une sensation brève de brûlure lorsque le courant électrique sera communiqué.»

Je passe l'examen en suivant les différentes étapes que le docteur m'avait expliquées et je retourne immédiatement chez moi. Les quelques jours qui s'écoulent avant que je ne reçoive un téléphone du bureau du docteur Keon me paraissent interminables. Les paroles du docteur Wurzel me reviennent sans cesse à la mémoire: «Sans opération, vous pouvez mourir à n'importe quel moment, probablement durant votre sommeil. Vous ne pouvez pas vivre longtemps sans être opéré.» Mon anxiété de savoir si je suis opérable ou pas est à son paroxisme. Je continue de réciter les oraisons de sainte Brigitte comme je le fais chaque jour depuis le 9 août 1975, mais avec encore plus d'ardeur, l'implorant de m'aider à faire face à l'état d'insécurité que je traverse dans le moment.

Le quatrième jour, vers une heure de l'après-midi, je reçois un appel interurbain d'Ottawa que ma femme me transmet immédiatement. J'ai le coeur serré en prenant le téléphone: c'est le moment décisif. La secrétaire du docteur Keon me demande si je peux me rendre au bureau le lendemain à une heure et trente car le docteur veut me voir. C'est plutôt vague mais je me sens réconforté. Je dis à ma femme: «Le docteur ne me ferait pas venir à son bureau pour me dire que je ne suis pas opérable; il aurait averti le docteur Wurzel et c'est lui qui m'aurait appris la mauvaise nouvelle.»

Le lendemain, je suis au rendez-vous une demi-heure à l'avance. Lorsque nous entrons dans son bureau à une heure et demie, le docteur Keon dit immédiatement qu'il a de bonnes nouvelles pour moi: «Vous êtes opérable et c'est moi qui vous opérerai. Allez voir ma secrétaire qui vous donnera la date de l'opération.» Celle-ci me dit que les deux prochaines dates libres sont le 28 décembre et le 20 janvier. Je consulte Yvon car je trouve que le 28 décembre, en pleine période des Fêtes, est bien mal placé, nous passerions tous un Noël et un jour de l'An dans l'anxiété. Je choisis donc le 20 janvier, étant des plus heureux d'être en état de subir l'opération avant qu'il ne soit trop tard.

Tous les membres de ma famille sont opposés à ce que je prenne les risques qu'ils trouvent à cette opération. Les uns me rappellent des cas semblables qui ont fini sur la table de la salle d'embaumement, d'autres disent que si je modère mon train de vie, mon cas ne s'aggravera pas. Mais moi j'ai confiance en l'opinion du docteur Wurzel, confirmée par les chirurgiens en cardiologie de la table ronde, et je veux être opéré. Je crains qu'un jour ne vienne où l'on m'apprendra que je ne suis plus opérable.

Pour la satisfaction de ma famille, je téléphone à mon frère Georges et le mets au courant de ma situation. Il me dit que l'opération est délicate, que la science a fait de grands progrès dans ce domaine mais qu'il y a encore certains risques. Je réponds que, d'après mes deux cardiologues, si je ne me fais pas opérer je n'ai que quelques mois à vivre. J'aime mieux prendre le risque, je me sens capable de passer au travers. Je ne ressens aucune crainte. Georges réplique: «C'est ta volonté, fais-toi opérer et tiens-moi au courant.»

Le surlendemain je reçois un téléphone du docteur Wurzel. Il n'est pas du tout satisfait de la date du 20 janvier que j'ai choisie. Il me rappelle combien il a insisté sur le fait que je peux mourir en tout temps, surtout pendant mon sommeil alors que le coeur et la circulation du sang fonctionnent au ralenti et que l'obstruction d'un vaisseau du coeur par un caillot, même petit, peut facilement arriver et causer la mort. «D'après votre cathétérisme, me dit-il, vous avez une artère obstruée à quatre-vingt-dix pour cent; il n'y a aucun risque à prendre avec cela. De plus, je ne suis pas d'accord que vous passiez la période des Fêtes chez vous. Vous pouvez veiller tard, faire des abus de boire ou de manger, subir des émotions de joie ou de tristesse. Enfin je serais bien content de vous voir passer cette période à l'hôpital.» Je lui explique que j'avais préféré cette date non pas dans le but d'éloigner celle de

l'opération, bien au contraire car j'ai hâte d'être opéré, mais je l'ai fait en pensant de moins attrister ma famille. Le docteur Wurzel me répond: «Je comprends tout cela, mais c'est votre vie qui est en danger. Je vais appeler le docteur Keon et tenter d'avancer la date de l'opération.» Une heure plus tard, le docteur Wurzel rappelle: il n'y a pas une seule date libre avant le 20 janvier mais il arrive que, pendant la période des Fêtes surtout il y a des annulations et, si cela se produit, j'aurai la priorité.

Au début de la semaine suivante, j'apprends une bonne nouvelle par téléphone. «Vous êtes chanceux, me dit le docteur Wurzel, il y a une annulation pour le 2 janvier à huit heures du matin. Je veux que vous entriez à l'hôpital le 25 décembre à une heure et trente de l'après-midi; j'ai fait votre admission. Je veux que vous passiez la période des Fêtes à l'hôpital. J'ai pris les arrangements nécessaires pour qu'on vous prépare à l'opération.» Je le remercie et l'assure que je serai à l'hôpital pour cette date.

Lorsque je récite mes prières à sainte Brigitte, je la remercie avec d'autant plus de ferveur que je dois l'implorer encore une fois pour moi-même car, au cours des prochaines semaines, mon destin va se jouer. Le 24 décembre j'assiste à la messe de minuit; après la communion, je m'entretiens intérieurement avec le Seigneur. Il me semble que ce n'est pas possible que la vie soit enlevée à un homme robuste et en santé comme moi, qui peut et veut encore accomplir tant de choses. Je me sens rasséréné, confiant et rempli d'espérance. Mes enfants me reconduisent à l'hôpital Civique d'Ottawa et passent le reste du jour de Noël avec moi. Le soir, après avoir lu mes oraisons à sainte Brigitte, je promets à Dieu que, si je reviens à la santé, je continuerai à les réciter chaque jour et que je distribuerai gratuitement *Le secret du bonheur* chaque fois que j'en aurai l'occasion et ce, pour le reste de ma vie, tant que ma santé me le permettra.

Le lendemain, je sors de ma chambre afin d'explorer les environs: une quinzaine de chambres sur l'étage exclusivement occupées par des patients en cardiologie, le bureau des infirmières et la salle des utilités au centre, et un petit solarium à l'autre bout. Quelques patients sont au lit, d'autres assis dans leur fauteuil et me font un salut de la main quand je passe. J'en rencontre quelques-uns qui se promènent dans le corridor; ils passent une partie de leur convalescence après une opération en attendant leur congé. J'entre parfois dans une chambre où un homme alité me fait pitié et j'essaie souvent de l'encourager.

Les infirmières sont bienveillantes et font tout pour créer une atmosphère de détente. Ma tension artérielle est vérifiée trois ou quatre fois par jour, on me fait passer quelques électrocardiogrammes. Mes enfants et ma femme viennent tour à tour et j'apprécie beaucoup leurs visites. Le jour de l'An, ma femme, mes enfants et petits-enfants sont auprès de moi, ainsi que ma soeur Odette et son mari, mon frère Georges qui va au domicile du docteur Wurzel avec qui il discute longuement de mon cas. Il revient confiant et rassure ma famille. J'apprécie beaucoup ce geste.

Tôt le matin du 2 janvier, un infirmier vient me faire la toilette préopératoire: rasage complet de la cage thoracique et de l'intérieur des cuisses; il me fait mettre une jaquette d'hôpital et de grands bas de coton qui recouvrent toute la jambe. À sept heures et demie, deux infirmières et un infirmier entrent dans ma chambre avec une civière. «C'est aujourd'hui le grand jour», me dit l'une d'elles. Je réponds que ça fait une semaine que j'attends, un peu inquiet, cet événement car je craignais après chaque électrocardiogramme qu'on ne m'apprenne que l'opération doive être retardée. Une des infirmières me dit qu'elle va me donner une injection afin de m'aider à me détendre. Je refuse, affirmant que je suis si heureux d'être opéré que je n'ai pas besoin d'un calmant; je veux être conscient jusqu'au moment de l'anesthésie. «C'est bien, dit-elle, un calmant vous ferait du bien mais c'est votre affaire.» Et elle inscrit une note à mon dossier.

Rendu à la salle d'opération, je suis transféré sur une table éclairée par de puissants projecteurs. Cinq personnes sont affairées à divers endroits: trois hommes et deux femmes, tous habillés de costumes verts, portent des casques recouvrant leur chevelure, des masques sur le nez et la bouche ne laissent à découvert que leurs yeux. J'entends le bruit d'instruments et je vois une infirmière qui déplace une petite table roulante. L'un des médecins m'installe un soluté dans une veine du bras droit et va s'asseoir à la tête de la table; une infirmière semble vérifier le soluté. Je m'attends à une piqûre pour m'anesthésier mais je tombe inconscient soudainement.

Le lendemain après-midi, j'ai connaissance de la présence de mes deux petits-fils, Jean Simard et Ernie Shields, à une dizaine de pieds dans l'ouverture du grand rideau blanc qui entoure mon lit. En entendant la voix de l'un d'eux qui me dit: «Bonjour, grand-père, ça va bien, tu es opéré», je tourne la tête dans leur direction et, les reconnaissant, je leur dis: «Non, mes enfants, c'est demain que je dois l'être.» Je suis lucide mais j'ai perdu la notion du temps et des événements. Je passe

trois jours à l'unité des soins intensifs où aucune visite n'est permise. Lorsque j'en pars, je ne suis pas souffrant, je mange raisonnablement et tout va normalement. Mes enfants viennent me visiter et sont des plus heureux de rapporter de bonnes nouvelles à mon épouse qui attend, pour venir me voir, que les routes s'améliorent car les chemins sont glacés et pratiquement impassables à cause des poudreries. Alors je téléphone à ma femme et nous sommes bien heureux tous les deux.

Plus tard, dans ma chambre, Jean et Ernie me racontent leur visite à l'unité des soins intensifs. Ils sont venus à Ottawa par rapport aux frais funéraires et ont décidé de se rendre à l'hôpital Civique prendre de mes nouvelles. L'infirmière leur a répondu que tout allait bien et a ajouté: «Aimeriez-vous le voir, votre grand-père?» La réponse ne s'est pas fait attendre: «Nous aimerions bien cela si c'est possible.» Elle les amena dans une salle, leur fit enlever leurs chaussures et mettre une combinaison avec un capuchon, ne leur laissant que les yeux découverts au-dessus d'un masque. Elle les conduisit à l'unité des soins intensifs, entrouvrit le rideau par où ils pouvaient me voir et leur dit de ne rester que quelques instants. C'est alors que je les avais reconnus.

Je m'informe de mon frère Georges. On m'apprend qu'il a vu le docteur Keon lorsque celui-ci est sorti de la salle d'opération. Il a téléphoné à ma femme pour lui dire qu'il était très satisfait des renseignements que le chirurgien lui avant donnés sur mon cas. Ce qui lui a plu surtout, c'est que le docteur Keon avait fait le nécessaire, en même temps, pour que je sois prêt à recevoir un *pacemaker* en cas de besoin. Georges est ensuite parti pour Montréal avec ma soeur Odette et son mari afin de prendre l'avion et aller retrouver sa famille qui était en vacances à Hawaii.

Au cours d'une visite, vers le troisième jour, Monique et son mari s'aperçoivent que je divague: je leur dis que je ne comprends pas pourquoi je suis rendu dans un hôpital de Trois-Rivières, et d'autres propos incohérents suivent. Ils sont alarmés et vont s'informer à mon infirmière. Elle leur dit: «Depuis ce matin, il est confus. Il croit mordicus que nous avons toutes été déménagées à Trois-Rivières avec sa chambre qu'il reconnaît être la sienne. Il nous reconnaît aussi mais insiste pour dire que nous sommes toutes à Trois-Rivières, malgré nos affirmations du contraire. Ne vous en faites pas, des cas semblables se produisent assez souvent cinq à six jours après une anesthésie de longue durée, surtout chez une personne d'un certain âge. Il a été anesthésié durant quatre

heures dans la salle d'opération. Cet état peut se prolonger quelques jours.

Dès que je suis rendu dans ma chambre, le docteur me permet de me lever pour aller à la salle de toilettes avec un infirmier, et de m'asseoir quelque temps dans mon fauteuil. Le sixième jour, deux infirmières viennent me chercher pour faire une marche de quelques minutes dans le passage; elles me soutiennent par un bras de chaque côté. Je leur dis que je pense pouvoir marcher sans aide et elles répondent: «C'est plus prudent ainsi et nous avons des responsabilités.» Le lendemain je sors de ma chambre, sans escorte, et constate que j'ai la force de le faire. Je continue mes marches fréquentes dans le corridor en augmentant la durée chaque jour.

Je vais visiter des gens qui ont aussi été opérés; cela les encourage de me voir. À d'autres qui attendent de l'être, je procure beaucoup d'encouragement en me donnant comme exemple; je leur dis que j'ai été opéré pour quatre pontages il y a quelques jours seulement et que je me sens très bien. Je n'ai jamais souffert après l'opération non plus. Chaque fois, ils reprennent confiance et sont moins craintifs.

Convalescence

Je quitte l'hôpital treize jours après l'opération et je suis remis sous la surveillance du docteur Wurzel, au bureau de qui je me fais conduire toutes les deux semaines. Il me défend de conduire mon automobile. Une infirmière me remet un livret d'instructions sur les exercices de physiothérapie que je dois faire à mon lever pendant trente minutes. Chaque jour, je dois marcher lentement une dizaine de minutes, augmenter graduellement la durée des marches suivant mon rythme. Je prends assez tôt l'habitude d'aller marcher dans les pistes de motoneige ou de ski de fond dans les bois environnants. Je n'ai pas à suivre un régime alimentaire. Aucun travail ne m'est permis et c'est un sacrifice pour moi de m'astreindre à m'asseoir et me reposer.

Au mois de mai, le docteur Wurzel me permet de faire de légers travaux et dit: «Je vous fais confiance, j'ai bien dit *de légers travaux*; méfiez-vous car vous êtes robuste et ambitieux. Je vous défends de toucher à une pelle, une hache ou un autre outil qui demande le moindre effort et je vous défends aussi de pousser ou de lever des objets le moindrement lourds.»

Légers travaux

Durant mes longues marches, au printemps, je me dirige souvent vers mes terres. Je constate que plusieurs petites réparations devraient être faites. Au début de l'été, j'engage Omer Tessier pour réparer les clôtures et je participe aux travaux. Je m'aperçois bientôt que je peux travailler sans me fatiguer, beaucoup plus fort que je ne le croyais. J'engage un autre homme, Omer Laporte, et pendant l'été nous réparons toutes les clôtures de ma ferme du rang Saint-Louis. Ces deux hommes, de mon âge environ, sont en excellente forme et donnent un bon rendement grâce à leur expérience et à leur ténacité. Je suis content de pouvoir les suivre bien que je ne fasse pas le gros des travaux.

Caveau au cimetière

À la fin de l'été, je vais voir le curé Sabourin pour l'informer de mon intention de bâtir un caveau pour moi et mon épouse, dans mon lot au cimetière. Il me dit de faire des arrangements avec le bedeau Gérald Dumouchel. Celui-ci se charge avec son beau-frère, moyennant une rémunération, de s'occuper des travaux: excavation, installation de mes formes, surveillance du coulage du ciment et polissage. Une fois le ciment séché, les deux hommes enlèvent les formes et les remontent. Le curé vient voir les travaux et dit qu'il y a beaucoup de ces constructions de caveaux dans les cimetières aux États-Unis. Après avoir remis le couvercle en place, les deux ouvriers recouvrent le tout d'une quinzaine de pouces de terre et font le terrassement. Il est entendu que je m'occupe de débarrasser le surplus de terre de l'excavation. Les hommes le chargent dans mon camion et je vais le *domper* dans le marécage sur ma *Petite terre*.

Passe-temps d'hiver

Chaque jour, je prends des marches de deux à trois milles; je les avais délaissées à l'été pendant mes travaux. Toutefois ne j'ose pas, comme il y a deux ans, aller patiner une couple de fois par semaine à l'aréna et même jouer au hockey avec le club des Old Timers. Le docteur Wurzel ne me le défend pas mais il juge que l'atmosphère humide d'une patinoire intérieure est à déconseiller. Je recommence à jouer aux cartes avec mes amis, mais pas pendant de longues heures. Le matin, je me réveille toujours à bonne heure et commence à griffonner

toutes sortes de souvenirs qui me viennent à l'idée. Je trouve cela très amusant et je le fais presque chaque matin.

Élevage de bouvillons

Je pense que je peux m'offrir l'agrément d'avoir des animaux si je ne les hiverne pas. Les clôtures sont en bon état et il sera facile de les pacager. J'achète donc, à l'encan, douze beaux bouvillons que je vendrai pour la viande à l'automne. Je vais voir mon troupeau deux à trois fois par semaine et emporte de la moulée que je dépose dans des mangeoires près de la barrière, en appelant les animaux. Ce n'est pas long qu'ils reconnaissent ma voix et accourent, même s'ils sont éloignés. S'ils peuvent voir mon automobile, ils la reconnaissent et viennent également. Sous prétexte de marcher, j'entre parfois dans le pacage et inspecte les clôtures. Si les bouvillons me voient, ils viennent me trouver et me suivent sur les talons. À l'automne, je suis presque peiné de les faire conduire à l'abattoir mais je me suis amusé et, en plus, j'ai réalisé un assez bon profit.

Plantation de pins

Au printemps de 1979, le ministère des Terres et Forêts m'informe que ma demande de l'année précédente est acceptée et que j'ai droit à douze mille plants de pin gratuits. Au mois de mai, la machine spéciale pour la transplantation des plants, fournie par le gouvernement, est rendue sur mon terrain du Petit lac Simon à la côte Saint-Pierre. Je l'attache à mon tracteur et Rénald Sabourin, assis entre les deux coffres d'eau qui contiennent les plants, distribue ceux-ci un à la fois, à la distance désirée dans le sillon que la machine creuse à ses pieds, puis il referme aussitôt le plant déposé. Un autre homme, Omer Laporte, suit le sillon et foule les plants qui ne sont pas plantés droits.

Je transporte la machine sur un de mes terrains au village, j'y fais transplanter environ cinq cents plants et retourne la machine sur mon terrain de la côte Saint-Pierre où un employé du ministère vient en prendre possession. Cette machine perfectionnée me laisse songeur en pensant à la semence des patates sur la terre de mon père.

Caveau pour mon fils

Dans le cours de l'été, je m'occupe de construire un caveau pour mon fils Yvon et son épouse, dans son lot au cimetière qui fait partie du lot familial. Je suis à peu près les mêmes procédés que l'année précédente.

Mode de vie normale modérée

Les enfants de Georges allant tous passer les vacances des Fêtes à Hawaii, ils célèbrent leur Noël à la mi-décembre à l'occasion de la visite de ma soeur et de mon beau-frère qui arrivent du même endroit. À l'insu de Georges, Odette me téléphone et suggère de me joindre à eux pour lui faire une surprise. Je m'y rends avec ma fille Monique et nous passons une semaine des plus agréable. Tous ne cessent de me faire des félicitations sur mon état physique, ce qui me réjouit. Georges est bien content.

Au cours de l'hiver de 1980, je fais avec Roméo Legault une vingtaine de cordes de bois de foyer pour mon usage. Lorsque les bûches ne sont pas trop pesantes, je les charge dans mon camion et nous les transportons sur un de mes terrains où je les corde. Ce travail que je fais comme passe-temps ne me fatigue pas, ce qui me satisfait grandement. Comme au printemps passé, j'achète quatorze beaux bouvillons qui me procurent le même agrément. Je construis un autre caveau pour mes beaux-parents, dans leur lot qui fait partie du lot familial. Pour ce faire, je dois exhumer leurs corps qui sont chacun dans une tombe métallique scellée que je dépose sur mon lot et recouvre d'une toile pendant environ trois jours, en attendant que le caveau creusé à la place des tombes soit prêt à les recevoir. Gérald Dumouchel et François Charron font les travaux comme pour le précédent. Je construis ensuite un caveau sur mon terrain pour ma soeur Odette et son mari.

Au début de mars 1981, je vais rejoindre Odette et Marcel au chalet de Georges à Westlock; ces visites sont toujours pour moi un grand plaisir. Cette fois-ci, Georges organise un voyage à Las Vegas à bord de son avion privé. Lorsque nous traversons les montagnes du nord des États-Unis, cela me rappelle mon voyage dans l'Arctique. Salt Lake City dans le Utah est bien impressionnant du haut des airs. Georges me dit que je peux emmener mon petit-fils Georges-Ernest qui étudie l'anglais à Edmonton: inutile de décrire sa joie. Nous logeons au Ceasar's Palace, l'un des meilleurs hôtels. L'engouement pour les *slot machines* envahit ma soeur et ma nièce qui s'en

donnent à coeur joie. Georges-Ernest est émerveillé et joue en autant qu'il ne perd pas trop; j'admire sa sagesse. Je vais visiter, en auto avec Marcel et Georges-Ernest, le barrage Boulder Dam situé à quelque vingt-cinq milles dans le désert. Revenus à Las Vegas, nous allons voir de beaux spectacles. Cette ville aux lumières scintillantes et aux jeux de lumières mobiles presque à l'infini est inoubliable.

Cette année, j'achète dix-neuf bouvillons et, à l'automne, je donne un boeuf tué à chacun de mes enfants, comme les deux années précédentes. J'en donne aussi un beau quartier à ma soeur et un autre à ma petite-fille Carole qui s'est mariée récemment. Durant l'été, je refais avec Roméo les approches des tuyaux en béton armé de mes ponceaux, que la crue des eaux a complètement lavées et dont elle a rendu les abords inacessibles. Cette fois-ci, je remplace le gravier par des pierres allant de dix à deux cents livres et plus, puis je nivèle le dessus avec du gros gravier.

Sur ma ferme à l'extrémité nord du village, j'abats, avec l'aide de Roméo Legault et Omer Laporte, de très beaux pins qui me procurent une dizaine de mille pieds de madriers de deux pouces par six, huit, dix, douze et quatorze pouces de largeur et dix et douze pieds de longueur. Ces arbres n'ont probablement pas été abattus auparavant car ils ont poussé dans une pente de montagne très accidentée. Pour certains, nous devons utiliser des poulies afin de les sortir. Monsieur Legault les abat et les ébranche avec monsieur Laporte; je les tire avec mon tracteur muni d'un câble d'acier de cent vingt-cinq pieds de longueur. Je remplace ensuite le câble par une chaîne à piler et vais les mettre en piles. Après l'avoir fait scier au moulin à scie de Maurice Saint-Pierre, qui s'occupe du transport, je les fais empiler sur mon terrain.

Grotte à sainte Brigitte de Suède

J'ai un projet à coeur depuis ma convalescence. J'avais promis, avant mon opération le 2 janvier 1978, de construire une grotte et d'y installer la statue de sainte Brigitte de Suède. Il me reste une pointe d'environ un demi-acre de terrain juste à l'entrée de la *dam* de mon lac. Le voisin, Ernest Bricault, savait que je ne voulais pas vendre ce terrain et m'avait dit qu'il aimerait avoir la priorité d'achat si je décidais un jour ou l'autre de m'en départir. M'ayant demandé si j'avais objection, il avait planté des arbustes d'ornement et entretenu le gazon. C'était un agrément pour lui car il aimait ce genre de travaux;

de plus, l'abord de sa maison en était enjolivé. Je lui avais dit: «Faites comme si c'était chez vous et tout sera bien.»

C'est donc cette pointe de terre, qui est devenue de toute beauté, que je choisis pour ériger ma grotte. J'engage Roméo Legault et Rénald Sabourin; en une dizaine de jours, une belle petite grotte de neuf pieds et demi de hauteur par huit pieds de profondeur et sept de largeur est érigée. Les fondations en béton armé sont sur terre; la grotte, construite de deux rangs de pierres naturelles des champs que je choisis moi-même avec soin. Je fournis les pierres, une à la fois, suivant la grosseur requise. À l'intérieur, nous fixons au fond sur toute la largeur une tablette en béton armé pour recevoir la statue. Un trottoir de trente pouces de largeur et quarante-trois pieds de longueur conduit de la rue à l'entrée de la grotte illuminée à l'intérieur par un réflecteur. À la rue, un lampadaire éclaire l'entrée, le tout fonctionne par un oeil magique.

Depuis un an, je suis en pourparlers avec divers fournisseurs d'objets religieux afin d'acheter une statue de sainte Brigitte de Suède. Mon fournisseur de livrets du *Secret du bonheur*, à qui je me suis adressé, m'informe que, dans une paroisse du comté de Nicolet, il y a une statue comme celle que je veux et m'en apporte une très bonne photographie. Selon les sculpteurs de Montréal, la seule façon d'en faire une copie est de faire une matrice pour modeler une autre statue, après quoi il faudra remettre la peinture de la statue en bon état. C'est un ouvrage long et extrêmement dispendieux. Je continue mes démarches pour le moment.

Pourparlers pour la construction de mes caveaux au cimetière

À l'automne de 1981, monsieur Dumouchel est supposé venir travailler dans mon lot au cimetière, à l'exhumation de deux tombes métalliques scellées, l'une contenant les restes de mon père, de ma mère et de mon frère Frank, et l'autre les restes de la soeur de mon père, Éva Whissell, afin de les inhumer dans un caveau qu'il doit construire au même endroit. Voyant mon projet s'éterniser car monsieur Dumouchel est toujours occupé, et constatant ses hésitations, je m'organise pour assister à la prochaine assemblée du comité du cimetière. J'y demande à quelle date je pourrai avoir les services de monsieur Dumouchel et de son aide pour mes travaux. Après une explication, le curé Sabourin me dit: «Tu peux commencer demain matin si tu veux.» Je le remercie, ainsi que les membres

du comité et les informe que je verrai monsieur Dumouchel dès le lendemain matin.

Le lendemain, la température est refroidie, il vente et le temps s'annonce à la neige. Je suis d'accord avec monsieur Dumouchel qu'il y a beaucoup de risques à commencer les travaux, et nous les remettons au printemps.

Ma cousine, Marguerite Whissell Tregonning de Sudbury, me rend visite et je la mets au courant de mon projet pour le cimetière. Après réflexion et hésitation, elle me dit: «Que j'aimerais donc que mon père puisse être exhumé de la fosse du cimetière en arrière de l'église et soit inhumé dans le caveau que tu vas construire. Penses-tu que ce serait possible? Que j'éprouverais donc du contentement de savoir que ses restes sont avec ceux de sa famille.» Je réponds qu'elle doit demander un permis à cette fin.

Une dizaine de jours plus tard, elle téléphone de Sudbury, déclare qu'elle a appelé au presbytère de Saint-André-Avellin, que le curé Sabourin lui a dit qu'elle doit s'adresser à un homme de loi et lui a recommandé l'avocat Desmarais de Montebello. Elle ajoute qu'elle est surprise d'avoir à s'adresser à Montebello car elle croyait que, parmi les résidents de Saint-André-Avellin, il y a avait des professionnels ayant la compétence pour obtenir un tel permis. Je lui dis: «Je ne sais pas pour quelle raison le curé t'a recommandé d'aller chez un avocat à Montebello car un notaire peut faire les mêmes démarches. Je suis justement en pourparlers avec le notaire Jacques Méthot.» J'offre à ma cousine de lui demander de faire les démarches pour elle. Bien contente, elle dit qu'elle me paiera les dépenses encourues.

Mes occupations se poursuivent

Comme l'automne dernier, je fais tuer mes bouvillons et je prépare quelques cordes de bois de foyer. En mars 1982, je vais passer une dizaine de jours chez mon frère en Alberta; ma soeur et mon beau-frère y sont rendus. Le climat est froid mais sec et nous avons du soleil tous les jours. Mes nièces organisent un pique-nique dans les bois environnants; mon frère me prête un costume de ski de fond et nous partons à l'aventure sur le ranch. Les motoneiges transportent les victuailles: hot dogs, pains, guimauve, breuvages, etc. Avec des skis de fond, nous nous rendons à la Grosse Île à un bon deux milles du chalet. Il est facile de faire un beau feu de branches sèches; toute la famille est présente. Georges a dix-sept petits-enfants, de trois à vingt-sept et quelques

années. L'une des motoneiges a traîné une chambre à air de pneu de tracteur de cinq à six diamètres pour s'asseoir. Sur ce siège de fortune, Georges et moi observons l'animation tout autour du feu et aux alentours. Nous nous amusons à faire des comparaisons entre les divertissements d'aujourd'hui et ceux de notre temps. Au moment d'éteindre le feu, les balles de neige commencent à jaillir de toutes parts, les tout petits se cachent derrière les grands, les plus vieux derrière les arbres, les grands-pères ne sont pas épargnés et ripostent avec autant d'adresse et d'enthousiasme.

À notre retour, le souper copieux et délicieux est le bienvenu. La veillée se passe agréablement à jouer aux cartes, et le sommeil ne se fait pas attendre dès que nous sommes au lit. Avant de partir nous inscrivons, dans le carnet des visiteurs du chalet, une entente entre Odette, Georges et moi comme quoi nous nous engageons à nous visiter au moins une fois par année.

Au printemps, je loue en pacage une bonne partie de ma terre du rang Saint-Louis et je n'achète que neuf bouvillons.

J'avais souhaité mettre la statue de sainte Brigitte de Suède en premier lieu dans ma grotte. Mais, voyant les délais si prolongés pour l'obtenir, je commande à Montréal, au début du printemps de 1982, une statue de saint Joseph — pour qui j'ai beaucoup de ferveur et de reconnaissance depuis ma jeunesse — et une statue de la Vierge Marie que j'ai souvent implorée lorsque j'étais incertain dans le choix de ma vocation. En attendant, je mets des engrais sur le gazon et découpe une bordure de chaque côté du trottoir et autour de la grotte afin d'y semer des fleurs.

Dès que les statues sont installées, je vais réciter à la grotte mon chapelet et mes oraisons chaque soir. Bientôt plusieurs femmes du voisinage se joignent à moi pour réciter le chapelet. Cette pointe de terrain est devenue un site d'une réelle beauté: les fleurs sont dans toute leur splendeur, les pins et épinettes sont bien taillés et la grotte, se détachant sur un fond de cèdres et une belle grosse épinette rouge qui longent le lac, prend sa pleine valeur. Je demande au curé s'il veut venir bénir ma grotte et mes deux statues. Il me dit: «Si tu n'es pas trop pressé, je vais arrêter dimanche en allant dire la messe au lac Hotte.» Quand il arrive, quelques femmes et moi l'attendons et nous assistons à la bénédiction.

Gustave Louisseize, au courant de mes difficultés à me procurer ma statue, me dit au début de juin qu'il va s'informer auprès du fournisseur de monuments qu'il représente s'il ne

connaîtrait pas un endroit où je peux l'obtenir. Quelques jours plus tard, il m'apprend que monsieur Martel croit qu'un sculpteur d'Italie pourrait, avec la photo, sculpter une statue identique en marbre de Carrare. Le prix me convient et j'en commande une qui me sera livrée dans six mois.

50e anniversaire de thanatologie

Le 13 août 1982, mon frère Georges, de connivence avec Monique, arrive en compagnie de sa fille Élaine pour participer à une surprise que mes enfants ont organisée en l'honneur de mon cinquantième anniversaire comme thanatologue. À mon insu, mon gendre est allé le chercher à l'aéroport. Georges s'arrange pour venir au-devant de mon auto en marchant seul sur le trottoir. Plus je m'approche de lui, plus je trouve que la ressemblance devient réalité. J'arrête et lui demande: «Qu'est-ce que tu fais ici?» Il répond qu'il s'en va à un congrès de médecins à Montréal et qu'il est parti deux jours plus tôt afin de venir me voir en passant. Je suis bien content. La fête a lieu chez Monique qui habite la maison voisine. Pour éviter que je ne sois témoin de l'arrivée des nombreux invités, mon frère propose que nous allions tous deux faire un tour dans le rang Sainte-Geneviève où il n'est pas passé depuis sa jeunesse. Je trouve sa demande tout à fait normale car, lorsqu'il vient, il aime toujours aller visiter les recoins de la paroisse qu'il a connus autrefois.

De retour à la maison, je suis un peu étonné de ne pas voir ma femme mais nous continuons à jaser. À un certain moment, Georges ayant reçu le signal convenu avec Monique que tout est prêt, me propose de traverser retrouver les autres. Je passe dans la rue et ne remarque même pas toutes les voitures stationnées aux alentours. Nous entrons par la porte avant et je fais face à tous les membres de ma famille réunis dans le salon; ils applaudissent et chantent. Je les regarde tous sans dire un mot: tous mes enfants et petits-enfants à l'exception d'Hélène qui est en Alberta, ma belle-soeur de Lachute avec tous ses enfants, ma soeur et son mari accompagnés de leurs enfants. Je commence à comprendre la présence de Georges et à douter de son congrès. Monsieur et Madame Gustave Louisseize, les seuls étrangers à la famille, ont été invités en souvenir des vingt-cinq années de service de Gustave à la maison Whissell et Gourd.

Mon gendre Michel, à titre de vice-président de la compagnie Whissell et Shields, fait une petite allocution sur ma carrière et m'invite à prendre la parole. J'improvise un court discours

manifestant ma reconnaissance à mon épouse pour son appui pendant toutes ces années, à mon fils Yvon pour l'aide précieuse qu'il m'a accordée dès sa prime jeunesse, et à mon ami Gustave et sa femme qui ont toujours pris mes intérêts comme les leurs. Michel me fait signe que je buffet chaud arrive. Je me hâte de terminer en remerciant tous ceux qui se sont déplacés pour se joindre à moi en cette occasion qui me touche profondément.

La température est superbe et les conversations joyeuses. Quelques-uns ne se sont pas vus depuis quelques années. L'animation règne partout. Des réunions de famille de ce genre devraient avoir lieu plus souvent.

Améliorations sur ma ferme du rang Saint-Louis

Pendant l'été, je répare les murs de ma grange; de cinq à six cents pieds de planche sont nécessaires. Le toit est en assez mauvais état, je dois remplacer quelques feuilles de tôle et reclouer le reste sur toute la grandeur. Pour compléter, je renforcis les murs de l'écurie en plantant des tuyaux de fer à l'extérieur vis-à-vis les poteaux de l'intérieur que je relie avec des fils de fer. Roméo Legault m'aide à faire ces travaux.

Il reste l'ancien chemin à peine passable qui conduit à la montagne; il mesure environ vingt arpents à partir du chemin public jusqu'au haut de la montagne. Je loue la niveleuse de la municipalité pour faire la forme du chemin. Avec mon camion, je charroie cent quarante-deux voyages de gravier d'environ quatre verges par chargement, que Roméo étend à mesure sur le chemin. Dorénavant, je pourrai monter sur la montagne dans mon automobile, beau temps, mauvais temps.

Tout au cours de l'été, je fais du bois de foyer ici et là sur mes terres, avec des arbres que je suis obligé d'enlever. Je le corde sur mon terrain, près de ma maison. Deux de mes bouvillons sont malades et, malgré les traitements du vétérinaire et mes soins constants: température, médicaments, etc., meurent l'un et l'autre: une perte de mille dollars. À l'automne, il ne m'en reste que sept à faire abattre.

Quatre caveaux au cimetière

Il est regrettable que je n'aie pas pu construire mes quatre derniers caveaux au cimetière l'automne dernier, étant donné la température d'hiver qui s'annonçait, car le comité du cimetière et le curé ont révisé leurs positions. Sous prétexte

de se confirmer strictement à la LOI, ils m'ont obligé à recommencer toutes mes procédures malgré que j'avais obtenu un permis du ministère de la Santé et un permis de l'évêché par l'entremise du notaire Jacques Méthot. Et pour ce faire, on a fourni à l'évêché des explications faussement interprétées, en plus d'attirer son attention sur la fausseté de mon allusion: «Que je pourrais me servir du charnier pour entreposer les tombes métalliques exhumées en attendant de les réinhumer». On n'a pas laissé de doute sur mon ignorance de ce fait, et informé l'évêché que l'ancien charnier de la fabrique n'existe plus tel quel depuis plusieurs années car il a été converti en un entrepôt à divers usages. Ces remarques incitent l'évêché à me retirer mon permis.

Je dois subir l'attente des vacances et finalement, après des corrections de ma part à l'évêché, par l'intermédiaire du notaire Méthot, la réalité et la justice se rétablissent. Le 11 mai 1982, je comparais devant le notaire Louis-Philippe Robert pour signer une convention, au sujet de la construction des caveaux dans mon lot du cimetière, avec le comité du cimetière représenté par Edgar Durocher et Ubald Langlois, et avec la fabrique de la paroisse de Saint-André-Avellin agissant et étant représentée par Emmanuel Charron et le curé Lucien Sabourin.

Je satisfais à toutes les clauses incluses dans la convention, entre autres celle d'avoir à engager un contracteur général ayant une carte de compétence. Je propose Réjean Blais qui a toutes les qualifications voulues mais, sous prétexte qu'il est membre du comité du cimetière, il est refusé. Monsieur Blais donne alors sa démission comme membre dudit comité et accepte mon offre de l'engager. Gérald Dumouchel et François Charron, qui avaient très bien construit mes quatre autres caveaux précédents, sont de nouveau engagés. Jean-Paul Cayer a la charge de l'excavation avec sa *pépine* pour les quatre caveaux. Jacques Saint-Jacques de Pointe-au-Chêne, de qui j'ai acheté les caveaux pesant chacun quatre tonnes, vient les mettre en place avec son camion muni du mécanisme nécessaire.

Messieurs Dumouchel et Charron ont fait l'exhumation de mon oncle Adorice Whissell, la veille, dans le cimetière de l'église. J'ai recueilli pieusement le crâne qui porte ses dents et les ossements du bassin, des cuisses, des jambes et des bras qui ont commencé à s'effriter. Le tout est déposé dans un sac spécial pour contenir un corps en décomposition. Ce sac est à l'épreuve de l'air et de l'eau et fait d'un matériel inaltérable. Monsieur Dumouchel le dépose dans le caveau où reposent

mon père, ma mère, mon frère et tante Éva Whissell. Le 4 octobre 1982, tous les travaux: excavation, exhumation, reinhumation sont complétés dans deux jours, terrassement compris. Malgré toutes les tracasseries que j'ai dû subir, je suis très heureux d'avoir atteint mon but.

Travaux à mon lac artificiel

Les trois lots que j'ai en bordure du lac du côté sud sont inaccessible, n'ayant aucune entrée. Le lac est marécageux sur ses bords à environ vingt-cinq pieds de la rive à partir de la rue, près du ruisseau jusque vis-à-vis mes lots. Afin de faire une route qui se rende à ces lots, je charroie une cinquantaine de voyages de gravier, du *pit* de Jules Lacoste du rang Saint-Louis, pour rehausser les abords marécageux près de la rue. Je vais enlever le plancher de ciment de mon écurie, que j'ai vendue pour le bois, et la *pépine* dépose dans mon camion les morceaux de ciment que je vais *domper* au fond du marécage avant de mettre le gravier. Je continue ainsi jusqu'à mes lots, déversant de trois à quatre pieds d'épaisseur de gravier sur environ vingt pieds de largeur. Au besoin, je loue la niveleuse de la municipalité afin d'aplanir et de donner la gravité nécessaire à l'égouttement. Je vide le lac en enlevant les portes de la *dam* et nous commençons le dragage à la tête du lac pour déposer la terre sur le rivage marécageux afin de le surélever et lui permettre de s'assécher. Cela détruira les herbes aquatiques qui y poussent, sèchent et meurent, nuisant ainsi à la salubrité de l'eau.

Nous continuons ainsi sur toute la rive sud du lac: nous avons déplacé environ cinq mille verges de terre. Je ferme les portes de la *dam* afin de faire monter l'eau à la hauteur que je désire, environ huit pieds, ce qui me permet de voir les endroits où la terre devrait être plus élevée. Je me propose de faire le nécessaire dès le printemps prochain, pour corriger cette situation et continuer à embellir mon lac.

Promesse accomplie

Le 7 novembre 1982 est un jour de grande joie pour moi. Monsieur Martel de Vankleek Hill me téléphone et m'annonce que ma statue de sainte Brigitte de Suède est arrivée.

Depuis le 11 août 1975, lorsque mon oncle Omer Nault de Sudbury m'a remis un livret: *Les quinze oraisons, pater et ave*, je n'ai jamais passé une journée sans réciter ces oraisons, et même plus d'une fois par jour. Trouvant cette dévotion si belle

et si réconfortante, j'ai commencé dès les premiers mois à la faire connaître à mes parents et amis. Je me suis procuré mille livrets au prix de deux cent cinquante dollars et les distribue gratuitement à tous ceux qui peuvent être intéressés. Environ un an plus tard, j'ai dû en commander mille autres dont une centaine en anglais. À l'occasion d'un voyage en Alberta et dans l'Arctique en 1976, j'emporte une bonne provision de livrets en anglais et les distribue aux curés de diverses églises catholiques, jusqu'en Alaska et la Colombie Britannique.

Depuis lors, je reçois des demandes d'une côte à l'autre du Canada. Une résidente de Vancouver envoie une copie à sa soeur de la Nouvelle-Écosse et d'une personne à l'autre la connaissance du livret se répand. Jusqu'à ce jour, j'en ai distribué tout près de douze mille. À l'endos de chaque livret, il est indiqué qu'il est fourni gratuitement, ainsi que mon nom et mon adresse afin de permettre aux gens de savoir où ils peuvent s'en procurer, et empêcher quiconque d'en faire un commerce.

Monsieur Martel vient installer la statue le 11 novembre 1982. C'est l'accomplissement de la promesse que j'avais faite il y a cinq ans, alors que ma vie était en danger à cause d'obstructions majeures de mes artères et au moment de subir une intervention chirurgicale grave. J'avais promis de réciter les quinze oraisons, pater et ave de sainte Brigitte de Suède, chaque jour pour le reste de ma vie, et de faire installer une statue dans une grotte en évidence, si je revenais à la santé.

Ce soir-là, je passe un temps indéfini dans ma grotte. Pour la première fois je ressens la présence de sainte Brigitte de Suède devant moi, sous la forme de la statue. J'ai l'impression que mes prières sont encore mieux entendues. Je ne peux trop la remercier pour tout ce qu'elle a fait pour moi en intercédant auprès de Dieu, surtout pour ma guérison et ma santé actuelle à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Table des matières

Chapitre 1	Souvenirs d'enfance	7
Chapitre 2	La vie au village	35
Chapitre 3	Je gagne ma vie	94
Chapitre 4	Entrepreneur de pompes funèbres	149
Chapitre 5	Déboires en politique et suite heureuse	251
Chapitre 6	Chirurgie cardiaque majeure	315

Achevé d'imprimé
sur les presses de
Les Éditions Marquis limitée
le 4e trimestre 1983

L'auteur de ce livre a soixante-dix-huit ans et mène encore une vie des plus active.

Grâce à sa mémoire fertile, stimulée par la réminiscence d'un fait à l'autre, Ernest Whissell décrit l'évolution des us et coutumes des habitants de sa région dans la vie de tous les jours.

Cet écrivain né au troisième âge a la bougeotte par curiosité, par une insatiabilité d'expérimenter du nouveau et aussi, peut-être, par un besoin inconscient de se donner. Il possède une foi inébranlable. Son horreur de l'injustice et son esprit de charité le poussent à des gestes parfois imprévus.

Doté d'un sens inné du commerce auquel il s'adonne dès son enfance, il prendra des initiatives étonnantes et audacieuses. Il raconte tout sans intérêt personnel même si cela tourne à son désavantage.

Touche-à-tout opportuniste, il entraîne le lecteur tout au long du vingtième siècle, dans des aventures et situations reflétant les moeurs des épiciers, colporteurs, voyageurs de commerce, encanteurs, commerçants, huissiers, embaumeurs, entrepreneurs de pompes funèbres, agriculteurs ou jockeys. Il aborde la scène politique municipale, provinciale et fédérale après avoir raconté la vie rudimentaire des colons devenus cultivateurs et l'avènement de la dynamite et du béton dans l'Outaouais.

Un style alerte et pittoresque, direct et simple, avec le langage savoureux des conteurs d'antan et la précision d'un homme d'affaires. Un témoignage vivant qui ressuscite le passé, anime le présent et fait confiance à l'avenir.

14,95 $